

La rançon

Flanagan, John

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

L'APPRENTI D'ARALUEN

LA RANÇON

7



JOHN FLANAGAN

JOHN FLANAGAN

L'APPRENTI D'ARALUEN

07

LA RANÇON

Traduit de l'anglais (Australie)
par Blandine Longre





HACHETTE

Couverture : Jacket art © 2010 by John Blackford.

Metal shield art © 2008 by Cliff Nielsen.

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Random House Australia, sous le
titre :

RANGER'S APPRENTICE – BOOK 7 – ERAK'S RANSOM

Copyright © John Flanagan, 2009.

Copyright © Random House Australia, 2009.

© Hachette Livre, 2011 pour la traduction française.

Hachette Livre, 43 quai de Grenelle, 75015 Paris.

978-2-01-202831-9

ARALUEN ET SES VOISINS

AN 643 DE NOTRE ÈRE



À Rachel Skinner
(En espérant que tu seras assise quand tu liras ceci)



1

La sentinelle ne vit pas la silhouette vêtue de noir qui, tel un fantôme, se dirigeait dans la nuit vers le château d'Araluen.

Se mêlant aux zones claires et obscures projetées par la lune à son premier quartier, l'intrus paraissait se fondre dans le paysage nocturne, adaptant son pas au rythme des ombres mouvantes des arbres et des nuages, que berçait un vent léger.

Le garde était posté à l'extérieur des murailles de la massive forteresse, près de la tour sud-est. Derrière lui, l'eau des douves clapotait doucement, de sorte que les reflets des étoiles scintillaient comme des milliers de petits points lumineux sur l'eau sombre. Devant lui s'étendait le vaste parc qui entourait le château, entretenu avec soin, parsemé d'arbres fruitiers et ornementaux.

Sur le terrain en pente douce se succédaient des vallons ombragés où l'on pouvait s'asseoir et pique-niquer tranquillement, à l'abri du soleil. Les jeunes arbres très espacés n'auraient cependant pas permis à une force ennemie de se dissimuler. C'était là un compromis raisonnable : l'endroit était réservé à la détente, mais assurait aussi la sécurité du château, à une époque où l'hypothèse d'une attaque n'était jamais exclue.

À trente mètres à la droite de la sentinelle, se trouvait une table de pique-nique fabriquée avec une vieille roue de charrette placée sur une grosse souche, autour de laquelle étaient disposés plusieurs bancs de bois ; tout près, un arbuste l'abritait quand le soleil était au zénith. L'endroit, fort apprécié des chevaliers et de leurs dames, offrait une vue dégagée sur les prairies verdoyantes qui s'étiraient jusqu'à la

lisière sombre et lointaine de la forêt ; il jouissait du reste d'un ensoleillement continu.

C'était vers cette table que se dirigeait la silhouette.

Elle se glissa dans l'ombre d'un petit bosquet, à une quarantaine de mètres d'un des bancs, puis se coucha sur le ventre. Après avoir jeté un dernier coup d'œil autour de lui pour prendre ses repères, l'intrus quitta son abri temporaire d'un pas furtif et, tête baissée, repartit en direction de la table.

Il progressait avec une lenteur extrême. Manifestement entraîné à se déplacer ainsi, il devait savoir que la sentinelle détecterait le moindre mouvement trop rapide. Dès que les ombres des nuages passaient au-dessus du terrain découvert, la silhouette avançait avec elles, rampant sur l'herbe rase, aussi discrètement que les autres ombres. Ses vêtements d'un vert foncé l'aidaient à se camoufler – cette couleur se fondait à merveille avec celle de l'herbe, alors que le noir aurait dessiné une ombre trop nette, trop épaisse.

Il fallut dix minutes à l'inconnu pour atteindre la table. À proximité de son objectif, il se figea : le garde s'était brusquement raidi, comme alerté par un petit bruit ou un léger mouvement – ou bien par une intuition, tout simplement. L'homme se retourna, scruta la table et ses alentours, sans pourtant déceler la présence obscure, immobile, à quelques mètres seulement de lui.

La sentinelle, enfin rassurée, secoua la tête, tapa des pieds, se déplaça un peu sur la droite, puis sur la gauche, avant de changer sa lance de côté et de frotter ses yeux fatigués. Il s'ennuyait et, pensa-t-il, c'était dans ces moments de lassitude que votre imagination commençait à vous jouer des tours.

Il bâilla avant de s'affaïsser un peu, son poids reposant sur un seul pied, et renifla d'un air désabusé. S'il avait été de service durant le jour, une posture aussi relâchée lui aurait aussitôt été reprochée. Mais à minuit passé, il était peu probable que le sergent vienne faire sa ronde avant une bonne heure.

Tandis que la sentinelle s'étirait, l'inconnu en profita pour parcourir les quelques mètres qui le séparaient encore de la table, puis il s'accroupit et étudia la situation. Le garde s'était éloigné. L'intrus dénoua une longue lanière de cuir accrochée à sa ceinture – une fronde, munie en son centre d'une poche de cuir souple. Il y glissa une lourde pierre bien lisse et se releva légèrement pour faire tourner l'arme sommaire d'un léger mouvement du poignet ; avec lenteur, la fronde décrivit un arc de cercle, puis le geste gagna en vitesse.

La sentinelle fut subitement consciente d'un bruit inhabituel – un bourdonnement rauque, d'abord presque inaudible, qui se fit peu à

peu plus aigu : un changement si graduel que le soldat ne savait plus à quel instant précis le son était parvenu à ses oreilles. On aurait dit une sorte d'insecte, songea-t-il... une énorme abeille, peut-être. D'où venait-il ? Il avait du mal à détecter sa source. Un souvenir lui revint soudain en mémoire : un autre garde avait déjà mentionné un bruit semblable, quelques jours plus tôt, en expliquant que c'était...

CLANG !

Un missile invisible heurta la tête de sa lance. La force de l'impact l'obligea à lâcher son arme, qui fut projetée loin de lui. D'instinct, le garde porta la main au pommeau de son épée, qu'il avait presque dégainée quand une mince silhouette se dressa derrière la table, à sa gauche, à une trentaine de mètres de lui.

Le cri d'alarme qu'il s'apprêtait à lancer resta dans sa gorge alors que l'inconnu rabattait le capuchon de sa cape, découvrant une épaisse chevelure blonde.

— Ne t'inquiète pas ! Ce n'est que moi ! déclara la jeune fille sans cacher son amusement.

Malgré l'obscurité et la distance, il n'y avait pas à se tromper : la blonde chevelure et la voix rieuse appartenaient à Cassandra, Princesse d'Araluen.



2

— **I**l faut que cela cesse, Cassandra, déclara le roi Duncan.

Il était furieux. Elle en avait conscience, à la façon dont il marchait de long en large derrière son bureau, mais elle avait aussi perçu la sécheresse de son ton ; car ce jour-là, la jeune fille l'agaçait. Il avait une longue matinée de travail devant lui. Sur son bureau s'empilaient requêtes et jugements en attente ; une délégation venue du Pays Teuton réclamait son attention à grands cris, et pour couronner le tout, il devait maintenant s'occuper de cette plainte concernant le comportement de sa fille.

Elle tendit les mains devant elle, paumes ouvertes – geste qui exprimait autant sa frustration que son désir de s'expliquer.

— Je voulais seulement...

— Tu rôdais dans la campagne en pleine nuit, pour épier un garde innocent avant de lui faire une peur bleue avec cette satanée fronde ! Et si tu l'avais atteint au visage ?

— Mon tir était parfait, se contenta-t-elle de répondre. Je visais le fer de sa lance, rien d'autre. Duncan lui décocha un regard noir et tendit la main.

— Donne-la-moi, ordonna-t-il. Voyant que Cassandra avait incliné la tête sur le côté, comme si elle feignait de ne pas comprendre, il précisa :

— Ta fronde. Donne-la-moi.

— Pas question, répliqua-t-elle avec détermination, la mâchoire crispée. Il haussa les sourcils.

— Chercherais-tu à me défier ? Je suis le roi, après tout.

— Nullement. Mais tu n'auras pas ma fronde. C'est *moi* qui l'ai fabriquée. Il m'a fallu une semaine pour l'ajuster. Cela fait des mois que je m'entraîne à ne jamais rater ma cible. Si je te la remettais, tu la détruirais. Voilà pourquoi tu ne l'auras pas. Désolée, ajouta-t-elle après une brève pause.

— Et je suis aussi ton père, fit observer Duncan. Elle acquiesça.

— Je respecte cela. Cependant, tu es en colère. Et je sais que si je te donne ma fronde, tu t'empresseras de t'en débarrasser, n'est-ce pas ? Il secoua la tête avec agacement et se tourna vers la fenêtre. Ils se trouvaient dans son bureau, une vaste pièce bien aérée et lumineuse qui avait vue sur le parc.

— Je ne peux accepter que tu rôdes ainsi dans l'obscurité et que tu t'amuses à surprendre les sentinelles, insista-t-il, préférant ne plus reparler de la fronde – il savait à quel point sa fille pouvait être têtue. Ce n'est pas correct envers nos soldats, poursuivit-il. C'est la troisième fois qu'un tel incident survient ; ils sont las de tes petits jeux idiots. Le sergent a demandé à me rencontrer cet après-midi, et je sais d'avance pour quelle raison, précisa-t-il en se retournant vers sa fille. Tu me mets dans une situation délicate : je vais être obligé de présenter mes excuses à un *sergent*. Te rends-tu compte à quel point cela est embarrassant ?

Il vit le visage de Cassandra s'adoucir.

— Je suis désolée, Père, répondit-elle d'un ton formel – alors qu'en temps normal, elle l'aurait appelé « papa ». Cependant, ce n'est pas un petit jeu « idiot ». Cet entraînement m'est indispensable.

— Pourquoi ? s'exclama-t-il non sans passion. Tu es une princesse royale, pas une stupide paysanne, pour l'amour du ciel ! Tu vis dans un château que défendent des centaines de soldats ! Pourquoi aurais-tu besoin d'apprendre à te faufiler dans le noir en te servant d'une arme de braconnier ?

— Papa, pense un peu à l'existence que j'ai menée jusqu'ici. J'ai été pourchassée par des Wargals à Celtica. Mon escorte a été anéantie et j'ai failli y perdre la vie, moi aussi. Puis j'ai été capturée par l'armée de Morgarath, traînée jusqu'en Skandie où il m'a fallu survivre dans la montagne. J'aurais pu mourir de faim, là-bas. Sans oublier que je me suis ensuite retrouvée mêlée à une bataille rangée. Ces centaines de soldats ne m'ont pas protégée comme ils l'auraient dû, reconnais-le. Duncan eut un geste d'irritation.

— Peut-être, mais...

— Il faut voir les choses en face, l'interrompit Cassandra. Nous vivons dans un monde dangereux et, en tant que princesse royale, je suis une cible potentielle pour nos ennemis. Je veux être capable de

me défendre seule. Ne plus avoir à dépendre d'autres gens. D'ailleurs... Elle parut hésiter. Duncan la dévisagea avec une attention accrue.

— Oui ? s'enquit-il. Elle prit alors une profonde inspiration et se lança :

— Le jour viendra où il me faudra te seconder – partager un peu ton fardeau.

— Tu le fais déjà ! Le banquet de la semaine dernière s'est déroulé à merveille... Cassandra agita la main avec dédain.

— Je ne parle pas des banquets, des cérémonies officielles ou des pique-niques dans le parc. Mais d'affaires importantes : partir en mission diplomatique en ton nom, te représenter quand il s'agit de régler des querelles. Le genre de responsabilités que tu confierais à ton fils.

— Tu n'es pas mon fils, rétorqua le roi. Cassandra eut un petit sourire triste. Elle savait que son père l'aimait. Mais aussi qu'un roi, quel qu'il soit, espérait toujours qu'un fils puisse lui succéder.

— Papa, un jour je serai reine. Dans longtemps, je l'espère, s'empressa-t-elle d'ajouter, ce qui fit sourire Duncan. Mais quand je le serai, il me faudra remplir ces obligations. Alors, autant commencer à m'exercer dès maintenant.

Il la scruta un instant. Courageuse, compétente et intelligente, Cassandra avait un fort tempérament. Jamais elle ne se contenterait d'être une reine de pacotille, s'appuyant sur des conseillers pour prendre des décisions et faire le plus gros du travail.

— Tu as raison, j'imagine, finit-il par répondre. Il serait bon que tu apprennes à te défendre. Pourtant, Messire Richard t'enseigne le combat au sabre. Pourquoi t'embêter avec une fronde ? Et quel intérêt de rôder ainsi dans l'obscurité ?

Il n'était pas rare que les jeunes dames bien nées apprennent à manier l'épée. Depuis quelques mois, Cassandra prenait des cours auprès de l'assistant du Maître des guerriers, avec un sabre léger conçu pour elle.

Elle regarda son père d'un air affligé.

— Je me débrouille au sabre, reconnut-elle. Mais jamais je ne serai vraiment experte, et c'est ce qu'il me faudrait devenir afin de pouvoir tenir tête à un guerrier bien armé. Même chose avec le tir à l'arc : cela me demanderait des années d'entraînement, alors que je n'ai pas le temps de m'y consacrer. En revanche, je connais déjà bien la fronde. J'ai appris à la manier quand j'étais encore une enfant. En Skandie, cela m'a permis de ne pas mourir de faim. Mon choix s'est par conséquent porté sur cette arme et j'ai la ferme intention de

développer mes compétences pour être un jour capable de l'utiliser avec dextérité.

— Tu pourrais t'exercer sur un terrain réservé à cette activité. Pourquoi terroriser ainsi mes sentinelles ?

La jeune fille eut un sourire contrit.

— J'avoue que je ne les ai pas traités avec beaucoup d'égards. Mais d'après Geldon, on fait davantage de progrès quand les conditions se rapprochent de la réalité.

— Geldon ? s'étonna Duncan, sourcils froncés.

Celui-ci, Rôdeur à la retraite, vivait au château d'Araluen ; il était l'un des conseillers de Crowley, commandant de l'Ordre des Rôdeurs. Cassandra, comprenant qu'elle en avait trop dit, s'empourpra.

— Il m'a expliqué comment me déplacer sans être vue, avoua-t-elle. Mais il n'était pas au courant pour la fronde, je te le promets, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Je m'entretiendrai avec lui plus tard, répliqua Duncan, qui ne doutait cependant pas de la sincérité de sa fille.

Geldon n'était pas stupide au point d'encourager Cassandra à planifier ces séances d'entraînement irréflechies, le roi le savait. Il s'assit, respira profondément pour apaiser sa colère, puis s'adressa à sa fille sur un ton plus raisonnable :

— Cass, pense un peu aux conséquences de tes actes : tu mets notre sécurité à tous en danger.

Elle inclina la tête sur le côté, sans paraître comprendre.

— Maintenant que les gardes savent à quel genre d'activités tu t'adonnes, ils vont sans aucun doute cesser de prêter attention aux bruits ou aux mouvements inhabituels qu'ils perçoivent parfois à l'extérieur des remparts. Et quand ils distingueront une silhouette furtive dans l'obscurité, ils s'imagineront qu'il ne peut s'agir que de toi, alors que ce pourrait être un agent ennemi cherchant à s'introduire dans le château. Voudrais-tu avoir la mort d'un de nos soldats sur la conscience ?

Cassandra baissa la tête. Son père avait raison.

— Bien sûr que non, répondit-elle d'une voix penaude.

— Le contraire aussi pourrait survenir : une nuit prochaine, une sentinelle serait capable de te prendre pour un espion et de t'abattre. La jeune fille, sur le point de protester, ouvrit la bouche, mais le roi leva une main pour lui intimer le silence.

— Je sais, tu te crois trop douée pour que cela puisse t'arriver. Cependant, réfléchis un instant : que deviendrait l'homme qui t'aurait tuée ? Voudrais-tu qu'il vive avec ce crime sur la conscience ?

— Non, reconnut-elle sombrement. Il acquiesça, content de voir

que sa leçon portait ses fruits.

— Voilà pourquoi ces petits jeux dangereux doivent cesser, reprit-il. Si tu souhaites t'exercer, demande à Geldon de s'en charger. Il acceptera volontiers, j'en suis convaincu. Du reste, il te sera peut-être plus difficile de le berner, lui, que quelques gardes somnolents. Un sourire illumina peu à peu le visage de Cassandra : loin de lui confisquer sa fronde, son père venait de l'autoriser à poursuivre son entraînement.

— Merci, papa ! s'exclama-t-elle, enthousiaste. Je m'y mettrai dès cet après-midi.

Mais Duncan fit non de la tête.

— Tu auras bien le temps de t'en occuper plus tard. Aujourd'hui, j'ai besoin de ton aide pour organiser un déplacement officiel. Tu choisiras qui devra nous accompagner. Il te faudra aussi faire renouveler ta garde-robe – des tenues de voyage et de cérémonie. Hors de question que tu portes cette tunique et ces collants. Tu as déclaré vouloir me seconder : je t'en offre l'occasion. À toi de tout gérer.

Elle acquiesça, l'esprit déjà absorbé par les préparatifs, par les petits détails à régler. Un tel voyage ne s'improvisait pas et elle serait fort occupée pendant les deux semaines à venir, pensa-t-elle. Malgré tout, elle était heureuse que son père ne songe plus à lui confisquer son arme.

— Quand partons-nous ? Et quelle sera notre destination ?

Il lui fallait en effet réfléchir aux étapes qu'ils feraient sur le trajet.

— Dans trois semaines. Nous sommes invités à un mariage au château de Montrouge, le quatorze du mois prochain.

— Montrouge ? répéta-t-elle, sa curiosité piquée. Qui donc se marie à Montrouge ?



3

Halt passa la main dans ses cheveux ébouriffés et se mit à examiner un parchemin.

— Par la barbe de Gorlog ! s'exclama-t-il, employant un juron skandien qu'il affectionnait tout particulièrement. Combien de gens y a-t-il sur cette liste ? Dame Pauline le dévisagea avec sérénité.

— Deux cent trois, répondit-elle calmement.

— Deux cent trois ? répéta-t-il, horrifié, en levant les yeux vers elle.

Elle acquiesça. Halt secoua la tête et laissa retomber le parchemin sur le bureau.

— Il va falloir la raccourcir, déclara-t-il. Pauline haussa les sourcils.

— Nous pourrions effectivement supprimer trois personnes. Je ne suis pas certaine d'avoir envie de voir l'ambassadeur d'Iberia et ses deux imbéciles de filles le jour de mon mariage.

D'un coup de plume, elle raya les trois derniers noms de la liste, avant d'adresser un sourire lumineux à Halt.

— Voilà qui est fait. C'était facile, non ? Halt s'empara à nouveau du parchemin et le parcourut des yeux.

— Il reste malgré tout... deux cents invités. A-t-on vraiment besoin de tout ce monde ?

D'ordinaire, la mine renfrognée du Rôdeur aurait impressionné n'importe qui. Mais pas Dame Pauline. Elle haussa un sourcil et Halt comprit qu'il ferait mieux de se montrer plus aimable. Il étudia de nouveau la liste et désigna un nom.

— Je suppose qu'il est normal d'inviter... le roi, commenta-t-il.

— Évidemment. Tu es l'un de ses plus anciens conseillers.

— Et Cassandra... oui, c'est une amie. Cependant, qui sont tous ces autres ? Ils sont au moins quinze à les accompagner !

— Dix-sept, rectifia Dame Pauline. Notre souverain doit voyager avec une escorte. La princesse et lui ne peuvent monter en selle, partir seuls et débarquer un jour en annonçant : « Nous sommes venus pour le mariage ! » Il leur faut se plier à l'étiquette.

— L'étiquette ! grogna Halt d'un ton moqueur. Quelles foutaises !

— Halt ! le réprimanda l'élégante diplomate. Quand tu m'as demandé ma main, croyais-tu que nous pourrions nous marier en catimini dans les bois, entourés de quelques amis proches ? Le Rôdeur hésita.

— Euh... non, bien sûr que non.

En réalité, c'était exactement ce qu'il avait imaginé : une cérémonie discrète, quelques amis, un bon repas bien arrosé et Pauline et lui auraient été mariés. Il songea pourtant qu'il n'aurait pas été avisé de l'avouer à sa future épouse.

Depuis quelques semaines, au fief de Montrouge, on ne parlait plus que des fiançailles du Rôdeur grisonnant et de la belle Dame Pauline. Les gens étaient à la fois ravis et surpris d'apprendre que ce couple en apparence si mal assorti, mais respecté de tous, était sur le point de convoler, et les commérages allaient bon train.

Certains, comme le Baron Arald de Montrouge, feignaient de ne pas s'en étonner.

— Je m'en doutais ! disait-il à ceux qui voulaient bien l'écouter. J'ai toujours su qu'il y avait quelque chose entre ces deux-là ! Depuis des années ! Peut-être même avant qu'eux le sachent !

En effet, il y avait eu par le passé de vagues rumeurs prétendant que Pauline et Halt avaient été davantage que des amis, mais la plupart des gens n'y avaient pas prêté attention et ni l'un ni l'autre n'avait jamais abordé le sujet. Quand il s'agissait de garder un secret, rares étaient ceux qui pouvaient se montrer aussi discrets que les Rôdeurs et que les membres du service diplomatique.

Vint cependant le jour où Halt prit conscience que le temps filait de plus en plus vite. Will, son apprenti, était sur le point d'achever sa dernière année de formation ; quelques mois encore, et il obtiendrait la feuille de chêne en argent – l'insigne réservé à un Rôdeur à part entière. Will serait alors nommé dans un autre fief. Halt avait eu le sentiment que sa vie quotidienne, au côté d'un élève vif et dynamique, ne tarderait pas à devenir vide de sens. Tandis que cette effroyable idée avait pris de l'ampleur dans son esprit, il avait de plus en plus

souvent recherché la compagnie de Dame Pauline.

Celle-ci avait perçu le besoin d'affection grandissant de Halt. Les Rôdeurs menaient une vie solitaire, dont ils ne pouvaient parler qu'avec un petit nombre de personnes – Dame Pauline, Messagère au service du fief et du royaume dont elle connaissait beaucoup de secrets, était de celles-là. En sa compagnie, Halt était plus détendu. Ils pouvaient évoquer leurs missions respectives et échanger des conseils. Du reste, ils avaient un passé commun – un arrangement, selon certains – qui remontait à leur jeunesse.

Pour dire les choses franchement, Pauline était amoureuse de Halt depuis de nombreuses années. Avec patience et sérénité, elle l'avait attendu, convaincue qu'il la demanderait un jour en mariage. Elle savait aussi que cet homme timide et réservé verrait avec horreur la perspective d'un mariage en grande pompe.

— Qui est cette Georgina de Sandalhurst ? demanda-t-il. Pourquoi l'inviter ? Je n'ai jamais entendu parler d'elle...

— Moi si, répliqua Pauline d'une voix empreinte d'une inflexibilité que Halt aurait mieux fait de déceler. Il s'agit de ma tante. Une drôle de bonne femme, il faut l'avouer.

— Jamais tu ne m'as parlé d'elle ! protesta Halt.

— C'est vrai. Du reste, je ne l'aime pas beaucoup.

— Dans ce cas, pourquoi la convier ?

— Parce que, pendant vingt ans, tante Georgina a déploré mon célibat. « Pauvre Pauline ! » clamait-elle à quiconque voulait bien l'écouter. « Elle va finir vieille fille ! Il n'y a que sa carrière qui compte ! Jamais elle ne trouvera un époux pour prendre soin d'elle ! » Je ne veux pas manquer cette occasion de lui prouver le contraire.

Les sourcils de Halt se froncèrent encore une fois. Peu de choses l'agaçaient autant que les critiques que certaines personnes adressaient à la femme qu'il aimait.

— C'est d'accord, déclara-t-il. À condition de la placer avec des gens très ennuyeux pendant le festin.

— Excellente idée, répondit Pauline en notant quelques mots sur un autre parchemin. Elle sera la première à rejoindre la table des casse-pieds.

— La table des casse-pieds ? s'étonna Halt.

— Il en faut une dans chaque mariage, expliqua sa fiancée. Tu y rassembles tous les plus barbants, les plus pompeux et les plus rasoïr qui soient. De cette façon, ils se cassent les pieds mutuellement, sans déranger les autres convives.

— Ne serait-il pas plus simple d'inviter seulement les gens dont nous apprécions la compagnie ? À l'exception de ta tante Georgina,

bien entendu.

— Cela se passe ainsi dans toutes les familles, voilà tout, rétorqua Pauline en ajoutant quelques noms à sa liste de « casse-pieds ». Halt se laissa retomber dans un fauteuil sculpté, une jambe par-dessus l'accoudoir.

— Et moi qui croyais qu'un mariage était une fête, marmonna-t-il.

— C'est le cas. Tant que tu ne te retrouves pas à la table des casse-pieds, précisa Pauline avec un sourire.

Elle faillit ajouter qu'il avait de la chance de ne pas avoir grand monde à inviter, mais elle s'abstint. Halt n'avait pas revu sa famille depuis plus de vingt ans et elle sentait que, au fond de lui, cela l'attristait.

— Maintenant que nous sommes informés de la présence du roi, l'affaire revêt une dimension plus formelle. Nous sommes obligés de convier des nobles, des chevaliers et leurs dames, des dignitaires, des conseillers locaux et ainsi de suite. Si nous leur refusions l'occasion de côtoyer le roi, ils ne nous le pardonneraient pas.

— Je m'en moque comme de ma première chemise, répliqua Halt. Voilà des années que la plupart d'entre eux font tout leur possible pour m'éviter. Dame Pauline se pencha vers lui et lui toucha gentiment le bras.

— Pour certains, ce sera un moment marquant. Il est rare que de tels événements aient lieu dans le fief. Aurais-tu vraiment envie de priver leur morne existence d'un peu d'animation et d'éclat ?

Devinant qu'elle avait raison, le Rôdeur soupira. D'ailleurs, il se rendait compte qu'il devait mettre fin à ses jérémiades. Il commençait à saisir qu'un grand mariage était peut-être exactement ce que Pauline voulait ; et même si cela dépassait l'entendement, il était prêt à lui faire plaisir.

— Non, bien sûr que non.

Heureuse qu'il ait enfin capitulé, elle poursuivit :

— Bon, encore une chose : as-tu choisi ton témoin ?

— Will, évidemment, se hâta-t-il de répondre.

— Pas Crowley ? Après tout, c'est ton plus vieil ami.

— C'est vrai. Mais je tiens beaucoup à Will. Il est presque un fils, pour moi.

— Bien sûr. Il nous faut cependant trouver quel rôle assigner à Crowley.

— Il pourrait se charger de te conduire jusqu'à moi lors de la cérémonie, suggéra Halt.

Pauline réfléchit, tout en mordillant l'extrémité de sa plume.

— Je crois que le Baron Arald s'est réservé ce rôle. Hummm...

c'est délicat.

Elle resta pensive un instant.

— Si Crowley m'amène à toi, reprit-elle, Arald peut célébrer le mariage. Voilà qui est résolu !

Elle s'empressa d'écrire quelques mots sur son parchemin.

Au royaume d'Araluen, le mariage était une cérémonie civile, et non religieuse ; il était donc normal que le représentant de la couronne le célèbre. Halt s'éclaircit la gorge, tout en s'efforçant de garder son sérieux.

— Le *protocole* n'exige-t-il pas que le roi en personne s'en charge ?

Le beau visage de Dame Pauline se fit soucieux – tandis que le Rôdeur, qui affichait un air innocent, savourait sa petite plaisanterie.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle, ses doigts tambourinant sur le bureau. Par les dents de Gorlog ! ajouta-t-elle, comme si le juron précédent ne lui paraissait pas assez fort.

— Non, c'est par sa barbe que l'on jure, rectifia Halt.

— Peu importe, rétorqua-t-elle. J'ai trouvé ! Nous allons proposer au roi Duncan d'être le Patron de l'événement. Cela devrait résoudre notre petit souci !

— Et quel est le rôle d'un « patron » ? Elle haussa les épaules.

— Aucune idée. Je viens tout juste d'inventer cette fonction. Mais Duncan n'en saura rien. Dès qu'il est question de protocole, il s'en sort presque aussi mal que toi. Disons que ce sera un genre de maître de cérémonie... je suppose que cela confèrera une espèce de cachet royal à notre union. Humm... excellent, murmura-t-elle. Je dois prendre ceci en note.

Ce qu'elle fit, tout en songeant qu'il lui faudrait en informer le Chambellan du roi ; cela ne poserait pas de problème, Messire Anthony étant un vieil ami à elle.

— À présent, qui d'autre ? Avons-nous oublié quelqu'un ?

— Horace ? répondit Halt.

Elle hocha vigoureusement la tête.

— Il sera garçon d'honneur, répliqua-t-elle en écrivant son nom avec frénésie.

— Tu viens encore une fois d'inventer une nouvelle fonction ? Elle leva les yeux, comme offensée.

— Bien sûr que non. C'est très courant.

— J'ai l'impression qu'on a omis quelqu'un... grommela le Rôdeur.

Pauline se frappa le front du plat de la main.

— Gilan ! s'écria-t-elle. Il sera terriblement vexé si nous ne lui donnons pas un rôle officiel.

Halt parut ennuyé. Encore une fois, sa fiancée avait raison. Gilan était un ami fidèle.

— Je ne peux pas avoir deux garçons d'honneur ? proposa-t-il.

— Bonne idée ! Par conséquent, il va falloir que je me trouve une seconde demoiselle d'honneur pour accompagner Alyss.

— Dans ce cas, ajouta Halt, songeant qu'il se débrouillait plutôt bien, choisis Cassandra.

À sa grande surprise, il vit Pauline froncer les sourcils. Elle se doutait qu'Alyss serait loin d'être ravie de se retrouver en présence de la princesse autour de la table des mariés. Mieux valait éloigner cette dernière le temps de la soirée, en la plaçant près de son père, à la table royale.

— Non, finit-elle par répondre. C'est impossible. En tant que princesse, elle ferait de l'ombre à la mariée.

— Tu as raison !

— Je choisirai peut-être Jenny, si Chubb peut se passer d'elle aux cuisines. Après tout, Alyss, Will et elle ont grandi ensemble. Elle prit encore quelques notes sur un nouveau parchemin. La liste s'allongeait. Il y avait tant de choses à organiser... Sans lever les yeux, elle ajouta :

— Tu as l'intention de te faire couper les cheveux, j'imagine ?

Halt passa la main dans sa chevelure. « Ils sont un peu longs, en effet... », songea-t-il.

— Je vais rafraîchir tout ça, acquiesça-t-il tout en portant d'instinct la main au pommeau de son grand couteau.

— Je veux parler d'une *vraie* coupe, insista Pauline, à qui le geste de son fiancé n'avait pas échappé.

Halt comprit que c'en était fini de certaines libertés qu'il avait crues acquises.

— D'accord, répondit-il.



4

— **S**errez la voile, ordonna Erak, l'Oberjarl de la Skandie et, en ce moment même, capitaine du drakkar le *Loup des Vents*.

Svengal et un groupe de marins se tenaient prêts devant le mât. Sur l'ordre d'Erak, ils relâchèrent les cordages qui maintenaient en position l'extrémité de l'immense vergue, qu'ils firent peu à peu descendre vers le pont. À mesure que la large voile retombait, incapable désormais de capturer la brise marine, trois autres hommes la pliaient avec soin afin de la remiser dans le casier situé à l'avant du navire.

Quant à la vergue, on la détacha délicatement, elle aussi, du mât, en évitant qu'elle heurte quoi que ce soit, pour la ranger sur le sol, entre les deux rangées doubles des bancs des rameurs. En temps normal, les Skandiens ne se seraient pas appliqués à faire le moins de bruit possible durant cette opération. Cependant, la situation était inhabituelle : les loups des mers s'apprétaient à attaquer.

Leur trajet était presque achevé ; Erak vira sur bâbord pour longer la côte basse d'Arrida, à trente mètres à peine.

— Sortez les rames, intima-t-il, toujours à voix basse. Et en silence, par Torrak !

La religion skandienne avait bien des avantages, songeait-il, dont la multiplicité de dieux, de demi-dieux et de démons qu'on pouvait invoquer pour renforcer un ordre. Avec un soin presque exagéré, les marins, qui étaient tous de forts gaillards, prirent leurs rames pour les glisser dans les tolets aménagés de chaque côté du drakkar, en produisant seulement quelques cliquetis et bruits sourds ; malgré tout,

Erak grinça des dents. Cette côte avait beau être déserte, un berger de passage ou un cavalier solitaire aurait pu les entendre et donner l'alerte, voire aller raconter qu'un navire skandien, profitant de la pénombre, se dirigeait furtivement vers la ville d'Al Shabah.

S'approcher du rivage n'était pas sans risque, l'Oberjarl en était conscient. Mais c'était le moindre de deux risques. Ils avaient navigué de nuit sans interruption vers le sud-est, poussés par une brise régulière. Puis ils étaient entrés dans une immense baie qui mordait sur la côte. À son extrémité est, sur un promontoire, s'élevait la cité d'Al Shabah. Erak savait que son navire serait masqué par la masse sombre des terres situées à l'arrière-plan de sa position. De plus, lorsque le soleil se lèverait, d'ici une quarantaine de minutes, le drakkar resterait dans l'obscurité tandis que la ville, à l'est, serait illuminée.

Il aurait pu se diriger vers la cité depuis la haute mer, évitant ainsi le risque d'être repéré. Mais depuis la ville, les Skandiens n'en auraient été que plus visibles. Même de nuit, le *Loup des Vents* aurait dessiné une ombre plus dense sur la surface gris acier de la mer. Et plus ils se seraient approchés, plus ils auraient couru le risque d'être aperçus.

Non, c'était beaucoup moins dangereux de cette manière. Le capitaine secoua la tête, comme pour chasser ces pensées qui le déconcentraient. Quelle idée de rêvasser ainsi !

— T'nez-vous prêts à partir, chuchota-t-il en levant la main.

Les rameurs, les yeux rivés sur leur capitaine, se transmirent l'ordre d'un banc à l'autre. Au moment où Erak abaissa la main, les rames plongèrent à l'unisson dans l'eau et se mirent en mouvement pour mener le *Loup des Vents* à destination. L'Oberjarl sentit le gouvernail prendre vie sous ses doigts, tandis que la coque étroite commençait à glisser sur la mer. Des vaguelettes claquaient en gargouillant contre ses flancs de chêne et un doux sifflement s'éleva de la proue qui fendait l'eau noire, faisant jaillir de petites boucles d'écume d'un blanc phosphorescent.

Qu'il était bon d'être de nouveau en expédition, se dit Erak. La vie d'un Oberjarl ne manquait pas de distractions, il fallait l'admettre. Et il était fort agréable de pouvoir prélever un vingtième de tous les butins que les flottes rapportaient à Hallasholm. Mais il était d'abord un pillard, pas un collecteur d'impôts, ni un administrateur. Les mois passés dans la grande salle de sa demeure, à étudier des reçus et à épilucher les comptes avec Borsa, son intendant, l'avaient tant ennuyé qu'il avait éprouvé le besoin de se divertir. Alors que son prédécesseur, Ragnak, jubilait d'un plaisir non déguisé lorsqu'il

étudiait les taxes prélevées aux jarls de drakkars et aux paysans skandiens, Erak était plutôt embarrassé à l'idée des sommes astronomiques qui s'accumulaient dans ses coffres. En tant que capitaine, il s'était rarement rangé dans le camp de l'Oberjarl et de son intendant aux yeux perçants ; plutôt dans celui de ceux qui cherchaient à escroquer ces derniers.

Un jour, n'en pouvant plus, il avait laissé tomber sur les genoux de Borsa une énorme pile de parchemins couverts de calculs, d'estimations, de chiffres concernant les récoltes et d'inventaires des biens pillés par ses capitaines, en lui annonçant qu'il repartait en expédition.

— Ce s'ra la dernière, avait-il promis à l'intendant indigné. Je vais dev'nir fou si j'reste assis derrière c'bureau. J'ai b'soin de reprendre la mer.

Borsa avait cédé, à contrecœur. Lui-même n'avait jamais été un guerrier, seulement un administrateur compétent. Jamais il n'avait compris pourquoi ces vauriens de capitaines, en devenant Oberjarl, ne partageaient pas sa passion pour les chiffres. Cependant, même Ragnak, au début de son règne, avait continué de partir de temps à autre en expédition. Ce n'était que plus tard, par paresse et par avarice, qu'il avait trouvé davantage de plaisir à entasser les richesses.

Erak avait alors informé Svengal, son ancien second, qui l'avait remplacé sur le *Loup des Vents*, qu'il reprendrait une dernière fois le commandement du drakkar. Certains auraient été mécontents d'être ainsi rétrogradés. Ce ne fut pas le cas de Svengal, ravi de repartir en mer avec Erak. Tous deux étaient bons amis et Svengal savait que l'Oberjarl était meilleur navigateur que lui.

Aussi longeaient-ils à présent la côte arridienne, tout près d'Al Shabah, petite ville de commerce qui fournissait équipements, bois de construction et cordages aux bateaux qui voyageaient sur la Mer de la Tranquillité. La cité était plutôt quelconque, bâtie sur un promontoire surplombant une plage étroite et dotée d'un port à son extrémité nord. On y accédait par une longue volée de marches. À cette époque de l'année, un nombre important de navires pénétraient dans la Mer de la Tranquillité, chargés de marchandises venues des îles du sud-ouest de l'Océan des Confins. Ils faisaient étape à Al Shabah ou dans une des villes avec lesquelles celle-ci était jumelée, afin de se ravitailler en eau, en nourriture et en bois de chauffage, ou encore pour effectuer des réparations sur leurs bateaux parfois endommagés par les tempêtes.

Lorsque les équipages quittaient le port, ils laissaient derrière eux une étonnante variété de pièces d'or ou d'autres métaux précieux,

dépensées durant leur séjour. De temps en temps, des caravanes escortées par des guerriers arrivaient de la capitale, Mararoc, située loin dans les terres, pour emporter les trésors accumulés par les cités portuaires et en remplir les coffres de l'Emrikir.

Erak savait que la première caravane de l'année était attendue d'ici deux semaines environ, sans plus de précision : les déplacements des caravanes étaient des secrets jalousement gardés, pour des raisons évidentes. Laisser les assaillants potentiels dans l'ignorance permettait de réduire les risques d'attaques. Aucun pillard de bon sens n'aurait mis sa vie en danger en espérant *peut-être* trouver un trésor dans la chambre forte d'Al Shabah. La discrétion et l'incertitude étaient la meilleure défense – surtout lorsque l'alternative était une garnison importante et coûteuse.

Mais certains secrets sont parfois dévoilés. Ainsi, une semaine plus tôt, à quatre-vingts kilomètres de là, Erak avait donné quarante écus d'argent à un informateur qui lui avait fourni une copie des déplacements des caravanes : l'Oberjarl avait appris que les coffres des autres villes avaient déjà été vidés de leurs richesses, mais que ceux d'Al Shabah étaient encore pleins et le resteraient encore deux semaines – une information alléchante.

La cité abritait une petite garnison d'une quarantaine d'hommes, pas davantage. Quarante citoyens sans nul doute paresseux, corpulents, vivant dans l'aisance et qui n'avaient pas dû participer à la moindre bataille depuis vingt ans : ils ne seraient pas de taille face aux trente loups des mers assoiffés de sang et de butin qui débarqueraient en poussant des hurlements, pareils à des démons sortis des enfers.

En scrutant la pénombre, Erak distingua un bout de terre plus clair – la petite plage de sable, au pied du promontoire, au-dessus de laquelle se dressaient les bâtiments blancs de la ville, de plus en plus visibles. Il n'aperçut aucune lumière, cependant. Les sentinelles qui devaient patrouiller ne portaient ni lanterne ni torche. L'Oberjarl haussa les épaules. Ce n'était pas une si mauvaise idée, pensa-t-il. Une torche aurait peut-être rassuré les gardes, mais sa lueur aurait limité, dans l'obscurité, leur champ de vision.

Une nouvelle fois, Erak se dit qu'il avait pris une sage décision en choisissant cette approche.

Il entendait à présent les vagues qui léchaient doucement le rivage. Il manœuvra le gouvernail sans à-coups et plaça le navire à un angle de quarante-cinq degrés de la plage. Il leva la main et, à ce signal, seize rames dégoulinantes sortirent de l'eau. Quelques grognements de fatigue s'élevèrent tandis que les marins redressaient leurs rames à la verticale, avant de les ranger le long des bancs. Deux

ou trois s'entrechoquèrent, des bruits que le silence environnant parut amplifier. Erak lança un regard furieux aux fautifs – il les tancerait plus tard, dès qu'il aurait l'occasion de donner de la voix.

Un grincement s'éleva au niveau de la proue, et le capitaine sentit ses pieds vibrer lorsque la quille crissa sur le sable. Quatre hommes munis de cordages, debout sur les plats-bords de la poupe, s'apprêtaient à sauter dans l'eau peu profonde pour arrimer le navire.

— Allez-y doucement ! leur chuchota Svengal d'une voix enrouée.

En temps habituel, les marins se seraient jetés à l'eau avec fracas ; ils se rappelèrent de justesse qu'il leur fallait cette fois se montrer discrets. Ils coururent vers la plage, puis tirèrent le drakkar vers la terre ferme. À l'aide de grappins munis de lames à charnières, ils fixèrent les cordages dans le sable puis se tournèrent vers la ville, la main sur le manche de leur hache, à l'affût du moindre mouvement.

Erak observa la cité. Il n'y avait ni gardes ni patrouilles en vue. Les édifices blanchis à la chaux, presque fantomatiques dans la pénombre, se dressaient au-dessus du navire, silencieux, menaçants.

D'autres hommes avaient mis pied à terre, tandis que certains sortaient les haches remisées sous les bancs pour les passer à leurs compagnons, qui les récupéraient avec un soin exagéré avant de les empiler sur le sable. Les boucliers, accrochés aux plats-bords du navire, avaient été camouflés sous de la toile noire que les loups des mers commencèrent à ôter. Ils empoignèrent ensuite leurs armes respectives tandis qu'Erak, après avoir confié sa hache et son bouclier à l'un d'eux, passait à son tour par-dessus le plat-bord pour se laisser tomber sur le sable. Il reprit ses armes et rejoignit les trente guerriers qui participeraient à l'attaque. Seuls quatre Skandiens resteraient sur le drakkar.

L'Oberjarl, sentant un petit frisson d'excitation le parcourir, ne put réprimer un sourire. Il était si bon de s'activer de nouveau, pensa-t-il une fois de plus.

— Surtout, faites pas d'bruit, dit-il à ses hommes. Regardez où vous posez les pieds. J'ai pas envie qu'y en ait un qui manque une marche et nous fasse tous dégringoler. Il faut qu'on s'approche autant qu'possible avant qu'ils nous repèrent, compris ? Avec un peu d'chance, on s'ra dans la ville avant qu'ils aient l'temps de lancer l'alarme.

Il marqua une pause pour scruter les visages rudes et barbus de ses hommes. Quelques-uns acquiescèrent.

— En revanche, s'ils détectent notre présence, hésitez pas à hurler tant qu'vous voudrez et à foncer dans l'tas. Qu'ils s'imaginent qu'on est toute une armée, bien décidée à les envahir.

Il savait qu'une garnison endormie était souvent paralysée par la peur à la seule vue d'une troupe d'assaillants vociférants. Parfois, il avait même assisté à des déroutes immédiates, les soldats terrorisés quittant leur poste et prenant la fuite.

Erak parcourut du regard les alentours. Au pied de la colline, un sentier rocailleux se faufilait vers la ville plongée dans le silence. Il l'indiqua d'un geste. Puis, passant son bouclier sur son épaule gauche, il lança l'ordre consacré que tout chef skandien prononçait pour appeler à l'action :

— Suivez-moi, les gars !



5

Le sentier était étroit, inégal, et l'ascension difficile. En dépit de leur corpulence, les Skandiens étaient en excellente condition physique et suivaient leur Oberjarl d'un pas alerte. Ils poussaient de temps à autre quelques grognements de lassitude et une pierre roulait parfois sous leurs pieds avant de dégringoler en contrebas, mais dans l'ensemble, les trente pillleurs se montraient discrets.

Tout était une question de compromis, songeait Erak. De la même façon qu'il avait opté pour la prudence en longeant la côte pour s'approcher de la ville, il lui fallait à présent allier ruse et rapidité : plus les loups des mers mettraient de temps à atteindre leur objectif, plus leur présence avait de chances d'être découverte ; de même, s'ils avançaient à toute allure, l'ennemi risquait de les entendre plus facilement.

Il fallait par conséquent trouver un juste milieu : grimper à petites foulées, mais sans trop de précipitation.

Leurs bottes en peau de phoque produisaient un bruit sourd sur le sol sablonneux et couvert de cailloux. Erak aurait préféré davantage de discrétion.

Un incident faillit avoir lieu lorsque l'un des hommes vacilla, battant désespérément des bras – des mouvements qui n'auraient pas manqué de décapiter un ou deux de ses compagnons si sa hache n'avait pas été accrochée à sa ceinture.

Le loup des mers laissa échapper un cri : quelques pierres délogées sous ses pieds dévalèrent la pente avec fracas. Alors que le guerrier était sur le point de les suivre, l'Oberjarl, doté d'une poigne

de fer, le rattrapa par le col de son gilet en peau de mouton.

— Par tous les Dieux ! Merci... commença le guerrier.

Erak plaqua une main énorme sur sa bouche, rapprocha son visage du sien et secoua son guerrier, non sans rudesse.

— Tais-toi, Axel ! chuchota-t-il avec férocité. Si t'as envie de t'casser l'cou, libre à toi. Mais fais-le en silence, sinon, c'est moi qui te l'briserai.

Axel était un homme massif, qui appartenait à l'équipe des rameurs ; sur un drakkar, ceux-ci n'étaient généralement pas les plus intelligents du lot. Aussi se ravisa-t-il avant de déclarer qu'il aurait été absurde de lui briser le cou une seconde fois. La logique n'étant pas le fort de l'Oberjarl, surtout quand il était en colère, il n'hésiterait pas à se servir de ses poings pour régler un désaccord... Axel avait beau être costaud, il n'avait aucune envie de se frotter à Erak.

— Désolé, chef, je... marmonna le guerrier.

Erak le secoua de nouveau.

— La ferme ! dit-il entre ses dents.

Puis, après avoir lâché le gilet du marin, il jeta un coup d'œil inquiet vers le haut de la colline, en espérant que l'incident était passé inaperçu.

Pendant quelques minutes, les pillards restèrent immobiles, aux aguets. Constatant finalement que personne n'avait sonné l'alarme, ils se détendirent, soulagés.

Erak se remit en route, toujours à petites foulées. À quelques mètres de la crête, il fit signe à ses hommes de s'arrêter. Puis, d'un geste, il ordonna à Svengal de le suivre. Tous deux continuèrent seuls ; une fois au sommet, ils s'agenouillèrent prudemment afin de voir comment se présentait la situation.

Une quarantaine de mètres à découvert les séparait d'Al Shabah. Une muraille de stuc blanc, de moins de deux mètres de hauteur, entourait la cité. Même si des sentinelles patrouillaient, cet obstacle n'en serait pas vraiment un pour les Skandiens, exercés à les franchir : deux hommes se placeraient à la base du mur, tenant chacun l'extrémité d'une vieille rame ; les autres loups des mers prendraient tour à tour de l'élan, poseraient un pied sur la rame que les deux hommes soulevaient et passeraient par-dessus le mur. La coordination de ces mouvements demandait un certain entraînement, mais les Skandiens pratiquaient ce genre d'activité depuis l'enfance.

Ce jour-là, ils n'en auraient pas besoin : aucun soldat ne surveillait les remparts. En outre, il y avait un portail de quatre mètres de haut à la droite d'Erak et de son second, ouvert, qui plus est.

— Facile, murmura Svengal avec un sourire.

— Beaucoup trop, répliqua l'Oberjarl, les sourcils froncés. Où sont les gardes ? Où sont les guetteurs ?

Svengal haussa les épaules.

— Ils ont oublié de fermer cette porte, voilà tout, chuchota-t-il. Les sentinelles, si du moins ils en ont, sont sûrement à l'autre bout de la ville, face à l'océan. Ils s'imaginent pas qu'on pourrait les attaquer par l'arrière.

— T'as peut-être raison, répondit Erak en se frottant le menton d'un air méfiant. Reste ici, j'vais jeter un coup d'œil.

Penché en avant, il courut jusqu'au mur. Il s'attendait à entendre un cri, une cloche sonnante l'alarme ou un « halte-là ! ». Mais Al Shabah restait silencieuse. Une fois au pied de la muraille, il la longea pour atteindre le portail ouvert. D'un geste fluide, Erak sortit son énorme hache de sa ceinture puis, avec une agilité étonnante chez un homme d'une telle corpulence, il bondit sur le seuil ; l'arme brandie, le bouclier protégeant son flanc gauche, il jeta un coup d'œil rapide d'un côté, puis de l'autre.

Rien.

Il se trouvait à l'entrée d'une rue étroite, bordée de maisons blanches aux toits en terrasse. Pas un mouvement. Pas un bruit. Al Shabah était comme abandonnée.

L'Oberjarl hésita quelques secondes. La situation était anormale. Il y aurait dû y avoir des gardes. Des hommes en patrouille sur les murailles. Peut-être Svengal avait-il raison. Les soldats étaient certainement postés à l'autre bout de la cité et les guetteurs scrutaient l'océan, en cas d'approche d'un navire ennemi. Ou bien étaient-ils simplement devenus moins méfiants – après tout, cela faisait plus de vingt ans qu'un drakkar skandien n'avait pas navigué dans leurs eaux. La discrétion qui entourait les déplacements des caravanes avait protégé les villes côtières et seule l'acquisition du parchemin résumant leurs allées et venues avait incité Erak à entreprendre ce pillage.

Il secoua la tête. Il devenait probablement trop soupçonneux, comme si les mois passés à paresser à Hallasholm l'avaient rendu aussi nerveux qu'une vieille fille. Se décidant, il se retourna et fit signe à Svengal et aux autres de le rejoindre.

Le bruit étouffé des bottes des guerriers ne déclencha aucune réaction du côté de la ville. Svengal dévisagea son capitaine.

— On va où, maint'nant ?

— Au centre de la cité, répondit Erak en agitant sa hache. On va remonter c'te rue. Gardez l'arme à la main et les yeux grands ouverts !

Il partit en tête ; ses hommes, après s'être rangés en deux files, le suivirent sans cesser de regarder autour d'eux. De temps à autre, les

deux guerriers qui fermaient la marche faisaient volte-face pour s'assurer que l'ennemi ne cherchait pas à les prendre à revers ou ne les épiait depuis les terrasses. Aucun signe de vie, cependant.

La rue sinueuse finit par les mener jusqu'à une petite place d'où partaient une demi-douzaine d'autres ruelles. Là, ils se retrouvèrent face à un bâtiment plus imposant. Ce devait être le quartier général du Wakir, l'administrateur de la cité, songea Erak – une bâtisse qui s'appelait un khadif, se souvint-il (l'équivalent d'un hôtel de ville ou d'une maison des impôts dans d'autres pays). Celui-ci, bordé de colonnes, doté d'un toit en terrasse et d'une façade sculptée, était le seul édifice de deux étages alentour.

Les autres maisons, probablement des échoppes et des auberges, étaient elles aussi bordées de colonnes qui supportaient de profondes arcades, lesquelles devaient procurer une ombre bienvenue en milieu de journée. Alors que cette pensée traversait son esprit, l'Oberjarl se tourna vers l'est, où des stries roses illuminaient déjà le ciel.

Au centre de la place, il aperçut une fontaine qui ne semblait pas en état de marche, même si le réservoir était encore rempli d'eau.

Erak avança, ses hommes sur ses talons. Dès qu'ils eurent quitté la rue étroite, ils resserrèrent les rangs, l'Oberjarl, Svengal et Alex à l'avant. Quelques guerriers faisaient tourner leurs haches avec habileté tandis qu'ils traversaient la place en direction de la grande bâtisse. Dans la lumière de plus en plus vive, les ombres allongées des loups des mers dessinaient derrière eux des formes fantastiques. Erak monta les marches menant au porche de marbre du khadif et s'arrêta devant la double porte. Il l'examina brièvement. Munie de gonds de cuivre et d'une grosse serrure, elle était fabriquée en bois solide. Mais les Skandiens n'avaient généralement pas besoin de clé pour ouvrir de telles portes et, d'un geste, l'Oberjarl ordonna à deux de ses marins les plus musclés d'approcher.

— Vos haches, se contenta-t-il de dire en désignant l'obstacle.

Ses hommes lui adressèrent un grand sourire. L'un d'eux posa son arme un instant, cracha dans ses mains, puis l'empoigna de nouveau. Erak recula pour laisser son guerrier s'occuper de la serrure.

— Halte-là !

L'ordre retentit d'un bout à l'autre de la place. Les Skandiens se retournèrent, stupéfaits. Une silhouette était apparue à l'entrée d'une des ruelles. Quelques loups des mers, alarmés, lancèrent des jurons. Erak, les yeux plissés, sentit son ventre se nouer. Tout avait été trop facile, songea-t-il.

L'inconnu, un homme barbu, grand et mince, portait l'uniforme raffiné des guerriers d'Arrida : une tunique et un pantalon blancs,

flottants, sans doute en lin, sous une armure de cuir bardée de métal. Complétaient son équipement une longue épée recourbée, un bouclier rond, certainement en cuivre, avec en son centre une pointe acérée (ce qui en faisait une arme d'attaque autant que de défense) ainsi qu'un casque à pointe lui aussi, placé au-dessus d'un linge blanc qui entourait la tête de l'homme et sous lequel dépassait une longueur de cotte de mailles protégeant le cou du guerrier.

L'armure et le casque, impeccablement polis, indiquaient que l'homme était un officier de haut rang.

Au même instant, deux lignes de soldats, vêtus d'un costume similaire quoique plus sobre, émergèrent de la ruelle et vinrent encadrer leur officier. Erak en compta une quarantaine environ. À leur vue, ses propres guerriers commencèrent à s'agiter.

— Arrêtez d'remuer, gronda-t-il avant de s'adresser discrètement à Svengal. Ils sont plus nombreux qu'nous.

— Pas d'beaucoup, répondit le second. J'crois que nos gars auront pas trop d'mal à se charger de ces mauviettes.

Contrairement à Erak, il avait parlé fort et sa voix porta jusqu'à l'officier arridien : un sourire apparut sur le visage aux traits fins. L'homme porta un sifflet d'argent à ses lèvres et souffla une fois.

Des grincements se firent entendre et les Skandiens virent soudain de lourdes palissades de bois se refermer à l'entrée de chaque ruelle, bloquant toute sortie.

— J'aurais dû les remarquer, murmura Erak à Svengal. Ces barrières doivent être encastrées dans les murs...

— Apparemment, vous voilà pris au piège, lança alors l'officier arridien.

L'Oberjarl redressa les épaules et plaça son bouclier devant lui, en position défensive. Ses guerriers l'imitèrent.

— Vous aussi, répliqua-t-il.

L'homme sourit. Ses dents blanches illuminaient son visage au teint sombre.

— Ah ? De combien d'archers disposez-vous ?

Il porta de nouveau le sifflet à ses lèvres et émit un long sifflement aigu. À ce signal, des archers apparurent sur les terrasses, des trois côtés de la place. Erak fut certain qu'il y en avait d'autres sur le toit du khadif. À vue d'œil, ils étaient près d'une centaine, tous armés d'un arc court et recourbé, déjà bandé, visant le groupe de Skandiens qui affichaient des expressions de défi.

Erak observa les archers d'un air sombre. Leurs armes étaient de courte portée et, sur un champ de bataille, il ne s'en serait probablement pas inquiété. Mais ici, dans un espace aussi confiné, ses

hommes et lui risquaient d'être massacrés.

— Bougez surtout pas, ordonna-t-il à ses marins.

Au moindre faux mouvement, les Arridiens pourraient leur envoyer une volée de traits mortels.

Près de l'Oberjarl, Axel poussa un grognement de frustration. Il était prêt à combattre et l'idée de se sentir ainsi menacé ne lui plaisait pas du tout. Son instinct lui dictait d'attaquer et de frapper l'ennemi, tout simplement.

— Ils pourront pas tous nous avoir, chef, dit-il à Erak. On pourrait au moins s'occuper du grand maigrelet, là, ajouta-t-il en indiquant l'officier.

À ces mots, ce dernier sourit de nouveau et sa main se posa nonchalamment sur le pommeau de son sabre. Erak, qui savait reconnaître un vrai guerrier, comprit qu'il ne fallait pas se fier à l'uniforme élégant de l'Arridien. L'homme était dangereux.

— La ferme, Axel, gronda-t-il.

L'officier s'avança d'un pas. Puis, levant les yeux vers ses archers postés sur les toits, il leur fit un signe de la main. Ceux-ci abaissèrent leurs arcs, mais leurs flèches restèrent fermement encochées.

— Il est inutile que nous nous battions, commença l'Arridien d'une voix profonde, plaisante, sur un ton qui se voulait neutre et raisonnable. Un seul homme parmi vous nous intéresse. Livrez-le-nous et vous partirez libres.

— Et c'est qui, cet homme ? demanda Erak, qui pensait connaître la réponse.

— Erak. Celui qui a le titre d'Oberjarl.

Impulsivement, Axel se plaça devant son chef en brandissant sa hache.

— Vous devrez nous passer sur l'corps pour l'avoir ! hurla-t-il.

Erak poussa un long soupir et secoua la tête avec irritation.

— Bravo, Axel. Tu viens juste de leur révéler c'qu'ils cherchaient à savoir !



6

Ce serait sans aucun doute le mariage de l'année, pensa le Baron Arald. Voire de la décennie.

Tout concourait déjà à en faire un événement réussi. À la table des casse-pieds, huit convives rivalisaient afin de découvrir lequel d'entre eux était le plus ennuyeux et le plus rébarbatif de tous. D'autres invités jetaient des coups d'œil dans leur direction, remerciant en silence les organisateurs qui avaient eu la bonne idée de mettre à l'écart ces gens insupportables.

Inévitablement, un drame larmoyant, suivi de récriminations lancées à voix perçante, avait éclaté lorsque la petite amie d'un des jeunes guerriers de Messire Rodney avait surpris son bien-aimé occupé à embrasser une autre jeune fille dans un couloir obscur. Le genre d'incidents qui ne pouvait manquer de survenir lors d'une fête de mariage, songea Arald. Il soupira d'aise, tout en observant le tableau pittoresque qui s'offrait à lui dans la salle de réception de Montrouge, où dînaient des couples élégamment vêtus, tandis que les sous-fifres de Maître Chubb s'empresaient de les servir et d'apporter une étonnante variété de plats délicieux : viandes et volailles rôties, plateaux de légumes fumants, spécialités épicées et merveilleuses créations pâtissières – si légères qu'elles donnaient l'impression de fondre dans la bouche. Sans oublier, se dit-il avec un plaisir immense, les gâteaux et les fruits qui n'étaient pas encore arrivés sur les tables.

La cérémonie s'était déroulée sans accroc, succès que l'on devait en grande partie, pensa le baron, à ses talents d'officiant. Selon lui, les accents profonds de sa voix, au moment où il avait récité la formule

de mariage à l'heureux couple, avaient ajouté à la solennité ambiante.

Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un orateur aussi chevronné, il avait su détendre l'atmosphère en délivrant une saillie des plus spirituelles à propos de la passion secrète qui avait consumé Dame Pauline et Halt ces vingt dernières années – passion qu'il avait apparemment été un des seuls à remarquer. Sa plaisanterie reposait sur un jeu de mots fort intelligent, qui faisait allusion à l'affection constante que Pauline avait portée au Rôdeur souvent absent – à savoir que son amour « n'avait cessé de fidèlement *rôder* »...

Après avoir adressé cette remarque à l'assemblée, le baron avait marqué une pause pour leur laisser le temps de rire. Voyant que personne ne réagissait, il fut quelque peu déçu. Peut-être, songea-t-il, son humour était-il trop subtil pour eux.

Pauline, évidemment, affichait une beauté rayonnante depuis le début de la journée.

Son élégance et son aplomb restaient inégalés dans tout le royaume. Quand elle était apparue au bout de l'allée, dans la grande salle de Montrouge, accompagnée d'Alyss et de Jenny, l'assemblée avait retenu son souffle et réprimé un cri d'admiration.

Naturellement, sa robe était blanche, une variante ingénieuse de l'uniforme de Messagère qu'elle portait au quotidien. La simplicité, pensa le baron, était la clé du bon goût. Il jeta un regard à son pourpoint de velours violet, orné de losanges bleu vif et dorés, rehaussé de broderies de fil d'argent et, l'espace d'un instant, se demanda si cet habit n'était pas un brin trop bariolé. Puis il chassa cette pensée – un homme un peu corpulent pouvait s'autoriser quelque décoration sur son vêtement.

Il songea de nouveau à Pauline, qui lui avait paru éblouissante : avec ses cheveux d'un blond cendré relevés en chignon et un simple collier d'or, elle avait traversé la salle d'un pas gracieux, telle une déesse. Ses demoiselles d'honneur étaient elles aussi fort séduisantes. Alyss, grande et raffinée, portait une robe bleu pâle, dont la coupe ressemblait à celle de Dame Pauline. Elle avait lâché ses cheveux blonds, qui retombaient harmonieusement sur ses épaules. La jeune Jenny, qui ne pouvait rivaliser en taille et en élégance, ne manquait cependant pas de charme. Petite, la silhouette ronde, elle affichait un large sourire sympathique et paraissait avancer d'un pas sautillant, contrairement à ses deux compagnes. Partout où elle allait, Jenny rendait l'atmosphère plus exubérante ; sa robe jaune reflétait sa bonne humeur et son optimisme constants.

Quant au cortège du marié, Crowley avait vraiment sauvé la situation. Tout le monde s'était en effet demandé comment Halt serait

vêtu. Après tout, il n'avait jamais porté que des capes et des habits de Rôdeur, toujours dans des tons vert, gris ou marron ternes. Les rumeurs s'étaient amplifiées quand, quelques jours avant le mariage, on avait appris qu'il avait rendu visite au barbier de Montrouge pour se faire tailler la barbe et couper les cheveux.

Puis Crowley dévoila la surprise qu'il avait préparée : un nouvel uniforme de Rôdeur que Halt, Will, Gilan et lui-même revêtiraient pour la première fois lors de la cérémonie.

Conformément à la tradition, la couleur verte avait été conservée mais, à la place du pantalon, du pourpoint et de la cape de camouflage d'un marron triste, chaque Rôdeur portait un gilet vert, en cuir très souple, sur une tunique de soie blanche. Un petit insigne représentant une feuille de chêne, tissée en fil métallique – de l'argent pour Halt, Gilan et Crowley, du bronze pour Will –, était placé sur leur gilet, en haut à droite.

Un pantalon vert foncé et des bottes de cuir marron, qui arrivaient à hauteur de genou, complétaient harmonieusement l'ensemble, tandis qu'un étui d'un noir brillant, ciselé d'argent, plus élégant qu'à l'ordinaire, était accroché à une large ceinture. Celui de Halt contenait un grand coutelas et un couteau de lancer parfaitement ajustés, aux pommeaux d'argent, spécialement fabriqués pour l'occasion – le cadeau de mariage de Crowley à son vieil ami.

— Je sais que tu ne t'en serviras pas sur le terrain, avait-il dit à Halt. Mais garde-les pour les cérémonies officielles.

La touche finale était un trait de génie. Les Rôdeurs étaient avant tous connus pour leur longue cape mouchetée – un vêtement grâce auquel ils pouvaient devenir presque invisibles si nécessaire – qui aurait paru déplacée en pareille occasion. Aussi, Crowley en avait-il fait tailler une autre : sur cette cape en satin, qui s'arrêtait à la taille, les motifs vert, bruns et gris avaient été conservés et on y avait brodé, en diagonale, quatre flèches stylisées tissées de fil d'argent. Par ailleurs, conçu pour être porté sur l'épaule gauche, ce vêtement symbolisait le traditionnel carquois des Rôdeurs. De l'avis de tous, les quatre hommes étaient beaux et impressionnants dans ce nouvel uniforme. Simple et élégant, pensa encore une fois Arald, avant d'éprouver de nouveau quelque inquiétude au sujet de son accoutrement.

Il se tourna vers son épouse, Dame Sandra, une belle femme rousse, qui était assise à côté de lui, et lui indiqua son pourpoint bigarré.

— Ma chère, commença-t-il, d'après vous, tout ceci n'est-il pas trop... chargé ?

— Chargé ? répéta-t-elle en réprimant un sourire.
— Mais oui, toutes ces couleurs... ce n'est pas un peu exagéré ?
— Et *vous*, qu'en pensez-vous ? s'enquit Dame Sandra.
— Eh bien, je trouve que ça me convient. Cependant...
— Vous êtes Baron de Montrouge, ne l'oubliez pas, l'interrompit-elle, une expression soudain sérieuse sur le visage.

Il examina de nouveau son habit puis, rassuré, la remercia d'un signe de tête.

— En effet, ma chère. Vous avez raison, comme toujours. Mon rang mérite d'être souligné, je suppose. Oui, ces couleurs me vont parfaitement, en fin de compte.

Cette fois, Dame Sandra fut obligée de réprimer un rire et trouva quelque chose d'urgent à dire à son voisin de table. Arald, réconforté par l'approbation de son épouse, se replongea dans ses souvenirs de la journée.

Après la cérémonie, les invités étaient passés dans la salle de réception où ils s'étaient installés pour dîner, autour de tables soigneusement disposées en fonction du rang de chacun. Celle des mariés était au centre d'une estrade, bien évidemment. Arald, son épouse, Messire Rodney et les autres personnages illustres du fief étaient à la table voisine, sur leur gauche. Quant au roi, il en occupait une troisième, en compagnie de la princesse Cassandra et de sa suite.

Avant de prendre place, les convives étaient restés debout derrière la chaise qui leur avait été attribuée, attendant que les notabilités des trois tables principales fassent leur entrée : d'abord les époux, puis le cortège royal, et enfin le groupe du baron Arald. Duncan avait fait signe à l'assemblée de s'asseoir. Puis le roi avait pris la parole d'une voix forte, qui portait facilement d'un bout à l'autre de la salle.

— Messires, Mes Dames... commença-t-il avant d'apercevoir, sur le seuil de chaque porte, le personnel du château et les serviteurs venus en foule. Et les habitants de Montrouge, ajouta-t-il, ce qui provoqua l'amusement de tous. J'ai aujourd'hui l'honneur d'être le Patron de cet heureux événement.

Arald se pencha attentivement et tendit le cou pour observer le roi, de l'autre côté de l'estrade. Ce titre était une nouveauté pour lui et cela faisait quelques semaines qu'il se demandait ce qu'il impliquait vraiment – le moment était venu d'en apprendre davantage.

— Je dois avouer, poursuivit Duncan, que ce rôle m'a d'abord intrigué, car j'ignorais quelles responsabilités m'attendaient. J'ai donc consulté mon chambellan, Messire Anthony, le seul à pouvoir percer les mystères de l'étiquette.

Il montra l'intéressé, lequel le salua gravement.

— Apparemment, les devoirs d'un Patron sont assez précis, reprit le roi en tirant de sa manche un petit parchemin couvert de notes, qu'il consulta avant de continuer. Je suis censé conférer un certain cachet royal à l'union célébrée aujourd'hui.

Il marqua une pause, alors qu'un murmure de conversations emplissait la salle. Personne ne comprenait vraiment ce que « conférer un certain cachet royal » signifiait, mais tous s'accordaient sur l'idée que c'était une responsabilité prestigieuse. Dame Pauline esquissa un sourire et s'absorba dans la contemplation de la nappe, tandis que Halt levait les yeux vers le plafond, feignant l'indifférence.

— On m'a aussi chargé d'offrir un cadeau très coûteux aux jeunes mariés... reprit le roi en jetant un coup d'œil à son parchemin.

À ces mots, Pauline releva brusquement la tête, puis échangea un regard avec Messire Anthony. Celui-ci la dévisagea, impassible. Puis, lentement, il lui adressa un imperceptible clin d'œil. Le chambellan aimait beaucoup Halt et Pauline, et il avait ajouté ce détail à leur insu. Selon lui, le Rôdeur méritait bien cela, étant donné les services qu'il avait pu rendre au roi par le passé.

— Pour finir, il est de mon devoir de déclarer ces festivités officiellement ouvertes. Ce que je fais séance tenante, avec grand plaisir. Chubb ! Que le festin commence !

Sur ce, Duncan s'était assis sous les acclamations de l'assemblée.

— J'ai bien aimé ton discours, dit Alyss à Will, alors que les serveurs débarrassaient les tables.

Le jeune homme haussa les épaules.

— J'espère que ça convenait, répondit-il.

En tant que témoin du marié, il avait porté un toast en l'honneur de Halt et de Dame Pauline. Il s'était senti assez confiant pour parler en toute sincérité de l'affection qu'il éprouvait pour son maître et compagnon – preuve de sa maturité grandissante, songea Alyss. Elle-même, appartenant au Service diplomatique, était habituée à prendre aisément la parole, et elle avait admiré la façon dont Will avait su afficher ses sentiments véritables, sans pourtant tomber dans des effusions de mauvais goût. Pendant le discours, elle avait jeté un regard discret à Halt : elle avait vu le Rôdeur au visage sombre s'essuyer furtivement les yeux avec une serviette.

— Mieux que ça, le rassura-t-elle.

Puis, voyant un sourire s'afficher sur son visage, elle lui donna un

petit coup de coude.

— Qu'y a-t-il ?

— Je suis impatient de voir Halt ouvrir le bal avec Dame Pauline, déclara le jeune homme sur un ton moqueur. J'ai du mal à l'imaginer en train d'exécuter le moindre pas de danse !

— Ah ? rétorqua Alyss, sèchement. Parce que tu penses t'en sortir mieux que lui ?

— Moi ? s'étonna Will. Je n'ai pas l'intention d'y participer ! Cet instant est réservé aux époux, qui dansent seuls.

— Oui, lors de la première danse. Mais ensuite, ils seront rejoints par le témoin et la demoiselle d'honneur, puis par le garçon d'honneur et la seconde demoiselle d'honneur.

Will, abasourdi, se pencha vers Gilan, assis à la gauche de Jenny.

— Gil ! Tu savais que nous allons devoir prendre part au bal ?

Gilan hocha la tête avec enthousiasme.

— Oh oui ! Jenny et moi, nous nous exerçons depuis trois jours, pas vrai, Jen ?

La jeune fille acquiesça en le regardant avec adoration. Car Jenny était amoureuse. Gilan était grand, séduisant, charmant et amusant. Sans oublier que son statut de Rôdeur lui conférait une aura mystérieuse et romantique. Jusqu'à présent, elle n'avait connu qu'un seul Rôdeur, Halt, dont la mine lui avait toujours semblé sinistre. Évidemment, il y avait aussi Will ; mais ce dernier, un vieil ami, n'avait rien de captivant. Contrairement à Gilan... Il était si beau, songea-t-elle. Et il serait à elle pour la soirée entière.

En entendant l'orchestre entamer les premières mesures d'*Ensemble pour toujours*, l'air traditionnel joué lors des mariages, Will sentit la panique s'emparer de lui. Halt et Pauline quittèrent leurs sièges. Les convives se levèrent pour les applaudir, tendant le cou pour regarder le Rôdeur conduire son épouse sur la piste aménagée au centre de la salle.

— Pas question que je danse, marmonna Will, les dents serrés. Je ne saurais pas comment m'y prendre.

— Mais si, répliqua Alyss. Il faut juste souhaiter que tu apprennes vite.

Il jeta un coup d'œil à la jeune fille. Aucune échappatoire possible, pensa-t-il.

— Au moins, je ne serai pas le seul à me ridiculiser, ajouta-t-il. Halt va être pire que moi.

Cependant, personne, et lui moins que quiconque, ne savait que Dame Sandra avait donné des cours de danse au Rôdeur pendant une dizaine de jours. Il avait toujours su coordonner ses gestes et se

montrer agile ; quelques heures avaient donc suffi à l'épouse du baron pour en faire un bon danseur. À présent, il évoluait sur la piste, Dame Pauline dans ses bras, comme s'il était né pour la danse.

La foule retint un cri de surprise, avant de l'applaudir avec enthousiasme.

Will sentit Alyss lui saisir fermement l'avant-bras pour l'obliger à se lever.

— Allons-y, jeune balourd, déclara-t-elle. Résigné, il descendit de l'estrade puis tendit la main pour qu'Alyss le rejoigne. Puis il se planta face à elle, l'air hésitant.

— Place ton bras comme ça, ordonna-t-elle. Non, l'autre, espèce d'idiot. Et pose ta main là... Bon, tu es prêt ? On va commencer par le pied gauche. À trois. Un, deux... Mais... que diable fait-il ici ?

Alyss regardait au-dessus de l'épaule de Will, en direction de l'entrée principale de la salle de réception, où un incident semblait avoir éclaté.

Une immense silhouette débraillée se tenait sur le seuil ; les serviteurs paraissaient vouloir l'empêcher de passer. Son gilet de peau et son casque cornu indiquaient qu'il s'agissait d'un Skandien. Toutes les têtes s'étaient tournées vers lui. Horace traversait déjà la salle pour voir de quoi il retournait. Mais au bout de quelques mètres, il s'arrêta, stupéfait. Tout comme Will, il avait reconnu l'homme.

— C'est Svengal, dit le jeune Rôdeur.



7

Horace rejoignit le petit groupe qui se querellait devant la porte et rassura les domestiques et les gardes, leur expliquant que le Skandien était un ami et qu'il n'avait pas l'intention de lancer une attaque contre le château de Montrouge. Will vit le grand guerrier discuter avec Svengal, puis le conduire dans une autre pièce. Alors qu'ils quittaient la salle de réception, Horace se retourna et fit signe au jeune Rôdeur de les rejoindre.

Peu à peu, voyant que l'incident semblait clos et qu'il n'y avait nul danger à craindre, les convives se détendirent. Les musiciens, qui s'étaient arrêtés de jouer, reprirent la mélodie et les regards convergèrent de nouveau sur les mariés. Ces derniers s'étaient immobilisés au milieu de la piste de danse. Will alla les trouver.

— Continuez, dit-il à Halt. Je me charge du reste.

Le Rôdeur le remercia d'un hochement de tête. Il n'avait aucune envie que la fin de cette journée, qui comptait tant pour Pauline, soit perturbée.

— Vois ce qu'il veut, répondit-il.

Will lui adressa un large sourire.

— Il vous a peut-être apporté un cadeau de mariage.

— Allez, dépêche-toi, répliqua Halt.

Le jeune homme lui sourit derechef et s'éloigna, attrapant au passage la main d'Alyss.

— Viens, lui dit-il en l'entraînant vers la sortie.

Il jeta un bref coup d'œil à Gilan, qui le regardait sans comprendre.

— Allez danser, lui souffla Will en indiquant Jenny.

Gilan acquiesça. Mieux valait en effet poursuivre comme si de rien n'était.

Pauline surprit le bref échange des deux jeunes Rôdeurs et suivit Will des yeux alors qu'il traversait la salle avec Alyss. De temps à autre, il marquait une pause et, sans se départir de sa bonne humeur, répondait aux questions d'un invité d'un air rassurant. Elle admirait la rapidité avec laquelle il avait pris les choses en main.

— Il mûrit, constata-t-elle alors que Halt et elle reprenaient leur danse.

Gilan et Jenny les avaient retrouvés sur la piste ; ce fut ensuite au tour de Duncan et de Cassandra, suivis de près par le baron et Dame Sandra. À partir de cet instant, les autres convives commencèrent à envahir la piste et, en quelques minutes, l'arrivée du Skandien fut presque oubliée.

Le roi, tout en dansant, se rapprocha des jeunes mariés.

— Halt ? demanda-t-il discrètement. Savez-vous ce qui se passe ?

— Will le saura bientôt, Votre Majesté, répondit le Rôdeur.

— Tenez-moi informé, ajouta Duncan avec un signe de tête, avant de s'éloigner.

Ils furent remplacés par Arald et son épouse, qui avaient fendu la foule des danseurs pour les rejoindre. Contrairement au roi et à sa fille, qui évoluaient d'un pas gracieux, le baron s'était élancé vers Halt et Dame Pauline à la manière d'un destrier bariolé. Malheureusement, Dame Sandra n'avait jamais réussi à inculquer les subtilités de la danse à son époux.

— Halt ? demanda Arald.

— Will s'occupe de tout, messire, répliqua le Rôdeur.

Le baron acquiesça.

— Bien. Tenez-moi informé, ajouta-t-il avant de s'éloigner à son tour.

Halt leva les yeux vers Dame Pauline – elle était en effet un peu plus grande que lui.

— Encore faudrait-il que j'en sache un peu plus moi-même, fit-il observer.

Au moment de franchir le seuil de la salle de réception, Alyss s'immobilisa.

— Je devrais retourner à ma place, suggéra-t-elle. Ce Svengal ne me connaît pas et il se sentira peut-être plus à l'aise s'il a affaire à des

amis.

Son intuition de Messagère la trompait rarement, Will le savait. Et il se passait à l'évidence quelque chose qui sortait de l'ordinaire, comme en témoignait l'apparition inopinée de Svengal.

— Tu dois avoir raison, répondit le jeune homme. D'ailleurs, cela rassurera tout le monde si l'un de nous reste dans la salle.

Il lui serra la main avant de la lâcher. Alyss lui sourit et repartit. Will la regarda s'éloigner, se faufilant entre les tables, puis alla retrouver Horace dans l'antichambre où le jeune guerrier avait conduit leur visiteur.

Ce dernier était affalé sur un banc. Il paraissait épuisé.

— Will, commença-t-il avec un sourire las, en se redressant pour lui serrer la main. Désolé de faire irruption un jour pareil.

— Que se passe-t-il ? demanda le jeune Rôdeur à Horace, en se doutant que le Skandien leur apportait de mauvaises nouvelles.

Horace haussa les épaules.

— J'ai préféré t'attendre. Cela lui évitera d'avoir à raconter deux fois la même chose. Tout va bien, dans la salle ?

— Oui, tout est revenu à la normale. Tu as su arranger la situation avant que les gens s'affolent. Du bon travail.

Horace eut un petit geste de modestie. Puis Will reporta son attention sur le loup des mers.

— Tu as l'air au bout du rouleau, Svengal. Comment te sens-tu ?

L'intéressé s'était de nouveau avachi sur le banc. Il eut un sourire un peu triste, puis s'étira.

— J'ai connu des jours meilleurs, c'est sûr, avoua-t-il. J'ai passé deux journées et presque une nuit entière sur un d'vos maudits canassons pour v'nir d'une traite d'Araluen. J'arrive à peine à bouger les jambes et...

— Araluen ? l'interrompit Horace.

— Oui, j'pensais avoir des chances de vous y trouver. On a fait remonter l'courant d'la rivière au *Loup des Vents*, comme ça nous était déjà arrivé.

Will et Horace échangèrent un regard inquiet.

— Un peu comme le loup dans la bergerie, non ? commenta l'apprenti Rôdeur.

Il existait certes un traité de paix entre Araluen et la Skandie ; mais la présence inattendue d'un drakkar, si loin à l'intérieur des terres, avait toutefois dû alarmer nombre de gens.

— Non, on n'a pas eu d problème : on a hissé l'étendard d'Cassandra, qu'on avait gardé. Vous auriez pas quelque chose à boire, par hasard ?

— Oh, désolé, répondit Will. Tu dois aussi avoir faim, j'imagine. On va te servir.

Svengal opina du chef à plusieurs reprises.

— Bonne idée, ça fait un bout d'temps que j'ai rien avalé.

Will appela un page posté devant la porte. Le garçon passa la tête et jeta un coup d'œil intrigué à l'énorme Skandien, qui lui adressa un large sourire.

— Va chercher du vin et... attends ! le rappela le Rôdeur alors que le page repartait à toute allure.

Le garçon revint sur ses pas.

— Apporte aussi une assiette de victuailles. Ou plutôt, un plateau. Chargé de viande et de pain.

— Et du vin dans un grand pichet, ajouta Horace. Pas dans un de ces verres élégants. Dépêche !

— Oui, messires, répondit le jeune serviteur avant de partir en courant.

— À présent, explique-nous pourquoi tu débarques au beau milieu du mariage de Halt, reprit Will en se tournant vers Svengal.

Celui-ci parut embarrassé.

— Oh, j'savais pas, désolé. Ça fait des mois qu'on est en mer. On a un p'tit souci, et on s'est dit qu'vous pourriez nous filer un coup d'main.

— « On » ? s'étonna Horace.

— Erak et moi. En fait, surtout Erak. Il m'a conseillé d'venir vous voir. Vous deux, et Halt.

— Il est donc resté à Hallasholm, si je comprends bien ? s'enquit Will.

Il savait qu'Erak avait cédé sa place de capitaine à son second depuis qu'il était devenu Oberjarl. Mais Svengal fit non de la tête.

— Il est en Arrida. Ils l'ont capturé et demandent une rançon.

— Quoi ? s'exclama Will, plus fort qu'il l'aurait voulu. Que diable est-il allé faire si loin ?

— On était en expédition, expliqua le Skandien. Vu qu'il passait son temps avec Borsa et qu'il s'ennuyait à mourir.

— Comme je le comprends, répliqua le jeune Rôdeur.

Il en voulait toujours à l'intendant, qui l'avait par le passé condamné à l'esclavage.

— Raconte-nous exactement ce qui est arrivé, intervint Horace.

Mais le page choisit cet instant pour revenir avec un plateau chargé de cuisses de poulet, de côtelettes de porc, d'un petit gigot de mouton, ainsi que d'un pichet de vin.

Svengal posa des yeux affamés sur la nourriture.

— Bon, mange d'abord un peu, dit le jeune guerrier, résigné.

Svengal but d'un trait un tiers du pichet, puis s'empara du gigot et, d'un coup de dents, en arracha un morceau qui aurait suffi à nourrir une famille entière. Pendant quelques minutes, il mâcha et avala lentement, en fermant les yeux de plaisir.

— Décidément, il était mort de faim, marmonna Will.

Le loup des mers avait précisé qu'il avait chevauché deux jours durant – un moyen de locomotion que les Skandiens n'appréciaient guère. Manifestement, il n'avait pas dû s'arrêter pour manger.

Svengal engloutit un autre bout de mouton et une quantité impressionnante de vin, essuya sa bouche et sa moustache couvertes de graisse du revers de sa grosse main, puis laissa échapper un rot à réveiller les morts.

— Il a l'air d'apprécier notre cuisine, constata Horace.

Will leva les yeux au ciel.

— Svengal, reprit-il avec impatience. Poursuis ton récit. Comment Erak a-t-il pu se faire capturer ? Et comment as-tu réussi à repartir ? Et que diable êtes-vous allés fabriquer en Arrida ? Et...

Le Skandien l'interrompit d'un geste de la main.

— Hé, pas autant d'questions à la fois, d'accord ? Erak s'ennuyait, voilà tout. Il avait envie de reprendre la mer. Il a donc décidé de repartir une dernière fois en expédition... Du moins, précisa-t-il après avoir marqué une pause, il prétendait que ça s'rait la dernière fois. Mais j'crois que...

— Continue ! s'écrièrent Will et Horace à l'unisson.

— Oh... ouais, pardon. Alors, on a organisé un pillage.

— En Arrida ? s'exclama Horace, incrédule.

Le loup des mers le dévisagea d'un air vexé.

— Oui, parfait'ment, en Arrida. Depuis qu'on n'a plus le *droit* d' piller vos côtes, faut bien qu'on tente notre chance ailleurs.

— Évidemment, c'est de notre faute, je suppose, commenta Will avec ironie. Poursuis, Svengal.

— Bref, on avait prévu d'attaquer une cité portuaire, Al Shabah. Des tas d'navires viennent s'y approvisionner et on s'est dit que... du moins, Erak a pensé qu'elle renfermait des tas de trésors. Vous voyez...

— Je suis certain, le coupa Will, que vous aviez de bonnes raisons de vouloir piller cette El Shibah...

— Al Shabah, le corrigea le Skandien en tendant la main vers une cuisse de poulet.

— D'accord, mais raconte-nous comment les choses se sont déroulées.

— Eh bien, on a débarqué avant l'aube. Tout paraissait désert, comme abandonné. Ni gardes, ni guetteurs. On est entrés sans mal dans la ville. C'est là qu'on a compris qu'on était cernés. Il y avait une centaine de soldats. De vrais soldats. Pas les amateurs qu'on rencontre d'habitude dans ces p'tites cités. Ils nous attendaient. Ils connaissaient Erak par son nom. Ils savaient même qu'il était Oberjarl. Et c'était le seul qui les intéressait.

— Que ce soit bien clair, dit Horace, les sourcils froncés. Ils vous ont tendu une embuscade ? À tout l'équipage ?

Svengal acquiesça.

— Ils nous ont laissés r'partir pour qu'on puisse aller chercher la rançon. Ils nous ont même rendu nos armes une fois à bord, en disant qu'ils voulaient pas qu'on soit capturés par des pirates, car il leur fallait leur argent. Ironique, non ?

— Combien veulent-ils ? demanda Will.

— Quatre-vingt mille écus d'argent, répondit le Skandien.

Les deux jeunes gens émirent un sifflement.

— Un sacré montant, constata Horace.

— Erak est Oberjarl, après tout, répliqua Svengal.

— Il y a une chose qui m'échappe, ajouta Will. Cela représente en effet beaucoup d'argent. Mais Erak est parfaitement capable de rassembler cette somme. Dans ce cas, pourquoi venir nous trouver ?

— Erak m'a dit de v'nir ici. Ça pourrait nous prendre presque une année pour retourner en Skandie et ensuite repartir pour Arrida avec l'argent...

Il n'ajouta rien, incapable de préciser sa pensée.

— Oui, cela semble logique, dit Will. Je suis persuadé que Duncan acceptera de vous avancer cette somme. N'oublions pas qu'Erak a sauvé la vie de sa fille.

Il devinait pourtant que Svengal leur cachait une information.

— Autre chose ? l'encouragea le jeune Rôdeur.

Le loup des mers poussa un long soupir.

— Erak voulait pas que j'rentre en Skandie en annonçant qu'il était prisonnier. Parce qu'il est quasiment sûr qu'il a été trahi par un des nôtres.



8

— **T**rahi ? s'étonna le roi Duncan. Pourquoi son propre peuple le trahirait-il ? Aux dernières nouvelles, Erak est un Oberjarl fort populaire.

On était le matin suivant et même le bureau spacieux du Baron Arald paraissait trop petit pour tous les gens présents. S'y trouvaient rassemblés non seulement Duncan et sa fille, mais aussi Messire Anthony, Crowley, Halt, Pauline, le baron en personne, Messire Rodney, Horace, Gilan, Will et Alyss, tous assis autour de la grande table, où Arald avait cédé la place d'honneur au souverain. Svengal, épuisé par son voyage, dormait encore. Une nuit de sommeil ne lui suffirait cependant pas, songea Will, amusé, pour se remettre de sa chevauchée – le Skandien, cavalier novice, se réveillerait raide et courbaturé, le jeune Rôdeur le savait.

La veille au soir, après que Will avait rapporté au baron le récit du loup des mers, il avait été décidé qu'on attendrait le lendemain pour en discuter dans les détails. La fête de mariage s'était donc poursuivie sans plus d'interruption. La décision revenait à Dame Pauline. Ainsi qu'elle l'avait expliqué à Halt quelques semaines auparavant, cette occasion comptait beaucoup pour la plupart des convives, qui ne reverraient pas leur roi de sitôt.

— Laissons-les se divertir, avait-elle dit. Nous nous occuperons de cette affaire demain.

En guise de réponse, Halt lui avait souri. La réaction de son épouse confirmait que le baron avait fait preuve de bon sens en la nommant responsable du service diplomatique.

Mais Pauline avait aussi une raison personnelle de vouloir reporter toute discussion au lendemain : elle savait qu'elle aurait rarement l'occasion de persuader le Rôdeur de danser avec elle, et elle n'avait pas l'intention de laisser passer celle-ci sous prétexte que l'Oberjarl Erak s'était fait bêtement capturer. Il fallait, pensa-t-elle, relativiser la situation.

Aussi le bal et le festin avaient-ils continué jusqu'à minuit, moment où une voiture tirée par deux juments blanches s'était arrêtée devant l'entrée de la salle de réception. Les jeunes mariés, à la tête d'un petit cortège, avaient rejoint l'attelage, puis y étaient montés sous les acclamations et les souhaits de bonheur de la foule. Des centaines de badauds étaient venus du village, où se déroulait une immense fête en plein air – le baron avait offert aux habitants deux bœufs à rôtir, ainsi que plusieurs tonneaux de bière, afin de célébrer le mariage de leur côté.

Ces nouveaux arrivants s'étaient rangés le long du chemin menant à l'entrée du château, où le massif pont-levis était baissé et la herse levée. D'autres avaient attendu les jeunes mariés à l'extérieur des remparts, de chaque côté de la route sinueuse qui descendait la colline pour se diriger vers la forêt. Lorsque Halt et Dame Pauline étaient passés devant eux, les villageois avaient jeté des fleurs sur la voiture, sans manquer de les applaudir. Le Rôdeur, qui avait jusqu'alors mené une existence discrète, en se déplaçant la plupart du temps incognito, avait du mal à se retrouver au centre de l'attention – une expérience nouvelle et embarrassante. Se sentant étrangement exposé à tous les regards, sans pouvoir se dissimuler sous sa cape, il s'était affaissé autant que possible sur son siège, comme s'il cherchait à disparaître sous les coussins. Contrairement à lui, Dame Pauline s'était tenue bien droite, saluant la foule avec dignité. Et puisque la plupart des gens étaient d'abord venus voir à quoi ressemblait l'épousée, personne ne remarqua les réticences de Halt.

— Où est-ce qu'ils vont ? avait demandé la femme d'un forgeron, alors que l'attelage s'éloignait sur la route.

Une mère de famille – appartenant à cette catégorie de gens qui savent toujours tout sur tout – avait répondu, emportée par son imagination :

— J'ai entendu dire qu'on leur a fait bâtir un petit nid d'amour au fond des bois, une splendide chaumière couverte de fleurs où ils passeront la nuit. Sans oublier, avait-elle ajouté avec autorité, qu'il y a dans les arbres des oiseaux dressés à chanter et, dans la clairière, des biches d'un blanc lumineux pour le seul plaisir des yeux de Dame Pauline.

La vérité s'était révélée beaucoup plus banale. Il avait été prévu que la voiture ferait halte devant une petite cabane située à l'orée de la forêt, où Halt et Pauline attendraient que la foule se disperse. Puis un autre attelage, plus discret et tiré par des chevaux quelconques, devait venir les chercher pour les ramener au château, où ils comptaient s'établir de façon permanente, dans les appartements que le Baron Arald avait mis à leur disposition.

On était donc le lendemain matin, et tous discutaient de la capture de l'Oberjarl.

— La majorité de la population est du côté d'Erak, dit Will au roi. Mais une minorité aimerait le voir déchu de son titre. Ils sont peu nombreux, mais ils savent se faire entendre et se montrent obstinés.

— Je suppose que le traité que nous avons signé avec les Skandiens est en partie responsable de cette situation ? intervint Crowley.

Quand Halt avait mené les Skandiens à la victoire lors de la bataille contre l'envahisseur temujai, il en avait profité pour proposer un traité stipulant que l'Oberjarl inciterait ses hommes à ne plus piller les côtes d'Araluen – voire le leur interdirait, tout simplement.

— En effet, répondit Will. Et les opposants d'Erak s'en servent pour créer des dissensions.

— Je suppose que cette faction a un meneur ? ajouta Dame Pauline. Le connaissons-nous ?

Encore une fois, ce fut Will qui prit la parole. Horace et lui avaient décidé que l'apprenti Rôdeur conduirait la discussion – être capable de mener un débat et de rapporter des faits avec précision participait aussi de l'entraînement d'un Rôdeur.

— Oui, acquiesça Will. Un homme qui s'appelle Toshak, un ancien partisan de Slagor.

Son regard croisa celui de Cassandra. Quand tous deux s'étaient retrouvés prisonniers des Skandiens, le Slagor en question avait cherché à faire exécuter la princesse. Plus tard, elle avait découvert le rôle qu'il avait joué dans un complot dont l'objectif était de livrer les troupes skandiennes aux Temujai.

Cet échange discret entre Will et Cassandra n'avait pas échappé à Alyss. Elle pinça légèrement les lèvres ; cependant, l'excellente diplomate qu'elle était sut se ressaisir avant que quiconque puisse s'apercevoir de son mécontentement.

— Slagor ? répéta le roi. Erak l'a pourtant condamné à mort, n'est-ce pas ?

— Malgré mes tentatives pour en dissuader l'Oberjarl, ajouta Cassandra. Selon moi, c'était une mauvaise idée et je me sentais...

responsable, d'une certaine manière.

— Mais non, répondit Duncan. Une condamnation n'est jamais une chose agréable, je te l'accorde, mais celle-ci était indispensable. Slagor avait trahi son pays en temps de guerre. Un homme pareil devait être puni. Il l'avait mérité, et tu n'as pas à t'en vouloir.

— La princesse n'a toutefois pas tort, intervint Halt. Lorsque l'on exécute un criminel, on en fait souvent un martyr, même sans le vouloir. Une fois qu'il est mort, les gens ont tendance à oublier ses méfaits et le voient différemment. D'abord comme une victime, puis comme un symbole de résistance, qui peut encourager à déterrer la hache de guerre. Euh... ne voyez là aucun jeu de mots de ma part, ajouta-t-il, en se rappelant que Slagor avait été décapité d'un coup de hache.

Will hocha la tête.

— D'après Svengal, Erak est à peu près du même avis. Toshak, le chef d'un groupe rebelle, se fiche comme d'une guigne de Slagor. Il exploite son souvenir pour arriver à ses fins. C'est-à-dire devenir Oberjarl.

Le roi acquiesça lentement.

— Voilà pourquoi Erak n'a pas voulu que son second retourne en Skandie, en annonçant qu'il était captif des Arridiens, poursuivit l'apprenti Rôdeur. Sans parler de la rançon à payer pour sa libération. Les Skandiens auraient estimé qu'il aurait été plus rapide et moins coûteux d'élire un nouvel Oberjarl, tout simplement.

Messire Rodney, qui avait jusqu'alors écouté la conversation en silence, fronça les sourcils d'un air pensif et déclara :

— Le fait que certains Skandiens aimeraient se débarrasser d'Erak ne prouve pas qu'il y ait eu trahison, il me semble. Les Arridiens ont très bien pu manigancer cette capture sans l'aide de qui que ce soit, n'est-ce pas ?

— Vous avez peut-être raison, messire, répliqua Will. Mais vous oubliez que les autres capitaines étaient informés de la destination du navire d'Erak, et tous le savaient en Arrida.

— Rodney a toutefois souligné un point important, intervint Crowley. Les Arridiens auraient pu apprendre qu'un drakkar skandien se trouvait dans les environs et s'arranger pour tendre un piège à son équipage – en leur vendant par exemple un faux parchemin détaillant les allées et venues de leurs caravanes. Nous n'avons aucune preuve tangible contre ce Toshak.

Horace, devinant que son ami avait besoin d'aide face à ces contradictions, prit la parole :

— Les Arridiens n'attendaient pas n'importe quel navire, mais

celui d'Erak. Puisqu'ils connaissaient déjà son nom. En outre, ils le savaient aussi Oberjarl. Seul un Skandien aurait pu leur fournir ces informations.

Rodney et Crowley réfléchirent un instant. En effet, c'était logique. Cassandra, qui regardait son père avec impatience, avait l'impression qu'ils s'éloignaient du véritable problème.

— Nous prêterons cet argent à Erak, papa ? s'enquit-elle.

Duncan leva les yeux sur elle. Il hésitait encore : quatre-vingt mille écus n'étaient pas une bagatelle. Mais cette somme ne lui ferait toutefois pas défaut, il l'admettait.

— Je suis convaincu qu'Erak vaut bien cet argent, dit alors Halt.

Au cas improbable où le roi refuserait d'avancer la rançon, Halt avait déjà résolu d'aller lui-même arracher l'Oberjarl d'entre les griffes des Arridiens.

— Oui, oui, murmura Duncan, toujours plongé dans ses pensées. Et le montant réel sera certainement plus bas. Si nous ne marchandions pas un peu, les Arridiens en seraient offensés.

— Père, n'oubliez pas que je dois la vie à Erak, déclara Cassandra d'une voix posée.

Le fait qu'elle l'appelle soudain « père » inquiéta Duncan – la jeune fille devait le trouver un peu réticent. Sans lui laisser le temps de répondre, elle poursuivit :

— Non seulement il nous a aidés à nous échapper, Will et moi, mais plus tard, lorsque Slagor a révélé ma véritable identité et a voulu me faire tuer, Erak s'est montré prêt à me secourir.

Le roi leva une main apaisante. Il avait remarqué que la voix de Cassandra commençait à monter dans les aigus et il n'avait pas envie qu'une querelle éclate devant témoins.

— Cassie, je compte évidemment avancer l'argent de cette rançon. Mais cela réclame beaucoup d'organisation, car l'affaire est complexe.

Cassandra semblait satisfaite, mais quelque peu intriguée.

— Que ce soit bien clair, précisa-t-il. Je n'ai aucune envie de mettre pareille somme sur un drakkar et de le laisser naviguer jusqu'en Arrida. Entre les tempêtes, les naufrages, les pirates... ce serait prendre trop de risques.

Messire Anthony toussota pour attirer l'attention du souverain.

— Nous avons la possibilité de faire appel au Conseil Silasien, majesté.

— C'était justement mon intention, Anthony.

Le Conseil Silasien, un groupement commercial, gérât de l'argent plutôt que des marchandises. Les États pouvaient ainsi échanger des

fonds sans qu'il soit besoin de faire transporter des coffres pleins de pièces, à leurs risques et périls. Il suffisait de mettre une somme en dépôt, sur laquelle les membres du Conseil payaient des intérêts. Ces derniers se chargeaient aussi de livrer l'argent que les pays souhaitaient faire transférer, que ce soit en personne ou bien en le déposant sur le compte d'un autre pays. Le Conseil Silasien prenait un pourcentage sur la transaction et garantissait la livraison. Ainsi, les pertes, couvertes par ce pourcentage, étaient moindres.

— Les Arridiens ont-ils accepté les conditions du Conseil Silasien ? demanda Duncan à son chambellan.

— Pas que je sache, Majesté, répondit celui-ci.

— Dans ce cas, il faudra que le Conseil effectue la livraison en mains propres. Ce qui signifie que quelqu'un devra négocier les termes de la transaction et la somme finale avec les Arridiens, de même que la commission que les deux parties auront à payer aux Silasiens.

— Je peux m'en charger, Majesté, s'empressa de proposer Halt.

— Non, je crains que ce ne soit pas possible, Halt. Le protocole nous l'interdit. Il s'agit de la rançon d'un souverain. Ce qui requiert la présence d'un personnage de haut rang, qui porte le sceau de son pays. Dans l'idéal, je devrais y aller en personne.

Halt haussa les épaules. Si le roi avait une solution, cela lui convenait.

— Mais je ne le peux pas, du moins pas en ce moment, ajouta Duncan avec irritation. Je suis censé organiser les pourparlers de paix entre quatre des six rois hiberniens. Si je ne suis pas là pour les arbitrer, jamais ils ne s'entendront.

— Confiez-moi votre sceau et j'irai à votre place, reprit Halt. On leur racontera que je suis l'un de vos cousins éloignés.

Il n'avait jamais eu de patience pour ce genre de complications. Mais Duncan soupira et se tourna vers le chef de l'Ordre des Rôleurs.

— Crowley, avez-vous jamais expliqué à votre compagnon comment fonctionne le système des sceaux royaux dans le monde civilisé ?

Crowley haussa les sourcils. Il soupçonnait Halt de se livrer à de nombreuses activités frauduleuses – qui souvent étaient en rapport avec les sceaux royaux – depuis plus de vingt ans. Cette fois, ils ne pouvaient prendre un tel risque.

— Seul un membre de la famille royale peut se servir du sceau, Halt, précisa Messire Anthony. Ce que vous n'ignorez pas... Si vous l'utilisiez, toute négociation que vous entreprendriez et tout accord que vous concluriez seraient considérés comme nuls et non avenue. Et si une telle fraude était révélée, il nous faudrait des années avant de

regagner la confiance des pays voisins.

Halt laissa échapper un grognement – une réaction qu’il avait souvent dès qu’on abordait des questions protocolaires. Dame Pauline posa une main apaisante sur le bras de son époux. Il la dévisagea, comme pour s’excuser.

— Dans ce cas, faites savoir que je vous représente : donnez-moi une autorisation écrite, sur laquelle sera apposé votre sceau.

— Si cela concernait le Pays Teuton ou Gallica, oui, je n’hésiterais pas un instant, répondit Duncan. Malheureusement, même si les Arridiens parlent la lingua franca, ils possèdent un alphabet qui leur est propre, et leur langue écrite ne ressemble nullement à la nôtre. Nous n’avons personne pouvant l’écrire ou la lire, et il est probable qu’ils ne puissent lire la nôtre. Aussi, un document, quel qu’il soit, ne leur serait d’aucune utilité.

Duncan marqua une pause, l’air agacé.

— Non. Il va me falloir y aller, reprit-il. Mais cela devra attendre un peu, le temps que je me débarrasse de ces satanés Hiberniens. Sans vouloir vous offenser, Halt, s’empressa-t-il d’ajouter, se rappelant que le Rôdeur était originaire de cette contrée.

— Évidemment, Majesté, répliqua le Rôdeur. Il doit cependant y avoir un autre moyen...

— La réponse est sous vos yeux, déclara soudain Cassandra. J’irai à la place de mon père.



9

Tous les regards se posèrent sur la princesse. Un silence se fit, que le roi rompit brusquement :

— C'est hors de question.

Le rouge monta aux joues de Cassandra ; elle réprima cependant sa colère et, non sans effort, reprit avec calme :

— Pourquoi ? Notre pays a une dette d'honneur envers Erak. Grâce à lui, les Skandiens sont dorénavant nos alliés. Par conséquent, pourquoi ne pourrais-je pas organiser sa libération ?

— Parce que... commença Duncan.

— Tu as dit toi-même que les négociations devaient avoir lieu en présence d'un membre de la famille royale, le coupa-t-elle. Pour quelle raison n'irais-je pas à ta place ?

Elle marqua une pause avant d'ajouter avec ardeur :

— Papa, c'est exactement ce que nous avons évoqué il y a quelques semaines. Un jour, je serai reine. Et si je ne me mets pas dès maintenant à prendre des responsabilités, jamais je n'y serai préparée. Jamais je ne serai prête à devenir quelqu'un dont tu sois fier.

— Cassandra, tu n'iras pas, un point c'est tout. Terminons là cette discussion fort embarrassante.

Devinant que l'argument de son père ne reposait sur rien de solide, elle insista.

— Oui, c'est embarrassant car tu sais que tu es dans l'erreur. Je dois la vie à Erak. Je suis donc en *droit* d'aller le secourir.

Le visage du roi exprimait à présent une colère semblable à celle de sa fille ; celle-ci comprit qu'elle avait marqué un point. Son père

n'avait aucune objection valable à lui opposer. Son refus était évidemment compréhensible, mais seules des raisons personnelles le motivaient.

— Le problème, Cassandra, reprit-il en réfrénant son irritation, c'est que tu es...

— Une fille, l'interrompit-elle.

— Non, ce n'était pas ce que j'avais l'intention de dire, répliqua-t-il avec obstination. Tu es jeune et inexpérimentée, voilà tout. Et jamais tu n'as mené de telles négociations.

— J'ai pourtant négocié le traité de paix avec les Skandiens, rétorqua-t-elle sèchement.

Il secoua la tête, pareil à un ours maladroit harcelé par un petit chien lui mordillant les mollets.

— Halt était là pour te conseiller, précisa-t-il.

— Il peut jouer ce rôle une fois encore. Halt, vous accepteriez de m'accompagner, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, Votre Altesse, dit le Rôdeur.

Contrairement au roi, il ne voyait pas pourquoi Cassandra n'aurait pu remplir cette mission. En Skandie, elle s'était montrée courageuse et pleine de ressources. Et elle était loin d'être timide. Lors de la bataille rangée contre les Temujai, elle avait su diriger son groupe d'archers avec calme, tandis que les féroces cavaliers attaquaient sa position. Elle saurait se protéger, cela ne faisait pas le moindre doute.

— Halt... protesta Duncan, en dévisageant son vieil ami d'un œil noir.

Mais Messire Anthony intervint à son tour.

— En toute franchise, Majesté, l'idée n'est pas sans intérêt. La société arridienne est matriarcale et la succession se fait du côté de la mère. Ils ne verraient donc aucune objection à négocier avec une femme. Envoyer la princesse pour vous représenter serait une judicieuse décision.

Le roi se leva. Le lourd fauteuil dans lequel il était installé vacilla quelques secondes, avant de retomber avec fracas sur ses quatre pieds.

— Je vous saurais gré de rester en dehors de ceci, tous autant que vous êtes ! s'écria-t-il avec force. C'est une affaire de famille entre ma fille et moi, qui ne vous concerne pas ! Est-ce bien clair ?

Il avait hurlé ces derniers mots et un silence embarrassé suivit cet éclat. Mais le baron prit la parole avec fermeté :

— Majesté, je crois que vous vous trompez.

Le roi lui décocha un regard furieux, qu'Arald soutint sans ciller.

— Baron, ne vous en mêlez pas. Est-ce compris ?

L'intéressé secoua la tête.

— Non, Majesté. Au contraire, cela me concerne. Cela nous concerne tous.

— Je suis votre roi, Arald, et je déclare qu'il s'agit d'une affaire privée.

Will dévisagea le baron avec admiration. Il l'avait déjà vu se montrer plein de bravoure à la bataille, mais cette témérité était différente, plus méritoire encore : il avait le courage moral de parler selon sa conscience.

— Ces deux affirmations se contredisent, Majesté. Parce que vous êtes le *roi*, cette affaire ne peut rester *privée*. Ce qui concerne votre famille et vous-même relève aussi des affaires du royaume. Par le passé, il vous est arrivé de respecter mon point de vue...

— Ce n'est certainement pas le cas aujourd'hui ! rétorqua le roi, acerbe.

— Si vous avez de l'estime pour mes conseils seulement quand je suis d'accord avec vous, répondit Arald en haussant les épaules, cela signifie que vous ne l'estimez en définitive pas tant que ça.

Le roi eut un mouvement de recul, comme si le baron venait de lui porter un coup. Duncan savait qu'Arald était dans le vrai. Malgré tout...

— Vous ne pouvez comprendre. Vous n'avez pas d'enfant. Cassandra est ma fille, et ce périple est beaucoup trop dangereux...

La princesse poussa une petite exclamation moqueuse, mais le baron, d'un coup d'œil, la fit taire.

— Je vous l'accorde, Majesté, reprit-il. Aussi dangereux que le jour où vous avez mené votre armée pour attaquer Morgarath. Aussi dangereux que la fois où Rodney et moi avons affronté le Kalkara. C'est le prix à payer pour nos titres et nos privilèges. Et votre fille ne fait pas exception. Elle en avait conscience quand Will et elle ont détruit le pont de Morgarath, un acte qui a conduit à leur capture.

À ce souvenir, le visage du roi, pourtant encore jeune, se décomposa. Cette période avait été la pire de son existence, songea-t-il. Il se rassit avec lenteur. Arald se radoucit :

— Vous avez raison, Majesté. Je n'ai pas d'enfant et je ne suis pas à même de comprendre ce que vous pouvez ressentir. Mais votre fille n'a pas tort, elle non plus : elle sera un jour reine et elle souhaite apprendre à régner. Une tâche qui n'est certes pas sans risque. Cassandra est pourtant désireuse de bien faire et vous devriez l'y encourager.

Duncan parcourut l'assistance des yeux. Cassandra affichait toujours le même air de défi, Arald un air décidé. Les traits de

Crowley et de Halt, sous leurs capuchons, restaient indéchiffrables. Quant à Will et à Horace, ils étaient à l'évidence gênés par le tour qu'avait pris la discussion. Une lueur d'admiration luisait pourtant dans les yeux de l'apprenti Rôdeur, posés sur le baron. Rodney, de son côté, hochait la tête, tandis que Gilan examinait ostensiblement ses ongles. Le visage d'Anthony était contrit mais déterminé. Alyss essayait visiblement de cacher ses sentiments, mais il était manifeste qu'elle partageait l'embarras de Will et d'Horace.

Seule Pauline semblait calme. Aucun indice d'approbation de sa part. Le roi vit en elle une alliée possible.

— Messires, Cassandra, Alyss, veuillez me laisser quelques instants avec Dame Pauline, je vous prie.

Tous acquiescèrent et quittèrent le bureau. Dès que Will, le dernier à sortir, eut refermé la porte derrière lui, Duncan s'adressa à Dame Pauline, assise face à lui.

— Que dois-je faire, d'après vous ? commença-t-il sur un ton posé. Comment puis-je les raisonner ? J'ai besoin de votre aide.

— Majesté, si c'est pour cette raison que vous m'avez demandé de rester, autant me renvoyer immédiatement avec les autres. J'approuve les propos d'Arald. Et vous faites erreur.

— Mais Cassandra est encore une jeune fille...

— Tout comme Alyss, et pourtant, je l'ai déjà chargée de missions périlleuses. Votre fille serait-elle donc plus précieuse que mon assistante ?

— Elle est princesse royale ! s'exclama Duncan avec colère. Pauline leva un sourcil.

— Et à ce titre, son devoir envers son pays est essentiel, davantage que celui qui incombe à une humble orpheline comme Alyss. Le baron a raison. Ceux qui jouissent des plus grands privilèges ont d'incontournables devoirs.

Duncan se leva et se mit à faire les cent pas. Pauline, immobile, le suivit des yeux.

— Avez-vous hésité à me nommer responsable du Service diplomatique parce que j'étais une femme ?

— Bien sûr que non, répliqua le roi. Vous étiez la meilleure candidate possible, voilà tout.

Elle le remercia d'un signe de tête.

— Vous êtes le premier souverain qui accepte de confier des postes à responsabilité à des femmes, sans se préoccuper des dangers éventuels qui les attendent.

— Je place la compétence au-dessus de tout, peu importe que l'on soit homme ou femme, répondit Duncan.

Elle ouvrit les mains, l'air de dire : « Justement, nous y voilà. »

— Si c'est le cas, placez donc les compétences de votre fille au-dessus du reste. Cassandra est une jeune fille exceptionnelle. Et elle n'est pas du genre à se lamenter au coin du feu pendant que les hommes partent en mission. Elle l'a déjà prouvé. Elle a fait davantage que ce que certains hommes accompliront au cours de leur vie entière. Elle a le goût de l'aventure, que vous ne parviendrez pas à lui ôter. Pour ma part, quand je vois le caractère et le courage de celle qui va vous succéder, je remercie le ciel. Vous êtes un bon roi, Majesté. Et elle suivra vos traces. À condition que vous lui donniez sa chance.

Les épaules de Duncan s'affaissèrent légèrement. Il comprenait que Dame Pauline était dans le vrai. Il s'autorisa un sourire fatigué puis, d'un geste de la main, indiqua qu'il capitulait.

— Pourquoi diable ai-je cru que vous étiez de mon côté ? remarqua-t-il.

Dame Pauline lui rendit son sourire.

— Nous sommes tous de votre côté, répliqua-t-elle. Vous étiez le seul à refuser de vous rendre à l'évidence.

Elle marqua une pause, puis le pressa gentiment :

— Puis-je faire entrer les autres ?

Il acquiesça, avant d'ajouter, non sans ironie :

— Pourquoi me demander l'autorisation ? N'est-ce pas vous qui prenez toutes les décisions, à présent ?

Un instant plus tard, tous reprirent place autour du bureau, en jetant des regards intrigués à Dame Pauline – qu'avait-il donc pu se passer tandis qu'ils patientaient dans l'antichambre ? Cependant, le visage de la diplomate restait indéchiffrable.

Duncan était assis, les coudes sur la table, la tête entre les mains, occupé à rassembler ses idées. Il finit par lever les yeux sur le petit groupe.

— Bien, finit-il par dire. J'ai pris ma décision. Cassandra ira mener les négociations avec les Arridiens...

La jeune fille poussa une profonde inspiration, avant de se ressaisir à la hâte – au cas où son père changerait tout à coup d'avis.

— Halt, tu l'accompagneras comme conseiller. Tu l'aideras dans les négociations et tu seras chargé de sa protection.

— Oui, Majesté, répondit le Rôdeur, impassible.

— Will aussi, évidemment, ajouta le roi. Tu as su protéger ma fille par le passé. Agis de même.

— Oui, Majesté, acquiesça le jeune homme, un grand sourire aux lèvres.

Il s'était douté que le roi lui ordonnerait de partir avec son mentor, sans pourtant en avoir la certitude. Mais il ne s'était pas attendu à ce qui allait suivre.

— Et si jamais ils ne s'en sortaient pas, Horace, je te nomme garde du corps attitré de la princesse. C'est entendu ?

— Oui, Majesté, répondit le chevalier, avant d'échanger un sourire avec Will.

« Comme au bon vieux temps », souffla l'apprenti Rôdeur à l'intention de son ami, qui opina. À son tour, Cassandra adressa un sourire radieux aux deux garçons et se rapprocha d'eux – tandis qu'Alyss se rembrunissait discrètement.

— Parfait. Je veux aussi vous faire escorter par une troupe de, disons, vingt soldats de la Garde Royale. Oui, Halt ? s'enquit le roi en voyant la main levée du Rôdeur.

— Nous n'aurons pas besoin d'eux, Majesté, commença-t-il.

— Mets ton ego de côté, Halt. L'idée d'envoyer ma fille en Arrida me déplaît déjà assez comme ça. Et j'estime que trois hommes ne suffiront pas à la protéger.

— Je suis d'accord, Majesté. Mais vous oubliez que nous serons en compagnie de trente Skandiens armés jusqu'aux dents, les meilleurs combattants au monde.

Horace ne put s'empêcher de grogner en signe d'assentiment, puis s'empressa d'esquisser un geste de contrition. Duncan regarda tour à tour Halt et Horace, avant de demander brusquement au Rôdeur :

— Leur fais-tu confiance ?

— Je leur confierais ma propre vie, Majesté.

Le roi se caressa le menton, pensif.

— Ce n'est pas pour ta vie que je m'inquiète.

— Moi aussi, je leur confierais ma propre vie, papa, affirma Cassandra très calmement.

Halt jugea bon de renchérir :

— Svengal prêtera serment sur la barre de son navire : ses hommes et lui jureront de protéger Cassandra envers et contre tout. Après cela, croyez-moi, il faudra que l'ennemi les tue un à un avant de pouvoir approcher la princesse.

Les doigts de Duncan pianotaient sur la table. Finalement, il capitula de nouveau.

— Bon, très bien. Cependant, je souhaite que tu partes aussi, Gilan.

— Volontiers, Majesté ! s'exclama le Rôdeur, ravi d'être envoyé

en mission avec Halt et Will.

Crowley ne semblait pas du même avis.

— C'est contre la coutume, Majesté, protesta-t-il. Vous connaissez le dicton : « À chaque problème son Rôdeur. »

Ce proverbe provenait d'un événement légendaire : la population d'un fief s'était soulevée contre un baron avare et cruel. Des centaines de villageois cernaient la demeure seigneuriale, menaçant de l'incendier. Suite au message paniqué du baron, un Rôdeur était venu le trouver. Stupéfait, le seigneur s'était exclamé avec incrédulité :

— Ils ne m'ont envoyé qu'un seul Rôdeur ? Un seul homme ?

— À chaque problème son Rôdeur, avait répondu l'intéressé.

Cependant, Duncan n'avait pas l'intention de tenir compte de cette légende.

— J'ai un nouveau dicton pour vous, déclara-t-il. « À chaque princesse deux Rôdeurs. »

— Deux et demi, corrigea Will.

Le roi, gagné par l'enthousiasme du jeune homme, ne put s'empêcher de sourire.

— Ne te sous-estime pas, Will. Pour moi, cela fait deux Rôdeurs trois-quarts.



10

Le lendemain, les trois Rôdeurs, accompagnés d'Horace et de Svengal, prirent la direction du château d'Araluen.

Au moment de partir, le sourire aux lèvres, tous avaient regardé Halt embrasser sa femme. Dame Pauline prenait cette séparation avec philosophie. Elle avait en effet épousé Halt en connaissance de cause : elle n'ignorait pas que leur vie commune serait souvent interrompue par des ordres de mission inattendus et des départs hâtifs. Toutefois, songeait-elle avec amertume, elle aurait préféré que cette expédition puisse être reportée de quelques jours.

Alyss, qui se tenait près d'elle sur les remparts, agitait la main pour saluer les cinq cavaliers qui s'éloignaient au trot sur le chemin sinueux. Pauline lança un regard de côté à sa protégée et, à la vue du visage assombri de la jeune fille, ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.

— Tu sembles bien morose ? lui demanda-t-elle innocemment.

Alyss leva les yeux vers elle.

— Il part encore une fois avec *elle*, maugréa-t-elle.

Dame Pauline savait parfaitement de qui Alyss voulait parler. Will et la jeune Messagère avaient passé beaucoup de temps ensemble cette année. Ils étaient devenus très proches l'un de l'autre. À présent, Alyss était visiblement mécontente que le Rôdeur se retrouve de nouveau en compagnie de Cassandra. Elle n'ignorait pas que ces derniers avaient nombre de choses en commun, sans savoir quoi, exactement.

— J'ai essayé de trouver un motif qui m'aurait permis de partir avec eux, ajouta-t-elle tristement.

— Afin de pouvoir garder l'œil sur ton ami ?

— Oui, acquiesça Alyss. J'aurais pu proposer mes services à la princesse, comme dame de compagnie et conseillère diplomatique. Je m'y connais en négociations, vous le savez.

— C'est vrai, répondit Dame Pauline, qui réfléchissait aux propos de la jeune fille. En réalité, cela n'aurait pas été une mauvaise idée. Je t'aurais soutenue. Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

Alyss détourna le regard et contempla le petit groupe – ou du moins, l'un de ses membres –, qui serait bientôt hors de vue.

— Pour deux raisons. J'ai décidé que Will, Halt et les autres n'avaient pas besoin d'être responsables d'une seconde jeune fille. Leur priorité est Cassandra ; elle est princesse royale, après tout.

— Et l'autre raison ?

Alyss eut un sourire plein de regrets.

— J'aurais certainement cédé à la tentation de l'assommer avec une rame. Ce qui n'aurait pas été favorable à ma carrière, je crois.

Pauline lui rendit son sourire.

— Car elle est princesse royale, après tout, répéta celle-ci.

Les cavaliers avaient disparu à l'orée de la forêt. Dame Pauline glissa son bras sous celui d'Alyss et la conduisit à l'écart.

— Ne t'inquiète pas trop. Une forte amitié lie en effet Will et Cassandra. C'est inévitable, après les épreuves qu'ils ont traversées ensemble...

— Mais ?

— Will a fait un choix quand il a décidé d'être Rôdeur. Il sait que cette vie n'a rien à voir avec celle que l'on mène à la cour. Une princesse et un Rôdeur ne pourront jamais s'unir. Et les choses se compliqueront encore davantage quand Cassandra deviendra reine.

— En revanche, il n'est pas rare qu'un Rôdeur et une Messagère fassent bon ménage, répondit Alyss.

— Exactement, acquiesça Dame Pauline en s'autorisant un sourire. La Messagère doit néanmoins accepter que le Rôdeur doive parfois partir en mission sans préavis.

— Et il faudra qu'à son tour il accepte que j'aie des missions à remplir de mon côté, rétorqua Alyss.

Pauline lui tapota gentiment le bras.

— Voilà qui est bien dit, déclara-t-elle.

— Pourquoi n'ai-je pas pu partir avec les autres ? demanda Cassandra pour la énième fois, tout en fourrant des vêtements dans

une malle de cuir.

Elle se trouvait encore à Montrouge, dans les appartements qu'on avait mis à sa disposition.

Duncan tiqua, en constatant l'indélicatesse avec laquelle sa fille traitait ses vêtements de soie et de satin.

— Tu devrais laisser tes domestiques se charger de faire tes bagages, suggéra-t-il, en voyant que jamais elle n'arriverait à refermer le couvercle de la malle remplie de capes, de robes, de jupons et de foulards.

Cassandra eut un geste d'impatience.

— Justement ! Ils auraient pu s'en occuper, si j'étais partie avec Will et Horace.

— Ce qui m'aurait privé de ta compagnie plus tôt que prévu, répliqua Duncan avec douceur.

Elle regretta aussitôt sa mauvaise humeur. Il s'inquiétait pour elle, la jeune fille le savait. Il ne feignait pas l'indifférence. Et il continuerait de s'inquiéter jusqu'à ce qu'elle soit rentrée saine et sauve d'Arrida.

Elle comprit que la présence sereine et confiante de son père allait lui manquer. De même que son affection. Il leur arrivait évidemment de se chamailler de temps à autre, mais ils s'aimaient profondément.

Elle s'avança vers lui et passa ses bras autour de son cou.

— Désolée, papa, murmura-t-elle. Moi aussi, je suis contente de pouvoir encore passer quelques jours près de toi.

— Et pendant ce temps, tes compagnons se chargeront de préparer le navire, lui rappela-t-il en lui tapotant l'épaule.

Il sentit les larmes lui monter aux yeux. Oui, elle allait lui manquer. Et il ne cesserait de s'inquiéter. Mais surtout, il serait fier d'elle. De son courage, de son sens du devoir, de son entrain.

— Tu feras une grande reine, déclara-t-il.

Svengal gémissait, allongé dans l'herbe. Ses cuisses et ses fesses étaient à l'agonie. Les muscles de ses mollets étaient en feu. Et son épaule, depuis qu'il était lourdement tombé du poney qu'il chevauchait, était traversée d'une douleur lancinante. Il essaya de se concentrer sur une partie de son corps qui ne l'aurait pas fait souffrir. En pure perte. Il ouvrit les yeux. La première chose qu'il vit fut le nez de sa monture. Celle-ci le scrutait avec attention et semblait lui dire : « Quelle idée de mettre pied à terre de cette façon... »

Peu à peu, le loup des mers s'aperçut que le poney n'était pas le seul à le regarder d'un air intrigué : il y avait aussi trois chevaux de Rôleurs ainsi que leurs cavaliers. Horace et son destrier, en revanche, paraissaient vaguement compatissants.

— Ces Skandiens m'étonneront toujours, fit observer Halt. Ils sont capables de garder l'équilibre sur le pont d'un drakkar qui tangue sur des vagues hautes de trois mètres, mais dès qu'ils montent sur un vieux poney aussi docile qu'un cheval à bascule, ils n'ont qu'une hâte : en redescendre au plus vite.

— J'essayais pas de redescendre ! protesta Svengal.

Avec lenteur, il roula sur le côté et s'agenouilla. Ses muscles poussèrent un hurlement de protestation.

— Oh ! Par la Grande Baleine Bleue, pourquoi est-ce que j'ai aussi mal ? s'écria-t-il. Ce satané canasson m'a désarçonné.

— Désarçonné ? répéta Gilan en réprimant un sourire. Quelqu'un a-t-il vu Balourd se cabrer ?

Will et Halt secouèrent la tête. En vérité, ce dernier trouvait la situation fort amusante – ce qui n'était pas du tout à son honneur. Il n'avait pas oublié comment Svengal s'était moqué de lui en Skandie, le jour où le Rôleur, obligé de monter à bord d'un drakkar, avait eu le mal de mer. Et Halt avait la mémoire longue, surtout quand on lui avait infligé une humiliation.

— Il s'est cabré, j vous assure, insista le loup des mers en se relevant petit à petit, avec force gémissements. J'ai senti un mouvement.

— Oui, il a tourné vers la gauche, répliqua Gilan.

— Trop brusquement pour moi, a précisé Svengal.

Les Rôleurs échangèrent des regards incrédules.

— Ce poney n'a jamais été brusque de sa vie, précisa Halt. Du moins, pas depuis quinze ans.

— Ce n'est pas pour rien qu'on l'a baptisé Balourd, renchérit Will. Le Skandien lui décocha un regard meurtrier.

— Par les cornes de Gorlog, j'avais lui trouver un autre nom, moi ! lança-t-il avec hargne.

Les trois Rôleurs échangèrent de nouveau un regard amusé.

— Au fait, qui est ce Gorlog dont je n'arrête pas d'entendre parler ? s'enquit Gilan en se tournant vers Halt. Il a vraiment des cornes, une barbe et de longs cheveux hirsutes ?

— C'est un personnage très utile, répondit Halt. On peut l'invoquer de tas de manières différentes, au choix. Quand Gorlog est dans le coin, on ne s'ennuie jamais.

Pendant ce temps, Svengal se redressait avec peine, les yeux

braqués sur sa hache qui pendait au pommeau de sa selle. Allait-il s'en servir contre le poney ou contre ces trois Rôdeurs que sa chute semblait avoir tant divertis ?

Horace, jugeant que la plaisanterie était allée trop loin, mit pied à terre. Il attrapa la bride de Balourd et s'approcha du Skandien.

— Ce n'est pas la sympathie qui vous étouffe, tous les trois, lança-t-il aux Rôdeurs.

Ces derniers sourirent.

— Non, pas vraiment, répliqua joyeusement Gilan.

Le jeune chevalier eut un geste d'impatience.

— Viens, je vais t'aider à remonter, dit-il à Svengal.

Il tendit les mains pour faire la courte échelle au Skandien. Mais celui-ci recula en se tenant le dos.

— J' préfère marcher.

— Tu ne peux pas marcher jusqu'à Araluen, expliqua Horace sur un ton raisonnable. Allez, dépêche-toi. Lorsqu'on tombe, mieux vaut grimper de nouveau, sans attendre. N'est-ce pas ? ajouta-t-il à l'intention de ses compagnons.

Les trois visages acquiescèrent sous leur capuchon. Ils ressemblaient à des vautours gris et verts, songea le chevalier.

— Grimper de nouveau ? Sur c'te bête ?

Horace hocha la tête d'un air encourageant.

— D'après toi, j'devrais donner une seconde chance à c'démon sorti des enfers, alors qu'il m'a secoué dans tous les sens dans l'seul but de m'briser les os ?

— Exactement, approuva Horace. Viens, je vais t'aider.

Non sans mal, Svengal s'avança en boitillant, leva le pied gauche et le plaça sur les mains du jeune homme. Il lui fallait maintenant se hisser sur le dos du poney, et il savait qu'il allait souffrir le martyr... Il dévisagea Horace. Le regard de ce dernier était franc, rassurant, sans malice.

— Et moi qui croyais qu't'étais mon ami, grogna le Skandien.



11

— **B**aissez la charge ! cria Svengal. Lent'ment ! On y va... un peu plus bas... Olaf, tends un peu c'te corde. Sur la gauche, oui ! Encore un peu... voilà !

Folâtre, retenu par une large courroie de toile qui lui passait sous le ventre, montra le blanc de ses yeux tandis qu'il s'élevait dans les airs ; il se balança dans le vide avant d'être doucement descendu dans le dernier des enclos qui avaient été construits sur le pont du *Loup des Vents*.

À première vue, on aurait pu croire que le drakkar n'était qu'une grande barge, mais Will savait qu'il ne fallait pas s'y fier. La partie centrale, qui courait entre les bancs des rameurs, comprenait en réalité trois compartiments étanches qui permettaient au navire de garder l'équilibre si une vague passait sur le pont. Ils servaient aussi à entreposer le butin que l'équipage « récoltait » au cours des pillages. À présent, l'un d'eux accueillait les trois chevaux de Rôdeurs et le destrier d'Horace, Caracole : on avait ôté les planches du dessus et quatre petits enclos avaient été aménagés. Un travail qui avait été effectué avec diligence et efficacité, preuve que les Skandiens avaient déjà eu l'occasion de transporter des animaux sur leur drakkar.

Les enclos étaient étroits, ce qui n'était pas plus mal : cela empêcherait les chevaux de glisser et de chuter en cas d'intempéries. Si le drakkar devait essuyer une violente tempête, les Skandiens avaient à disposition d'autres courroies de toile qui maintiendraient les bêtes en place.

Will se glissa dans l'enclos de Folâtre et détacha la courroie,

avant d'accrocher sa longe à un anneau. Abelard, dans l'enclos voisin, poussa un petit hennissement. Folâtre regarda son maître avec inquiétude. « Quelle mouche vous a donc piqués ? Un cheval n'est pas censé voler ! » semblait-il lui reprocher. Le jeune homme lui adressa un grand sourire, lui flatta l'encolure et lui offrit une pomme.

— Sois courageux, mon grand. Le voyage ne sera pas trop long.

Pendant ce temps, les marins démantelaient l'engin de levage en bois dont ils s'étaient servis pour charger les montures. L'opération s'était déroulée sans accroc. Ils avaient d'abord embarqué Caracole, le plus nerveux. De l'avis de Halt, si le destrier avait vu ses compagnons se faire hisser dans les airs, il aurait pu être pris de panique. Autant qu'il n'assiste pas à la manœuvre. De même, le maître de chaque animal attendait celui-ci, afin de l'accueillir avec des mots rassurants. Will gratta l'oreille de son poney, puis sortit de l'enclos.

— Tu as déjà effectué des chargements de ce genre, ça se voit, dit-il à Svengal.

— Parfois, il nous arrive de trouver des ch'vaux abandonnés sur le rivage, répondit le Skandien avec un sourire d'innocence feinte. Ça s'rait cruel de les laisser tout seuls. Alors on les embarque et on leur trouve un bon maître.

— Abandonnés ?

— Ben oui. En tout cas, personne est jamais v'nu les réclamer. Et puis, si j'étais toi, j'en f'rais pas toute une affaire, vu ce que j'ai entendu dire à propos de Halt et des ch'vaux temujai.

Des années plus tôt, le Rôdeur avait en effet « emprunté » des montures aux guerriers des Steppes – sans jamais les leur rendre. Depuis ce temps, les chevaux de Rôdeurs ressemblaient fort à ces animaux venus de l'est.

— C'est juste, dit le garçon avant de lever les yeux vers le quai. Les préparatifs ont l'air d'être bientôt terminés. Tiens, voilà Cassandra et son père.

Duncan et sa fille, suivis d'un petit cortège d'amis et de courtisans, s'approchaient du navire. Le roi avait passé un bras autour des épaules de Cassandra. Il paraissait préoccupé ; peut-être s'interrogeait-il encore sur le bien-fondé de ce voyage. La princesse, en revanche, semblait impatiente et pleine d'entrain, comme si les obligations de la vie à la cour s'éloignaient déjà de son esprit. Elle avait laissé au château les robes élégantes qu'elle était d'ordinaire obligée de porter pour revêtir des collants, des cuissardes, une tunique de laine et un gilet de cuir qui lui arrivait à mi-jambe. En outre, une dague et un sabre étaient accrochés à sa ceinture. Derrière elle, deux serviteurs portaient ses bagages, peu nombreux. Les mois passés en

Skandie lui avaient enseigné qu'il vaut mieux voyager léger. Elle salua Horace et Will, appuyés au bastingage du drakkar, d'un air rayonnant. Les deux jeunes gens l'accueillirent avec un large sourire.

Svengal, dont l'agilité était étonnante pour un homme de sa corpulence, grimpa lestement sur la barrière de corde, bondit à terre et s'avança vers Duncan et sa fille. Par respect envers le roi, il porta le poing à sa tempe pour le saluer. Le souverain d'Araluen lui répondit par un bref signe de tête.

À dire vrai, les Skandiens ne connaissaient pas grand-chose aux subtilités de l'étiquette qui régissait la vie à la cour. Par conséquent, Svengal ne savait comment s'adresser au roi. Les loups des mers n'utilisaient pas le terme « messire », qui sous-entendait que celui qui parlait était inférieur à son interlocuteur. De même, ces Scandinaves – qui prônaient un certain égalitarisme – n'appréciaient guère les titres formels, tels que « majesté » ou « seigneur ». Dans leur pays, ils résolvaient ce problème en utilisant des titres très simples, comme « skirl », « jarl » ou « Oberjarl ». Mais jamais ils n'appelaient Erak « majesté ». S'ils voulaient se montrer respectueux, « Oberjarl » suffisait. Et puisque cela était bien assez bon pour leur propre souverain, songea Svengal, cela devrait convenir au souverain d'Araluen.

— Roi, lui dit-il. La Skandie t'est reconnaissante de ton aide.

Duncan se contenta d'acquiescer. Svengal se tourna alors vers la jeune fille mince et blonde qui se tenait au côté du roi.

— Et j'sais combien ça doit être difficile d'envoyer ta fille remplir pareille mission.

— Je ne te cache pas que j'ai des réticences, capitaine, répondit le roi.

— Dans ce cas, j'vais t'faire un serment de capitaine... t'en as déjà entendu parler, non ?

— D'après ce que j'ai compris, un Skandien ne brise jamais un tel serment.

— C'est bien vrai, et il engage autant mes hommes que moi. Le voilà : nous jurons d'protéger ta fille comme si elle était des nôtres. Tant que l'un d'nous sera en vie, il pourra rien lui arriver.

L'équipage, qui s'était rassemblé devant le bastingage, poussa un grognement d'assentiment. Duncan balaya du regard leurs visages balafrés, burinés, encadrés de tignasses relevées en queue-de-cheval et surmontés de casques cornus. Duncan était lui-même costaud, mais les Skandiens, massifs, musclés, bien armés, l'emportaient. Il lut aussi sur leurs traits de la détermination : jamais ils ne rompraient le serment de leur capitaine. Pour la première fois depuis trois jours, Duncan se

sentit un peu soulagé. Ces hommes n'abandonneraient pas sa fille. Ils se battraient bec et ongles pour la défendre.

Élevant la voix pour s'adresser à tous les Skandiens réunis, il déclara avec une sincérité qui n'échappa à personne :

— Merci à vous, marins du *Loup des Vents*. Ma fille ne pourrait être entre meilleures mains que les vôtres.

Un autre grognement approuvateur et résolu se fit entendre.

— Une chose, cependant. À partir de maintenant, et ce, jusqu'à votre arrivée à Al Shabah, j'estime plus sûr que Cassandra voyage incognito. En cas de besoin, elle utilisera donc le nom sous lequel vous l'avez d'abord connue : Evanlyn.

Will donna un petit coup de coude dans les côtes d'Horace.

— Excellente idée. J'ai toujours eu du mal à m'habituer à Cassandra. Ce prénom me rappelle sans cesse qu'elle est princesse.

Son compagnon sourit. Peu lui importait – il était posté à Araluen et voyait Cassandra plus souvent que Will.

La jeune fille serra une dernière fois son père dans ses bras. Ils s'étaient déjà fait des adieux prolongés en privé. Elle leva les yeux vers le pavillon orné d'un faucon rouge qui descendait en piqué, et qui flottait en haut du grand mât – c'était le sien.

— Dans ce cas, dit-elle, mieux vaut l'enlever.

Tandis qu'un membre de l'équipage se dirigeait vers les cordages pour abaisser le pavillon, Duncan murmura à Cassandra :

— Assure-toi de le récupérer, cette fois, qu'ils ne puissent plus s'en servir à leur guise. L'idée de le savoir entre les mains d'une bande de flibustiers ne me plaît pas vraiment.

Avec un sourire, elle lui effleura la joue du bout des doigts.

— Tu as raison. Plus tard, cela pourrait se révéler embarrassant.

D'un pas léger, elle monta à bord en acceptant la main que lui tendait Axel pour ne pas perdre l'équilibre.

— Merci, lui dit-elle.

Le guerrier s'empourpra et marmonna quelques mots incompréhensibles.

— Autre chose ? demanda Svengal.

Halt indiqua l'est.

— Il est simplement temps de partir !

— Parfait ! Tous en place ! hurla-t-il soudain, de cette voix de stentor propre aux capitaines skandiens.

Les rameurs s'empressèrent de rejoindre leurs bancs et de déloger les rames de trois mètres de long avec fracas ; ils les dressèrent à la verticale.

— Larguez les amarres !

Les marins postés à l'avant et à l'arrière détachèrent les cordages qui amarraient le drakkar à la rive. Simultanément, trois autres hommes placèrent de longues perches contre la jetée afin de repousser le navire vers le milieu de la rivière. Alors qu'ils s'éloignaient de la terre ferme, Svengal, tout en s'emparant du gouvernail, mugit l'ordre suivant :

— Baissez les rames !

Les seize rames de bois furent glissées, non sans bruit, dans les tolets, et se posèrent juste au-dessus de l'eau, prêtes à s'y enfoncer.

Au signal de Svengal, les rames plongèrent tandis que les marins reculaient sur leurs bancs. Le *Loup des Vents* fendait déjà l'eau. Le rameur de tête jeta un nouvel ordre et la cadence s'accéléra.

Ils étaient enfin en route.



12

La descente de la rivière se déroula sans incident. À plusieurs reprises, ils aperçurent des paysans et des voyageurs immobiles sur la rive, bouche bée à la vue du navire rempli de guerriers skandiens. Une ou deux fois, des cavaliers, après l'avoir vu, repartirent au galop, probablement pour donner l'alerte.

Will sourit en imaginant les villageois blottis derrière leurs palissades ou dans l'une des tours bâties à des endroits stratégiques, s'attendant à une attaque qui ne viendrait jamais.

Il n'y avait eu aucun pillage depuis trois ans, mais les populations côtières n'étaient pas près d'oublier ceux qu'ils avaient subis pendant des siècles. Un traité avait certes été signé, mais c'était un concept abstrait pour les habitants de la région. Ainsi, la présence d'un drakkar dans les environs ne pouvait passer inaperçue et engendrait forcément la méfiance.

Finalement, le *Loup des Vents* quitta les eaux tranquilles de la rivière pour gagner l'estuaire qui débouchait sur la Mer des Étroits et prendre la direction du sud. La côte de Gallica était une ligne sombre et mince à l'horizon, à peine perceptible – pas davantage qu'un amas de nuages lointains. Le drakkar fendait paisiblement les petites vagues qui passaient sous la coque. Cassandra, Will et Horace, postés à la proue, sentaient à peine les légers mouvements sous leurs pieds.

— C'est un peu moins désagréable que la dernière fois, fit remarquer le jeune Rôdeur.

— Si j'ai bon souvenir, c'est exactement ce que tu avais affirmé, répliqua la jeune fille avec un grand sourire. « Si la mer reste aussi

calme, tout devrait bien se passer », ou des propos du même genre.

Will lui rendit son sourire.

— Comment aurais-je pu prévoir que les choses se passeraient autrement ?

Horace dévisagea ses deux compagnons sans comprendre.

— L'un de vous pourrait-il m'expliquer à quoi vous faites allusion ?

Cassandra appuya les coudes contre le bastingage, à l'endroit où la proue s'incurvait, ferma les yeux et laissa ses cheveux flotter dans la brise salée.

— Hum... comme c'est agréable... murmura-t-elle.

Puis, en réponse à la question d'Horace, elle reprit :

— Juste après que Will a prononcé ces paroles mémorables, la pire tempête qu'Erak et Svengal aient connue s'est abattue sur nous.

— Des vagues immenses, sans mentir, précisa le Rôdeur. Par instants deux ou trois fois plus hautes que ce mât, ajouta-t-il en montrant le mât où l'équipage s'affairait à présent à hisser la grande voile carrée.

Horace leva les yeux, puis les baissa, incrédule, vers son ami. Le chevalier savait que, lorsque les gens relataient une terrible tempête ou une effroyable bataille, ils avaient généralement tendance à exagérer les détails de leur récit. Cassandra, remarquant l'expression d'Horace, vola au secours de Will.

— Je t'assure, des lames gigantesques. J'ai cru que nous n'en sortirions pas vivants.

— Parfaitement, renchérit le Rôdeur.

Horace, sourcils froncés, examina de nouveau le mât.

— Mais... commença-t-il, hésitant. À vous croire, les vagues étaient plus hautes que le drakkar lui-même...

Pareil phénomène dépassait l'imagination ; ses deux compagnons acquiescèrent cependant avec ardeur.

— Exactement ! s'exclama Will. Pour te dire : nous naviguions même à la crête des vagues !

— Euh, pas tout à fait, le corrigea la jeune fille. Et puis Will et moi étions attachés au mât, afin de ne pas être emportés par-dessus bord. Cela valait mieux, ajouta-t-elle en se rappelant combien elle s'était sentie vulnérable, à la merci des puissantes eaux vertes qui avaient déferlé sur le pont.

Horace jeta des coups d'œil inquiets autour de lui. Jusqu'à présent, le doux roulis lui avait paru appréciable.

— Espérons que nous n'aurons pas à subir semblable tempête, conclut-il.

Will haussa les épaules d'un air nonchalant.

— Oh, ne t'en fais pas. Le *Loup des Vents* est capable d'affronter la mer la plus déchaînée. C'est un drakkar tout ce qu'il y a de plus fiable.

Il s'exprimait avec l'assurance confiante de celui qui a déjà traversé des intempéries. Il oubliait cependant de préciser qu'il avait longuement interrogé Svengal la veille au soir – et qu'il avait appris que de pareils grains ne survenaient guère en cette saison. Du moins, il préférerait qu'Horace n'en sache rien pour le moment : la nervosité de son compagnon ainsi que les regards préoccupés qu'il lançait sans cesse vers l'horizon divertissaient l'apprenti Rôdeur.

— Elles éclatent sans qu'on s'y attende, ces tempêtes, jugea-t-il cependant bon d'ajouter d'un ton neutre. En un clin d'œil.

Cassandra l'observa avec un air de reproche. Will feignit l'innocence.

— À t'entendre, on croirait que tu as passé toute ta vie en mer, l'accusa-t-elle.

Will sourit. La jeune fille se tourna alors vers Horace.

— Il s'est sciemment abstenu de mentionner que la saison n'est pas assez avancée pour ce genre d'intempéries.

À ces mots, Horace parut éprouver un certain soulagement.

— N'empêche, reprit Will d'une voix sinistre, on ne sait jamais...

Cassandra pencha la tête de côté et le scruta.

— Tu as raison. Toi, surtout, tu ne sais *rien* de tout cela. Voilà pourquoi tu étais si angoissé hier soir, quand tu demandais à Svengal si nous aurions à essuyer des tempêtes.

— Et qu'a répondu Svengal ? s'enquit Horace, commençant à saisir que Will l'avait fait marcher.

— D'après lui, « on ne sait jamais », s'empressa de dire le Rôdeur.

Cassandra soupira, exaspérée. Elle se tourna vers Horace et fit mine de chasser Will d'un geste de la main.

— D'après Svengal, déclara-t-elle, tout sera aussi paisible qu'un étang jusqu'à la Mer de la Tranquillité.

Le chevalier décocha un bref regard à son ami, qui affichait une expression d'innocence blessée. Horace se souvint de nouveau que les Rôdeurs étaient connus pour leur surnoiserie.

— Tout va bien se passer, dans ce cas, conclut-il en souriant à la jeune fille.

Will dévisagea Cassandra, les sourcils froncés.

— Tu as donc perdu ton sens de l'humour ?

Il ne put cependant s'empêcher de lui adresser un grand sourire. À dire vrai, il était ravi de voyager encore en sa compagnie.

Leurs chemins s'étaient séparés après leur retour de Skandie. Le

jeune homme savait qu'elle avait été déçue quand il avait rejeté un poste de lieutenant auprès des Éclaireurs du Roi. Il ne se doutait pas à quel point ce choix avait blessé Cassandra : le roi ne lui avait offert cette position qu'après que la jeune fille (elle cherchait par tous les moyens à convaincre Will de rester vivre au château d'Araluen) avait plaidé sa cause auprès de lui. Elle avait pris ce refus pour un affront personnel, s'imaginant qu'en agissant ainsi, Will la rejetait également. Aussi, les rares fois où ils s'étaient revus, elle s'était montrée distante et presque glaciale. À présent, grâce à l'atmosphère amicale et décontractée qui régnait sur le drakkar, et au souvenir de leurs aventures passées, ces barrières paraissaient fondre peu à peu.

— Est-ce que ça va ? s'enquit Gilan.

C'était la troisième fois qu'il posait la question à Halt, qui répliqua de nouveau d'une voix tendue :

— À merveille.

Gilan devinait pourtant que tout n'allait pas si bien que ça. Son ancien maître semblait distrait, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Le front légèrement plissé, il s'agrippait des deux mains au bastingage du navire – si fort que ses phalanges avaient viré au blanc.

— Tu en es certain ? On dirait que quelque chose te tracasse... En réalité, Halt était très pâle sous sa barbe et sous le capuchon de sa cape. Il décocha un regard courroucé à Gilan.

— Tu veux savoir ce qui me tracasse ? Qu'un imbécile me demande toutes les cinq minutes si je vais bien. J'aimerais vraiment...

Il s'interrompit brusquement, les dents serrées, le visage crispé. Gilan, qui n'avait pas remarqué que cette interruption coïncidait avec un coup de roulis plus violent que les autres, scruta son compagnon avec inquiétude. Pendant des années, Halt avait tenu une place prépondérante dans sa vie. Infatigable, il savait tout sur tout et, pour le jeune Rôdeur, il était l'homme le plus doué qu'il ait jamais connu.

Mais à cet instant, Halt avait aussi le mal de mer.

Un mal qui l'affectait toujours durant les premières heures d'un voyage sur l'eau. C'était psychologique, Halt en était conscient. Lorsque le navire tanguait, descendait dans les vagues, puis remontait, le Rôdeur était pris de court – comme s'il ne parvenait pas à se convaincre qu'une construction aussi lourde puisse être ainsi secouée sans couler.

Au fond de lui, il savait que les conditions de navigation étaient bonnes. Mais son esprit ne cessait de guetter l'instant où arriverait une

vague plus grosse, un mouvement plus brusque, voire fatal. Une fois qu'il se serait habitué à la situation, d'ici quelques heures, que sa raison aurait repris le dessus, son estomac et ses nerfs se détendraient. Entre-temps, mieux valait rester près du bastingage. Il aurait voulu que Gilan le laisse un peu tranquille, sans que Halt soit obligé de l'offenser – chose que le vieux Rôdeur, en dépit de son caractère bougon et peu commode, ne se serait jamais permis de faire.

Svengal, robuste, bruyant et jovial, apparut près d'eux. Il respira profondément l'air salé et l'expira avec de grands soupirs de satisfaction. Le Skandien était toujours heureux de reprendre la mer – un contentement qui, selon Halt, frisait la démente.

— Mmm ! Ahhh ! Rien n vaut l'air marin ! lança-t-il de sa voix de stentor. Y'a que ça d vrai pour vous remonter l moral !

Halt lui jeta un coup d'œil méfiant. Mais Svengal ne croisa pas son regard, se contentant de contempler l'eau scintillante. Il finit par se tourner vers Gilan.

— Y'a une chose qui m dépasse. Vous autres cavaliers, vous êtes capables de chevaucher des journées entières sur ces démons qui se cabrent, remuent et ruent dans tous les sens, précisa-t-il en montrant les enclos des chevaux, mais dès qu vous embarquez sur le pont d'un solide drakkar qui navigue paisiblement, le moindre p'tit remous vous retourne l'estomac.

Il adressa un large sourire à Halt. Il n'avait pas oublié le manque de sympathie du Rôdeur, lorsque le poney l'avait désarçonné.

— Halt ? demanda soudain Gilan, qui commençait à comprendre. Tu as le mal de mer ?

— Non, répliqua le Rôdeur, qui avait du mal à desserrer les lèvres par crainte de se sentir encore plus nauséeux.

— Bien sûr que non ! ajouta Svengal. Mais t'es quand même un peu pâlot. T'aurais pas sauté le déjeuner, par hasard ?

— Non, je l'ai pris, réussit à articuler Halt.

— T'as pas dû avaler grand-chose, dans c'cas. Un guerrier a b'soin d'un repas copieux pour démarrer la journée d'un bon pied, poursuivit le Skandien en s'adressant cette fois à Gilan, qui continuait de dévisager son ancien maître avec curiosité et incrédulité. De grosses saucisses, par exemple. Ou d'une belle tranche de jambon accompagnée de quelques patates. Y'en a qui préfèrent le chou, ça tient mieux au ventre. Avec un gros morceau d'lard bien gras.

Halt poussa un léger gémissement et pointa le doigt vers Svengal en marmonnant quelques mots incompréhensibles. Le Skandien fronça les sourcils et se pencha vers lui.

— Tu disais ? fit-il d'un ton enjoué. J'ai pas bien saisi...

Halt se haussa sur la pointe des pieds et répondit, non sans effort :

— Prête-moi... ton...

— Te prêter quoi ?

Halt eut un geste que le Skandien ne parvint pas à interpréter. Le Rôdeur tâcha alors de se ressaisir et prononça distinctement :

— Ton casque. Prête-moi... ton casque.

— Pas d'souci. Pourquoi tu m'l'as pas dit avant ?

Svengal dénoua la courroie de cuir qui passait sous son menton, ôta son casque cornu et s'apprêtait à le tendre à Halt quand il aperçut un horrible sourire vindicatif apparaître sur le visage du Rôdeur. D'un brusque mouvement de la main, il mit son casque hors de portée de Halt.

— Va t'chercher un seau ailleurs ! lança-t-il sombrement.



13

Par chance, au bout de deux jours passés en mer, Halt se sentit beaucoup mieux. Cela n'empêchait pas Svengal de lui demander sans cesse des nouvelles de sa santé, ou de lui offrir des morceaux de choix dans la réserve de victuailles du *Loup des Vents*.

— Une cuisse de poulet ? proposa le Skandien, dont le visage se fendit d'un large sourire innocent. Un peu grasse mais tout d'même succulente. Exactement c'qu'il faut à un guerrier qu'a b'soin d'un p'tit remontant.

— Svengal, répliqua Halt pour la énième fois. Je n'ai plus le mal de mer, est-ce clair ? Je suis parfaitement remis. Tes tentatives pour me donner de nouveau la nausée ne servent à rien.

Mais l'énorme loup des mers ne semblait pas convaincu. Connaissant la force de caractère du Rôdeur, il était certain que ce dernier bluffait et, qu'en réalité, son estomac était toujours détraqué, qu'il suffisait de le tenter un peu pour arriver à ses fins.

— Si c'est pas à ton goût, que dis-tu d'une délicieuse sauce aux marrons ?

— Puisque tu insistes... Allez, donne-moi cette cuisse de poulet. Et va me chercher cette sauce aux marrons. Tant qu'on y est, ajoute des cornichons au vinaigre et une grande chope de bière brune.

Quelques minutes plus tard, le Rôdeur se retrouva installé à une petite table pliante, près du gouvernail, sur laquelle Svengal avait disposé la nourriture demandée. Le Skandien, un grand sourire aux lèvres, observait le Rôdeur d'un air impatient, tandis que celui-ci mordait dans le poulet et mâchait lentement. Jurgen, l'un des marins,

lui servit une chope de bière brune tirée d'un tonnelet, qu'il reposa près de la table.

— Tout va ? s'enquit Svengal.

Halt acquiesça.

— La viande est un peu filandreuse et trop cuite, mais ça me convient.

Il but une longue gorgée de bière ; il n'ignorait pas que celle-ci était la préférée de Svengal et qu'il y en avait une réserve limitée sur le drakkar. Il tendit sa chope à Jurgen.

— Ressers-moi, ordonna-t-il.

Le guerrier ôta le bouchon du tonnelet et remplit de nouveau la chope du Rôdeur. Celui-ci la vida d'un trait et s'essuya les lèvres du revers de la main.

— Pas mauvaise du tout, déclara-t-il en tendant encore une fois sa chope.

Jurgen le servit et le sourire de Svengal s'évanouit. Toutes les plaisanteries ont leurs limites, songea-t-il.

— Combien il nous reste de tonnelets ? demanda-t-il à son marin.

— C'est l'dernier, capitaine.

Il secoua le petit tonneau et le son légèrement creux indiqua à Svengal qu'il n'était plus qu'à moitié plein. Ou à moitié vide, pensa-t-il. Halt, qui avait déjà terminé sa chope, la tendait de nouveau à Jurgen.

— Non ! s'écria le capitaine. Ça suffit, Jurgen !

Ce dernier, réprimant un sourire, hocha la tête. Il appréciait Svengal, mais comme tous les Skandiens, il aimait aussi se divertir. Et il admirait la façon dont le Rôdeur faisait tourner son capitaine en bourrique.

— T'es sûr ? demanda-t-il à Svengal. Il a l'air d'y prendre goût.

Comme pour confirmer les dires de Jurgen, Halt laissa échapper un rot sonore.

— Beaucoup trop, rétorqua Svengal sèchement en regardant Halt d'un air chagrin. Les blagues les plus courtes sont les meilleures.

Le Rôdeur lui décocha un sourire malveillant.

— Tu es donc d'accord avec moi, à présent ? Dans ce cas, j'espère que tu en as terminé avec tes questions sur ma santé et sur l'état de mon estomac.

— Ouais, marmonna le capitaine d'un air lugubre. J'm'inquiétais pour toi, c'est tout.

— Tu m'en vois fort touché, répliqua Halt, impassible, avant d'indiquer une ligne blanche à l'horizon. Tu crois qu'on pourrait débarquer les chevaux sur cette plage ?

Il savait que si Folâtre, Abelard, Flamme et Caracole restaient trop longtemps inactifs, leurs muscles s'ankyloseraient et qu'ils finiraient par en souffrir. Il était donc nécessaire de les débarquer tous les deux ou trois jours. Svengal et lui en avaient déjà discuté.

Le capitaine se ressaisit aussitôt et plissa les yeux pour observer le rivage d'Iberia.

— Ça devrait faire l'affaire. Y'a pas beaucoup d'habitants sur cette partie d'la côte. Faudrait pas qu'les Ibériens s'imaginent qu'on cherche à les envahir.

Il prit la chope de bière que lui tendait Halt et le remercia.

— De rien, répondit le Rôdeur en esquissant un sourire. À la réflexion, je n'aime pas tellement ce breuvage.

Svengal le fixa avec dureté.

— T'étonne pas si toi et tes précieux chevaux, j'vous abandonne sur c'te plage, répliqua-t-il. J'sais même pas pourquoi vous avez b'soin d'eux. L'idée, c'est de débarquer à Al Shabah, d'échanger la rançon contre Erak et d'repartir à la maison.

— Espérons que ce sera aussi simple. Mais j'ai appris qu'il fallait toujours parer à toute éventualité. Et un Rôdeur sans son cheval est comme un Skandien sans son drakkar.

— Oui, j'comprends.

Le capitaine jeta un coup d'œil vers le sommet du grand mât : une mince corde y flottait, qui indiquait le sens du vent. Voyant qu'il n'avait pas besoin de faire pivoter la voile, il appuya sur la barre et manœuvra le navire en direction de la longue plage.

Une heure plus tard, le *Loup des Vents* s'échoua en crissant sur le sable.

Les courroies furent de nouveau passées sous les ventres des chevaux, qu'on hissa par-dessus bord pour les déposer dans l'eau peu profonde. Folâtre jeta un regard noir à Halt : le poney avait apprécié les journées en bateau, bercé par le roulis, à somnoler dans son enclos confortable, où on lui apportait à manger à intervalles réguliers. Ce n'était pas la première fois que le Rôdeur et lui étaient en désaccord – ils avaient plusieurs points de discorde, entre autres le nombre de pommes qu'on pouvait donner à un cheval, ou le repos qui aurait dû lui être alloué.

Les montures paraissaient néanmoins contentes de retrouver temporairement la terre ferme ; elles étaient restées à bord assez de temps pour que leurs jambes flageolent un peu une fois sur le sol, qui

semblait tanguer comme lorsqu'on était sur le pont d'un navire.

Folâtre se secoua des oreilles à la queue, qu'il avait tout ébouriffée, jusqu'à sa courte crinière. Puis il attendit patiemment que Will lui passe la bride. Il était inutile de seller les chevaux : les cavaliers les monteraient à cru. Cassandra observa ses compagnons qui enfourchaient leurs montures ; elle était un peu envieuse, car on avait jugé inutile d'embarquer un cheval pour elle – il avait été décidé de lui en procurer un à Al Shabah si besoin était. En revanche, il aurait été plus difficile de remplacer Caracole et les trois poneys, qui avaient reçu un entraînement spécial. Et il était nécessaire qu'Horace et les Rôdeurs puissent disposer des chevaux auxquels ils étaient habitués.

— Allez au pas sur les premières centaines de mètres, conseilla Halt. Ils vont vouloir courir, c'est certain, mais mieux vaut éviter qu'ils se foulent une jambe.

En effet, après avoir d'abord été déçu de voir s'interrompre son voyage en mer, Folâtre découvrit qu'il mourait d'envie de galoper. Peut-être voulait-il montrer à Abelard et à Flamme (mais aussi à ce grand destrier tout en muscles et pourtant un peu idiot) qu'il était parfaitement capable de les battre de vitesse. Will dut l'empêcher de prendre le mors et l'autorisa à avancer d'abord au pas, puis au petit trot.

Les quatre chevaux, cheminant côte à côte, remontèrent la longue plage qui formait une courbe, tout en tirant avec entêtement sur les rênes – chacun d'eux était apparemment persuadé d'être plus rapide et plus endurant que ses compagnons. Ils ne cessaient de rouler des yeux et de piaffer, comme pour se défier les uns les autres. Mais les mains de leurs maîtres les retenaient fermement, pour les empêcher de s'emballer.

Folâtre sentait le sang courir dans ses veines et ses membres raidis s'assouplir peu à peu. Il était bien, plein de vie. Il faisait ce pour quoi il était né. Ses sabots soulevaient dans leur sillage une pluie de sable dur et humide à la fois. L'air marin emplissait ses poumons et il l'inspirait profondément. Il sentit soudain que Will avait légèrement relâché la bride et il bondit en avant, dépassant quelques instants les autres montures – jusqu'à ce que leurs cavaliers leur permettent à leur tour de presser un peu l'allure. Bientôt, les trois poneys et le destrier se retrouvèrent à la même hauteur, trotant sur la plage.

Campée à la proue du drakkar, Cassandra, la main en visière, les regardait s'éloigner. Elle détestait rester à l'écart. Horace l'avait invitée à grimper en selle derrière lui, mais elle avait décliné son offre. Elle n'avait pas envie d'être une simple passagère. Elle aurait voulu chevaucher avec ses amis.

Svengal se hissa près d'elle.

— J'me d'mande vraiment comment vous faites, déclara-t-il avec calme.

Lui aussi avait observé Horace et les Rôdeurs, chacun donnant l'impression de ne faire plus qu'un avec sa monture. Une aptitude que le Skandien ne saurait jamais maîtriser. Ça avait pourtant l'air amusant, pensa-t-il. Mais l'habileté de ses compagnons n'avait rien à voir avec la maladresse apeurée dont il faisait montre quand il devait monter à cheval, sans parler des mouvements malhabiles qui ne manquaient pas de le faire chuter.

La jeune fille entrevit une lueur de regret dans les yeux du capitaine. Elle lui tapota le bras.

— Cela demande seulement un peu d'entraînement. Je pourrai t'apprendre, si tu veux.

— Justement, l'plus difficile, c'est de s'entraîner, répondit Svengal, en se frottant le bas du dos d'un geste machinal – ses muscles se souvenaient encore de ses chevauchées entre les châteaux d'Araluen et de Montrouge.

— Capitaine ! l'appela Axel depuis son poste de vigie.

Svengal leva les yeux et vit que son marin tendait le bras vers le nord.

— On a d'la compagnie !

Assez loin dans les terres, sur les contreforts de petites collines qui descendaient vers la plage, Svengal aperçut un éclat métallique se reflétant au soleil – un casque ou un bouclier – ainsi qu'un nuage de poussière. Des cavaliers. Plutôt nombreux, apparemment. Il haussa les épaules : leur présence ne l'étonnait guère. Bien que cette région soit pratiquement inhabitée, il était logique que des troupes ibériennes y patrouillent et viennent se renseigner à la vue d'un drakkar amarré sur l'une de leurs plages. Le groupe de soldats devait se trouver à une heure de chevauchée environ, estima le capitaine. Ce qui lui laissait le temps de rappeler Horace et les Rôdeurs, d'embarquer les bêtes et de repartir. Mieux valait cependant se montrer prudent.

— Dis-leur de rev'nir, lança-t-il à un de ses hommes.

Le marin acquiesça, prit une profonde inspiration et souffla à deux reprises dans la corne de bélier qu'il tenait à la main – le signal convenu.

À trois kilomètres de là, sur la plage, Halt entendit les deux notes sinistres. D'où il était, il ne pouvait voir les cavaliers ibériens, mais il savait que Svengal n'avait pas fait sonner l'appel sans raison. Il tira sur ses rênes, fit signe à ses compagnons de l'imiter et volta pour repartir en direction du drakkar.

— Il est temps de rentrer, commença-t-il. Lançons-les au...

Avant qu'il puisse achever sa phrase, Will et Folâtre étaient déjà loin devant : le petit cheval était passé au galop, dans une course effrénée. Flamme le talonnait de près, tandis que le destrier, derrière eux, accélérail peu à peu, pour bientôt atteindre sa pleine vitesse.

— ... galop, termina Halt pour lui-même.

Une pression des mollets sur le flanc d'Abelard suffit à faire partir celui-ci comme une flèche. Il rattraperait Caracole, le Rôdeur le savait. Mais il ne gagnerait pas de terrain sur Flamme et Folâtre. Surtout Folâtre.



14

À tribord du *Loup des Vents*, qui glissait tranquillement sur l'eau, la côte arridienne était une mince ligne brune à l'horizon. Depuis que l'équipage avait pu ranger les rames pour hisser la grand-voile, tout était étrangement paisible. Durant quatre jours, le vent n'avait cessé de souffler de l'est, dans la direction opposée au sens du navire. Mais au quinzième jour de leur périple, à mesure que le soleil apparaissait, le vent avait tourné vers le sud et Svengal avait donc ordonné à ses hommes de monter la voile et de la faire pivoter à un angle de quarante-cinq degrés, afin que les bourrasques puissent s'y engouffrer. Aussitôt, le navire avait essayé de se placer contre le vent, comme l'aurait fait une girouette, mais le capitaine, qui contrôlait fermement la barre et les cordages, maintint la proue vers l'est. Le *Loup des Vents* continuait certes d'osciller vers le nord, mais Svengal parvenait à garder le cap.

Et même si le drakkar, sans les rames, perdait un peu de terrain en dérivant vers le nord, il progressait beaucoup mieux vers l'est. Par ailleurs, le capitaine, avec raison, préférait ménager autant que possible ses rameurs.

— On va continuer comme ça jusqu'à ce qu'on se rapproche d'Al Shabah, déclara-t-il à Halt.

Celui-ci acquiesça. Svengal savait ce qu'il faisait et aucun Rôdeur n'aurait pu lui suggérer quoi que ce soit pour améliorer l'avancée du navire. Il se fiait à l'habileté et au bon jugement du gros Skandien, presque autant que si Erak avait eu les choses en main.

Tous deux se trouvaient à la poupe, en compagnie de Cassandra,

occupés à discuter des négociations à venir avec les Arridiens. Horace, de son côté, était accroupi dans l'enclos de Caracole ; il essayait d'ôter un caillou coincé dans le fer du destrier. Quant à Will, il se tenait seul à la proue du navire, appuyé contre le bastingage, le menton posé sur ses avant-bras. Pour la énième fois ce jour-là, il se demandait, non sans appréhension, ce que l'avenir réservait.

Ce n'était pas la libération d'Erak qui le préoccupait ainsi. Le jeune homme était convaincu que les négociations se dérouleraient sans heurt et se solderaient par une réussite. Après tout, Halt était là pour conseiller Cassandra et lui éviter toute embûche.

C'était en fait le cœur du problème, songea-t-il. Depuis cinq ans, Halt ne cessait de le soutenir et Will le suivait en tout. Les choses se passeraient ainsi lorsqu'ils débarqueraient enfin à Al Shabah et tenteraient de porter secours à Erak. La présence du Rôdeur, son habileté, sa prévoyance, sa capacité à surmonter n'importe quel obstacle... une source importante de sécurité pour Will. Il était persuadé que son maître était capable de réussir tout ce qu'il entreprenait, qu'il n'existait rien qu'il ne puisse régler.

Mais l'apprenti serait bientôt obligé d'affronter l'avenir sans ce protecteur, pour se frayer son propre chemin. Dans trois mois, il lui faudrait affronter les épreuves finales qui décideraient ou non de sa carrière de Rôdeur.

Depuis un an, il ne cessait de penser à cet examen – le point culminant de son apprentissage, le dernier obstacle à franchir afin de pouvoir arborer la feuille de chêne en argent, symbole de son statut de Rôdeur. À présent, il comprenait que ce changement ne marquerait pas une fin, mais le début d'une existence nouvelle – une épreuve en soi, qui jamais ne s'achèverait, et tout au long de laquelle il serait jugé sur ses actions. Il serait amené à prendre des décisions sur des questions de vie ou de mort, parfois sans avoir le temps de peser le pour ou le contre. Les gens lui demanderaient conseil, chercheraient en lui un guide... et soudain, Will se demanda s'il serait à la hauteur de la tâche. Non. Jamais il n'y parviendrait. Jamais il ne ressemblerait à Halt – si calme, si sûr de lui, si expérimenté.

Et qui toujours avait raison. Sur *tout*.

Alors que lui, Will, était jeune, impulsif, totalement immature. Jusqu'à très récemment, il s'était imaginé qu'après cet examen, il continuerait de vivre dans la chaumière de son maître, à l'orée de la forêt. Mais le mariage de Halt et de Pauline lui avait fait deviner que cette époque était presque révolue. Halt avait déjà emménagé au château, dans les appartements qu'il partageait désormais avec son épouse – même s'il se servait toujours de la chaumière comme base

stratégique d'observation.

Au début, le jeune homme avait considéré ces changements avec sérénité. L'idée d'avoir la chaumière pour lui tout seul, ou presque, n'était pas faite pour lui déplaire. Il s'était dit qu'il pourrait inviter des amis à dîner. Horace, quand il lui arriverait d'être à Montrouge. Ou encore Alyss.

Alyss. Oui, il serait agréable d'être assis au coin du feu, dans la petite maison douillette, auprès de la belle jeune fille blonde, à bavarder du bon vieux temps et de leurs tâches respectives. Elle était désormais une Messagère à part entière et Dame Pauline l'avait déjà envoyée remplir plusieurs missions. Alyss aimait être près de lui, à l'écouter jouer de la mandole.

Contrairement à Halt, songea Will avec un sourire ironique. Le vieux Rôdeur se mettait à gémir et à s'agiter dès que le jeune homme sortait l'instrument de sa housse de cuir.

Il avait ensuite pris conscience que son existence serait bien différente, car il lui serait impossible de rester à Montrouge. Une fois qu'il aurait terminé son apprentissage, il serait assigné à l'un des cinquante fiefs du royaume. Peut-être à des centaines de kilomètres de tous ceux qu'il connaissait. Et, là-bas, les gens s'attendraient à trouver en lui un Rôdeur compétent, vers lequel se tourner en cas de problème.

En gros, ils s'imagineraient qu'il était comme Halt.

Will savait pourtant que c'était loin d'être le cas. À cette idée, il laissa échapper un long soupir.

— En voilà un bruit joyeux, lança près de lui une voix pleine de gaieté.

Will sursauta. Même ainsi plongé dans ses pensées, il aurait dû entendre n'importe qui s'approcher de lui.

N'importe qui, excepté Gilan, qui paraissait capable de se déplacer dans un silence total quand il le voulait. Il était le maître incontesté de la discrétion dans l'Ordre des Rôdeurs.

Gilan s'appuya sur le bastingage et regarda son jeune compagnon d'un air intrigué.

— Il y a quelque chose qui te tracasse ?

Par expérience, Gilan savait qu'un apprenti pouvait avoir des préoccupations dont il n'avait pas nécessairement envie de parler avec son maître. En tant qu'ancien apprenti de Halt, il était à même de comprendre les doutes qui traversaient sans doute l'esprit de Will. En réalité, Gilan était certain d'avoir deviné la cause du soupir du garçon.

— Non... eh bien, je crois que... oui... peut-être.

Le sourire de Gilan s'élargit.

— J'ai donc le choix entre trois réponses possibles ? Décidément, tu as fait le tour de la question !

Will tenta de sourire, mais ce ne fut pas très concluant.

— Gil, reprit-il enfin, quand tu t'es retrouvé sur le point de devenir Rôdeur, as-tu pensé que tu étais...

Il hésita, sans savoir comment tourner sa phrase, avant de reprendre :

— T'es-tu en quelque sorte senti...

Il avait failli dire « incompetent », mais il lui paraissait impensable d'appliquer cette épithète à Gilan. Car Will respectait le Rôdeur presque autant qu'il admirait Halt. Comme tous les autres membres de leur ordre, Gilan était un archer hors pair, mais, chose rare, il était aussi un épéiste chevronné. Des cinquante Rôdeurs, il était le seul à porter une épée en plus des armes habituelles. Sans oublier son habileté à se mouvoir en silence, qui chez lui s'élevait au rang d'un art. Ces nombreuses qualités lui avaient gagné le respect de Rôdeurs beaucoup plus âgés que lui et Will, qui avait entendu Halt et Crowley parler à plusieurs reprises de Gilan, savait que celui-ci était promis à un brillant avenir dans l'Ordre.

Mais il n'était jamais venu à l'idée du jeune homme que ces qualités avaient quelque chose à voir avec le fait que Gilan avait été l'apprenti de Halt. Quoi qu'il en soit, il aurait été insultant d'employer le terme « incompetent » pour désigner Gilan.

Ce dernier éprouva soudain un élan d'affection pour ce jeune homme à l'esprit tourmenté.

— Étais-tu sur le point de dire « pas encore prêt » ?

— Oui ! Parfaitement ! s'exclama Will, s'emparant de cette perche avec gratitude. As-tu senti que tu n'étais pas encore prêt ?

Gilan hocha plusieurs fois la tête. Son sourire se fit un peu nostalgique, tandis qu'il se remémorait l'époque où lui aussi avait été en proie à des doutes similaires.

— Un an avant de passer mes épreuves finales, j'étais convaincu de déjà tout savoir.

— Quoi de plus normal ? dit Will, persuadé que Gilan avait dû être le meilleur des apprentis.

— Mais durant les semaines qui ont précédé l'examen, poursuivit Gilan, j'ai pris conscience de mes nombreuses lacunes.

— Toi ? s'étonna le jeune homme. Tu es pourtant...

— Je n'arrêtais pas de réfléchir, l'interrompit le Rôdeur. De me demander comment j'allais m'en sortir sans Halt pour me guider ou rectifier mes erreurs. J'en étais tout ébranlé. J'ai alors songé que jamais je ne serais capable de me comporter en véritable Rôdeur. Que

jamais je ne serais au niveau de Halt. J'étais incapable de m'imaginer aussi intelligent, sage et, avouons-le, aussi surnois que lui. Est-ce ce que tu ressens en ce moment ? conclut-il.

Will n'en revenait pas.

— C'est exactement ça ! s'écria-t-il. Comment pourrais-je être à la hauteur de Halt ? Qui le pourrait ?

L'énormité de cette perspective pesa de nouveau sur lui. Gilan passa un bras rassurant autour des épaules de son jeune compagnon, qui s'étaient affaissées.

— Will, écoute. Le fait que tu t'inquiètes à ce point prouve que tu t'en sortiras. Par ailleurs, personne ne te demande de devenir Halt. Après tout, ce Rôdeur est une légende vivante. Tu ne savais pas ? Du haut de ses deux mètres, il peut tuer un ours à mains nues...

À ces mots, Will fut contraint de sourire. Gilan avait assez bien décrit la réputation dont Halt jouissait dans le royaume d'Araluen. Les gens qui le rencontraient pour la première fois étaient souvent surpris de découvrir qu'il était en réalité plus petit que la moyenne.

— Par conséquent, il t'est impossible de te montrer à la hauteur. Mais n'oublie jamais que tu auras suivi l'enseignement d'un des meilleurs Rôdeurs qui soient. Et que tu auras eu la chance immense d'être à ses côtés pendant cinq ans. Il t'a appris à aborder toutes sortes de problèmes. Crois-moi, cela t'influencera dans tes choix. Une fois que tu seras en charge de ton propre fief, tu constateras que tu en sais beaucoup.

— Et... si je commets une erreur ?

Gilan rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— *Une* erreur ? Tu en auras de la chance ! Tu en feras des dizaines ! Les premiers temps, j'ai multiplié les erreurs ! Tu te tromperas souvent, bien entendu. Seulement, assure-toi de ne pas les répéter. Si tu rates tout, ne cherche pas à t'en cacher. Reconnais que tu t'es montré faillible, et cela te servira de leçon. On ne cesse jamais d'apprendre, tu sais. Ni moi, ni même Halt, ajouta-t-il avec sérieux.

Will le remercia d'un signe de tête. Il se sentait un peu mieux... Cependant, un doute subsistait.

— Tu ne me dis pas tout ça seulement pour me remonter le moral, n'est-ce pas ?

— Oh non, répliqua Gilan. Si tu ne me crois pas, demande à Halt. Il te racontera mes multiples bêtises. Il adore me les rappeler. À présent, allons voir de quoi ils sont en train de discuter, là-bas, dit-il en indiquant l'arrière du navire.

Sans lâcher les épaules de Will, Gilan le conduisit vers le petit groupe. Halt leva les yeux vers eux et parut deviner de quoi Gilan et

Will avaient pu bavarder.

— Où étiez-vous passés, tous les deux ? s'enquit-il d'un ton léger.

— On admirait la vue, répondit Gilan. Et puis, on s'est dit que tu avais peut-être besoin des conseils des deux personnes les plus avisées qui soient sur ce bateau.

Halt resta silencieux, mais haussa brusquement les sourcils – une mimique qui remplaçait n'importe quel long discours.



15

Le *Loup des Vents* se glissa dans l'étroite embouchure de la digue qui protégeait le port d'Al Shabah. Les rameurs étaient retournés à leur poste, depuis qu'on avait baissé la voile, maintenant ferlée. À un kilomètre environ des côtes, Svengal avait ordonné qu'on hisse le pavillon de Cassandra, qui flottait, agité par la brise venue des terres.

Les Arridiens ne reconnaîtraient peut-être pas le faucon rouge qui se détachait sur un fond blanc, mais l'ampleur et la forme seules du pavillon – d'une longueur de quatre mètres, il se rétrécissait pour se terminer par deux pans fendus – suffiraient à indiquer que le drakkar transportait une délégation royale ; au moins un ambassadeur, voire un souverain. En tout cas, les arrivants montraient clairement qu'ils n'avaient pas de velléités guerrières.

Les équipages de la bonne dizaine des navires marchands amarrés dans le port s'étaient pourtant armés et se tenaient le long du quai, prêts à riposter si les Skandiens tentaient d'attaquer. Dans cette partie du monde, leur réputation n'était plus à faire, et la présence d'un pavillon royal ne suffisait pas à apaiser la méfiance de ces hommes.

Le *Loup des Vents*, étroit, souple et menaçant, passa devant la première de ces embarcations, pareil à un loup se faufilant dans un troupeau de moutons.

— Joli comité d'accueil, fit observer Halt en indiquant le quai.

Des soldats, une cinquantaine peut-être, les y attendaient et, de temps à autre, leurs armes et leurs armures polies scintillaient au soleil. Une bannière verte brillait près d'eux – signe que le navire skandien était autorisé à s'approcher.

Svengal s'appuya sur la barre et le drakkar, grâce aux coups de rames des marins, s'avança en douceur vers l'intérieur du port.

— Je ferais mieux d'aller revêtir ma tenue officielle, déclara Cassandra.

Elle se glissa dans la petite cabine située à la poupe du bateau. Il était presque impossible d'y tenir debout, mais au moins, la jeune fille y trouvait un peu d'intimité. Elle en ressortit quelques minutes plus tard après avoir remplacé son gilet de cuir par un autre, en satin rouge magnifiquement brodé, qui lui arrivait presque aux genoux. Une petite broche en forme de faucon était épinglée à hauteur de sa poitrine, sur la gauche, et une large ceinture de cuir ceignait sa taille. Will remarqua que celle-ci était décorée de lanières de cuir qui s'entrelaçaient sur toute sa longueur. Cassandra avait gardé ses cuissardes et ses chausses, ainsi que la tunique blanche qu'elle portait sous son gilet.

Ses cheveux blonds, brossés à la va-vite, étaient coiffés d'un chapeau rouge, orné d'une plume de faucon, à bords étroits et pointus. Autour de son cou, elle avait passé un collier de perles grises, d'un marbre poli qui n'avait rien de précieux. Ce talisman devait sans doute lui porter chance, songea Will, qui ne l'avait jamais vu auparavant.

Cassandra ajusta son gilet pour faire disparaître quelques plis, puis s'éclaircit la voix.

— Est-ce que j'ai bonne allure ? demanda-t-elle à Halt.

Il acquiesça.

— Exactement ce qu'il faut : officielle et pratique à la fois.

Elle lui décocha un sourire fugace. Sa nervosité n'échappa pas au Rôdeur, qui reprit :

— Svengal et moi prendrons la parole. Il ne s'agit que d'officiers sans importance. Le capitaine du port et ses seconds, certainement. Votre tour viendra quand nous rencontrerons le Wakir. Pour le moment, contentez-vous d'afficher un air condescendant.

Un nouveau sourire éclaira le visage de la jeune fille ; puis, comprenant soudain que cela ne correspondait pas aux instructions de Halt, elle haussa les sourcils, leva le menton et redressa la tête de façon à regarder le Rôdeur de haut, d'un air impérieux.

— Comme ceci ? demanda-t-elle.

— Parfait, répondit-il, d'une voix dont l'amusement était à peine perceptible. À croire que cette arrogance est l'un de vos talents innés.

— Ne me fais pas sourire, ou je te ferai fouetter, répliqua-t-elle, impassible.

— Vous apprenez décidément un peu trop vite.

À cet instant, l'attention du Rôdeur se porta sur les manœuvres

du drakkar. Svengal, en excellent capitaine, s'y prit avec diligence. Au dernier moment, il lança un ordre à ses marins, qui se mirent à ramer avec vigueur vers l'arrière.

— On range les rames ! hurla-t-il.

Le navire poursuivit sa route sur quelques mètres supplémentaires, à un angle de trente-cinq degrés du quai. L'un des Skandiens lança un cordage depuis la proue. Un Arridien s'empessa de l'attraper et l'enroula autour d'un bollard, avant de tirer. L'opération se répéta à la poupe et, tandis que les hommes postés sur le quai amenaient le drakkar vers eux et resserraient les amarres à l'avant et à l'arrière, les Skandiens suspendaient des paniers d'osier à l'extérieur du bastingage, pour protéger la coque du quai cimenté. Alors que le *Loup des Vents* s'immobilisait le long de la jetée, le bastingage à environ un mètre au-dessous du quai, le navire gémit légèrement.

Cassandra s'apprêtait à débarquer quand Halt lui dit à voix basse :

— Restez où vous êtes. Il faut attendre qu'ils nous invitent à mettre pied à terre.

Les hommes en armes qu'ils avaient aperçus de loin formaient maintenant deux rangs le long de la jetée, face au drakkar, prêts à se servir de leurs boucliers, la main posée sur le pommeau de leurs épées. Un officier se détacha du rang et se dirigea vers le navire. Svengal le reconnut.

— C'est le p'tit coq nain qui nous a tendu une embuscade sur la grand-place de la cité, murmura-t-il – du moins avait-il essayé de s'exprimer à voix basse.

Halt dévisagea le capitaine avec ironie.

— Et je suis certain qu'il est ravi de t'entendre parler de lui dans ces termes.

Le grand guerrier fit halte à quelques pas de l'extrémité du quai. Le Rôdeur le scruta avec attention et conclut aussitôt qu'il faudrait compter avec lui. L'Arridien dégageait une assurance certaine, paisible, et Halt comprit qu'il n'était pas homme à bluffer ou à lancer des menaces en l'air. Le « petit coq » savait exactement ce qu'il faisait. Il serait indispensable de garder l'œil sur lui, songea le Rôdeur.

L'Arridien les salua selon la coutume en portant sa main droite à ses lèvres, puis à son front, et pour finir de nouveau à ses lèvres – des gestes nés d'un vieux dicton tribal que connaissait Halt : « Nous mangerons, nous réfléchirons, nous parlerons. »

L'étiquette voulait qu'on lui retourne ce salut mais Svengal, qui ne savait rien des mœurs de ce peuple, se contenta d'agiter vaguement

la main, un mouvement maladroit, comme une parodie du geste gracieux de l'officier.

— Tu es de retour, Skandien, constata celui-ci d'une voix posée, imperturbable, aux accents raffinés.

Visiblement, l'homme avait appris à se faire entendre sans avoir besoin de crier.

— J'suis venu chercher l'Oberjarl, annonça Svengal, auquel les subtilités de l'étiquette échappaient totalement.

Sans oublier qu'il n'aimait pas tourner autour du pot. L'Arridien sourit.

— Tu es Svengal, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est moi, rétorqua le capitaine non sans agressivité. Mais j'sais pas comment tu t'appelles.

Il se sentait mal à l'aise, à se tenir au-dessous de l'officier, obligé de lever les yeux vers lui. Il se demanda comment l'Arridien connaissait son nom, puis pensa qu'Erak avait dû le mentionner. Lors de leur rencontre précédente, les présentations n'avaient pas été faites. Du reste, Svengal et l'équipage avaient été emprisonnés à l'écart de l'Oberjarl jusqu'à ce qu'Erak fournisse des instructions à Svengal au sujet de la rançon.

— Je suis Seley el'then, précisa l'Arridien. Les étrangers trouvent souvent plus facile de simplifier mon nom, qu'ils prononcent alors Selethen. Je suis un capitaine de la Garde Arridienne.

— Eh bien... enchanté, répliqua Svengal, non sans brusquerie.

Il se souvenait de ce terme, appris lors de lointaines leçons de bonnes manières, quand il était encore jeune, et s'était dit qu'il était approprié à la situation. Le visage de Selethen demeura impassible, mais Will crut détecter l'ombre d'un sourire dans ses yeux sombres.

— Nous ne nous attendions pas à ce que vous reveniez aussi vite, reprit l'Arridien. Ni à ce que vous soyez ainsi accompagnés, ajouta-t-il avant d'indiquer le pavillon qui flottait nonchalamment dans la brise. Vous n'avez pas eu le temps de rentrer chez vous, je suppose ? D'ailleurs, à qui appartient ce drapeau ?

Halt comprit qu'il était temps de prendre le relais. Svengal avait beau être un navigateur hors pair, ses talents de négociateur laissaient à désirer – tout ce qu'il savait faire, c'était brandir une hache et pousser quelques hurlements. La situation requérait un peu plus de diplomatie.

— Le capitaine Svengal est un ami de la famille royale d'Araluen, déclara le Rôdeur en s'avancant et en rejetant son capuchon vers l'arrière pour révéler son visage. Et ce pavillon appartient à ma dame, ici présente.

Cassandra, voyant Halt la désigner, fit de son mieux pour paraître à la fois condescendante et indifférente. L'Arridien lui jeta un coup d'œil et la jeune fille jugea bon d'esquisser un petit mouvement hautain de la tête.

Selethen se tourna de nouveau vers Halt.

— Et que veut votre dame ?

— Ma dame est désireuse de négocier les termes de la libération de l'Oberjarl, expliqua Halt. Erak est lui aussi un ami proche de la famille royale d'Araluen.

Halt estimait qu'il valait mieux laisser l'Arridien deviner la véritable identité et le rang de Cassandra de lui-même. Du reste, il était inutile de révéler son titre à un simple officier.

Selethen réfléchit un instant. Manifestement, il ne s'était pas attendu au tour que prenaient les événements. Ses traits restèrent cependant indéchiffrables.

— Malheureusement, le Wakir est absent aujourd'hui, finit-il par répondre. Comme je vous l'ai déjà dit, votre arrivée est plutôt inopinée, ajouta-t-il en s'adressant cette fois à Svengal. Au moins...

— Au moins quoi ? demanda Svengal.

L'Arridien inclina la tête, comme pour s'excuser.

— Vous n'êtes pas allé rallier vos troupes afin de libérer votre Oberjarl par la force.

— L'idée m'a effleuré, avoua Svengal d'un ton bourru.

— Je n'en doute pas. Il m'est impossible d'organiser une rencontre avec le Wakir séance tenante. Je peux toutefois mettre à disposition de votre dame et de sa suite des appartements confortables jusqu'à demain.

Il désigna un bâtiment imposant de deux étages, un peu en retrait du quai. Contrairement aux entrepôts qui longeaient le port, l'édifice disposait de balcons ombragés ainsi que de larges portes et fenêtres.

— Mais l'équipage devra rester à bord. Je le regrette, précisa-t-il.

Son ton égal indiquait que c'était loin d'être le cas. Halt comprenait cette décision – quels citoyens auraient apprécié que trente Skandiens armés jusqu'aux dents s'installent dans leur ville ? Il était convaincu que les soldats arridiens demeureraient postés sur le quai, afin de garder l'œil sur les loups des mers.

— Ça m'convient, grommela Svengal.

Il était de toute façon hors de question de laisser son drakkar à la merci de n'importe qui, alors qu'il mouillait dans un port ennemi.

— Dans ce cas, si vous voulez bien me suivre ? reprit Selethen en pivotant sur ses talons.

— Capitaine Seley el'then ! l'appela Cassandra d'une voix

tranchante. Vous oubliez quelque chose, il me semble.

Il fit volte-face, impressionné par le ton autoritaire de la jeune fille, et par le fait qu'elle avait prononcé son nom à l'arridienne, sans l'écorcher, alors qu'elle ne l'avait entendu qu'une seule fois. Il s'inclina profondément.

— Ma Dame ?

Elle s'avança vers le bastingage, serra le poing droit et le tendit pour lui montrer la grosse chevalière qui ornait son index.

— Vous avez certainement besoin de communiquer mon sceau à votre Wakir, afin qu'il consente à me rencontrer ?

À nouveau, elle avait prononcé le terme arridien à la perfection, sans oublier le son légèrement guttural qui portait sur la dernière consonne de « Wakir ». Selethen opina du chef, comme pour s'excuser, et sortit des pans de son habit une petite boîte d'ébène luisant.

— Bien sûr, ma Dame, répondit-il.

Il donna la petite boîte à Halt, qui la fit passer à Cassandra. À l'intérieur, elle découvrit un peu de cire. Elle y pressa sa chevalière, laissant l'empreinte de son faucon. Puis elle referma le couvercle et rendit la boîte au Rôdeur, qui la passa de nouveau à Selethen. Celui-ci la rangea dans une petite bourse accrochée à sa taille.

— Puis-je à présent vous conduire à vos appartements ?

Halt et Gilan grimpèrent sur le quai et aidèrent la jeune fille à monter à son tour. Horace et Will les suivirent. Svengal, après avoir donné des instructions sommaires à Axel – « Laisse personne monter à bord ! » –, se hissa à son tour sur la jetée.

Selethen scruta les trois guerriers vêtus de capes grises et vertes, et ne manqua pas de remarquer les grands arcs qu'ils portaient en bandoulière.

« Bizarre, songea-t-il. Il faut que j'en apprenne davantage à leur sujet. »

Calmement, il lança un ordre ; une file de dix soldats se détacha du rang et se mit en marche en direction de la maison. Alors qu'Horace passait devant Selethen, les deux hommes se jaugèrent. Les larges épaules, les hanches étroites, la longue épée et le pas assuré du chevalier n'échappèrent pas à l'attention de l'Arridien.

« Au moins, je sais à quoi m'attendre avec celui-ci, pensa-t-il. Il ferait un ennemi dangereux. »

De son côté, Horace avait avisé la carrure musclée, les mouvements fluides et la longue épée recourbée de Selethen.

« Celui-là donnerait du fil à retordre à n'importe qui », se dit-il.

Tous deux avaient raison.



16

Cassandra et ses compagnons passèrent une nuit assez confortable dans la maison du port. Une douzaine de soldats arridiens montaient la garde à l'extérieur, mais les visiteurs étaient autorisés à quitter la demeure et à déambuler dans le voisinage s'ils le désiraient.

On leur servit des jus de fruits et de l'eau, ainsi que des plats succulents : des volailles froides accompagnées de salades et de sauces citronnées, et du pain plat.

— Pour des prisonniers, on est gâtés, déclara Horace en s'emparant d'une cuisse de poulet et en fourrant un gros morceau de pain dans sa bouche.

— Nous ne sommes pas leurs captifs, lui rappela Halt. Mais une délégation diplomatique.

— Oui, c'est vrai, acquiesça le chevalier en crachotant des miettes dans toutes les directions. Je l'oublie sans arrêt.

Le Rôdeur recula prudemment. Horace reporta son attention sur le plat de viande qu'il se mit à fouiller à pleines mains.

— Il n'y a plus de cuisses ? s'étonna-t-il.

— Non, à moins qu'on invente un poulet à quatre cuisses, rétorqua Will.

— Ce serait une belle idée. On devrait en parler à Maître Chubb !

Le jeune chevalier trouva enfin ce qu'il cherchait dans le plat et, sans perdre un instant, s'attaqua au bout de viande. Gilan l'observait avec curiosité.

— Je n'ai pas souvenir de t'avoir vu manger autant, en Celtica. Horace lui sourit.

— Normal, on n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent. Et puis, l'idée de voyager en compagnie de deux mystérieux Rôdeurs m'intimidait et me rendait plutôt nerveux.

— Ils ne t'intimident donc plus, maintenant ? lui demanda Cassandra d'un air amusé, tandis qu'elle coupait une pêche en quartiers.

— Pas le moins du monde, répondit-il, un grand sourire aux lèvres.

Horace se rappelait pourtant un temps où il perdait toute assurance quand il se retrouvait en présence de Rôdeurs – d'abord avec Will et Gilan, lors de leur périple en Celtica, puis en compagnie de Halt, quand ils avaient tous deux traversé Gallica. Étonnant de penser qu'ils étaient à présent ses amis les plus proches.

— Entre-temps, j'ai appris à les connaître, précisa-t-il. Et finalement, je trouve Halt aussi sympathique qu'un gros minou.

Will et Gilan essayèrent vainement d'étouffer un fou rire, tandis que le troisième Rôdeur levait un sourcil, les yeux braqués sur le jeune chevalier.

— Un gros minou, répéta-t-il.

Svengal, qui assistait non sans intérêt à cet échange, s'esclaffa sans aucune discrétion.

— J'dirais plutôt un vieux matou endurci ! s'exclama-t-il.

Halt décocha un regard foudroyant au Skandien, qui ne s'en formalisa nullement.

— Étant donné que vous avez décidé de vous payer ma tête, déclara le Rôdeur, je crois que je vais aller me coucher.

Sur ce, il quitta la pièce avec le peu de dignité qui lui restait – à dire vrai, pas beaucoup.

Le lendemain matin, le petit déjeuner leur fut apporté dans la cour intérieure de la maison, une heure après le lever sur soleil. Une brise venue de la mer avait rafraîchi l'air pendant la nuit, mais les voyageurs sentaient déjà la chaleur s'installer.

Sur les plateaux chargés de pain, de fruits coupés et de pichets, les trois Rôdeurs furent ravis de découvrir un récipient rempli de tisane.

— Enfin ! s'exclama Gilan en s'en versant une tasse.

Tandis qu'il ajoutait du sucre brun à ce breuvage, Halt et Will s'empressèrent de se servir à leur tour. Cassandra leva les yeux au ciel.

— Si quelqu'un cherchait à vous capturer, il lui suffirait de tisane

pour vous appâter, fit-elle observer.

— Et nous nous ferions piéger avec plaisir ! répondit Will.

— Vous avez bien dormi ? demanda alors Halt en posant ses pieds bottés sur la table basse, devant lui.

En réalité, tous avaient eu le sommeil agité, trop habitués qu'ils étaient à sentir le roulis des vagues sous eux. Les matelas étaient pourtant confortables et les chambres fraîches et bien aérées.

Un instant plus tard, un serviteur entra et s'inclina devant Halt.

— Le capitaine Seley el'then est ici, messire.

— Fais-le entrer, répondit le Rôdeur en ôtant ses pieds de la table et en se redressant pour accueillir l'Arridien.

Celui-ci, en pénétrant dans la cour, répéta le salut qu'il leur avait adressé la veille.

— Bonjour ma Dame, messires. Tout est à votre convenance ?

Halt le salua de la même manière et fit signe à l'officier de s'asseoir parmi eux.

— Tout est parfait. Voulez-vous partager notre repas ?

— Je regrette, le devoir m'appelle. Nous avons donné de quoi manger à vos hommes, ajouta-t-il en s'adressant à Svengal.

Le Skandien le remercia sur un ton bourru. La veille au soir, il était allé vérifier si tout se passait bien sur le drakkar et si les Arridiens prenaient soin de son équipage. Ces derniers avaient leurs propres réserves de victuailles à bord, mais le capitaine estimait qu'il revenait aux Arridiens de les approvisionner, puisqu'ils appartenaient à la délégation officielle.

— Son Excellence le Wakir sera ravi de vous recevoir à la dixième heure du jour, reprit Selethen en se tournant de nouveau vers Cassandra.

La jeune fille lança un coup d'œil hésitant à Halt, qui lui fit un signe discret de la main.

— Cela nous convient, répondit-elle.

L'officier sourit et se mit au garde-à-vous.

— Je vous escorterai jusqu'à lui. Je reviendrai quinze minutes avant la dixième heure. Soyez alors prêts à me suivre.

Cassandra resta silencieuse et détourna le regard avec indifférence. Une princesse royale n'avait pas d'ordre à recevoir, comprit Will.

— Nous serons prêts, répliqua Halt.

Selethen et lui échangèrent de nouveau le bref salut arridien et l'officier recula de quelques pas avant de quitter la cour. Horace, de son côté, admirait la façon qu'avait Halt de s'accommoder de semblables situations. Quand Will et lui retournèrent dans la chambre

qu'ils partageaient, il en fit part à son compagnon et fut surpris de sa réaction.

— Je suis au courant, murmura Will d'un ton sinistre. Halt est étonnant. Il sait toujours quoi dire et quoi faire, en toute circonstance.

Intrigué, Horace le dévisagea sans comprendre pourquoi l'apprenti Rôdeur paraissait aussi morose. Il ignorait que son ami ne cessait de se comparer à son Maître – une comparaison qui le déprimait. Et, une nouvelle fois, Will se demanda s'il parviendrait à se montrer à la hauteur sans Halt.

Un quart d'heure avant le retour prévu de Selethen, Halt convoqua Gilan et Will dans sa chambre.

Les deux jeunes gens, perplexes, se demandaient ce que le Rôdeur leur préparait : ils ne furent pas déçus.

— Posez vos capes ici, ordonna Halt, qui ne portait pas la sienne. Elles sont faites pour le climat d'Araluen, pas pour celui d'Arrida. Par ailleurs, il y a peu de verdure ou de forêts dans les environs.

En effet, les capes mouchetées de gris-vert étaient conçues pour que les Rôdeurs puissent se fondre dans les couleurs du paysage de leur pays si fertile, et non dans celles du territoire d'Arrida, desséché et brûlé par le soleil. Will était cependant attaché à cette pièce de son équipement et ce fut à contrecœur qu'il s'en sépara.

Halt ouvrit un sac et en sortit un vêtement plié qu'il tendit à Gilan. C'était une cape, identique à celle d'un Rôdeur, mais tachetée de brun clair et de beige. Quand Will reçut la sienne des mains de Halt, il remarqua qu'elle était en lin grossier, et non en laine.

— Elle sera plus légère à porter, précisa Halt. Par ailleurs, nous passerons inaperçus avec ces teintes.

Gilan avait déjà mis sa cape. Il l'examina, impressionné. Elle était décidément plus confortable que le lourd vêtement qu'il venait de poser sur une chaise. Will plaça la sienne sur ses épaules et retrouva avec plaisir le sentiment de sécurité et l'assurance qu'il éprouvait dès qu'il était vêtu de sa cape.

— Où les avez-vous trouvées ? demanda-t-il à Halt.

— Certains Rôdeurs ont déjà visité ces régions, tu sais. Et dès que Crowley a appris que nous allions en Arrida, il a fait couper ces capes par des tailleurs du château d'Araluen.

Il patienta tandis que Gilan et Will continuaient d'admirer les couleurs inhabituelles de leur nouveau vêtement tout en les drapant avec dextérité autour d'eux.

— Très bien, mesdemoiselles, finit-il par dire. Quand vous aurez terminé votre défilé de mode, nous pourrons peut-être aller saluer ce Wakir !



17

Escorté par une douzaine de gardes arridiens, le petit groupe suivit Selethen jusqu'au cœur de la ville, où était situé le *khadif*, la résidence officielle du Wakir. À mesure qu'ils s'éloignaient du bord de mer et de la brise marine, la température commençait à grimper. Une chaleur sèche, pesante, s'installait peu à peu. Les Rôdeurs étaient contents de porter leur nouvelle cape.

Tous trois, de même que Cassandra et Horace, regardaient droit devant eux, avec dignité, comme il seyait aux membres d'une délégation diplomatique. Svengal, en revanche, ne se préoccupait guère de l'étiquette : il jetait des coups d'œil pleins de curiosité autour de lui, essayant de s'imprégner de l'atmosphère de la cité. Il se souvenait de son arrivée à Al Shabah, quelques semaines plus tôt, en compagnie d'Erak. Leurs hommes et eux avaient débouché sur la place par une autre voie, mais la rue étroite, flanquée de maisons blanches, qu'ils remontaient à présent ressemblait en tous points à celle qu'il avait empruntée avec l'Oberjarl. De temps à autre, il voyait un visage apparaître en haut d'un toit en terrasse – un habitant que les bruits de pas des soldats et des voyageurs avaient sans nul doute intrigué.

Au passage, il examina les bâtiments plus attentivement. De rares fenêtres donnaient sur la rue. Il commençait à comprendre pourquoi : les maisons arridiennes étaient conçues pour échapper du mieux possible à la chaleur et c'était dans les cours intérieures ombragées que leurs occupants pouvaient se détendre.

Alors qu'ils arrivaient sur la place, Svengal remarqua les palissades de bois, plaquées contre les murs, de chaque côté de la rue.

Une installation permanente, manifestement. Dommage qu'il ne les ait pas vues la première fois, songea-t-il, et qu'il n'ait pas deviné à quoi elles pouvaient servir.

En traversant la place, le Skandien s'aperçut que la fontaine était en marche, cette fois. Étonnant comme le son de l'eau qui coule peut procurer une impression de fraîcheur, pensa-t-il. Il s'apprêtait à partager cette idée avec ses compagnons quand, pour la première fois, il s'aperçut qu'ils avaient tous l'air impassible, solennel. Il se dit alors que le moment n'était peut-être pas aux bavardages inutiles.

Ils grimpèrent le perron ombragé du *khadif*, dont la porte massive, ornée de bronze, était ouverte. Selethen s'écarta pour les laisser passer, tandis que les gardes se déployaient de chaque côté de l'entrée.

Cassandra pénétra la première dans le bâtiment, suivie de près par Halt. Gilan, Will et Horace avancèrent ensemble, et Svengal s'empessa de les rejoindre.

— C'est un sacré endroit, qu'ils ont là, fit-il observer.

Le jeune chevalier lui sourit.

Après l'éclat lumineux du soleil, l'intérieur du *khadif* leur parut plongé dans la pénombre et il fallut aux visiteurs quelques secondes pour s'y habituer. Au moins, il y faisait frais, songea Svengal avec plaisir.

Ils étaient seuls dans ce qui devait être la salle des audiences. Tout autour, ils aperçurent des portes donnant sur d'autres pièces, où s'ouvraient d'autres portes encore. Des galeries surplombaient la salle, haute de deux étages. Dans le plafond voûté, de petites ouvertures vitrées habilement conçues permettaient à la lumière, mais non à la chaleur, d'entrer.

Les murs étaient peints en blanc, et le sol couvert de mosaïques aux motifs complexes où dominait la couleur bleue, qui contribuait à la sensation de fraîcheur qui baignait la salle.

Face à eux, un haut fauteuil de bois sculpté et richement peint en rouge et or se dressait sur une petite estrade, flanquée de quelques bancs de bois sans doute réservés à ceux qui venaient solliciter une audience auprès du Wakir.

Cassandra s'immobilisa à quelques pas du seuil, sans se tourner vers Halt – elle n'aurait pas commis cette erreur. Il lui fallait afficher de l'assurance et montrer que c'était elle qui dirigeait cette mission, au cas où quelqu'un les aurait surveillés. Si le Rôdeur souhaitait lui donner un conseil, il saurait le faire de manière discrète. Ses compagnons s'arrêtèrent à leur tour et Halt se plaça à la droite de la jeune fille. Selethen s'approcha d'elle.

— Le Wakir sera là dans quelques instants, lui dit-il posément.

— Nous nous avancerons quand il sera installé, déclara Cassandra d'une voix claire et sonore.

Will perçut le léger signe de tête de Halt, indiquant que celui-ci approuvait la conduite empreinte de dignité de la princesse. Dans ce genre de situation, il était en effet essentiel de suivre le protocole. Lors de leur voyage en mer, ils avaient évoqué le système hiérarchique d'Arrida : le Wakir, un édile local qui régnait sur la province d'Al Shabah, rendait des comptes à l'Emrikir, le souverain du pays. Le premier était donc l'équivalent d'un baron et comme la province d'Al Shabah était assez vaste, il avait un rôle important.

Mais Cassandra, en tant que princesse royale, était supérieure en rang à n'importe quel gouverneur et il aurait été inconvenant qu'elle attende devant le fauteuil du Wakir, qui prenait son temps pour faire son entrée. Son choix de s'immobiliser sur le seuil était un compromis qui n'offenserait ni sa dignité, ni celle du Wakir. Halt jeta un coup d'œil à Selethen et crut voir dans les yeux de l'Arridien une lueur d'approbation. Il songea que l'assurance et la vaillance de Cassandra étaient délibérément mises à l'épreuve – ce qui présageait d'autres tests à venir.

— Je vais informer son Excellence, dit l'officier arridien.

Cette fois, alors qu'il quittait la salle, le Rôdeur fut certain d'entrevoir un léger sourire sur son visage au teint sombre. Halt profita de son absence pour féliciter Cassandra.

— Bien joué, chuchota-t-il.

— Je ne savais pas vraiment comment me comporter, avoua-t-elle.

— Fiez-vous à votre instinct, répondit-il, toujours à voix basse.

Elle savait comment gérer ce genre de circonstances avec naturel, comprit-il. Non seulement elle avait passé des années au côté de Duncan, mais elle était vive d'esprit.

— Et si vous êtes dans le doute, ajouta-t-il, affichez une mine condescendante.

— Ne me fais pas rire, Halt, murmura-t-elle. Je suis déjà assez nerveuse.

— Vous vous en sortez très bien.

Au même moment, une porte s'ouvrit au fond de la salle, sur la gauche, et une demi-douzaine d'hommes entrèrent, menés par un homme qui ne pouvait être que le Wakir. À sa vue, Will fut fort déçu. Pour l'instant, il n'avait rencontré que Selethen et ses soldats : tous grands et élancés, ils donnaient l'impression d'être des guerriers chevronnés. En revanche, le Wakir, qui ressemblait à un employé, lui

rappela Borsa – son ennemi juré –, l'intendant qui sévissait à la cour d'Erak.

Le Wakir était beaucoup plus petit que les soldats qui l'entouraient. Il faisait même près de deux têtes de moins que Selethen. Sans oublier qu'il était bedonnant – ou plus exactement très corpulent, rectifia Will –, chose que son habit flottant ne pouvait dissimuler. Sous son turban, son visage épais, que complétait un nez épaté, semblait avoir été hâtivement moulé dans de l'argile molle. Il regarda autour de lui avec hésitation, aperçut la délégation sur le seuil de la salle, se gratta le derrière et prit place sur le fauteuil sculpté. Il dut s'asseoir tout au bord pour que ses pieds puissent toucher le sol, sans pendre à cinq centimètres au-dessus du plancher ciré de l'estrade.

— Un vrai géant, marmonna Horace.

— Tais-toi, lui ordonna Halt, les dents serrées.

— Ça suffit, les enfants, chuchota Cassandra d'un ton moqueur mais autoritaire.

Will la regarda avec admiration. Elle se tenait bien droite, avec aplomb et détermination, pensa-t-il, comme si elle possédait ces qualités de naissance. L'espace d'un instant, il se rappela à quel point il en était lui-même dépourvu...

La jeune fille s'avança en direction de l'estrade et tous la suivirent, l'écho de leur pas résonnant sur le sol de mosaïque. Elle s'arrêta devant le Wakir et Selethen se plaça entre eux.

— Votre Excellence, permettez-moi de vous présenter la délégation de la princesse Cassandra, du royaume d'Araluen. Princesse, voici son Excellence Aman Sh'ubdel, Wakir et gouverneur de la province d'Al Shabah.

L'étiquette voulait qu'une femme fasse la révérence dans ce genre de situation, ainsi que messire Anthony le lui avait expliqué – mais Cassandra lui avait répondu qu'elle n'en ferait rien. La jeune fille se contenta d'incliner la tête pendant quelques secondes.

— Excellence, dit-elle avant de relever les yeux.

Le Wakir lui fit signe d'approcher.

— Je vous en prie, ma Dame, asseyez-vous.

Cassandra s'immobilisa brusquement, les sourcils froncés.

— Je suis la princesse royale d'Araluen, Excellence. Aussi me nomme-t-on « Altesse », ou, si cela est indigne de vous, « Princesse Cassandra ».

« Elle est douée », songea Halt, impassible. Quant au Wakir, cette réaction parut le troubler. Il jeta un coup d'œil sur le côté et, l'espace d'une seconde, Cassandra eut l'impression qu'il cherchait un conseil auprès de Selethen.

— Évidemment ! finit-il par s'exclamer en agitant la main. Ma langue a fourché. Toutes mes excuses, Princesse... euh, Altesse. Je vous en prie, asseyez-vous avec moi, ajouta-t-il maladroitement.

Un bref instant, la jeune fille eut du mal à garder son sérieux – elle se demandait comment il réagirait si elle le prenait au mot et allait s'asseoir sur ses genoux. Elle comprit que cette soudaine envie de rire était aussi à mettre sur le compte de sa propre nervosité. Son hésitation, cependant, fut utile : le Wakir y vit un autre signe de mécontentement. Il se leva de son fauteuil avec gaucherie – sa petite taille l'obligeant à bondir sur l'estrade. Will réprima un sourire. Lui-même ayant toujours été entouré de gens plus grands, il était heureux de voir quelqu'un d'autre en souffrir.

— Asseyez-vous, Altesse ! répéta le Wakir.

Cassandra acquiesça et s'installa avec grâce sur un banc splendidement capitonné que Selethen venait de placer devant elle. Le Wakir grimpa de nouveau sur son siège, non sans mal, jeta un autre regard sur le côté, puis se passa nerveusement la langue sur les lèvres. La jeune fille décida alors de prendre les choses en main.

— Nous sommes venus négocier la rançon de notre ami Erak, Oberjarl de Skandie, commença-t-elle d'une voix forte et limpide. Nous avons cru comprendre que vous aviez déjà demandé une somme précise ?

— En effet, répondit le petit homme. Une somme d'un montant de...

Il hésita et, encore une fois, cilla nerveusement. Il semblait si peu sûr de lui, songea Cassandra.

— ... Quatre-vingt mille écus d'argent, termina-t-il d'une voix plus décidée.

— C'est trop, répliqua-t-elle avec fermeté.

Le Wakir sursauta, surpris.

— Trop ? répéta-t-il.

La jeune fille hocha la tête. Elle n'avait pas oublié les conseils de messire Anthony : « Ils s'attendent à ce que vous marchandiez. Sinon, vous risqueriez de les offenser. »

— Nous vous offrons cinquante mille écus, déclara-t-elle calmement.

Le petit homme s'agita sur son fauteuil en remuant les mains.

— Mais c'est...

— Notre offre, insista-t-elle.

Le Wakir se caressa le menton en tirant la peau flasque de son cou. Puis il afficha un air rusé.

— Je vois, Altesse. Cependant, avez-vous seulement les moyens

de déboursier cette somme minime ? Comment saurais-je que vous en avez l'autorisation ?

— Vous avez mon sceau, répondit Cassandra.

La petite boîte remplie de cire reposait en effet sur une table basse, près du Wakir. Il s'en empara et l'ouvrit.

— Ah oui, votre sceau... dit-il en l'examinant.

— Qui m'identifie comme la princesse Cassandra d'Araluen.

Halt, qui l'écoutait avec attention, crut détecter une trace de soupçon dans sa voix.

— C'est ce que vous affirmez, reprit le Wakir. Mais ce sceau pourrait appartenir à... n'importe qui, ajouta-t-il en parcourant la salle du regard.

Les pensées se bousculèrent dans l'esprit de Cassandra. Elle n'ignorait pas que chaque pays conservait un registre des sceaux officiels et que le royaume d'Araluen avait communiqué le sien à l'administration arridienne. Avant leur départ, Duncan et Anthony lui avaient certifié que lors du dernier échange qu'ils avaient eu avec Arrida, six mois plus tôt, son sceau à elle avait bien été associé à celui de son père. Le Wakir aurait dû le savoir...

Elle se releva brusquement et se tourna vers ses cinq compagnons.

— Partons, annonça-t-elle sèchement.

Sans hésiter, elle se dirigea vers la sortie. Horace, Svengal et les trois Rôleurs s'empressèrent de la suivre. Derrière eux, près de l'estrade, les Arridiens s'agitaient. Will leur jeta un coup d'œil et vit que le Wakir, debout, faisait de grands signes à Selethen. Celui s'écria, les mains tendues, comme en imploration :

— Princesse Cassandra ! Attendez, je vous en prie !

La jeune fille fit volte-face.

— Attendre ? s'étonna-t-elle. Pour être encore insultée ? Vous m'avez présenté un imposteur. Je patienterai dans la maison du port jusqu'à la prochaine marée. Si d'ici là, le véritable Wakir ne s'est pas fait connaître, nous quitterons Al Shabah.

Selethen parut hésiter, puis ses épaules se relâchèrent et un sourire de regret s'afficha sur son visage.

— Toutes mes excuses, Votre Altesse, dit-il avant de s'adresser au petit homme corpulent, debout sur l'estrade. Merci, Aman. Tu as fait de ton mieux.

— Je suis désolé, Excellence, répondit celui-ci d'un air contrit. J'ai été pris de court.

Les soupçons qui avaient germé dans l'esprit de Cassandra se confirmaient.

— Excellence ? répéta-t-elle en fixant Selethen.

— Aman est mon intendant. Et, comme vous venez de le deviner, je suis le Wakir d'Al Shabah. À présent, vous devriez revenir vous asseoir afin que nous puissions sérieusement commencer ces négociations.

La jeune fille était indécise. Devait-elle s'offusquer de ce qui venait de se passer ? Puis elle pensa à Erak : le moindre retard dans la remise de la rançon lui serait dommageable.

— Très bien, répondit-elle en retournant près de l'estrade.

Ses compagnons l'imitèrent. Horace se pencha vers Will et chuchota à son oreille :

— Elle est vraiment douée, non ?



18

Selethen les conduisit dans une salle plus petite, meublée d'une large table basse entourée de coussins épais et confortables. Des fenêtres cintrées, dépourvues de vitres, donnaient sur une véranda ombragée, et un immense éventail qui s'agitait en hauteur, activé par un serviteur invisible, apportait de la fraîcheur dans la pièce.

Le Wakir leur fit signe de s'asseoir. Cette fois, il prit place parmi ses invités, et non sur un siège surélevé. Deux soldats se postèrent devant la porte, impassibles. Au signal de l'un d'eux, un serviteur entra et plaça des coupes de fruits sur la table, ainsi qu'un pichet de tisane et des tasses. À la vue des trois Rôdeurs, dont les regards s'étaient soudain illuminés, Cassandra réprima un sourire.

— Toutes mes excuses pour la petite scène qui vient de se jouer, commença Selethen d'un ton suave.

Il paraissait légèrement amusé – ce qui n'était pas le cas de la princesse.

— Était-ce vraiment indispensable ? demanda-t-elle avec froideur.

— Je crains que oui, Votre Altesse. Comprenez-moi, je devais m'assurer que je traitais avec une personne qui avait les pleins pouvoirs pour négocier. Après tout, je m'attendais à ce que Svengal ne revienne pas avant plusieurs mois, avec la rançon. J'ai donc été fort surpris de voir surgir si vite une délégation d'Araluen, déclarant agir pour le compte des Skandiens. Autant vous l'avouer : j'ai pensé que c'était peut-être un piège.

— Vous aviez mon sceau, pourtant. Une preuve suffisante, me semble-t-il.

Il s'agissait d'un constat, non d'une question. Selethen, pensif, baissa la tête.

— J'ai bien entendu reconnu le sceau, mais je ne savais rien de celle qui le portait. Il arrive qu'un sceau soit volé, voire copié. J'avais besoin d'être certain de votre véritable identité. Voilà pourquoi j'ai demandé à Aman de prendre temporairement ma place. Je me doutais que vous éventeriez la supercherie. Si vous aviez cherché à ruser avec moi, vous auriez continué de jouer le jeu. En revanche, seule une vraie princesse pouvait avoir le courage et la dignité de dévoiler ce stratagème et de quitter la salle.

Il sourit et regarda Halt.

— Votre maîtresse a beaucoup d'aplomb, ajouta-t-il. Elle ferait une grande Arridienne.

— Elle est déjà une grande princesse d'Araluen, répliqua le Rôdeur.

Selethen acquiesça, puis se frotta les mains, un grand sourire aux lèvres.

— À présent, entamons ces négociations, voulez-vous ?

Le marchandage dura une bonne partie de la matinée. Selethen tenait à ses quatre-vingt mille écus. Quand Cassandra lui offrit d'abord quarante-cinq mille, il la regarda d'un air offensé, en faisant observer qu'une heure plus tôt, elle avait proposé cinquante mille. La jeune fille rétorqua que sa dignité avait été offensée et qu'elle devait réduire son offre.

Puis le Wakir expliqua que garder Erak prisonnier avait déjà coûté beaucoup à sa province.

— Nos soldats auraient pu être employés d'autre manière, précisa-t-il. Les Tualaghi, ces bandits, ne cessent de piller nos villages.

Une information qui piqua aussitôt la curiosité de Halt. D'après les dires de Crowley, les Tualaghi, une tribu du désert, avaient été refoulés avec succès. Apparemment, si on en croyait le Wakir, ils avaient repris leurs attaques. À moins que Selethen n'ait inventé cet argument.

Cassandra exprima sa sympathie, même s'il était clair, à son ton, qu'elle ne s'en souciait nullement. Elle riposta en mentionnant le coût de leur voyage jusqu'en Arrida.

— Par ailleurs, rares sont les expéditions qui jouissent de la présence de trois Rôdeurs. Leurs talents sont très demandés à Araluen.

Ce fut au tour de Selethen de réagir avec curiosité. Il s'était douté

que ces hommes vêtus de capes avaient une fonction particulière. À première vue, ils auraient pu passer pour des chasseurs ou de simples archers. Une idée que contredisaient cependant la détermination qu'ils affichaient et le ton autoritaire du plus âgé – celui qui conseillait la princesse. Des Rôleurs. Il avait déjà entendu ce terme. Des bruits couraient à leur sujet, colportés par des navigateurs qui avaient déjà visité le royaume d'Araluen. Des rumeurs vagues et sans fondements, et sans nul doute exagérées. Mais suffisantes pour l'inciter à scruter les trois hommes avec davantage d'intérêt.

Selethen poursuivit malgré tout le marchandage – détaillant les coûts, les dommages et les intérêts qu'il s'estimait en droit d'exiger.

— N'oubliez pas que votre allié skandien est venu ici avec la ferme intention de piller Al Shabah.

Le fait de désigner Erak comme « allié » sous-entendait plus ou moins que le royaume d'Araluen approuvait tacitement les agissements de l'Oberjarl. D'un point de vue moral, cela donnait de la supériorité aux arguments du Wakir.

— Voilà pourquoi il nous faut ajouter une pénalité, précisa Selethen.

Cassandra fut contrainte de reconnaître qu'il n'avait pas tort. Elle fit cependant remarquer que la ville n'avait pas été pillée, en acceptant toutefois de monter son offre à cinquante-cinq mille écus – car le Wakir avait marqué un point, elle le savait. Il répondit qu'il pourrait envisager de libérer Erak contre une rançon de soixante-dix mille écus – ou du moins, que cela demandait réflexion.

Et ainsi de suite. À l'évidence, Selethen prenait plaisir à négocier ainsi. Le marchandage était une pratique fort appréciée des Arridiens et, au bout d'un moment, Cassandra s'aperçut, non sans surprise, que ces discussions ne lui déplaisaient pas le moins du monde. Son adversaire était un homme charmant et amical, et il était impossible de lui tenir rigueur de quoi que ce soit. Du reste, il fallait avouer qu'il était très agréable à regarder, d'une beauté exotique, avec son allure d'aventurier.

Ils finirent par se mettre provisoirement d'accord sur la somme de soixante-six mille quatre cent huit écus d'argent, que le Conseil Silasien prélèverait sur le compte du royaume d'Araluen. Les quatre cent huit écus avaient été ajoutés pour compenser la commission des Silasiens, dont Selethen s'était plaint. Le fait que la livraison de la rançon soit garantie l'obligea à baisser un peu ce montant.

Il inscrivit la somme finale sur un parchemin et hocha la tête à plusieurs reprises.

— Laissez-moi une heure pour réfléchir.

Il se releva en offrant sa main à la princesse, qui l'accepta avec plaisir – même si elle n'avait pas vraiment besoin d'aide pour se redresser, étant aussi souple et agile qu'un chat. Elle s'aperçut qu'Horace fronçait légèrement des sourcils, ce qui l'amusa. « Une jeune fille a le droit d'avoir autant d'admirateurs qu'elle le souhaite », songea-t-elle. En revanche, Will resta impassible lorsqu'elle garda la main du Wakir dans la sienne un peu plus longtemps que ne le dictait la politesse. Puis elle se rappela qu'un Rôdeur était entraîné à se montrer imperturbable. « Alors qu'il doit être rongé de jalousie », pensa-t-elle.

Les autres se levèrent à leur tour.

— Je vais vous faire escorter jusqu'à la maison du port, annonça le Wakir. Je vous informerai de ma réponse dans une heure.

Cassandra devinait qu'il accepterait la proposition. Elle inclina la tête avec un sourire.

— Merci, Excellence. J'ai hâte de la connaître.

De retour dans la maison, ils s'installèrent dans la cour intérieure. Svengal secouait la tête avec impatience.

— À quoi ça rime, tous ces bavardages ? On sait qu'il va accepter. Il sait qu'on est d'accord. Pourquoi ne pas en terminer au plus vite ?

— Ce genre de délai est chose courante quand on négocie avec les Arridiens, expliqua Halt. C'est une sorte de compliment : ils vous font entendre que vous vous êtes montré si coriace en affaire qu'ils ne peuvent accepter sur-le-champ, qu'ils doivent afficher une certaine réticence. Ils apprécient ces subtilités.

Svengal poussa un grognement. À l'instar de la plupart de ses compatriotes, il privilégiait les approches directes : les méandres de la diplomatie le laissaient de glace.

— Justement, j'ai beaucoup aimé sa subtilité, quand il a laissé entendre que nous cautionnions plus ou moins les pillages des Skandiens, intervint Gilan avec un sourire.

Halt acquiesça.

Svengal, qui non seulement en avait déjà assez de perdre ainsi son temps mais s'ennuyait à mourir, vit là l'occasion rêvée d'une petite querelle.

— Dans un sens, il a pas tort, déclara-t-il. C'est en partie d votre faute, tout ça.

— De notre faute ? répéta Halt en se penchant vers le Skandien. Celui-ci fit un geste vague de la main.

— Ben oui. Après tout, si vous nous aviez pas interdit d'aller piller les côtes d'Araluen, on s'rait jamais v'nus en Arrida.

— Excuse-moi, mais je ne suis pas d'accord, intervint Cassandra. Tu ne peux reprocher à Araluen le fait qu'Erak ait l'habitude de débarquer sur une plage en brandissant une hache pour s'emparer de tout ce qui a un peu de valeur, n'est-ce pas ?

Puis, s'apercevant qu'elle s'était peut-être montrée un peu dure avec lui, elle ajouta :

— Sans vouloir te vexer, Svengal.

— Y'a pas d'mal, répondit-il avec un haussement d'épaules. En fait, c'est une description assez fidèle de l'Oberjarl. Seulement...

Il fut interrompu par un serviteur qui les informa que le Wakir était là. Celui-ci entra aussitôt.

— C'est d'accord, Altesse, annonça-t-il.

— C'est une merveilleuse nouvelle, Excellence, dit Cassandra. J'ai dans mes bagages un document qui permettra le transfert de la rançon via le Conseil Silasien. Il me suffira d'y ajouter mon sceau et le montant de la rançon. Nous pouvons nous en occuper séance tenante.

— Quand cela vous conviendra, Votre Altesse. Il n'y a pas d'urgence.

Par chance, les deux parties n'auraient aucune difficulté à s'entendre sur le document destiné au Conseil Silasien : le langage écrit avait beau être différent à Araluen et en Arrida, les deux nations utilisaient le même système numérique.

— Je suis certain qu'Erak ne serait pas de cet avis, répondit Halt. Quand pourrons-nous le voir afin de lui annoncer la bonne nouvelle ?

Selethen hésita.

— Ah... oui. Nous vous l'amènerons, finit-il par répliquer.

— Aujourd'hui ?

— Cela prendra peut-être un petit peu plus de temps...

— C'est-à-dire ? insista le Rôdeur en fixant l'Arridien d'un air méfiant.

Selethen lui adressa un sourire désarmant, qui n'eut aucun effet sur Halt.

— Quatre jours ? Cinq, tout au plus...

Cassandra et Halt échangèrent un regard exaspéré.

— Où se trouve-t-il, exactement ? demanda alors la princesse d'une voix tranchante.

Le sourire du Wakir s'évanouit.

— À Mararoc, à quatre jours de chevauchée dans les terres.



19

— **Q**uand aviez-vous l'intention de nous en informer ? demanda Halt d'une voix qui paraissait calme.

— Une fois le marché conclu, répondit Selethen. Je l'ai fait emmener il y a trois jours, quand nous avons aperçu votre navire au loin. Je ne savais pas si nous parviendrions à un accord et, dans ce cas, je voulais que le prisonnier soit éloigné, afin que son équipage ne cherche pas à nous attaquer sournoisement pour le sauver. Sans vouloir te vexer, ajouta-t-il en se tournant vers Svengal.

Le Skandien prit une profonde inspiration, puis expira très lentement. À l'évidence, il fournissait un gros effort pour contrôler ses émotions.

— Vous savez, un d'ces jours, je vais vraiment finir par m'fâcher si les gens continuent de m'insulter ainsi. Et là, ça risque de très mal se passer. Quand un Skandien est offensé, ça s'régle à la hache.

Selethen inclina la tête.

— Dans ce cas, accepte mes excuses les plus sincères. Quoi qu'il en soit, je vais envoyer un messenger à Mararoc et leur faire savoir que le captif doit être ramené immédiatement à Al Shabah. Dès que le document silasien sera marqué de votre sceau.

— Oh non, certainement pas, répliqua aussitôt la jeune fille. Je refuse de donner l'autorisation de vous verser près de soixante-dix mille écus avant d'avoir vu la marchandise.

Un instant, elle fut tentée de s'excuser auprès de Svengal – l'Oberjarl n'était pas exactement une marchandise comme les autres –, puis elle se ravisa en se souvenant de ses récents propos.

Ils étaient dans une impasse. Selethen ne voulait pas ramener Erak à Al Shabah tant qu'il n'aurait pas la garantie d'obtenir l'argent. De même, Cassandra n'avait nulle intention de lui donner cette garantie tant qu'elle n'aurait pas l'assurance que le Skandien était indemne. Les deux négociateurs se fixaient avec obstination.

Will finit par rompre le silence.

— Et si nous allions le chercher nous-mêmes à Mararoc ? proposa-t-il à Selethen. La princesse pourra ainsi vérifier qu'Erak va bien et ensuite vous donner le bon de garantie du Conseil Silasien.

Cassandra et l'Arridien se tournèrent tous deux vers Halt et l'interrogèrent du regard.

— Je crois que c'est une bonne idée, répondit celui-ci.

Un compromis équitable, en effet. En outre, Halt voyait des avantages à ce déplacement : rares étaient les gens d'Araluen qui s'étaient déjà aventurés dans les terres, à plus d'un kilomètre des côtes, et la soif de connaissance d'un Rôdeur était insatiable.

— J'imagine que vous assurerez la sécurité de la princesse ? ajouta-t-il en s'adressant au Wakir.

— Nous aurons une escorte de cinquante hommes, affirma celui-ci.

— Et mon équipage ? intervint Svengal. Après tout, ils ont juré de protéger la princesse.

— Non, répliqua Selethen avec fermeté. Je ne peux autoriser une force armée étrangère à pénétrer en Arrida.

— J'ai seulement trente guerriers, rétorqua Svengal d'un air ingénu.

L'Arridien eut un sourire sombre.

— Une troupe de trente Skandiens équivaut à une petite armée, fit-il observer.

À ces mots, le capitaine du *Loup des Vents* sourit avec modestie.

— C'est impossible, répéta Selethen en se tournant cette fois vers Halt.

Ce dernier acquiesça.

— Il a raison, Svengal. Tu n'autoriserai pas une centaine de guerriers arridiens à se balader où bon leur semble en Skandie, n'est-ce pas ?

Svengal mâchouilla sa moustache d'un air pensif, puis parut hésiter. Pour finir de le convaincre, Halt ajouta :

— Et puis je crois que la princesse n'aura rien à craindre, accompagnée de nous cinq, ainsi que de Selethen et de ses cinquante soldats.

Cassandra toussota pour attirer leur attention.

— La princesse aimerait que vous cessiez de parler d'elle à la troisième personne, dit-elle avant de se tourner vers Svengal. C'est avec plaisir que je libère tes hommes de leur serment, le temps de cette excursion à Mararoc.

Puis, s'adressant à Selethen :

— Bon, quand partons-nous ?

Ils partirent le lendemain matin, dans la pénombre qui précédait l'aube. Selethen leur avait expliqué que les Arridiens préféraient voyager avant que le soleil soit au zénith.

La brise marine les accompagna sur un ou deux kilomètres. Il faisait frais et doux, et ils avançaient vite. Le Wakir avait fourni une monture à Cassandra : un cheval plus grand et plus élancé, à l'ossature d'apparence plus fragile, que les poneys hirsutes des Rôdeurs. Sa robe était drue, son nez court et mince, et ses yeux intelligents. À l'évidence, il s'agissait d'une race accoutumée à accélérer brusquement l'allure, pensa Halt en admirant l'animal. Et sans aucun doute capable de supporter la chaleur et la sécheresse du désert.

Le Wakir avait offert une monture semblable à Horace, mais le chevalier avait choisi de conserver Caracole.

— Il est habitué à ma façon de faire.

Alors qu'ils s'enfonçaient dans les terres, une bande orangée, longue et mince, apparut lentement derrière des collines basses situées à l'est. Plus ils s'éloignaient de la mer, plus la brise s'estompait ; il faisait cependant encore frisquet, car l'air nocturne avait rafraîchi l'atmosphère. Dans le désert, les avait prévenus Selethen, les nuits étaient étonnamment froides.

— Je croyais qu'il n'y avait que du sable, dans un désert, dit Horace à Will, en contemplant le terrain sec et rocailleux qu'ils traversaient.

Selethen, qui l'avait entendu, se tourna vers le jeune homme.

— Vous en verrez assez quand nous aurons atteint la Dépression Sableuse. Pour l'instant, nous sommes encore dans la plaine côtière. Nous rencontrerons ensuite une ceinture de dunes de sable qui s'étendent sur une trentaine de kilomètres, avant d'arriver à l'escarpement rocheux qu'il nous faudra grimper sur plusieurs centaines de mètres jusqu'à Mararoc.

— Nous allons donc voir du pays, constata Horace d'un ton joyeux.

Les trois Rôdeurs échangèrent quelques brefs regards. La veille au

soir, Halt avait réuni Gilan et Will dans sa chambre. « C'est l'occasion inespérée d'en apprendre davantage sur le territoire d'Arrida, leur avait-il affirmé. Les cartes dont nous disposons s'arrêtent à quelques kilomètres des côtes, le reste se fonde sur de simples hypothèses ». Les deux jeunes gens partageaient son enthousiasme. Les Rôleurs étaient obsédés par la collecte d'informations ; disposer de nouvelles connaissances topographiques d'un pays étranger était vital si le royaume d'Araluen devait un jour affronter les Arridiens. « Repérez autant de caractéristiques que possible, leur avait conseillé Halt. Collines, falaises, promontoires rocailloux, puits. Surtout les puits. Quand nous ferons halte, prenez des notes ; nous les comparerons la nuit venue afin de dresser un inventaire précis. Ensuite, nous dessinerons un plan des découvertes de la journée. Vous avez tous deux votre boussole ? » Les deux garçons avaient acquiescé – à l'origine, cet instrument indispensable avait été inventé par les Skandiens. Tous les Rôleurs en possédaient un. « Dans ce cas, utilisez-les, avait poursuivi Halt. Mais assurez-vous que Selethen ne remarque pas trop notre manège. »

Le Wakir n'était cependant pas né de la dernière pluie. Le regard qu'avaient échangé les trois Rôleurs ne lui avait pas échappé et il résolut de les surveiller de près. Il n'y avait en ce moment aucune animosité entre leurs deux pays, mais nul ne pouvait prévoir ce que réservait l'avenir.

L'œil brûlant du soleil, énorme balle rouge, montait peu à peu dans le ciel. Un spectacle qui piquait la curiosité de Will : à une heure aussi matinale, il était possible de discerner les mouvements du soleil, de le voir poindre derrière les collines, puis s'élever librement. Sa chaleur se faisait déjà cruellement sentir, chassant la fraîcheur nocturne.

— J'aime pas ça, grommela Svengal.

Il était monté sur un gros cheval de trait – on avait jugé qu'un cheval arridien n'aurait pu supporter son poids sur un long trajet.

Selethen le dévisagea, intrigué ; le Skandien lui montra le soleil.

— Quand on voit un lever pareil en mer, on part aussitôt en quête d'un port ou d'un abri.

— Oui, acquiesça le Wakir. On agit de même dans le désert. Cela annonce généralement une tempête. Mais pas toujours, ajouta-t-il en adressant un sourire rassurant à Cassandra.

Durant les heures qui avaient précédé l'aube, ils avaient cheminé en groupe, tandis que les hommes de Selethen chevauchaient en cercle autour d'eux. Maintenant que la visibilité s'était améliorée, le Wakir souffla dans un petit sifflet d'argent et ses troupes se disposèrent

différemment : un bataillon de cinq cavaliers partit au trot, pour avoir un kilomètre d'avance – ils restaient en vue, mais pouvaient donner l'alerte en cas d'attaque imminente –, plusieurs mètres séparant chaque homme de ses compagnons.

Cinq autres ralentirent l'allure afin de répéter la manœuvre à l'arrière. Les quarante soldats restant se divisèrent en deux files, placées de chaque côté du petit groupe, à une centaine de mètres d'écart. C'était l'un des avantages de traverser de vastes territoires à découvert, songea Halt. Selethen pouvait déployer ses hommes sur de larges distances.

Par ailleurs, cette manière de procéder empêchait les soldats de bavarder entre eux, les obligeant ainsi à rester à l'affût de toute menace potentielle, les yeux braqués sur l'horizon.

Il donna un petit coup de talon dans le flanc d'Abelard et rejoignit l'étalon blanc de Selethen.

— Vous vous attendez à des ennuis ? demanda-t-il en indiquant les troupes qui assuraient leur protection.

— On s'attend toujours à des ennuis, dans le désert, répondit le Wakir en haussant les épaules. Mais ils surviennent rarement.

— De sages paroles, acquiesça le Rôdeur. À qui les doit-on ?
Selethen s'autorisa un léger sourire.

— À un homme fort sage. Moi, en fait.

Il regarda autour de lui et vit le plus jeune des trois Rôdeurs noter quelque chose sur un morceau de parchemin, avant de se mettre à observer avec attention une petite colline au loin, dont le pic était en forme de bec. Il préféra cependant ne pas intervenir.

— Vous avez mentionné les Tualaghi, poursuivit Halt. J'avais entendu dire que vous étiez parvenu à les maîtriser.

Selethen secoua la tête d'un air exaspéré.

— Il est difficile de maîtriser ces démons pendant très longtemps. Que savez-vous d'eux ?

— Que ce sont des pillards. Des assassins.

— Oui, c'est ce qu'ils sont, et bien pire encore. Nous les appelons Les Oubliés de Dieu, ou les Cavaliers Bleus. Ils méprisent la vraie religion pour adorer des dieux démoniaques. Tuer, voler, piller : telle est leur devise. Le problème, c'est qu'ils connaissent parfaitement le désert et qu'ils peuvent frapper puis disparaître aussi vite, sans nous laisser le temps de riposter. Ils n'ont aucun sens de l'honneur et sont dépourvus de toute pitié. Si par malheur vous n'êtes pas des leurs, ils vous considèrent comme un sous-homme. Et votre vie ne vaut rien.

— Vous aviez pourtant réussi à les vaincre, à une certaine époque ?

— Oui. En formant une alliance avec les Bedullin, une tribu nomade. Des guerriers indépendants et très fiers. Mais honorables. Ils connaissent le désert presque aussi bien que les Tualaghi et ils s'étaient alliés à nous pour un temps, afin d'essayer de contrôler ces démons.

— Dommage que cette alliance n'ait pas duré, fit remarquer Halt.

— Comme je vous l'ai dit, les Bedullin tiennent à leur indépendance. Ils sont pareils à des faucons : des animaux dont on peut se servir quelque temps pour chasser... mais, au bout du compte, ils chassent d'abord pour eux-mêmes. Il est peut-être temps que je rencontre de nouveau ces tribus, afin qu'elles nous aident à éloigner les Tualaghi.

Halt s'aperçut que le Wakir tournait de plus en plus souvent les yeux vers le sud. Il suivit son regard et distingua une mince ligne noire sur l'horizon.

— Un souci ? demanda-t-il.

Selethen lui décocha un sourire rassurant.

— Peut-être. Mais au moins, les Tualaghi ne nous causeront pas d'ennuis. Ils se déplacent rarement par groupe de plus de dix cavaliers. Et notre troupe de cinquante soldats aurait l'avantage.

— Je vois, murmura Halt. Vous avez cependant affirmé qu'un homme sage devait toujours s'attendre à des ennuis, dans le désert ?

D'instinct, le Rôdeur porta la main à la corde de son arc, passé en bandoulière. Selethen avisa son geste. Il dirigea encore une fois son regard vers le sud. La ligne noire avait sensiblement grossi et paraissait plus proche. Il prit le sifflet d'argent glissé dans sa tunique.

— Je vais ordonner aux éclaireurs de se rapprocher, dit-il. La visibilité pourrait se dégrader d'ici peu.

Svengal vint les rejoindre et montra du doigt l'horizon.

— Vous avez vu ? Quand ça nous arrive en mer, c'est plein d'eau, de vent et d'une pluie tell'ment drue qu'on peut à peine respirer.

— Cette tempête-ci n'est composée que de sable, répondit le Wakir. De tonnes de sable.



20

Tandis que les soldats qui chevauchaient à l'avant et à l'arrière revenaient vers eux au signal du Wakir, le comportement de ce dernier se fit plus pressé. Il vérifia si les voyageurs portaient les keffiehs qu'on leur avait distribués avant le départ d'Al Shabah – ces foulards de coton, qu'il fallait plier en triangle et draper autour du crâne, étaient maintenus en place par une cordelette tressée en poil de chameau et permettaient de se protéger du soleil.

Selethen se hâta de leur montrer comment les pans de ces keffiehs pouvaient être ramenés devant le visage, puis noués pour couvrir la bouche et le nez. Une protection rudimentaire, mais efficace.

— Une fois que le tourbillon de sable nous frappera, vous en aurez besoin, expliqua le Wakir. Sans ça, vous seriez incapables de respirer.

Will jeta un coup d'œil vers le sud. La mince ligne qu'il avait remarquée quelques instants plus tôt s'était épaissie et s'étendait maintenant d'un bout à l'autre de l'horizon. En réalité, on aurait pu croire que c'était l'horizon lui-même qui se rapprochait. D'un marron foncé, presque noir à sa base, le nuage s'élevait à des centaines de mètres dans les airs, obscurcissant le ciel.

Selethen se dressa sur ses étriers et parcourut les alentours du regard, à la recherche d'un abri.

— Là-bas ! s'exclama-t-il. Il y a un wadi.

Il partit au galop en direction d'un ravin asséché qui traversait la plaine rocailleuse ; le petit groupe s'empressa de le suivre. D'une profondeur d'environ trois mètres, le wadi leur offrirait un refuge

suffisant.

— Bon sang ! s'écria Horace. Regardez à quelle vitesse ce nuage se déplace !

Tous se retournèrent. Le mur tourbillonnant avançait droit sur eux, bloquant toute autre vue. Il n'y avait plus rien, que le sable qui progressait à la même vitesse que le vent.

Cassandra et Will échangèrent un regard inquiet. Le jeune homme savait qu'elle pensait elle aussi à la tempête qu'ils avaient tous deux affrontée alors qu'ils étaient prisonniers sur le *Loup des Vents*, des années plus tôt. Il s'efforça de lui sourire mais, à cet instant, le premier souffle de la tornade s'abattit sur eux : un souffle fétide, incroyablement chaud et chargé de milliers de grains presque invisibles.

Quand le sable lui fouetta les naseaux et les flancs, Folâtre fit un petit bond nerveux. Will tira fermement sur les rênes – ce qu'il n'aurait pas fait en d'autres circonstances, le petit cheval étant d'ordinaire très discipliné.

— Doucement, mon grand, ce n'est que du sable.

Le vent gémissait horriblement autour d'eux, tel un organisme vivant. Tout s'était assombri et Cassandra, à cinq mètres à peine de Will, n'était plus qu'une silhouette aux contours indéfinis.

Selethen arriva au centre du groupe ; tous se pressèrent autour de lui pour l'écouter, tandis que leurs chevaux hennissaient et s'ébrouaient. Le Wakir dénoua un instant son keffieh et hurla :

— Descendez dans le wadi. Une fois en bas, mettez pied à terre et placez-vous dos au vent. Essayez aussi de couvrir vos têtes de vos capes. Ensuite, nous...

Une quinte de toux l'interrompit. Il se pencha en avant et, tout en ramenant son foulard devant sa bouche, leur fit signe de gagner le ravin.

Halt passa en tête. À l'idée qu'il allait perdre de vue son maître d'ici quelques mètres, Will sentit la peur s'emparer de lui. Il aperçut les silhouettes de ses compagnons qui suivaient le Rôdeur, puis d'autres formes indistinctes qui se rapprochaient d'eux – il saisit soudain qu'il s'agissait des soldats arridiens qui se dirigeaient eux aussi vers l'abri de fortune.

Halt et Abelard avait disparu dans le wadi. Folâtre, les croyant engloutis, fit mine de se cabrer en poussant des hennissements perçants. En proie à la panique, il refusait d'avancer, malgré les encouragements de Will. Le vent hurlait et tourbillonnait autour d'eux avec une puissance et une intensité terrifiantes, si bien que le petit cheval était totalement désorienté. Jamais Folâtre n'avait désobéi à un

ordre de son maître ; pourtant, cette fois, il s'entêtait. Les sabots comme cloués au sol, il baissa la tête, refusant de bouger.

Will vit la silhouette d'Horace, monté sur Caracole, qui passait devant lui. Puis quelqu'un d'autre qu'il ne parvint pas à reconnaître. Le vent avait gagné en chaleur – si cela était même possible – et le jeune homme avait l'impression d'être dans un four ; les milliers de particules de sable cinglaient le moindre centimètre de peau qu'elles rencontraient et les grains se glissaient dans ses vêtements, sous son foulard, dans ses bottes et son col, mais aussi dans ses yeux, ses oreilles, ses narines.

Il fut pris d'une toux rauque, qui l'obligea à avaler plus de sable encore. Impossible de rester où il était, pensa-t-il. Il ne pouvait pourtant laisser Folâtre seul. Il allait devoir descendre de cheval et conduire sa monture vers le ravin, en espérant que la vue de son maître suffirait à apaiser ses peurs et l'encouragerait à avancer.

Les rênes bien en main, le jeune homme bondit à terre, passa un bras autour de l'encolure de Folâtre et, tout en le caressant, lui murmura quelques mots réconfortants. Le cheval parut se calmer un peu et les muscles de ses jambes se relâchèrent ; il fit quelques pas hésitants.

— Allez, mon grand. Tout va bien. C'est juste du sable, chuchotait Will d'un ton cajoleur – alors que sa voix, il s'en aperçut, rappelait le croassement du corbeau.

Il devinait que le poney ne pouvait l'entendre, mais le contact physique semblait rassurer l'animal. Tout en guidant Folâtre, le corps courbé, il essaya vainement de distinguer la dénivellation qui menait vers le wadi. Il jeta un regard bref à son poney, dont les yeux étaient fermés. Du sable et de la poussière s'étaient incrustés autour de ses paupières.

Où était ce satané ravin ? se demandait le jeune homme. Il continua d'un pas trébuchant, déséquilibré par le cheval qui avançait à contrecœur. Il tira sur les rênes et Folâtre céda un peu. Will comprit que d'instinct, sa monture cherchait à se mettre dos au vent. Pourtant, il fallait d'abord qu'ils rejoignent le wadi...

Il relâcha un instant la pression qu'il exerçait sur les rênes afin d'essuyer ses yeux à moitié aveuglés. Un effort futile. Le souffle court, presque suffoquant, il exerça une nouvelle pression sur les rênes et se remit en marche, tête baissée...

Soudain, un de ses pieds se retrouva dans le vide.

Le jeune homme vacilla sur le bord du ravin ; pour retrouver l'équilibre, il agita son bras libre et, sans s'en rendre compte, frappa le chanfrein de Folâtre ; pris de panique et incapable de voir d'où était

venu le coup, celui-ci se dressa sur ses membres postérieurs.

Au même instant, Will se sentit basculer dans le wadi et tenta tant bien que mal de se rattraper. Alors que Folâtre reculait brusquement, effrayé par les hurlements du vent, le garçon lâcha tout à coup les rênes et tomba à terre. Les yeux bouchés par les bourrasques, terrifié d'avoir perdu tout contact avec son maître, le cheval se mit à trotter à l'aveuglette, à la recherche de Will. Mais ses sens, habituellement aiguisés, étaient altérés par la tempête assourdissante et brûlante qui se déchaînait autour de lui. Désorienté, il avança d'un pas, puis d'un deuxième, et poussa un hennissement déchirant, sans savoir qu'il avait pris la direction opposée au ravin.

Will se releva avec peine. Il essaya d'appeler le petit cheval, mais sa voix éraillée était à peine audible. Il crut entrevoir une ombre mouvante à quelques mètres de lui. C'était Folâtre, il en était convaincu ! Il se dirigea vers la vague silhouette, presque invisible dans la tempête, mais elle s'éloigna, puis disparut.

— Folâtre ! hurla-t-il.

Le son de sa voix fut aussitôt étouffé par les mugissements perçants et triomphants du sable qui tourbillonnait sans répit. Il tendit la main, ne toucha que le vide.

— Folâtre ! croassa-t-il.

Subitement, une main s'empara du col de sa cape et le tira vers l'avant. Will s'aperçut qu'il était nez à nez avec Selethen.

— Couche... toi ! cria le Wakir en le poussant vers le sol.

— Mon... cheval, parvint à articuler le jeune homme.

— Laisse... le, articula lentement Selethen sans lâcher Will.

Il obligea sa propre monture à s'agenouiller. Celle-ci, entraînée à affronter ce genre d'intempérie, s'étendit sur le flanc, la tête inclinée, blottie contre son poitrail. Will sentit Selethen passer un pied entre les siens pour le faire trébucher. Tous deux s'écroulèrent. L'Arridien le tira sans ménagement contre le corps de son cheval, devenu un abri de fortune.

— Folâtre ! appela de nouveau Will – une tentative qui lui brûla la gorge.

Selethen, pendant ce temps, tâchait de passer la cape de Will par-dessus leurs têtes à tous les deux pour les protéger du sable. Il se pencha vers le jeune homme et lui dit à l'oreille :

— Tu y laisserais ta vie ! N'essaie pas d'aller le chercher ! Il est trop loin, tu comprends ?

Selethen avait raison. Jamais Will ne retrouverait Folâtre dans la masse tourbillonnante de sable qui les cernait. Son cœur se brisa à l'idée d'abandonner son cheval, seul et terrifié, au milieu de cette

tempête. Il éclata en sanglots déchirants qui secouèrent tout son corps.

Pourtant, il ne versait pas une larme : l'intense chaleur et le sable suffocant le privaient même de ce maigre réconfort.



21

La tempête finit par se calmer. Will n'aurait su dire combien de temps elle les tourmenta. Des heures, peut-être.

Lorsqu'elle avait fait rage autour d'eux, le jeune homme avait eu l'impression que tous ses sens s'étaient engourdis – seul le mugissement infernal du vent avait résonné en lui. Dans le silence inattendu qui suivit, il prit conscience d'autres sensations. Quelque chose de lourd pesait sur son corps et sur la cape que Selethen avait drapée au-dessus de leurs têtes. L'Arridien se mit à remuer et Will se tortilla à son tour, comprenant que le sable s'était entassé sur eux.

Selethen, qui ne cessait de tousser, parvint à dégager un coin de la cape. Un sable d'un jaune-brun sale retomba en cascade. Will roula sur le dos et écarta le tissu de son visage. Où étaient passées ses jambes ? Et le reste de son corps ? Il tenta de s'asseoir, tout en repoussant le sable des deux mains. Près de lui, le Wakir s'activait de la même manière.

La terre parut trembler derrière lui ; il sursauta et se retourna : le cheval de Selethen se hissait sur ses jambes. Un énorme amas de sable glissa sur Will et son compagnon. Une fois debout, la monture s'ébroua et du sable se remit à couler sur eux.

Le jeune homme recula dans l'espace libéré par le cheval et parvint à extirper ses jambes du sable. Après un dernier effort, il se libéra et se releva, titubant.

En contrebas, au fond du ravin, les rangées de petits tas de sable se soulevèrent peu à peu à mesure que les corps se dégageaient. On aurait dit un minuscule tremblement de terre. Abrités dans le wadi, les

hommes et leurs montures, qui s'en étaient mieux sortis que Selethen et Will, eurent moins de mal à se redresser.

L'apprenti Rôdeur regarda le visage du Wakir, couvert d'une mince couche de sable jaune. Ses yeux rougis et irrités ressemblaient à deux trous sombres au milieu d'un masque grotesque. Will savait qu'il devait être dans le même état. Selethen secoua la tête avec lassitude. Il prit une outre d'eau qui pendait au pommeau de sa selle, humidifia un coin de son keffieh et commença à nettoyer les yeux de son cheval tout en lui parlant doucement. À la vue de l'étalon, qui fixait son maître d'un air confiant, le jeune Rôdeur reprit cruellement conscience de l'absence de Folâtre. Il scruta les alentours, avec l'espoir de découvrir un tas de sable de sous lequel son poney n'allait pas tarder à sortir.

Rien.

Folâtre avait disparu.

Il devait être perdu dans l'étendue désertique. Will, encore mal assuré sur ses jambes, s'éloigna du bord du ravin ; il essaya d'appeler son cheval, mais aucun son ne sortit de sa gorge asséchée. Une main se posa sur son épaule. C'était Selethen, qui lui tendait son outre. Le garçon se rinça la bouche et cracha. Il répéta l'opération et sentit la sécheresse s'estomper.

Prenant conscience que le Wakir n'avait pas encore pu boire, il lui rendit l'outre. Une fois qu'il se fut désaltéré, l'Arridien demanda d'une voix hésitante :

— Est-ce que... ça va ?

Will fit non de la tête, en indiquant le désert d'un geste vague.

— Mon cheval... précisa-t-il tristement, incapable d'en dire davantage.

Il entendit un bruit de pas derrière eux. Halt sortait péniblement du wadi, le visage maculé de sable, les yeux rougis.

— Est-ce que ça va ? s'enquit-il à son tour.

Ses yeux balayèrent les environs et une expression horriifiée s'afficha soudain sur son visage.

— Où est Folâtre ? demanda-t-il, effaré.

Will baissa la tête, sur le point de fondre en larmes.

— Il a disparu, répondit-il d'un ton amer.

— Disparu ? répéta Halt. Où donc ? Et comment ?

— Le cheval a paniqué et s'est enfui, expliqua Selethen.

Will leva les yeux vers Halt, l'air tourmenté.

— Je l'ai perdu ! s'exclama-t-il. J'ai lâché les rênes ! C'est ma faute... oui !

Le vieux Rôdeur passa un bras autour de ses épaules et Will se

laissa étreindre. Il n'y trouva pourtant aucun réconfort. Rien ni personne ne pouvait atténuer la douleur qu'il éprouvait. Son cheval, son Folâtre adoré, avait disparu. Et c'était lui qui avait lâché les rênes. Il avait abandonné son poney à un moment où, en proie à la plus terrible des paniques, il aurait eu besoin de tout le soutien de son maître.

Les larmes finirent par couler, creusant des sillons dans le sable qui couvrait son visage. Il posa la tête contre l'épaule de Halt et se mit à pleurer sans répit. Au loin, il entendit les voix de ses amis qui se rassemblaient autour de lui, les questions qu'ils posaient, et l'épouvantable réponse que leur fournissait Halt.

— Folâtre a disparu.

Trois mots qui les firent taire instantanément. Gilan, Horace et Cassandra savaient à quel point Will était attaché à son cheval. Ils n'ignoraient pas qu'une complicité singulière grandissait toujours entre un Rôdeur et sa monture. Quant à Svengal, il comprit que le chagrin de Will équivalait à celui qu'un Skandien peut éprouver s'il perd son drakkar. Pour un Rôdeur, son cheval était bien plus qu'un simple accessoire. Dès la première année de son apprentissage, Will avait tout partagé avec Folâtre.

Selethen les observait, un peu perplexe. Comme tous les Arridiens, il aimait les chevaux. Mais dans son pays, il n'était pas rare de les perdre : une jambe cassée, la soif, la chaleur foudroyante, les lions qui erraient dans le désert et les cobras des sables qui rôdaient dans le moindre endroit ombragé ou un peu humide pouvaient tuer un cheval en un instant. C'était regrettable, mais c'était ainsi. Il jeta un coup d'œil vers le soleil et s'aperçut que midi était passé.

— Nous allons nous reposer durant quelques heures, puis nous reprendrons notre route dans l'après-midi, quand l'air sera plus frais.

Après l'épreuve qu'ils venaient de traverser, il se doutait que personne n'aurait vraiment l'appétit pour partager un vrai repas, mais il ordonna néanmoins à ses hommes d'allumer un feu et de préparer de la tisane. Il s'aperçut que le vieux Rôdeur avait entraîné son apprenti à l'écart, et que tous deux s'étaient assis près d'un rocher qui leur procurait un peu d'ombre. La princesse et le guerrier s'étaient approchés d'eux, cherchant visiblement à offrir du réconfort au jeune homme, mais Halt leur avait fait signe de s'éloigner.

Le garçon devait être rompu de fatigue, Selethen le savait. Comme eux tous. La tempête qu'ils avaient essuyée était de celles qui ne laissent aucun répit : les muscles, les nerfs et l'esprit s'en trouvaient ébranlés. Sans oublier la peur effroyable qu'engendrait cette expérience, surtout chez quelqu'un qui la subissait pour la

première fois. On éprouvait ensuite un intense épuisement physique et émotionnel.

Tandis que le Wakir était ainsi perdu dans ses pensées, Gilan était allé chercher une tasse de tisane près du feu pour la rapporter à Will. Il s'accroupit près du jeune homme.

— Tiens, dit-il doucement. Bois ça.

Will écarta la tasse de la main. Il se sentait affreusement malheureux. Gilan lui tendit de nouveau la tasse, avec insistance cette fois.

— Tu auras besoin de toutes tes forces si tu veux partir à la recherche de Folâtre.

Halt le dévisagea avec étonnement.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'irai avec lui, répliqua Gilan sans se démonter. Nous retrouverons Folâtre.

À cet instant, Will leva la tête et prit la tasse en fixant Gilan. Une petite étincelle d'espoir était apparue dans ses yeux.

Halt se redressa brusquement et, attrapant Gilan par le bras, l'entraîna un peu plus loin.

— Pourquoi lui mettre pareille idée en tête ? demanda-t-il d'une voix basse à son ancien apprenti. Son poney a disparu. Il est mort.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ? Il est peut-être seulement perdu.

Halt leva les mains pour exprimer sa perplexité, puis montra les tas de sable qui s'amoncelaient de tous côtés.

— Tu viens de traverser cette tempête avec nous, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça Gilan avec calme. Et j'ai survécu. Et Flamme aussi. Il me semble que tu tires des conclusions un peu hâtives. Les chevaux de Rôdeur sont très robustes, tu le sais.

— C'est vrai, concéda Halt. Supposons que tu aies raison et que Folâtre soit encore en vie. Il reste qu'il s'est égaré dans ce désert, Dieu seul sait où.

— Égaré, oui, ce qui veut dire qu'on peut le retrouver. C'est un risque à prendre. Si Abelard s'était perdu, tu réagirais de même, ajouta le jeune homme.

Halt, qui était sur le point d'affirmer que cette quête serait sans espoir, ravala ces mots.

— Je vais l'accompagner, poursuivit Gilan. Accorde-nous deux jours. Nous vous rejoindrons à Mararoc.

— Non, Gilan, tu n'iras pas, intervint une voix derrière eux. Je partirai seul.

Les deux Rôdeurs firent volte-face, surpris par les paroles autant

que par la détermination manifeste de l'apprenti. Celui-ci, quelques instants plus tôt accablé de chagrin, avait repris espoir.

— Nous ne pouvons affaiblir davantage l'escorte de Cassandra. Nous avons tous prêté serment devant le roi, en jurant de la protéger. Parmi nous, je suis celui dont vous pouvez facilement vous passer. J'irai donc seul. Et puis, c'est ma faute s'il a disparu.

— Ne sois pas ridicule ! s'exclama Halt d'un ton sec. Tu n'es qu'un jeune garçon !

Sur le visage de Will, strié de larmes et de poussière, s'affichait une expression résolue, tandis qu'il faisait face à son maître, l'homme qu'il vénérât le plus au monde. Il prit une inspiration et s'apprêtait à répondre quand Gilan l'interrompit :

— Will, avant d'ajouter quoi que ce soit, laisse-nous un moment de réflexion, veux-tu ?

L'apprenti hésita à la vue de Halt, dont la mine dénonçait une obstination égale à la sienne. Mais devant le hochement de tête de Gilan, il céda et retourna s'asseoir près du ravin.

— Halt, reprit Gilan d'une voix raisonnable, écoute-moi. Imaginons que Flamme se perde et que je décide de partir à sa recherche. M'en empêcherais-tu ?

— Bien sûr... commença machinalement son aîné, avant de saisir qu'il avait tort. Non, c'est vrai, je te laisserais y aller, rectifia-t-il. Mais tu es un Rôdeur. Will est beaucoup trop jeune.

Gilan lui sourit.

— Tu n'as donc pas remarqué qu'il avait grandi ? Il n'est plus le garçon de quinze ans que tu as pris sous ton aile. Il est presque un Rôdeur à part entière.

— C'est encore un apprenti, s'entêta Halt. Il n'a pas encore passé son examen.

— Crois-tu sérieusement qu'il va échouer ? Ces épreuves ne seront qu'une formalité pour lui. Il est déjà plus habile et plus expérimenté – et plus intelligent, je dois le dire – que certains Rôdeurs dont je tairai le nom.

— Il est trop jeune pour...

Halt s'interrompt. En toute logique, Gilan avait raison. Seul son instinct lui dictait de protéger son jeune apprenti envers et contre tout. Si Will partait seul dans le désert, quels périls aurait-il à affronter ? Gilan, un sourire aux lèvres, posa la main sur l'épaule du vieux Rôdeur. Le fait d'avoir à conseiller l'homme qu'il respectait le plus au monde lui procurait une sensation étrange.

— Tu savais que le temps viendrait où il faudrait lui donner son indépendance, Halt. Tu ne pourras pas le protéger toute sa vie. Ce

n'est pas pour cette raison que tu l'as entraîné à devenir Rôdeur. Tu t'es comporté de la même manière avec moi, tu te souviens ?

À ces mots, Halt braqua sur lui un regard appuyé.

Gilan, sans se départir de son sourire, précisa :

— Les derniers mois de mon apprentissage, tu t'es comporté en vraie mère poule, c'était affreux. Tu te rappelles cet ours que nous avions dû traquer ? Tu avais essayé de partir seul et de me laisser à Montrouge en prétextant je ne sais quoi.

Halt fronça les sourcils, visiblement perplexe. Avait-il réellement agi ainsi ? Oui, il fallait bien le reconnaître. Quant à Will... il deviendrait sans nul doute Rôdeur d'ici à quelques mois. Il n'avait plus rien d'essentiel à apprendre. L'examen ne serait qu'une formalité, Gilan n'avait pas tort.

— Lui confierais-tu ta vie, Halt ?

— Oui, répondit le Rôdeur.

Gilan lui tapota l'épaule.

— Dans ce cas, n'hésite pas à lui confier la sienne.



22

Parmi les dix montures de remplacement qui accompagnaient leur escorte, Will choisit un cheval rouan, le moins grand de tous. Une décision spontanée qui n'était pourtant pas un hasard : il se sentait plus à l'aise sur un étalon de petite taille.

— Il s'appelle Flèche, lui dit le soldat arridien en souriant à la vue du grand arc du jeune homme. Un choix excellent, et fort approprié. Vous avez l'œil.

— Merci, répondit Will en prenant la bride et en vérifiant si les sangles de la selle étaient assez serrées.

Quand il s'agissait du harnachement d'un cheval, il avait en effet appris à ne jamais se fier au jugement d'autrui. L'Arridien, nullement offensé par cette précaution, le regarda faire d'un air approbateur.

Deux outres remplies d'eau étaient accrochées au pommeau de la selle et une petite tente et une couverture étaient roulées à l'arrière. Les affaires de Will avaient disparu pendant la tempête de sable.

Le garçon conduisit sa monture jusqu'à ses amis, qui l'attendaient pour lui dire au revoir. D'abord, le cheval se montra récalcitrant et, poussant un hennissement, essaya de faire demi-tour pour rejoindre ses congénères. Puis, quand Will tira avec plus de fermeté sur sa bride et l'encouragea avec quelques paroles rassurantes, l'animal obéit.

Sans un mot, Horace se contenta de donner une bonne poignée de main à son ami. Puis il prit la bride du cheval pendant que Will faisait le tour du petit groupe. Des larmes plein les yeux, Cassandra l'étreignit un bref instant.

— Bonne chance, murmura-t-elle à son oreille. Et prends garde à

toi. Tu vas le retrouver, j'en suis convaincue.

L'air inquiet, Gilan lui serra la main avec fermeté, le regard plongé dans le sien.

— Retrouve-le, Will. Je regrette de ne pas t'accompagner.

— Le sujet est clos, Gilan.

Il n'en dit pas plus ; si Cassandra apprenait qu'il partait seul pour ne pas compromettre sa sécurité à elle, la jeune fille s'opposerait farouchement à son départ. Et il n'avait aucune envie d'affronter les objections de Cassandra.

Vint le tour de Svengal, qui le serra vigoureusement contre lui, à la manière skandienne.

— Bon voyage, p'tit gars. Retrouve ce ch'val et reviens vite.

— Merci, Svengal. Ce qui compte, c'est de ne pas retarder davantage la libération d'Erak. Je suis certain qu'il doit faire un prisonnier intenable.

Un sourire éclaircit le visage buriné du loup des mers.

— Quand cette affaire s'ra réglée, ses geôliers s'ront encore plus contents que nous, j'en suis sûr !

Will se tourna ensuite vers Halt. En silence, il étreignit le Rôdeur à la barbe grisonnante. Puis, retrouvant enfin sa voix :

— Je reviendrai, Halt. Avec Folâtre.

— Oui, débrouille-toi pour revenir.

Will crut entendre la voix de son maître se briser légèrement, mais pensa qu'il s'était trompé. Après tout, Halt était connu pour sa morosité, son sérieux et son impassibilité... Impossible de l'imaginer autrement.

L'apprenti et son mentor se donnèrent quelques tapes amicales dans le dos puis, voyant Selethen approcher, Will s'écarta. Le Wakir inspecta le cheval et l'équipement. Il hochait la tête, approbateur, avant de tendre un parchemin roulé à Will.

— C'est une carte des environs, sur laquelle sont indiqués les puits, quelques repères et l'itinéraire à suivre pour rejoindre Mararoc...

Il hésita. Il avait passé quelques instants à recopier cette carte sur la sienne : c'était un document d'une grande importance stratégique et le remettre à un étranger n'était peut-être pas une très bonne idée.

— J'ai ta parole que tu ne la reproduiras jamais ? reprit-il.

— Ma parole d'honneur, acquiesça le jeune homme.

— Tu es certain que tu trouveras ton chemin ? ajouta Selethen.

Will porta la main à la poche intérieure de son gilet pour s'assurer qu'il avait bien sa boussole. Les Arridiens ne connaissaient pas cet instrument magnétique. Ils se repéraient grâce aux étoiles quand il

faisait nuit et, durant la journée, grâce à un système complexe qui reposait sur les déplacements du soleil, son altitude et sa position, laquelle se modifiait en fonction de la saison.

— Tout ira bien, Selethen. Merci.

L'Arridien lui adressa un petit signe de tête. Il n'avait pas changé d'avis : toute cette agitation à cause d'un cheval lui paraissait disproportionnée. Mais il avait compris que ces gens d'Araluen étaient très attachés à leurs montures.

— Il y a des chances pour que ton cheval se soit mis à courir dos au vent. Ce qui signifie qu'il a dû se diriger un peu au nord du nord-est, précisa-t-il en déroulant la carte pour indiquer la direction à Will. En te dirigeant par ici, tu devrais arriver aux Collines Rouges. De l'autre côté, il y a deux puits. Si ton cheval a senti l'eau, il a pu se rendre vers l'un d'eux. Tu devrais atteindre le premier puits demain après-midi. D'après moi, s'il a trouvé une source, il ne s'en éloignera pas trop. Mais s'il n'est pas là-bas, je ne sais pas quoi te conseiller d'autre.

Will se contenta d'examiner la carte en silence, puis de lever les yeux vers l'horizon.

— Le soir venu, allume un feu. Cela tiendra les lions à distance. S'il y en a un dans les parages, Flèche saura t'avertir. Ce sont surtout les chevaux que chassent les lions.

— Tu as d'autres conseils ?

— Méfie-toi des cobras des sables. Ils sont mortels. Ils cherchent l'ombre et l'humidité, comme la plupart des créatures du désert. Ils s'enfouissent dans le sol et on ne les repère qu'au dernier moment, lorsqu'ils se redressent. Quand cela survient, tu as moins de deux secondes pour réagir avant qu'ils ne frappent.

— Et si je suis mordu ? demanda Will.

— C'est la mort assurée.

Le garçon leva un sourcil. Ce n'était pas exactement la réponse qu'il espérait. Il serra la main de Selethen, roula la carte et la glissa sous son gilet.

— Merci. Je vous rejoindrai d'ici à quelques jours.

Le Wakir porta la main à ses lèvres, à son front, puis de nouveau à ses lèvres.

— Que le dieu du voyage t'entende.

Will regarda ses compagnons, leur adressa un sourire contraint et prit la bride des mains d'Horace.

— Je ferais mieux d'y aller, lança-t-il avec une allégresse forcée. Il ne faut pas faire attendre les cobras.

Il enfourcha lestement son cheval et partit au trot en direction du

nord. Au bout d'une centaine de mètres, il se retourna – et le regretta aussitôt. Un oppressant nœud de tristesse lui serra la gorge à la vue de ses amis ; tous agitaient la main vers lui, à l'exception de Halt, qui se tenait un peu à l'écart des autres, les yeux fixés sur son apprenti.

Il les garda fixés longtemps sur le même point, bien après que le cavalier eut disparu dans la brume de chaleur et l'air tremblotant du désert.

— Viens, Halt. Selethen dit qu'il est temps de repartir.

Gilan plaça la main sur l'épaule de son ancien maître, qui n'avait pas bougé depuis le départ de Will.

En entendant Gilan, Halt sursauta et quitta enfin son poste d'observation. Il fut touché de voir que Gilan avait sellé Abelard pour lui, mais il avait toujours le cœur lourd.

Abelard et Flamme paraissaient percevoir l'absence de Folâtre, songea-t-il. Concernant d'autres chevaux, cette idée aurait pu sembler ridicule, mais les chevaux de Rôdeurs, tout comme leurs cavaliers entre eux, étaient très unis. Et puis, Abelard et Folâtre ne s'étaient presque jamais quittés depuis près de cinq ans. Halt sentait l'agitation de sa monture, qui d'instinct serait volontiers partie vers le nord, où devait se trouver le poney de Will. Il lui caressa le chanfrein et lui parla avec douceur.

— Il le retrouvera, mon grand. Ne te fais pas de souci.

À l'instant où il prononça ces mots, Halt regretta de ne pouvoir y croire lui-même. Il était envahi par un sombre pressentiment – et c'était compréhensible : son apprenti traversait une contrée que lui-même connaissait à peine. En temps habituel, il aurait pu lui prodiguer des conseils et l'avertir de dangers potentiels. Cette fois, il l'avait autorisé à s'aventurer vers l'inconnu.

Il enfourcha Abelard et balaya du regard les visages de ses compagnons. Alors qu'il y lisait les mêmes inquiétudes et les mêmes doutes que les siens, il comprit qu'il lui fallait adopter une attitude plus optimiste, ne serait-ce que pour les rassurer.

— Je n'apprécie guère cette situation, pas plus que vous, leur dit-il. Mais tâchons de voir les choses du bon côté. Il est bien armé. Il a un bon cheval. Il sait parfaitement se repérer et il a sa boussole et la carte de Selethen. Que pourrait-il donc lui arriver de fâcheux ?

Alors qu'il énumérait ces aspects positifs, le moral de ses compagnons s'améliora quelque peu. Après tout, Will était un garçon compétent, intelligent et plein de ressources. Chacun d'eux lui aurait

fait confiance en cas de problème. Et cela leur était déjà arrivé, à un moment ou à un autre. Oui, ces paroles les réconfortaient.

Pourtant, tandis que la troupe quittait le campement, prenant la direction opposée à celle que Will avait suivie, Halt se sentait tourmenté. N'avait-il pas omis un élément important dans ses calculs ?



23

Durant les jours suivants, Halt allait énormément s'en vouloir : il y avait en effet un problème auquel il n'avait pas songé avant le départ de Will, un oubli qui pourrait mettre le garçon en danger. Il aurait dû y penser, ne cessait-il de se reprocher.

Il vivait depuis des années dans le château de Montrouge – ou la Montagne Rouge, ainsi appelée car la roche dans laquelle ses murs massifs étaient bâtis, la pierre de fer, leur donnait au petit matin ou en fin d'après-midi des reflets rougeoyants. Cette pierre contenait une quantité de minerai.

Halt savait que Will allait traverser une région baptisée les Collines Rouges. Et il s'en voulait de ne pas avoir fait le rapprochement entre ces différentes données : la pierre de fer, Montrouge, le minerai, les Collines Rouges...

Les collines en renfermaient des dépôts importants – si bien que de larges veines du minerai striaient parfois la surface du sol, leur coloration rouge étant le résultat de la rouille qui s'y formait. Aussi, lorsque Will cheminerait dans ces collines, sa boussole, attirée par le métal, se détournerait du champ magnétique de la terre.

Selethen était au courant, évidemment : la plupart du fer qu'utilisaient les Arridiens provenait de ce lieu où le minerai était facile d'accès, sans qu'il soit besoin d'un équipement complexe pour l'extraire. En revanche, le Wakir ne savait rien de la boussole et les trois Rôdeurs avaient préféré ne pas révéler ce secret. Par conséquent, Selethen n'aurait pu savoir que la progression de Will serait affectée par la présence du fer.

Halt et l'Arridien possédaient chacun des connaissances qui auraient aidé Will à éviter certains dangers ; cependant, comme ils n'en avaient pas eu conscience, ils n'en avaient pas discuté.

Si Will s'était déplacé en gardant les yeux rivés sur la boussole, il se serait aperçu que l'aiguille magnétique était dérégulée et que, de temps à autre, elle se mettait à osciller dans tous les sens. Mais ce n'était pas ainsi qu'il avait appris à voyager. Après tout, on ne peut traverser un territoire potentiellement dangereux en restant concentré sur une boussole.

Le jeune homme procédait d'une autre manière : il faisait halte, plaçait la boussole à hauteur de ses yeux et attendait que l'aiguille se stabilise. Puis il faisait tourner le rebord gradué de l'instrument jusqu'à ce que la position de l'aiguille coïncide avec la lettre N. Ensuite, il vérifiait où se trouvait la marque NE, sans bouger la boussole, cherchait des yeux un élément facilement repérable dans le paysage, à cinq ou dix kilomètres de là, et s'y dirigeait.

En réalité, chaque fois qu'il répétait cette opération, il s'écartait, sans le savoir, un peu plus à l'est.

S'il s'était trouvé à Araluen, il aurait compris que la position du soleil ne correspondait pas à ce que la boussole indiquait. Mais il s'était mis en tête que, dans cette contrée lointaine, la position du soleil n'était pas tout à fait la même que dans son pays natal.

Aussi, plus il avançait, plus il s'éloignait.

Une fois franchies les Collines Rouges, ce problème se résolut de lui-même, car l'aiguille indiquait désormais le nord, sans plus jamais dévier. Cependant, le mal était déjà fait : Will était à des kilomètres de son but initial.

Il se reposait durant les heures les plus chaudes de la journée, ainsi que Seleten le lui avait conseillé. Cette fois, il ne trouva pas d'endroit ombragé. Les seuls arbres alentour étaient à peine plus gros que des buissons. Pour se protéger du soleil au zénith, il planta sa petite tente et s'y glissa, en prenant soin de relever les pans de toile pour laisser entrer la faible brise. Flèche, malheureusement, dut rester à l'extérieur, en pleine chaleur – mais le cheval y était habitué.

Assis en tailleur dans l'abri étroit, Will examina la carte du Wakir, pour la dixième fois peut-être ce jour-là.

Il y inscrivit son point de départ puis, du bout du doigt, traça une ligne vers le nord-est, qui traversait les Collines Rouges et aboutissait dans l'étendue désertique où il se trouvait à présent. Il calcula la distance qu'il avait parcourue et plaça l'index sur un endroit précis.

— Je devrais être... ici, dit-il.

Il fronça les sourcils. Sur la carte, il aperçut un large promontoire

au sommet plat qu'il aurait dû croiser en fin de matinée. Or, il ne se souvenait pas de l'avoir vu. Il se rappelait avoir distingué un repère de ce type une ou deux heures plus tôt, mais il était très loin, bien à l'ouest de son itinéraire. À cinq ou six kilomètres, peut-être.

Avait-il pu dévier de son trajet ? Il secoua la tête. Il avait pourtant navigué avec soin, sans jamais perdre de vue les repères qu'il s'était fixés à mesure qu'il consultait sa boussole. Oui, il avait pu s'écarter de quelques centaines de mètres de sa piste, c'était possible. Mais pas au point de se retrouver si loin de ce promontoire. Jamais il n'avait commis d'erreur aussi colossale lors de ses entraînements.

Il réfléchit. Bien entendu, il existait peut-être d'autres promontoires du même genre dans cette étendue. Celui que Selethen avait indiqué sur la carte était peut-être tellement érodé par le vent et le sable que Will ne l'avait pas remarqué. Il enroula le parchemin. « J'ai dû le manquer, se dit-il. Voilà tout. » Le lendemain, d'autres repères l'attendaient : une roche en équilibre quelque part, et des falaises abruptes, creusées de grottes. Il lui faudrait ouvrir l'œil, tout simplement.

Les heures suivantes, il resta assis dans la fournaise. Comment faisait le cheval pour la supporter ? Will n'en avait aucune idée. En réalité, Flèche, accoutumé à survivre dans des conditions difficiles, avait trouvé un peu d'ombre près d'un buisson : il s'était étendu sur le flanc en laissant échapper un gémissement plaintif, et avait placé sa tête, la partie la plus vulnérable de son corps, le plus près possible des petites branches.

Le soleil commença à descendre vers l'ouest. Will sortit avec lassitude de son abri. Il ne s'était pas réellement reposé ; à dire vrai, la chaleur l'avait épuisé. Par chance, il n'avait pas oublié de prendre les deux outres d'eau avec lui sous la tente. Si par malheur il les avait laissées au soleil, l'eau serait devenue bouillante, puis se serait évaporée à travers la paroi des récipients, qui n'était pas totalement imperméable.

Il alla chercher un petit seau de cuir, accroché à sa selle. À ce bruit, Flèche se redressa lentement, puis se secoua pour se débarrasser du sable collé à sa robe. D'un pas tranquille, il se dirigea vers le jeune homme, occupé à remplir le seau. Le cheval, dont la patience impressionna Will, attendit que son cavalier lui tende le seau pour boire.

Alors que Flèche avalait bruyamment le précieux liquide, Will, dont la bouche était pâteuse, se passa la langue sur les lèvres, brûlant d'envie de se désaltérer à son tour. Cependant, il avait appris à d'abord prendre soin de sa monture et il attendait que Flèche termine

pour enfin porter l'outre à ses lèvres. Il but une longue gorgée, la garda dans sa bouche, puis la laissa couler lentement dans sa gorge. L'eau avait beau être chaude, un peu amère et avoir le goût du cuir, il eut l'impression de déguster un véritable nectar. Il songea à s'octroyer une seconde gorgée, puis se ravisa et referma l'outre.

Flèche s'était contenté de boire le contenu du seau, puis s'était éloigné de quelques pas, sans réclamer davantage. Un comportement étonnant, pensa Will. N'importe quel autre cheval, même Folâtre, aurait cherché à en avoir un peu plus. Tout en sortant un sac de graines de son sac de selle pour en verser une petite quantité dans le seau, il se demanda de nouveau où pouvait se trouver son poney. Que faisait-il ? Était-il en danger ?

Après avoir nourri Flèche, il mangea les quelques dattes et le morceau de pain dur et rassis qu'il avait emportés. Malgré son manque d'appétit, il lui fallait reprendre des forces, il le savait. Il but une nouvelle gorgée d'eau. À ce bruit, sa monture tourna vivement la tête vers lui. Will crut lire du reproche dans les grands yeux de l'animal.

— Tu es habitué à ce climat, pas moi, s'excusa-t-il.

Ceci ne parut pas impressionner le cheval. Il baissa de nouveau la tête, sa grosse langue fouillant le seau à la recherche des derniers grains.

Will leva les yeux vers le soleil et calcula qu'il disposait d'encore une heure ou deux avant de devoir installer son campement pour la nuit. Déjà, son ombre s'était modifiée et s'étirait, ridiculement longue, derrière lui, ondulant sur le sol irrégulier. Il savait que Seleten entamait et terminait chacune de ses journées de marche dans l'obscurité. Mais l'Arridien, sans boussole, n'avait pas besoin de lumière pour avancer. En revanche, le jeune Rôdeur devait se concentrer à la fois sur les repères et sur la carte.

Il repensa au promontoire qu'il avait manqué et sentit le doute l'envahir de nouveau. Il sella Flèche, replia sa tente, sa couverture et rangea le reste de son équipement.

— Nous allons chevaucher encore une bonne heure, annonça-t-il au cheval.

Celui-ci, indifférent à ces paroles, attendit patiemment que le jeune homme monte en selle. Une fois installé, Will sortit sa boussole. Un pilier de sable et de sel, haut de trois mètres environ étincelait au loin dans le soleil bas. Il fit claquer sa langue et Flèche se mit en marche.

Tandis que le jour tombait, les points de repère qui se trouvaient à l'ouest perdaient de leur netteté. Il crut voir des falaises dans le lointain, mais à une distance telle qu'il était impossible de savoir si

elles étaient trouées de grottes... Pourtant, il s'agissait peut-être des falaises que Selethen avait indiquées sur la carte, songea-t-il. Oui, il en était presque persuadé. Malgré tout... Le doute le tenaillait.

Le soleil, à présent une énorme boule de feu, était proche de l'horizon quand Will décida de faire halte. Il descendit de cheval et se dirigea vers un bosquet de buissons secs, son grand couteau à la main. Avec son arc, il secoua les fourrés, ainsi qu'il avait vu les hommes de Selethen le faire. Il savait que des cobras des sables étaient susceptibles de s'y trouver et mieux valait les chasser avant de se risquer plus près.

Aucun reptile en vue. Il tailla du bois en quantité suffisante. Les branches, remplies d'une résine huileuse, brûleraient longtemps. Il prépara son feu sans l'allumer immédiatement. D'abord, il dessella Flèche et fit une pile de son équipement. Il jeta un coup d'œil vers le ciel, puis regarda sa tente, encore roulée.

— Je n'en aurai pas besoin cette nuit, dit-il.

Il déplaça son sac de couchage et sa couverture, puis les étendit sur le sol pour s'y asseoir. En sentant les pierres sous lui, il grimaça. Il mourait d'envie de boire une tisane, mais il ne pouvait gaspiller son eau. Il se contenta d'avaler une poignée de dattes, accompagnée d'une simple gorgée de son outre. À la vue du regard plein de reproche de son cheval, il se releva en laissant échapper un gémissement et alla lui servir à boire dans le seau.

Le soleil finit par disparaître et la chaleur de la journée s'estompa peu à peu. D'ici minuit, un froid glacial se serait installé sur le désert, Will le savait. Il vérifia les entraves de sa monture, puis alla s'allonger, épuisé. La température accablante l'avait comme vidé de ses forces. L'obscurité se fit plus dense et les étoiles se mirent à briller au-dessus de lui. Un bras glissé derrière la tête, il les contempla. D'ordinaire, les astres lui offraient une vue rassurante, voire amicale. Mais pas ce soir-là, car ses pensées étaient centrées sur Folâtre, perdu quelque part dans cette impitoyable immensité, et sur ses compagnons, qui devaient se trouver loin à présent, vers le sud-ouest. Il songea tristement aux conversations joyeuses menées autour d'un feu, en buvant d'excellentes tisanes, et se passa la langue sur les lèvres.

Oui, même les étoiles lui paraissaient comme étrangères. Froides et cruelles, indifférentes à ses tourments. Les constellations familières étaient à peine visibles : il devait se tourner vers le nord pour les apercevoir, basses sur l'horizon.

Flèche s'agita. Au même instant, Will entendit un grondement sourd. Était-ce un lion ? Il se serait plutôt attendu à un rugissement majestueux. Il regarda son cheval. Celui-ci se tenait raide, les oreilles

dressées, l'œil presque blanc. Mieux valait allumer le feu, pensa-t-il à contrecœur ; il se redressa avec peine et s'accroupit près du tas de bois, sa pierre de briquet et un silex à la main. Au bout de quelques minutes, les flammes se mirent à monter. Il approcha Flèche du foyer. À cause de ses entraves, le cheval avançait maladroitement, mais si Will les lui avait ôtées, il aurait risqué de perdre sa monture.

— Calme-toi, murmura-t-il.

Le cheval se détendit en quelques instants. Le jeune homme se coucha de nouveau et remonta la couverture jusqu'à son menton. Habitué à dormir dès que l'occasion se présentait, il ne tarda pas à s'assoupir.

Il fut réveillé en sursaut par le hennissement apeuré de sa monture. Durant une ou deux secondes, il se sentit terriblement désorienté. Où se trouvait-il ? Puis il se ressaisit et se leva d'un bond, son arc dans une main et une flèche dans l'autre, tandis que ses yeux fouillaient les ténèbres, au-delà de la lueur des flammes.

Will entendit de nouveau un grondement, qui lui parut plus proche, cette fois. Il attisa le feu, y ajouta quelques branches et s'assit, appuyé contre la selle, l'arc en travers de ses genoux. Il s'enveloppa dans sa couverture, résigné à l'idée de devoir monter la garde en sommeillant par à-coups – alors que chacun de ses muscles lui dictait de s'étendre.

« Pas de repos pour les braves », songea-t-il. La nuit serait longue, glaciale et très inconfortable.



24

Selethen profitait chaque jour des heures précédant l'aube pour poursuivre leur chevauchée.

Ils se réveillaient au milieu de la nuit. Les Arridiens préparaient de la tisane et faisaient griller des pains plats au-dessus du feu. Le Wakir s'était aperçu que les étrangers avaient cessé d'échanger des plaisanteries et de rire entre eux depuis le départ de leur jeune compagnon. Ils étaient inhabituellement calmes – sans doute inquiets pour leur ami. Un changement surtout visible chez Horace, Gilan et la princesse. Halt, bien entendu, était aussi impassible et taciturne qu'à l'ordinaire, affichant la plupart du temps une mine sombre. Selethen avait néanmoins l'impression que l'expression de sévérité du Rôdeur s'était accentuée. Tous ressentaient cruellement l'absence de Will, c'était manifeste.

Malgré tout, les deux autres Rôdeurs continuaient d'observer avec diligence les terres traversées et de prendre des notes discrètes quand ils croisaient certains repères. Le Wakir était convaincu qu'ils mémorisaient toutes les caractéristiques du territoire afin d'être en mesure de reproduire une carte de l'itinéraire menant d'Al Shabah à Mararoc. Will avait fait le serment de ne jamais recopier la carte que Selethen lui avait donnée, mais ses compagnons n'avaient rien promis, ce qui préoccupait le Wakir. Que faire, cependant, pour les en empêcher ?

Durant les premières heures, ils chevauchaient en formation serrée ; puis, quand le soleil pointait, toujours aussi spectaculaire, les soldats de Selethen se déployaient autour d'eux. Le deuxième jour, en

début de matinée, ils découvrirent des traces de la troupe qui emmenait Erak à Mararoc. Avant ce point, tout signe du passage des cavaliers avait évidemment été effacé par la tempête de sable qui s'était abattue sur le désert. À présent, ils comprenaient que ceux-ci les précédaient de deux journées.

— Ils doivent avancer plus lentement que nous, constata Halt.

Il savait que Selethen avait confié Erak à l'une des caravanes qui effectuaient régulièrement le trajet entre Al Shabah et Mararoc, transportant des marchandises des cités côtières aux villes situées dans les terres. Ces caravanes étaient toujours accompagnées d'une escorte armée et le Wakir avait jugé bon de faire d'une pierre deux coups. En revanche, les mules lourdement chargées et les chameaux ralentissaient leur progression.

Gilan descendit lestement de cheval et s'agenouilla près des empreintes, visibles sur le sol dur. De son œil exercé, il remarqua ça et là quelques marques de sabots ainsi que des petits tas de crottin – des indices plus évidents. Muni d'un bâton, le jeune homme tâta les excréments afin de déterminer leur degré d'humidité. Il s'agissait là d'une technique de Rôdeur – parfois, il leur arrivait de procéder ainsi avec la sève des brindilles cassées sur le passage d'un animal. Ils n'étaient cependant pas accoutumés à l'aridité et à la chaleur écrasante du désert.

— Difficile d'en déduire quoi que ce soit, finit par reconnaître Gilan. Tout est tellement sec.

— Nous savons que ça ne peut pas dater de plus de deux jours, répondit Halt. Après la tempête.

— Tu as raison. Mais si nous nous trouvions à Araluen, je dirais trois ou quatre jours. Cette information vaut en tout cas la peine d'être notée, elle pourra toujours nous être utile.

Gilan se redressa, épousseta ses genoux et remonta à cheval. Jetant un regard vers Selethen, il s'aperçut que le Wakir s'était immobilisé et tripotait les sangles qui maintenaient son sac de couchage à sa selle. Il ne faisait aucun doute qu'à l'ombre de son keffieh, les yeux de l'Arridien étaient discrètement braqués sur Halt et lui.

— Il nous surveille, dit-il.

— Oui, acquiesça Halt. Sans cesse. Je crois qu'on le rend nerveux.

— D'après toi, sait-il que nous étudions l'itinéraire pour le reproduire sur une carte ?

— J'en mettrais ma main à couper, répliqua Halt. Peu de choses lui échappent. Et je suis convaincu qu'il se fouille la cervelle pour trouver un moyen de nous en empêcher.

Alors qu'ils s'approchaient de Selethen, celui-ci termina de nouer ses sangles, donna un petit coup de talon dans le flanc de son étalon et repartit au trot sur la piste.

— Que penses-tu de lui ? demanda Gilan à son ancien maître.

Cette fois, Halt réfléchit un instant.

— Son attitude me plaît. La plupart des gouverneurs se laissent corrompre facilement et acceptent n'importe quel pot-de-vin. Selethen, lui, est différent.

— C'est d'abord un soldat, pas un politicien, ajouta Gilan.

En tant que Rôdeur, il se méfiait d'instinct des politiciens et des représentants officiels, préférant traiter avec de véritables combattants. De tels hommes possédaient souvent une honnêteté naturelle, songea-t-il.

— Oui, et fin stratège, avec ça, renchérit Halt. Observe la façon dont il a disposé ses guerriers. On pourrait avoir l'impression qu'un troupeau traverse le désert, mais en réalité, grâce à ces éclaireurs toujours à l'affût, personne ne peut approcher à notre insu.

— Et ses hommes le respectent, constata Gilan. Il n'a jamais besoin de crier pour se faire obéir.

— Oui, il n'a pas haussé la voix depuis notre départ. C'est généralement signe que les soldats font confiance à leur chef.

Ils restèrent silencieux quelques instants, tout en continuant de fixer la silhouette bien droite, vêtue de blanc, qui chevauchait à une vingtaine de mètres devant eux.

— Il n'est toutefois pas très amical, finit par conclure Gilan avec un grand sourire.

Il tâchait de bavarder avec Halt, afin que celui-ci cesse de trop s'inquiéter pour Will. Le vieux Rôdeur avait conscience des efforts de Gilan, et il lui en était reconnaissant. Discuter avec son ancien apprenti lui offrait quelques instants de répit. Pourtant, sans le vouloir, il laissa échapper un profond soupir.

Gilan le dévisagea.

— Il ne va rien lui arriver, Halt.

— Je l'espère. Seulement... Il s'interrompit. Il venait d'apercevoir un nuage de poussière qui se dirigeait vers eux. C'était l'un des soldats, comprit le Rôdeur en distinguant sa silhouette avec plus de netteté.

— Allons voir ce qui se passe, dit-il posément en pressant un peu l'allure pour se retrouver à la hauteur de Selethen, tandis que Gilan le suivait.

— Mes éclaireurs ont dû repérer quelque chose, leur annonça le Wakir.

Le cavalier se rapprocha et, à la vue de Selethen, fit légèrement dévier la trajectoire de son cheval pour le rejoindre.

— Des vautours, déclara soudain Gilan.

Pendant que les deux autres gardaient les yeux braqués sur l'éclaireur, le jeune Rôdeur avait observé le paysage. Halt n'entrevoyait que quelques points noirs dans le ciel, mais il savait que son ancien apprenti avait le regard plus aiguisé que le sien. Ce que confirmèrent les premiers mots du cavalier, tandis qu'il s'arrêtait devant Selethen.

— Excellence, nous avons repéré des vautours.

Le Wakir ne répondit rien. Ses hommes étaient parfaitement entraînés et il savait que l'éclaireur allait lui donner plus de précisions.

— J'ai envoyé le caporal Iqbal et deux soldats en reconnaissance, continua en effet ce dernier. En attendant, j'ai ordonné aux autres de faire halte.

— Bien, acquiesça Selethen. Nous poursuivrons notre route jusqu'à eux. D'ici là, Iqbal sera revenu pour nous faire son rapport. Retourne à ton poste, ajouta-t-il.

Le messenger le salua hâtivement, à la manière arridienne, puis repartit au galop, soulevant derrière lui un nouveau nuage de poussière.

— Mieux vaut se montrer prudent, expliqua le Wakir aux deux Rôdeurs. La présence de ces charognards indique qu'il y a un ou plusieurs cadavres sur la piste. Et il est possible que le tueur rôde encore dans les parages.

Halt opina du chef. Selethen, en excellent soldat, avait pris la décision qui s'imposait en préférant parer à toute éventualité.

— Les vautours sont nombreux, fit remarquer Gilan. Ce qui signifie que le carnage, si carnage il y a eu, doit être important.

— J'en ai bien peur, répondit l'Arridien.

Ses craintes étaient fondées. Ils atteignirent le lieu de la bataille une heure plus tard. Ou plutôt du massacre : des cadavres d'hommes, de chevaux, de mules et de chameaux jonchaient le sol au milieu de mares de sang déjà sèches, qui s'étaient infiltrées dans le sable.

Il s'agissait de la caravane qui avait quitté Al Shabah quelques jours avant eux.

À la vue des nouveaux arrivants, les vautours s'éloignèrent du festin, s'envolant paresseusement dans le ciel. Halt fit signe à

Cassandra et à Horace de rester à l'écart, tandis que Gilan et lui mettaient pied à terre pour aller examiner les corps avec Selethen.

Visiblement, les hommes et les animaux avaient été tués, puis taillés en pièces avec une rare frénésie. Tous les cadavres portaient de multiples blessures, sans parler des dommages causés ensuite par les charognards. Les sacs de marchandises avaient été éventrés, leur contenu éparpillé sur le sol. Tout ce qui avait un peu de valeur avait été emporté.

— Quand cela s'est-il passé, d'après vous ? demanda Halt à Selethen.

Celui-ci balayait la scène du regard, son visage d'ordinaire impassible affichant rage et frustration.

— Tôt ce matin, semble-t-il.

Gilan, agenouillé près d'un corps, acquiesça.

— Les gros prédateurs, comme les chacals, ne sont pas encore arrivés, expliqua le Wakir. Ils ont tendance à rôder la nuit, ce qui veut dire que le carnage a eu lieu après l'aube. Et les vautours continuent d'arriver, ajouta-t-il en levant les yeux vers les oiseaux qui tournoyaient avec lenteur au-dessus d'eux, se laissant porter sans effort par les courants d'airs chauds qui montaient du sol.

— Vous avez une idée de l'identité des meurtriers ? s'enquit Gilan.

Selethen le scruta un instant, tout en s'efforçant de contenir ses émotions.

— Les Tualaghi, répondit-il brièvement, d'un ton cinglant. Ce massacre leur ressemble.

Il secoua pourtant la tête avec perplexité.

— Mais pourquoi ? Pour quelle raison auraient-ils attaqué une troupe aussi bien armée ? L'escorte était composée de plus d'une vingtaine d'hommes. Les Tualaghi s'en prennent d'habitude à de petits groupes.

— Ils ont peut-être agi pour le compte de quelqu'un d'autre, suggéra Halt.

Le Wakir fronça les sourcils.

— Qui ? Qui les aurait payés ?

— Quiconque a trahi Erak, répliqua le Rôdeur. Regardez autour de vous. Il n'y a aucun signe de l'Oberjarl. Ceux qui ont assassiné vos soldats l'ont emmené avec eux.



25

À mesure que les erreurs de Will s'aggravaient, le danger grandissait.

Il n'avait toujours pas pris conscience de la première de ces erreurs, dont découlaient les autres. À présent, il voyageait à des kilomètres de la trajectoire initialement prévue, dont il s'était tant éloigné.

Sa seconde erreur consistait à se convaincre qu'il avait vu les repères indiqués sur la carte. Il n'avait pas rencontré de promontoire au sommet plat, il en convenait. Mais il se disait qu'il avait dû le passer sans le reconnaître, que sa forme avait changé au fil des années.

Les falaises qu'il avait cru distinguer la veille au soir étaient en réalité un haut talus rocheux, mais il se persuada du contraire, car il avait besoin de se raccrocher à cette certitude – la pénombre avait sans doute dissimulé les grottes qui auraient dû les émailler.

À présent, toujours selon la carte, il savait que, dans les heures à venir, il était censé apercevoir une formation rocheuse précaire, composée d'une grosse roche en équilibre sur une autre, plus petite. Au moins, songea-t-il, un jalon pareil devrait être facile à repérer.

À moins que le gros rocher ne soit finalement tombé du plus petit du jour au lendemain, se dit-il, pris d'un sombre pressentiment.

Sans oublier que sa réserve en eau diminuait de façon alarmante. La première outre était vide et l'autre à moitié pleine. Il avait essayé de se rationner sévèrement, mais la chaleur l'épuisait tant qu'il lui fallait parfois boire une gorgée pour ne pas perdre connaissance. Il se consola en songeant que ce problème serait réglé dès qu'il aurait

croisé les roches. En effet, quelques kilomètres plus loin, un point d'eau était indiqué sur la carte : une légère dépression dans le lit d'une rivière asséchée, où l'eau filtrait lentement à la surface. Dès qu'il l'aurait atteinte, il lui suffirait de creuser le sol à un mètre environ de profondeur et d'attendre que le creux se remplisse d'eau. Une eau boueuse, peut-être, mais potable. Lorsqu'il aurait rempli ses outres et qu'il serait enfin certain d'être dans la bonne direction, il pourrait repartir en direction des puits, où Folâtre devait se trouver.

Aussi lui fallait-il continuer de se fier à sa carte et à sa boussole, car s'il ne trouvait pas ces rochers, il était *perdu*, dans tous les sens du terme.

Ce fatalisme croissant le mena à commettre une troisième erreur – erreur qui lui fut fatale. Obnubilé par cette formation rocheuse, il continua de chevaucher durant les heures les plus chaudes de la journée. Un homme aussi expérimenté que Seleten n'aurait pas agi ainsi, Will le savait. Pourtant, raisonnait-il, le Wakir était capable de naviguer en se fiant aux étoiles et n'avait pas forcément besoin de repères qui n'étaient visibles qu'en plein jour. Mais lui, Will, ne pouvait perdre de temps. Il avait un besoin urgent de trouver de l'eau et quelques heures de plus passées en plein soleil ne feraient pas grande différence.

Le jeune Rôdeur poursuivit donc sa route, accablé par la température de plus en plus intenable à mesure que le soleil s'élevait dans le ciel. L'air brûlant et tremblotant envahissait sa gorge et ses poumons à chaque respiration ; il s'essouffait, comme si la canicule avait absorbé tout l'oxygène ambiant. Par ailleurs, la luminosité était si intense qu'il lui fallait sans cesse plisser les yeux pour distinguer quoi que ce soit dans le lointain.

Tête basse, Flèche continuait d'avancer péniblement. Will s'inquiétait de la fatigue du cheval, dont l'état paraissait se détériorer rapidement, sans s'apercevoir qu'il était lui-même encore plus affecté par le climat.

— Il est temps de se désaltérer, mon grand, croassa-t-il.

Il mit pied à terre, le corps raide et les gestes maladroits. Dès qu'il toucha le sol, il vacilla sur quelques pas et dut s'appuyer contre le flanc de l'animal pour ne pas tomber. Flèche resta immobile, le nez si bas qu'il touchait presque terre, puis fit basculer son poids sur sa gauche, comme pour soulager son antérieur droit. En quelques secondes, Will sentit la chaleur du sol se propager aux semelles de ses bottes, déjà brûlantes. Comment le cheval pouvait-il supporter pareille torture, alors que ses sabots n'étaient pas même protégés ?

— Je m'en occuperai d'ici une minute, déclara le jeune homme.

D'abord, buvons.

Il tritura les lanières qui retenaient le seau de cuir à la selle et, sans faire exprès, le lâcha. Il le ramassa avec un petit rire.

— Heureusement qu'il est encore vide, dit-il.

Avec prudence, il plaça le récipient sur une surface plane ; puis, prenant l'outre, il l'ouvrit avec soin et versa une infime quantité d'eau dans le seau. Le cheval tourna la tête et émit un petit bruit de gorge.

— Pas de précipitation, l'avertit Will. Tu es un bon petit cheval, même si tu n'es pas le mien.

Son rire fusa de nouveau. Au fond de lui, le jeune homme se demanda ce que la situation pouvait avoir de comique. Il avait la sensation étrange de se tenir un peu à l'écart, en train d'observer Flèche et son double. Quelle sottise idée, songea-t-il en la chassant promptement. Il tendit le seau au cheval et le regarda boire, la bouche non plus pâteuse comme la veille, mais gonflée et desséchée.

Dès que Flèche eut terminé, il fouilla de sa langue les coutures du récipient, en quête de quelques gouttes cachées. S'apercevant qu'il était vide, l'animal, contrairement aux fois précédentes, donna un petit coup de museau dans l'outre que Will portait en bandoulière, preuve que son besoin d'eau s'était amplifié et prenait le pas sur le dressage qu'il avait reçu.

Le jeune homme repoussa Flèche.

— Désolé, mon grand, marmonna-t-il. Plus tard.

Sur ce, il but deux gorgées en essayant de les garder autant que possible dans sa bouche avant de les laisser couler dans sa gorge. Puis il referma l'outre à contrecœur et la déposa à l'ombre d'un fourré de plantes épineuses.

Il leva l'antérieur droit de Flèche et examina le sabot. Le cheval s'agita un peu. Il n'y avait aucune blessure apparente, mais en posant sa paume au centre, Will sentit qu'il était brûlant.

Il déplia sa couverture et y découpa des carrés de tissu dont il enveloppa les pieds du cheval, en protégeant du mieux qu'il put la partie vulnérable de chaque sabot ; il maintint le tout en place en nouant des bandelettes. Le garçon savait que sa couverture lui manquerait à la nuit tombée, mais il ne voulait pas que sa monture se mette à boiter.

Will prit Flèche par la bride et le fit reculer de quelques pas, en observant sa démarche. Le cheval semblait à présent plus à l'aise. Il récupéra ensuite son outre, la mit en bandoulière et se prépara à remonter en selle. Mais il se ravisa et flatta gentiment l'encolure de l'animal.

— Je vais marcher un peu, pour que tu puisses récupérer.

À l'aide de sa boussole, il vérifia sa trajectoire et chercha un repère dans le lointain : un pilier de sel et de sable se détachait du paysage, à un ou deux kilomètres de là. Will décida de le rejoindre.

Flèche se mit en route derrière lui, la tête basse, le bruit de ses sabots maintenant étouffé.

Un peu plus loin, Will commit une autre bétise. Terrassé par la chaleur caniculaire, il ôta sa cape, la drapa sur la selle de Flèche et remonta les manches de sa tunique. Pendant quelques instants, il eut l'impression d'avoir moins chaud. C'était une illusion : la cape, à l'instar des larges vêtements des Arridiens, permettait au corps de retenir son humidité. Sans cette protection, le garçon se déshydratait encore plus vite.

Ses bras nus commencèrent à rougir, puis à brûler et furent bientôt couverts de cloques. Quand Will comprit enfin qu'il n'aurait jamais dû exposer sa peau aux rayons solaires, il était déjà trop tard : il n'était plus capable de former la moindre pensée cohérente, ni la plus petite idée fiable ou raisonnable. De plus, il n'avait toujours pas croisé la formation rocheuse qu'il espérait voir depuis le matin. À présent, ces roches l'obsédaient. Elles devaient se trouver là, quelque part. « Bientôt, se disait-il, je les apercevrai bientôt. » Il avait oublié qu'il aurait dû les rencontrer une ou deux heures après son départ, alors qu'il avançait depuis plus de quatre heures.

Un peu après midi, il se tourna soudain vers Flèche.

— Tu les as vues, toi ?

Le cheval le regardait, impassible.

— Tu ne réponds pas ? Tu as peut-être la voix un peu enrouée.

À ces mots, le jeune homme ricana brièvement et, un instant, eut encore une fois l'impression désagréable qu'il se tenait un peu à l'écart de son propre corps, en train d'assister à cette scène. Tout à coup, il repensa à l'outre qu'il portait en bandoulière.

— J'ai besoin d'eau, déclara-t-il.

Il était persuadé que le poids de l'outre le surchargeait inutilement. Que s'il la vidait un peu, il marcherait plus vite.

Il but avec avidité, avant de s'apercevoir que le cheval le dévisageait d'un air accusateur. Le garçon se sentit aussitôt coupable. Il se hâta de refermer l'outre et de reprendre sa route.

Puis une pensée le frappa : Seleten lui avait donné une carte erronée, c'était évident ! Will n'avait vu ni falaises trouées de grottes, ni promontoire au sommet plat. Jamais le Wakir ne lui aurait remis un

document d'une telle importance stratégique pour les Arridiens. Pourquoi ne l'avait-il pas compris plus tôt ? Selethen l'avait envoyé dans le désert en sachant pertinemment qu'il y mourrait.

— Il nous a tendu un piège, affirma-t-il en se tournant vers le cheval. Mais il va me le payer ! Nous devons être tout près de ce point d'eau, à présent. Nous allons le trouver et ensuite, j'irai trouver Selethen et je l'obligerai à avaler ce parchemin !

Il se rembrunit. Si la carte était fausse, le point d'eau qui y était indiqué n'existait pas. Il hésita. Mais si, il devait y en avoir un. Il le fallait ! Soudain, son esprit s'éclaircit.

— J'ai compris ! Il n'a pas pu falsifier l'intégralité de la carte ! Sinon, j'aurais découvert très vite qu'elle était erronée ! Certaines informations sont donc vraies. Voilà ce qu'on appelle de la ruse.

Ce problème résolu, il décida qu'il pouvait se permettre de donner un peu d'eau à Flèche. Il n'avait pourtant pas la force de détacher le seau ; aussi, en riant, il versa l'eau dans sa main et laissa le cheval la laper dans sa paume. Évidemment, une petite quantité coula sur le sol, aussitôt absorbée par le sable brûlant. Mais cela n'avait plus d'importance.

— Nous en aurons plein une fois au point d'eau, dit-il au cheval.

Il referma l'outre et resta immobile, vacillant, perdu dans ses pensées : s'il ne buvait pas davantage, il n'aurait peut-être pas la force d'atteindre le point d'eau. Et alors, il mourrait, parce qu'il aurait refusé de se désaltérer. Ce ne serait pas très malin. Halt n'approuverait pas, songea-t-il. Aussi décida-t-il de vider le peu d'eau qui restait dans l'outre. Puis il se mit en marche, en faisant signe à Flèche de le suivre.

— Allez, viens, dit-il d'une voix éraillée.

Il tomba. Quand il essaya d'amortir le choc, le sol lui brûla les mains. Il releva la tête, sans parvenir à se redresser et soudain, ô miracle, il vit la formation rocheuse, identique à celle que Selethen avait dessinée sur la carte ! Elle n'était située qu'à quelques centaines de mètres. Comment ne l'avait-il pas aperçue avant ? Le point d'eau devait se trouver un peu plus loin.

Il ne pouvait plus marcher. Mais il était capable de se traîner jusque là-bas. Il le fallait. Il se mit à ramper en direction des roches.

— Comment font-elles pour rester en équilibre ? marmonna-t-il, émerveillé. Ce bon vieux Selethen ! ajouta-t-il en riant. Sa carte était donc juste !

Will jeta un coup d'œil derrière lui. Le cheval, jambes écartées, tête ballante, était resté immobile.

— Viens, Flèche ! l'appela-t-il. On va trouver plein d'eau ! Allez, suis-moi ! Regarde ces merveilleuses roches !

Ses paroles étaient inintelligibles, mais il ne s'en rendait plus compte. L'eau qu'il venait de boire n'avait pas suffi à le réhydrater après des heures passées dans le désert.

Il se remit à ramper sur le sol rocailleux. Les pierres lui coupaient les mains et la chaleur les brûlait. Il laissait derrière lui des empreintes sanglantes qui séchaient aussitôt. Pendant ce temps, Flèche, découragé, le regardait s'éloigner, sans bouger.

Il n'avait aucune raison de le faire. Il n'y avait aucune formation rocheuse en vue, et Will tournait en rond.



26

Le Wakir fronça les sourcils.

— Qui ? Qui aurait emmené l'Oberjarl ? Et pour quelle raison ?

Halt le dévisagea, sans perdre son calme. L'Arridien était furieux d'avoir perdu autant de soldats, des pertes qui ne pouvaient que l'affecter. Le Rôdeur le savait. Il percevait aussi que la haine que le Wakir portait aux Tualaghi était profondément enracinée. La situation était délicate et Halt devait choisir ses mots avec prudence. Et plus il en apprendrait sur ce qui s'était passé dans ce lieu, plus il posséderait d'éléments pour convaincre Selethen.

Il se tourna vers Gilan et lui dit à voix basse :

— Va chercher des indices. Essaie de découvrir avec précision ce qui a pu survenir.

Le jeune Rôdeur acquiesça et s'éloigna. Halt répondit alors au Wakir :

— D'après moi, ceux qui ont trahi Erak sont derrière ce carnage.

— C'est sûrement Toshak, déclara Svengal, qui s'était approché d'eux.

Le Skandien avait fouillé les environs à la recherche du cadavre d'Erak. Son absence l'avait encouragé à tirer les mêmes conclusions que Halt.

— C'est exactement le genre de chose qu'il s'rait capable de commettre, précisa le loup des mers.

Selethen regarda tour à tour Svengal et Halt d'un air méfiant.

— Qui est ce Toshak ? Je n'en ai jamais entendu parler. Et pourquoi ferait-il enlever l'Oberjarl ?

— Pour le même motif qui l'a poussé à trahir Erak et à vous le livrer, répliqua Halt. Pour se débarrasser de lui. Tout ça, c'est de la politique, ajouta-t-il avant que le Wakir puisse intervenir. Des affaires entre Skandiens. Une petite faction n'apprécie guère Erak et voudrait le voir remplacé.

Une lueur de compréhension apparut dans les yeux de Selethen. Le royaume d'Arrida regorgeait d'intrigues politiques et le Wakir semblait accepter cette explication.

— Je vois, dit-il. Cependant, je ne connais pas ce Toshak. J'imagine qu'il est skandien, comme vous ? demanda-t-il à Svengal.

Celui-ci se renfrogna.

— C'est un Skandien, oui. Mais lui et moi, on n'a rien d'autre en commun !

Selethen acquiesça. La colère de Svengal était un argument convaincant.

— Il y a un détail qui m'échappe, poursuivit le Wakir. Si ce Toshak veut se débarrasser de votre chef, pourquoi l'aurait-il fait capturer ? Pourquoi ne pas tout simplement le faire assassiner, avec le reste de la caravane ?

— Il a besoin de temps, répliqua aussitôt Halt, qui avait vu venir cette question. La plupart des Skandiens sont satisfaits d'avoir Erak pour Oberjarl. Par conséquent, Toshak et ses partisans ont besoin de temps pour provoquer davantage de ressentiment vis-à-vis d'Erak et créer l'incertitude. Si l'Oberjarl mourait, les Skandiens se contenteraient d'en élire un autre parmi les amis d'Erak. Peut-être même Svengal.

— Que les dieux m'en gardent ! s'exclama l'intéressé avec sincérité.

Halt lui décocha un sombre sourire.

— Mais si Erak est introuvable, poursuivit le Rôdeur, retenu captif quelque part, et que certains prétendent que la faute est à mettre sur le compte de sa propre incompétence, Toshak et son petit groupe pourraient répandre doutes et rumeurs parmi leur peuple, en laissant entendre qu'il n'est pas le chef qui leur convient. D'autant plus si ses ravisseurs exigent une forte rançon. Les Skandiens n'apprécient guère ce genre de demande.

— C'est bien vrai, ajouta Svengal. Voilà pourquoi Erak m'a dit d'aller chercher d'l'aide à Araluen.

Selethen hocha la tête. Il ne semblait toujours pas convaincu. Il s'était néanmoins étonné du retour de Svengal en compagnie d'étrangers prêts à payer la rançon. Jusqu'à présent, on ne lui avait offert qu'une seule explication : Erak était un ami d'Araluen. Mais,

maintenant, il comprenait mieux pourquoi Svengal n'était pas retourné directement en Skandie. Plus vite Erak serait libéré, moins ses opposants pourraient tirer avantage de sa disparition.

— Et comme vous avez dû le déduire, reprit Halt, les ennemis d'Erak pourraient profiter de sa longue absence pour imposer leur propre candidat, Toshak lui-même.

À cette idée, Svengal laissa échapper un grondement furieux, tandis que Selethen marchait de long en large en se caressant la barbe. Il s'interrompit et se tourna brusquement vers le Rôdeur.

— C'est probable, en effet...

Il n'ajouta pas « mais » – ce mot resta en suspens entre eux. Halt attendait, déterminé à ne pas émettre le doute qui l'assaillait. Comme le Wakir, il entrevoyait une autre raison possible à ce carnage. Mais avant d'aborder ce sujet, Selethen avait encore une question :

— Selon vous, demanda-t-il à Svengal, c'est votre compatriote, Toshak, qui aurait trahi votre chef.

— Oui, dit le loup des mers.

— Pourtant, je n'ai jamais entendu parler de lui. Notre informateur était un pêcheur venu d'un petit village côtier. En réalité, un contrebandier plutôt qu'un pêcheur. Il a l'habitude de naviguer discrètement dans les eaux proches du rivage. Il a aperçu votre navire et nous a prévenus de votre arrivée.

Svengal resta silencieux. Mais Halt, lui, savait déjà quoi répondre.

— Vous n'auriez pas accepté de négocier avec un Skandien. Si Toshak avait essayé de vous rencontrer, vous l'auriez accueilli avec une volée de flèches avant même qu'il ait le temps de vous dire deux mots. Il avait donc besoin d'un intermédiaire. Il lui aurait été facile d'entrer en contact avec ce contrebandier. Il est probable que cet informateur est aussi celui qui a vendu ce faux parchemin détaillant les déplacements des caravanes à Erak.

— Oui, cela me semble logique, répliqua Selethen d'une voix qui exprimait encore ses doutes. Mais j'ai une autre explication qui ne cesse de me tarauder.

Il eut un geste de répugnance pour la scène de massacre qui les entourait. Halt attendit qu'il poursuive. « Qu'il le dise lui-même, pensa-t-il. Ne dis rien, sinon, cela donnera du crédit à son hypothèse. »

— Je suis d'accord avec vous, poursuivit le Wakir. Ce carnage pourrait être l'œuvre de Skandiens ou de Tualaghi à la solde de ces derniers. Mais puisque le corps de l'Oberjarl est introuvable, on peut aussi imaginer que la caravane a été attaquée pour le libérer. Et qu'à présent, il se dirige vers la côte, où l'attend un autre navire.

— Si c'était le cas, croyez-vous que nous serions restés avec vous

de notre plein gré ? rétorqua le Rôdeur.

— Oui, c'est exactement le genre de choses dont vous seriez capable pour endormir mes soupçons, affirma Selethen. Vous négociez avec moi pendant qu'une autre troupe de Skandiens se charge de secourir votre ami. Si l'opération réussit, vous économisez soixante-six mille écus. Si elle échoue, vous continuez comme si de rien n'était, en niant toute implication dans ce massacre.

Halt prit son temps pour répondre. Comme il s'en était déjà aperçu, les intrigues et la politique faisaient bon ménage en Arrida. Et ce genre de raisonnement alambiqué seyait parfaitement à Selethen. Le Rôdeur savait donc que ce qu'il dirait ensuite serait crucial pour la suite de leur mission. Tandis qu'il rassemblait ses idées, Horace – qui se tenait à quelques mètres, en compagnie de Cassandra – jugea bon de s'avancer et d'intervenir.

— Une question... commença-t-il.

Tous les regards convergèrent sur lui. Halt leva la main pour l'interrompre. Les subtilités de la diplomatie échappaient souvent au jeune guerrier, qui était un individu franc, direct.

— Horace... le coupa Halt d'une voix qui semblait vouloir le mettre en garde. Ce n'est peut-être pas le bon moment...

Ce fut au tour du jeune homme de lever la main pour faire taire le Rôdeur. Son visage affichait une expression déterminée et ses sourcils étaient froncés. Halt, qui savait que l'accusation de Selethen avait éveillé la colère du chevalier, ne voulait pas que sa dignité offensée le pousse à jeter de l'huile sur le feu. Faisant fi de l'avertissement de Halt, Horace s'obstina :

— J'ai une question à poser au Wakir.

Près de lui, Cassandra semblait tout aussi préoccupée que Halt. Horace était peut-être sur le point de commettre une bétise, pensa-t-elle. Mais Selethen fit signe au jeune homme de poursuivre.

— Comment aurions-nous pu savoir ? demanda le jeune chevalier sur un ton tranchant.

L'Arridien se rembrunit.

— Comment auriez-vous pu savoir... quoi donc ?

Horace rougit, en partie d'indignation, mais aussi parce qu'il était maintenant le centre de l'attention – et il n'aimait pas ça du tout.

— Comment aurions-nous su qu'Erak voyageait avec cette caravane ?

Durant un instant, personne ne comprit le sens de ses paroles. Puis Selethen eut un petit geste embarrassé.

— Parce que je vous l'ai dit, répondit-il.

Halt eut un immense élan d'affection pour Horace. Parfois,

songea-t-il, une approche directe se révélait beaucoup plus efficace qu'une longue exposition argumentée.

— Oui, mais vous nous en avez informés la veille de notre départ pour Mararoc, alors que les négociations étaient terminées. Pas avant. Nous croyions qu'Erak était retenu à Al Shabah. Selon vous, en seulement huit heures, nous aurions donc pu nous organiser pour envoyer une autre troupe dans le désert ? Une troupe qui aurait payé les Tualaghi pour intercepter une caravane dont nous venions tout juste d'apprendre l'existence ?

— Eh bien... vous auriez pu...

Voyant que le Wakir hésitait, Horace en profita pour ajouter :

— Alors qu'aucun de nous n'a pu quitter la maison du port durant la nuit, vous le savez. Dans ce cas, comment aurions-nous fait ? Oui, Halt est un excellent stratège, mais une telle opération dépasse ses compétences.

Le Rôdeur comprit qu'il était temps d'intervenir de nouveau. Horace avait avancé ses arguments, certes essentiels. Mais il était temps de prendre le relais.

— Il a raison, Selethen. Et c'est votre intime conviction.

Le Wakir se tourna vers lui. « Il faut maintenant qu'il choisisse son camp, pensa Halt. Soit il est contre nous, soit il accepte de nous faire confiance. »

— Par ailleurs, poursuivit le Rôdeur, même si nous avions pu planifier tout ceci en quelques heures, croyez-vous, en toute honnêteté, que nous serions capables d'une telle duplicité ?

Selethen fut sur le point de parler, puis se ravisa pour observer plus minutieusement le petit groupe d'étrangers qui lui faisait face. Horace et le Skandien étaient des combattants. Il ne détectait aucune fourberie en eux. Et même s'ils devaient se montrer dangereux sur un champ de bataille, ils avaient sans aucun doute l'habitude de lutter avec honnêteté et bravoure.

La princesse. Pendant les négociations, elle avait elle aussi montré courage et franchise. En définitive, songea le Wakir avec un peu de regret, il avait été le seul à ne pas jouer franc jeu – d'abord en obligeant son intendant à prendre sa place, puis en omettant de préciser qu'Erak avait déjà quitté Al Shabah.

Restait Halt. Manifestement, il était le meneur du groupe, malgré le rang de Cassandra. Un meneur réfléchi, qui savait planifier. Pourtant, Selethen devinait que cet homme était au fond honnête ; d'instinct, il éprouvait une certaine sympathie envers le petit Rôdeur aux cheveux grisonnants. À l'évidence, ses compagnons le respectaient et lui faisaient confiance. Et, plus important peut-être, ils avaient de

l'affection pour lui. Horace et Svengal étaient directs et compliquaient rarement les choses, mais ils étaient aussi sensés : le jeune guerrier venait d'en apporter la preuve.

Selethen se mordillait la lèvre, perdu dans ses pensées.

— Non, je ne crois pas, finit-il par répondre.

Halt fut tenté de laisser échapper un profond soupir de soulagement, mais se contenta d'un hochement de tête.

— Dans ce cas, que comptez-vous faire ? demanda-t-il.

— Une fois arrivés à Mararoc, j'enverrai une troupe à leur poursuite. Même si cela ne servira pas à grand-chose.

Le Wakir savait comment opéraient les Tualaghi, il en avait souvent fait l'amère expérience : ils attaquaient une caravane, puis s'évanouissaient dans le désert. Les Arridiens, essentiellement des citadins, n'avaient pas les compétences requises pour traquer les pillards ; en revanche, ces derniers connaissaient par cœur ces étendues sauvages et pouvaient s'y fondre sans mal. Aussi, les soldats que Selethen enverrait à leur poursuite reviendraient bredouilles au bout de deux ou trois jours, sales et fourbus.

S'il y avait eu des Bedullin parmi eux, ils auraient peut-être eu une chance de retrouver les assassins. Les premiers, qui étaient avant tout des chasseurs, connaissaient le désert aussi bien que les Tualaghi, leurs ennemis jurés.

— Pourquoi ne pas partir dès maintenant à leur poursuite ? proposa Halt.

La naïveté du Rôdeur arracha un sourire à Selethen.

— Parce qu'ils ont déjà disparu dans le désert. C'est ainsi qu'ils procèdent.

— Dans ce cas, nous les traquerons. Car c'est ainsi que *nous* procédons.

C'était Gilan qui s'était exprimé ainsi. Après avoir examiné la scène du massacre, il s'était rapproché et avait entendu les dernières paroles du Wakir.

— Tu as trouvé quelque chose ? lui demanda Halt.

Gilan, crispé, entama son rapport, à mesure qu'il désignait les lieux de l'action :

— Les attaquants se sont cachés à l'est, derrière ces rochers. Peut-être quatre-vingts ou quatre-vingt-dix hommes. La plupart à cheval, quelques-uns montés sur des chameaux. Un autre groupe de dix cavaliers environ était posté au nord pour faire diversion. Ils ont feint d'attaquer la caravane, puis ont fait demi-tour et se sont enfuis. Quand les soldats arridiens ont quitté les rangs pour partir à leur poursuite, le gros de leurs forces s'est abattu sur la caravane, par l'arrière.

Selethen regarda le jeune Rôdeur avec respect.

— Vous avez-vous pu découvrir tout cela en examinant le sol ?

Gilan lui adressa un grand sourire.

— Oui, bien sûr. Bon, qu'en pensez-vous ? On essaie de les traquer ou on retourne tête basse à Al Shabah ? ajouta-t-il sur un ton délibérément provocateur.

Il avait l'impression que le Wakir cherchait une raison pour partir à la poursuite des Tualaghi – afin de leur apprendre une fois pour toutes qui régnait réellement sur ce pays. Gilan avait raison : l'esprit de Selethen était en ébullition. Il tenait peut-être là une occasion inespérée.

— Ils seront supérieurs en nombre, répondit-il, l'air pensif.

— Mais nous aurons l'avantage de la surprise, répliqua Halt. En temps normal, vous ne cherchiez pas à les rattraper, n'est-ce pas ?

Le Wakir réfléchissait. Quatre-vingts Tualaghi. Et lui, il disposait de cinquante soldats expérimentés et bien armés. Sans oublier les étrangers qui les accompagnaient. Horace et Svengal devaient être d'excellents combattants. À dire vrai, plus il y pensait, plus l'idée de voir le Skandien se frayer un passage à coups de hache dans une troupe de Tualaghi lui plaisait. Quant aux deux Rôdeurs, ils portaient tous deux un grand arc en bandoulière. Sûrement pas en décoration, songea-t-il. Il avait l'impression que ces archers étaient capables de causer bien des dommages. Il y avait cependant un problème : si la princesse devait rentrer à Al Shabah, il faudrait lui laisser une escorte, et il ne pouvait se permettre d'affaiblir davantage ses effectifs.

— Et la jeune fille ? demanda-t-il.

— La jeune fille vous accompagnera, rétorqua Cassandra.

Selethen jeta un coup d'œil interrogateur à Halt. Celui-ci lui adressa un sourire désabusé. Il connaissait la bravoure de Cassandra et la savait capable de se servir du sabre passé à sa ceinture. Lors de leur voyage en mer, elle s'était entraînée sur le pont du drakkar avec Horace et Gilan, et elle pouvait parfaitement se débrouiller. Elle ne serait donc pas un fardeau. Bien au contraire.

— Oui, elle nous accompagne, conclut-il.



27

Ce fut le froid nocturne qui réveilla Will. Il était étendu sur le ventre, grelottant, tandis que la chaleur accumulée s'échappait de son corps. Comme c'était injuste, pensa-t-il. La canicule de la journée et les températures glaciales de la nuit s'alliaient pour lui dérober le peu d'énergie qui lui restait.

Il essaya de relever la tête. En pure perte. Fournissant un immense effort, il réussit enfin à rouler de côté pour se retrouver sur le dos, les yeux braqués sur les étoiles dont l'éclat l'éblouit. « Elles sont splendides, se dit-il, mais toujours étrangères. » Il aurait voulu tendre le cou pour regarder vers le nord, où brillaient les constellations plus familières de son pays natal. Mais il n'en avait pas la force. Il allait demeurer allongé et il mourrait là, veillé par ces astres qui ne le connaissaient pas, indifférents à son sort.

Il se sentit envahi d'une grande tristesse.

Bizarrement, ses pensées étaient à présent limpides, comme si toutes les illusions de la journée avaient disparu : il était à présent capable d'envisager sa situation avec un certain détachement. Il savait qu'il allait s'éteindre dans cet endroit. Peut-être ce soir-là, certainement le lendemain. Il ne supporterait pas une journée de plus dans cette fournaise. Il se desséchait et tomberait en poussière, laquelle serait emportée par le vent.

Il aurait aimé pleurer, mais il n'avait plus une goutte d'eau dans le corps. Cependant, cette nouvelle clarté d'esprit le poussait à réfléchir, non sans agacement : quelle erreur avait-il pu commettre pour en arriver là ? Il avait pourtant suivi les instructions qu'on lui

avait données – du moins le croyait-il. Il s'était trompé. Et il allait payer cette erreur de sa vie, voilà tout.

Il songea à la carte de Selethen. Était-elle réellement fausse, comme il se l'était imaginé durant la journée ? Il chassa cette idée : Selethen était un homme honorable. Non, Will était le seul fautif, mais jamais il ne connaîtrait le fin mot de l'histoire. Halt serait atrocement déçu... et c'était peut-être ce qui le tracassait le plus. Pendant cinq années, il avait fait de son mieux pour que le Rôdeur taciturne, devenu comme un père pour lui, soit fier de son élève. Il avait sans cesse cherché à obtenir l'approbation de son maître, la seule chose qui comptait. Un hochement de tête satisfait ou l'un des rares sourires de Halt étaient les récompenses les plus gratifiantes qui soient. Et à présent, il avait l'impression d'avoir laissé tomber son mentor. Il ne voulait pas mourir en sachant que Halt éprouverait une telle déception ; cette idée était encore plus insupportable que celle de sa propre disparition.

Une forme indistincte passa devant les yeux de Will, bloquant en partie le ciel. L'espace d'un instant, la terreur s'empara de lui et les battements de son cœur s'accéléchèrent ; puis il s'aperçut qu'il s'agissait de Flèche. Il avait oublié de mettre des entraves au cheval... celui-ci allait errer dans l'obscurité, se perdre ou bien se faire attaquer par des prédateurs. Une fois encore, il tenta vainement de se redresser. Sa tête se souleva d'un ou deux centimètres et retomba sur le sol dur, couvert de cailloux.

Il se demanda se qui avait pu arriver à Folâtre, avec l'espoir que son poney s'en était sorti, que quelqu'un l'avait trouvé et s'occupait maintenant de lui. Même si personne ne réussissait à le monter, pensa Will, qui savait que Folâtre désarçonnerait quiconque essaierait de grimper sur son dos – une pensée qui l'aurait fait rire s'il en avait été capable.

Flèche s'éloigna de quelques mètres ; le bruit de ses pas étouffés intrigua d'abord le jeune homme, qui se souvint ensuite des morceaux de couverture avec lesquels il avait enveloppé les sabots de l'animal. L'un d'eux avait dû se défaire, car le son d'un des quatre sabots, au contact du sol, résonnait plus distinctement que les autres.

Will tourna la tête pour suivre des yeux la silhouette qui s'écartait de lui.

— Reviens, Flèche, s'efforça-t-il de dire d'une voix étranglée.

Le cheval l'ignore et continua de s'éloigner, peut-être à la recherche de quelque chose à manger. Le jeune homme l'appela de nouveau mais, cette fois, aucun son ne sortit de sa gorge. Il finit par abandonner et reprit sa contemplation des étoiles. Leur lueur froide

semblait s'estomper. D'ordinaire, une étoile brille jusqu'au matin. En réalité, Will n'avait pas conscience que c'était son regard à lui qui se voilait, que les étoiles n'avaient rien perdu de leur éclat. Au bout d'un instant, il perdit connaissance, respirant à peine.

Il n'entendit pas le lion qui passa à quelques mètres de lui. Flèche, affaibli, déshydraté, était occupé à se débarrasser des bandelettes qui s'étaient emmêlées autour de ses antérieurs. Ce fut au dernier moment que le cheval flaira le prédateur. Il eut à peine le temps de pousser un hennissement perçant, terrorisé, soudain interrompu par les crocs de la bête qui se plantèrent dans sa gorge.

Peut-être Will avait-il perçu ce cri, mais par la suite, jamais il ne sut s'il l'avait ou non imaginé.

Flèche mourut très vite et, ce faisant, sauva la vie de Will.

Il sentit le souffle chaud d'un cheval tout près de son visage, la douceur des naseaux qui se frottaient contre sa peau, puis une langue rugueuse qui lui léchait la main et des lèvres qui lui mordillaient gentiment les doigts.

L'espace d'un merveilleux instant, Will crut que Folâtre était revenu. Mais le découragement l'envahit quand il se rappela que le poney avait disparu dans ce désert aride. Ce devait être Flèche, pensa le garçon.

Les yeux de Will refusaient de s'ouvrir. Sous ses paupières fermées, incrustées de poussière, il percevait pourtant l'éclat du soleil qui l'accablait de nouveau. Il n'avait aucune envie de l'affronter. Il était plus simple de garder les paupières closes et de rester étendu. Flèche bougea un peu et son ombre se déposa sur le visage boursoufflé du jeune homme, qui lui murmura quelques mots de gratitude.

Il était vaguement surpris de constater que, durant son sommeil, la mort l'avait épargné, tout en sachant que ce n'était plus qu'une question d'heures. Ou bien était-il déjà mort ? Si c'était le cas, la situation ne ressemblait guère au paradis dont on lui avait parfois parlé. Une fois encore, Flèche frotta son nez contre sa joue. Folâtre avait eu l'habitude de le réveiller de cette manière, se souvint Will. Tous les chevaux agissaient peut-être ainsi. Il n'avait pourtant pas envie d'ouvrir les yeux. Cela lui demanderait trop d'effort.

Il entendit un bruit de pas s'approcher de lui. Bizarre, songea-t-il. Il s'était cru seul ici. Puis une main se glissa sous sa nuque et souleva son visage pour le déposer sur ce qui était peut-être un genou. Il soupira : il voulait qu'on le laisse tranquille.

Soudain, Will sentit quelque chose d'incroyable. De merveilleux : de l'eau fraîche sur ses lèvres craquelées. Il s'empessa d'ouvrir la bouche avec avidité. Une gorgée descendit dans sa gorge ; il essaya de se redresser, d'attraper l'outre pour la porter à ses lèvres, mais une main l'en empêcha.

— Doucement, dit une voix. Pas trop à la fois.

Quelques gouttes coulèrent dans sa bouche desséchée. Le garçon s'étrangla et se mit à tousser en crachotant de l'eau, désespéré à l'idée de ne pouvoir la garder.

— Calme-toi. Il y en a encore. Mais il faut boire lentement.

Docile, Will s'étendit de nouveau et se laissa faire. Il remercia intérieurement cet individu, quel qu'il soit ; mais cet inconnu ne se rendait à l'évidence pas compte que le jeune homme avait failli mourir de soif. Sinon, il lui aurait offert plus d'eau, l'aurait versé à flots entre ses lèvres... pourtant, Will préféra ne pas se plaindre. Il ne voulait pas offenser son bienfaiteur, par crainte que celui-ci ne cesse de le désaltérer.

Tout près, il entendit un hennissement inquiet et, une nouvelle fois, il s'imagina qu'il s'agissait de Folâtre, avant de se rappeler que son poney avait disparu.

— Il va bien, dit la voix, comme pour répondre au cheval.

Flèche était gentil de se préoccuper de lui, songea Will, alors qu'ils ne se connaissaient pas très bien. Il sentit qu'on passait doucement un linge humide sur ses paupières collées. Un peu d'eau goutta le long de sa joue et il la rattrapa avec sa langue. Il aurait été dommage de la gâcher.

— Essaie de les ouvrir, maintenant, ordonna la voix.

Le jeune Rôdeur obéit. Il entrevit un rayon de lumière et une silhouette penchée au-dessus de lui. Il cligna des yeux. Un mouvement qui lui demanda un gros effort. Mais quand il souleva de nouveau les paupières, cela lui parut plus facile et sa vision était déjà un peu plus nette. Il vit un visage à la peau sombre. Barbu. Encadré d'un keffieh jaune et blanc. Le nez était gros, recourbé et tordu, comme s'il avait été cassé. Un court moment, cette singularité retint toute l'attention de Will. Puis il cilla et posa le regard sur les yeux de l'individu. Des yeux sombres, presque noirs, enfoncés dans leurs orbites et surmontés de sourcils touffus. Un visage aux traits marqués, se dit le garçon. Mais sans beauté. À cause de ce nez.

— Quel gros nez, fit-il observer d'une voix enrouée.

Aussitôt, il sut qu'il n'aurait pas dû se montrer aussi impoli. Mais l'homme sourit. Ses dents étaient d'un blanc éclatant.

— C'est le seul que je possède. Un peu plus d'eau ?

— S'il te plaît.

Au même instant, ô miracle, quelque chose d'autre apparut dans son champ de vision, poussant du chanfrein l'homme barbu, qui manqua renverser son outre d'eau. Il se décala un peu. Le soleil étincelant obligea Will à cligner des yeux. Puis l'ombre se posa au-dessus de lui.

— Folâtre ?

Il n'osait y croire. Le petit cheval poussa un hennissement et, cette fois, Will n'eut plus le moindre doute : c'était bel et bien Folâtre, qui lui donnait de petits coups de nez sur l'épaule, comme à son habitude. L'animal observait Will de ses grands yeux.

« Regarde ce qui t'arrive, quand je ne suis pas là pour te protéger », semblait-il lui dire.

L'homme regarda tour à tour le garçon et le poney.

— Si je ne me trompe pas, vous vous connaissez déjà, tous les deux, déclara-t-il.

Will, pourtant à demi conscient, sentit qu'on passait un baume rafraîchissant sur la peau brûlée de ses bras et de son visage. On lui donna encore de l'eau, tant qu'il voulut – à condition qu'il accepte de boire lentement. Dès qu'il l'avalait plus goulûment, on lui enlevait l'outre des lèvres. Il avait l'impression que plusieurs personnes s'occupaient de lui. Folâtre, quant à lui, était resté à ses côtés. Parfois, le jeune homme s'évanouissait ; dès qu'il reprenait ses esprits, la crainte d'avoir seulement rêvé, de n'avoir pas retrouvé son poney, s'emparait un instant de lui. Puis, à la vue du cheval, il se rassérénait.

Will s'aperçut vaguement qu'on l'avait déposé sur une couche inclinée, peut-être attachée à un cheval. Mais quand il sentit les mouvements amples et la démarche oscillante de l'animal qui tirait son brancard, il comprit qu'il s'agissait en réalité d'un chameau.

Quelqu'un de prévenant avait placé un linge léger sur son visage pour le protéger des rayons du soleil et, tandis qu'ils avançaient dans le désert, Will s'assoupit, sans savoir dans quelle direction ils allaient. Peu lui importait. Il était vivant et Folâtre cheminait à côté de lui, près à l'alerter en cas de danger.

Il n'aurait pu dire combien de temps ils voyagèrent ainsi – plus tard, il apprendrait que le trajet jusqu'au campement de ses sauveteurs n'avait duré qu'une heure et demie. Une fois sur place, on le souleva du brancard et on l'étendit sur un sac de couchage, à l'ombre de palmiers. La lumière filtrait à peine entre leurs larges feuilles ; jamais

il n'avait été aussi confortablement installé de toute sa vie, songea-t-il. La peau de son visage et de ses bras était encore boursouflée, mais on lui appliqua de nouveau du baume, qui le soulagea. Quant à Folâtre, il n'avait pas quitté son jeune maître une seule seconde.

— Je vais bien, dit-il au cheval.

Avec soulagement, il s'aperçut que sa voix était redevenue presque normale : même s'il était encore un peu enroué, il parvenait à articuler correctement. Il pensa à Flèche ; où était-il donc parti ? Depuis son réveil, il ne l'avait pas revu. Pourvu qu'il ne se soit pas égaré.

— Il faut que j'arrête de perdre mes chevaux, marmonna-t-il avant de s'endormir.

À son réveil, allongé sous les palmiers, il se sentait déjà plus frais et dispos. Il se trouvait dans une vaste oasis qui s'étalait de tous côtés sur plusieurs centaines de mètres. Tout près, il entendait de l'eau s'écouler, ainsi qu'une multitude de voix différentes. Alors qu'il balayait l'endroit du regard, il aperçut nombre de tentes et, au centre du campement, une vaste étendue d'eau, entourée de nappes et de puits plus petits, autour desquels des gens s'activaient, puisant de l'eau, préparant des feux ou s'occupant de troupeaux de chèvres, de chameaux et de chevaux. D'après la taille du campement, Will comprit qu'il devait abriter des centaines d'individus, tous vêtus de longues robes flottantes. Les hommes portaient des keffiehs et les femmes des écharpes drapées autour de leur tête, qui protégeaient leur chevelure et leurs cous.

— Tu es réveillé.

Will tourna la tête et découvrit une petite femme mince, âgée d'une quarantaine d'années, qui affichait un large sourire. Elle avait dans les mains un grand panier plat chargé de fruits, de pain et de viande, ainsi qu'un pichet d'eau. D'un mouvement gracieux, elle s'agenouilla près du jeune homme et déposa le panier sur le sol en lui faisant signe de se servir.

— Il faut que tu manges. Je suis certaine que tu n'as rien avalé depuis un moment.

Will la scruta. Son visage ovale, aux traits fins, était amical. Il entrevit une légère trace d'humour dans ses yeux noirs ; son sourire conférait une grande beauté à son expression. Son teint était légèrement sombre et elle portait un foulard et une robe jaune vif. Elle dégageait quelque chose de maternel et d'accueillant.

— Merci, répondit-il.

Il prit un fruit, le mordit et sentit le jus jaillir dans sa bouche. Une sensation merveilleuse, surtout au souvenir de ce qu'il avait enduré quelques heures plus tôt. Il se rappelait vaguement que quelqu'un lui avait donné de l'eau en lui ordonnant de boire lentement. Il savait à présent que cela s'était réellement produit. Ses sauveteurs l'avaient constamment désaltéré sans le réveiller vraiment.

Il avait envie de savoir où il se trouvait. Il indiqua les gens qui s'affairaient dans le campement.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Nous sommes les Khoresh Bedullin. Les gens du désert. Je m'appelle Cielema.

Elle le salua, comme Will avait vu Selethen le faire, en portant sa main à ses lèvres, à son front, puis de nouveau à ses lèvres. En réponse, le jeune Rôdeur se contenta d'incliner la tête.

— Ravi de te connaître, Cielema. Mon nom est Will.

— Sois le bienvenu chez nous, Will.

Puis, réalisant à quel point il était affamé, il s'empara d'un morceau de pain dans lequel il glissa une tranche de viande froide avant de le mordre à pleines dents. La viande était délicieuse, juteuse et grillée à point, imprégnée du goût fumé du feu et légèrement épicée. Dès qu'il eut terminé, il se resservit. Cielema lui adressa un sourire bienveillant.

— Un jeune homme doté d'un si bel appétit est forcément en bonne santé, constata-t-elle.

Il hésita, pensant qu'il s'était montré impoli en mangeant avec tant de gloutonnerie. Mais Cielema éclata de rire.

— Tu as faim, ajouta-t-elle. Et un tel enthousiasme fait honneur à ma cuisine. Poursuis ton repas.

Reconnaissant, il obéit. Quand il se sentit enfin rassasié, il demanda :

— Et l'homme qui m'a trouvé, où est-il ?

— Là-bas, dit-elle en montrant le campement. Il s'appelle Umar ib'n Talud. Il est notre Aseikh.

Will la dévisagea d'un air interrogateur.

— Notre chef, si tu préfères. Il gouverne les Khoresh Bedullin. Et il est par ailleurs mon époux. Il sait aussi que notre tente a besoin d'être réparée et qu'il reste un tapis à battre. Voilà pourquoi il s'est soudain trouvé de nombreuses affaires pressantes à régler, précisa-t-elle en esquissant un sourire.

— J'aimerais le remercier.

Cielema acquiesça.

— Je suis certaine qu'il en sera ravi.



28

— Ils sont très forts à ce petit jeu, déclara Gilan.

Halt et lui remontèrent en selle. Selethen, qui était resté à cheval, attendait d'apprendre ce que les Rôdeurs avaient découvert.

C'était la cinquième fois cet après-midi-là qu'ils perdaient la piste des Tualaghi et qu'ils devaient rechercher sur le sol des traces presque imperceptibles de leur passage.

En guise de réponse, Halt grommela des paroles inintelligibles. Le premier jour, les Tualaghi avaient cheminé sans chercher à dissimuler leur piste. Ils avaient ensuite commencé à masquer leurs traces à mesure qu'ils changeaient peu à peu de direction. Ils ne pouvaient certes pas tout dissimuler, mais seuls des Rôdeurs possédant les compétences de Gilan et de Halt étaient capables de relever ces maigres empreintes.

— Ils ont agi ainsi chaque fois que nous avons essayé de les poursuivre, précisa Selethen. Nous voyons d'abord leur piste très clairement, puis elle disparaît.

— Logique, déclara Halt. Pour cacher des traces pareilles, on a besoin de lumière. Le premier jour, ils tâchent de parcourir la plus grande distance possible. Apparemment, ils partent avant l'aube et s'arrêtent en milieu d'après-midi. Puis ils se reposent et reprennent leur route en début de soirée. Dès qu'ils ont pris de l'avance sur leurs éventuels poursuivants, ils se mettent à se déplacer en zigzags et à couvrir leurs traces. À partir de là, vous les perdez et vous êtes obligés d'abandonner.

Selethen acquiesça d'un air sombre.

— Au moins, cette tactique a l'avantage de les ralentir, intervint Gilan.

— Oui, reprit Halt. Ils sont forcés de voyager de jour et de prendre un itinéraire détourné. Selon moi, nous avons déjà gagné une demi-journée sur eux.

En effet, les deux Rôdeurs avaient peu à peu compris comment fonctionnaient les déplacements des Tualaghi. Ces derniers, qui avaient maintes fois semé leurs poursuivants arridiens, étaient peut-être devenus trop confiants et leurs abrupts changements d'itinéraire se firent peu à peu prévisibles. Par conséquent, Gilan et Halt avaient préféré ignorer certaines pistes, qu'ils savaient fausses, pour emprunter un chemin plus direct, convaincus qu'ils rattraperaient la vraie piste quelques kilomètres plus loin. Par ailleurs, quand les Tualaghi laissaient une fausse piste derrière eux, ils prenaient moins de soin à la dissimuler. Comme Gilan l'avait remarqué, ils étaient très forts, mais il leur manquait une certaine subtilité.

Bien entendu, le fait que les deux Rôdeurs travaillaient en équipe était un atout. Quand ils rencontraient une piste censée faire diversion, le premier la suivait sur quelques centaines de mètres, pour s'assurer qu'elle ne menait nulle part, tandis que le second conduisait la troupe arridienne sur la route empruntée par l'ennemi. Du reste, comme ils chevauchaient seulement tôt le matin et tard dans l'après-midi, la lumière oblique et basse leur permettait de repérer plus aisément les légères perturbations et les empreintes de sabots sur le sable fin du désert.

Jusqu'à présent, chaque fois qu'ils avaient adopté cette tactique, ils avaient retrouvé la vraie piste au bout de quelques kilomètres, moment où Gilan venait les rejoindre. Fort heureusement, le terrain plat et leur vaste champ de vision facilitaient les communications, même de très loin.

Ainsi que l'avait constaté Halt, cette façon d'opérer leur avait déjà fait gagner une demi-journée sur les Tualaghi. Le Rôdeur leva les yeux vers le ciel, la main en visière. Le soleil serait bientôt au zénith.

— Je pense, dit-il à Selethen, que nous devons tous les trois pousser un peu plus loin cet après-midi, afin d'aller plus vite ; nous laisserons des signes de notre passage à nos compagnons, qui pourront nous suivre plus tard. J'aimerais m'approcher davantage des Tualaghi d'ici demain soir, afin que Gilan puisse les surveiller.

Le Wakir accepta. La proposition de Halt était judicieuse. Une troupe de cinquante hommes était forcément ralentie par les chevaux les moins rapides et leurs haltes continues, lorsque les deux Rôdeurs devaient examiner le sol, prenaient du temps. Chaque fois qu'ils

s'arrêtaient, il leur fallait de nouveau rassembler tout le monde – il y avait toujours une sangle à resserrer, un caillou à ôter dans le sabot d'un cheval, une selle à réajuster ou une dernière gorgée d'eau à boire. Ces instants s'accumulaient au fil de la journée.

— Parcourons encore quelques kilomètres, répondit Selethen, puis nous nous reposerons. Dans l'après-midi, nous repartirons tous les trois, un peu plus tôt que le reste de ma troupe.

Des paroles qui indiquaient que leurs relations se modifiaient petit à petit, songea Halt. Après la méfiance initiale du Wakir sur la scène du massacre, ce dernier avait placé sa confiance en eux. À présent, il était même prêt à s'isoler de ses soldats et à se retrouver seul avec les deux Rôdeurs.

De son côté, Selethen éprouvait une satisfaction grandissante à l'idée de prendre une vraie revanche sur les Tualaghi. Ceux-ci, conscients que les Arridiens n'étaient pas accompagnés de Bedullin capables de retrouver leur trace, se montraient beaucoup plus confiants qu'à l'ordinaire. Si le Wakir avait l'occasion d'organiser une attaque surprise dans les jours à venir, ils cesseraient peut-être leurs pillages durant quelque temps. Jamais les Tualaghi ne comprendraient comment les Arridiens avaient su, pour une fois, remonter leur piste – et Selethen ferait en sorte qu'ils ne l'apprennent pas.

Il admirait l'habileté des deux étrangers. À plusieurs reprises, ils lui avaient montré comment ils procédaient – repérant une minuscule dénivellation à un endroit où la couche de sable était un peu plus épaisse, une légère marque de sabot sur un sol plus rocailleux, un fil d'une couverture ou d'une robe resté accroché à l'un des innombrables buissons d'épineux. Des signes si ténus que jamais Selethen ne les aurait remarqués. Et pourtant, les regards aiguisés des deux étrangers les déchiffraient sans peine, comme si ces indices avaient été inscrits sur le sol en lettres capitales. Le Wakir réfléchissait aussi au fait qu'il ne craignait pas de partir seul avec les Rôdeurs. Il était certes tenté de prendre un ou deux de ses propres soldats pour escorte, mais il était important, selon lui, de montrer à Halt et à Gilan qu'il leur faisait confiance.

Lestement, Gilan mit de nouveau pied à terre et parcourut quelques mètres en courant, les yeux rivés au sol. Son cheval bai l'accompagnait docilement, ce qui évitait au jeune homme de devoir revenir en arrière pour remonter en selle. Ce Rôdeur en pleine action ressemblait à un chien de chasse suivant une piste avec ardeur, pensa Selethen.

— Par ici, les appela Gilan en pointant son doigt vers la gauche.

La troupe d'Arridiens poursuivit alors sa route dans la direction

qu'il venait de leur indiquer.

Dès qu'ils se furent reposés, Selethen et les deux Rôdeurs repartirent seuls, après avoir décidé avec leurs compagnons qu'ils traceraient une large flèche sur le sol – ou, si le sol était trop dur, qu'ils la dessineraient avec des cailloux – à chaque changement de direction. Les soldats du Wakir les suivraient à distance.

Au bout de deux heures, ils comprirent qu'ils se déplaçaient beaucoup plus vite que la troupe arridienne : le petit nuage de poussière soulevé par celle-ci s'éloignait à l'horizon. Cependant, Halt l'observa d'un air pensif.

— Lorsque nous nous rapprocherons des Tualaghi, rappelons-nous que nous serons visibles de très loin. Il ne faudrait pas qu'ils s'aperçoivent de notre présence.

En fin d'après-midi, alors que le soleil était sur le point de disparaître, la lumière était devenue trop faible pour qu'ils puissent examiner le sol correctement. Selethen avait remarqué que les Rôdeurs accéléraient souvent le pas, partant au trot quand la piste était plus facile à suivre. Les petits chevaux costauds qu'ils montaient ne semblaient ressentir aucun inconfort face à ces changements d'allure successifs. Son propre étalon, Seigneur du Soleil, y était accoutumé, mais il était issu d'une longue lignée particulièrement performante de chevaux arridiens. Il savait que certaines des montures de ses soldats auraient rechigné à être soumises à des changements de cadence aussi fréquents et il observa les poneys hirsutes avec plus d'attention. À côté de son cheval aux courbes élancées, étrillé avec soin, ils paraissaient quelconques. Ils étaient pourtant d'une endurance à toute épreuve et pouvaient atteindre une vitesse prodigieuse. Sur un bref parcours, son étalon serait sans doute capable de les distancer, mais sur une longue distance, il n'en était pas certain.

Peut-être devrait-il essayer d'en apprendre davantage sur ces chevaux, pensa-t-il. De telles montures pourraient en effet présenter des avantages pour sa cavalerie.

Quand ils s'arrêtèrent pour la nuit, leur troupe était hors de vue depuis un bon moment. Ils dessellèrent leurs montures et dressèrent leur campement. Lorsque Selethen s'éloigna, en quête de bois pour le feu, Halt et Gilan voulurent l'aider, mais il les en empêcha.

— Vous avez travaillé toute la journée, leur dit-il. À mon tour.

Le Wakir, avisant le regard surpris qu'échangèrent les deux Rôdeurs, se réjouit intérieurement d'avoir obtenu leur gratitude et,

peut-être, leur respect. Ils n'étaient pas du genre à faire des cérémonies, songea-t-il, et ils savaient que l'autorité véritable s'acquiert dans le partage des tâches, non pas en se croyant au-dessus d'elles. Quelques instants plus tard, il alluma un feu. Le cercle de lumière vive les enveloppa. Dans l'obscurité, ils seraient visibles de loin : leur troupe n'aurait aucun mal à les rejoindre.

— C'est un autre élément dont nous devons tenir compte quand nous nous rapprocherons des Tualaghi, fit remarquer Halt.

Les flammes se verraient en effet à cinq ou six kilomètres. Et avant que la lune ne se lève, leur lueur se refléterait dans le ciel, plus loin encore.

Ils étaient en train de dîner quand leurs compagnons les rejoignirent enfin, trois heures après la tombée de la nuit. Tandis que ses soldats se détendaient, buvant de la tisane et bavardant tranquillement, Selethen alla les saluer, comme tout bon commandant qui se respecte. Il s'immobilisait devant chacun des petits groupes, s'agenouillait près de ses hommes et les félicitait des efforts fournis durant la journée, tout en leur parlant calmement, cherchant à savoir si eux ou leurs montures avaient besoin de quoi que ce soit.

Svengal, Horace et Cassandra retrouvèrent Halt et Gilan. Tout en se désaltérant, ils observèrent Selethen avec approbation. Ils savaient que le Wakir devait être fatigué, impatient de s'allonger sur le sol encore chaud et de siroter une tisane. Mais Selethen poursuivit sa tournée, échangeant ici une plaisanterie avec un vétéran, donnant là un conseil à une jeune recrue.

Une fois qu'il eut terminé, ils le virent, non sans surprise, se diriger vers eux.

— Puis-je me joindre à vous ?

— Volontiers, répondit Halt avec un geste accueillant.

Horace se redressa à moitié.

— Je vais vous chercher à boire.

Mais Selethen lui fit signe de rester à sa place.

— Sidar va s'en charger.

En effet, l'un des soldats, anticipant les besoins de son chef, arrivait près d'eux, une tasse à la main. Selethen s'assit en poussant un soupir de contentement et accepta la tasse. Il but une longue gorgée, puis soupira de nouveau.

— Que ferions-nous sans tisane ? demanda-t-il.

— Si on est un Rôdeur, répliqua Horace, pas grand-chose.

Tous affichèrent un grand sourire. Seul Svengal se mit à grommeler :

— J'sais pas comment vous faites pour vous passer d'une bonne

chope de bière. Y'a rien d'mieux pour apaiser l'esprit le soir venu.

— Tu as le mal du pays ? s'enquit gentiment Cassandra.

Le loup des mers la scruta un instant.

— Pour être franc, Majesté, j'suis pas fait pour ce climat.

Svengal continuait de l'appeler « Majesté », alors que la jeune fille lui avait ordonné à plusieurs reprises d'employer son prénom. Elle lui avait même fait remarquer qu'en tant que princesse, il aurait été plus juste de s'adresser à elle en utilisant le terme « Altesse ». Mais Svengal n'en démordait pas. Elle devinait que son obstination était une forme plus ou moins subtile de plaisanterie – une façon détournée d'affirmer son égalitarisme : les Skandiens, qui éalisaient leurs chefs en fonction de leurs compétences et de leur popularité, rejetaient en effet la notion d'hérédité des souverains, lesquels étaient prédestinés à régner depuis la naissance. Cassandra, qui en était consciente, se demandait si les Skandiens n'avaient finalement pas raison – surtout lorsqu'elle pensait à certains rois d'Araluen qui, par le passé, n'avaient pas vraiment fait honneur à leur titre.

— Tu n'es pas fait non plus pour monter à cheval, répliqua Horace.

Svengal soupira d'un air découragé ; pour la énième fois depuis qu'ils étaient arrivés, il changea de position afin de soulager son postérieur endolori.

— C'est bien vrai, répondit-il. J'ai découvert des parties d'mon corps dont j'avais jamais soupçonné l'existence !

Le Wakir, un sourire aux lèvres, appréciait la bonne humeur et l'humour bon enfant de ces étrangers. Cependant, il n'était pas venu les rejoindre pour bavarder. Il s'éclaircit la voix, ce qui attira aussitôt l'attention de Halt.

— Quelque chose vous tracasse, Selethen ?

Celui-ci se pencha en avant et se mit à aplanir le sable devant lui.

— À dire vrai, oui. Alors que je discutais avec mes hommes, l'un de mes lieutenants a soulevé une question intéressante. Imaginons que ce soit notre position actuelle, ajouta-t-il en dégainant sa dague recourbée pour tracer une croix dans le sable. Pour arriver jusqu'ici, nous avons suivi la piste des Tualaghi, qui n'ont pas cessé de changer de cap et de trajectoire, précisa-t-il en dessinant une ligne en zigzag qui partait de la croix.

Il leva les yeux vers Halt ; celui-ci acquiesça, attendant de savoir où l'Arridien souhaitait en venir.

— Malgré tous ces déplacements et ces allées et venues en apparence désordonnés, ils suivent pourtant une direction précise, à laquelle ils n'arrêtent pas de revenir, expliqua-t-il en traçant une ligne

droite qui coupait la précédente. Et s'ils continuent ainsi, ils atterriront ici.

Il indiqua un point à l'extrémité de la seconde ligne.

— Quel est ce lieu, exactement ? s'enquit Cassandra.

— Les Puits de Khor-Abash, déclara Selethen. La source d'eau la plus abondante qui soit à deux cents kilomètres à la ronde.

— Selon vous, ils ont besoin d'eau ? demanda Horace, les sourcils froncés.

— Dans le désert, répliqua le Wakir avec sérieux, on a *toujours* besoin d'eau. Un voyageur sensé ne laisse jamais passer une occasion de remplir ses outres.

— Il n'y a pas d'autres endroits où ils pourraient se ravitailler ? l'interrogea Halt.

De la pointe de sa dague, Selethen traça une autre croix sur le sable.

— Il y a bien les Puits d'Orr-San. Mais ils sont plus petits et moins fiables. Sans oublier qu'ils se trouvent quarante kilomètres vers l'ouest, trop éloignés de leur trajectoire.

— Dans ce cas, quelle est leur destination, selon vous ? demanda le Rôdeur.

— Ici, répondit Selethen en plantant la pointe de sa dague dans le sol. Au nord. Il y a un massif montagneux, ajouta-t-il en dessinant une ligne allant d'est en ouest. Des falaises, des collines et des canyons. Et plusieurs cités qui peuvent leur servir de points de chute.

— Je croyais que les Tualaghi étaient des nomades ?

— Oui. Mais il leur arrive d'assaillir de petites villes arridiennes et de les occuper pendant quelques semaines. Ensuite, ils repartent dans le désert ou vers les collines.

L'air pensif, Halt se frotta le menton, tout en étudiant la carte sommaire que le Wakir avait dessinée dans le sable.

— Si je comprends bien, nous pourrions cesser de poursuivre les Tualaghi pour nous diriger directement vers ces puits ? Avec un peu de chance, nous les atteindrions même avant eux, c'est bien ça ?

Selethen croisa le regard du Rôdeur et le soutint.

— Évidemment, c'est un pari audacieux, murmura l'Arridien. Mais je ne vois pas d'autre endroit où ils pourraient aller.

Halt, hésitant, dévisagea ses compagnons. Après tout, Erak était leur ami à tous ; en adoptant le plan de Selethen, ils courraient le risque de perdre sa trace. En silence, les uns après les autres, ils hochèrent la tête.

Le Rôdeur posa de nouveau les yeux sur le Wakir.

— C'est entendu.



29

Will repoussa sa couverture et Cielema, une main sous son bras, l'aida à se lever. Le jeune homme vacilla un instant, puis retrouva son équilibre. Elle hocha la tête, satisfaite de voir qu'il allait déjà mieux.

— Avec un peu de repos, un corps en bonne santé se rétablit toujours vite, dit-elle, sur un ton légèrement amusé. Allez, il est temps que tu rencontres le puissant Umar.

Will, s'apercevant qu'il était pieds nus, se mit à fouiller l'endroit des yeux.

— Tes affaires sont en lieu sûr, le rassura Cielema.

Voyant qu'il continuait de regarder de tous côtés, elle devina ce qu'il cherchait.

— Le petit cheval est avec le reste du troupeau. Les hommes sont en train de les nourrir et de les abreuver. Nous avons eu du mal à le convaincre de quitter ton chevet.

À cette idée, Will sourit. Il regarda de nouveau ses pieds.

— Il me faut mes bottes.

Mais Cielema se contenta de sourire.

— Tu n'en as pas besoin.

Elle avait raison. Le sable, que le soleil matinal n'avait pas encore chauffé, était frais et doux au contact de ses pieds. Il marcha près d'elle, qui le soutenait, et éprouva tout à coup une légère sensation de brûlure sur ses bras et son visage, recouverts d'une huile luisante.

— C'est un baume que notre peuple utilise depuis des années, expliqua Cielema. D'ici un jour ou deux, tes brûlures seront guéries.

— Merci.

Will était reconnaissant à cette femme gentille et chaleureuse. L'Aseikh Umar devait être un homme heureux, songea-t-il.

Alors qu'ils traversaient le campement, il remarqua que des Bedullin s'arrêtaient pour l'observer, surtout les enfants. À plusieurs reprises, il les entendit murmurer le mot « étranger » sur son passage. Une telle curiosité était naturelle, il le savait. Mais il vit aussi des sourires et des gestes de bienvenue, qu'il retourna en inclinant la tête et en souriant à son tour.

— Ton peuple semble très amical, constata-t-il.

Cielema se rembrunit légèrement.

— Pas toujours, répondit-elle. Nous avons pour principe de rester entre nous. Mais tout le monde est content quand quelqu'un échappe au terrible Seigneur du Ciel, précisa-t-elle en indiquant le soleil.

Une menace constante, et un ennemi toujours acharné, comprit le jeune homme.

Alors qu'ils s'approchaient du centre du campement, Will aperçut un groupe d'une demi-douzaine d'hommes assis en cercle. Tous portaient un keffieh à carreaux jaune et blanc. Cielema lui serra doucement le bras.

— Nous devons attendre un peu, dit-elle sur un ton presque révérencieux. Ils sont occupés à des affaires importantes.

Ils s'immobilisèrent à cinq mètres des hommes. Ces derniers, penchés en avant, scrutaient un rocher placé entre eux. Peut-être étaient-ils en prière, se dit Will. Tout à coup, ils reculèrent en poussant des cris désappointés.

— Elle s'est envolée ! s'exclama l'un d'eux. Elle était pourtant presque arrivée au sommet !

Will reconnut la voix de celui qui l'avait secouru dans le désert. Il jeta un regard interrogateur à Cielema. Celle-ci leva les yeux au ciel.

— Incroyable, n'est-ce pas ? Des hommes sérieux qui lancent des paris sur des mouches, pour savoir laquelle grimpera un rocher...

— Ils... pariaient ? Et moi qui m'imaginai qu'ils se recueillaient !

— Pour eux, c'est quasiment la même chose. Les hommes bedullin sont toujours prêts à lancer des paris. C'est presque une religion.

Cielema pressa Will d'avancer de nouveau, tandis que le groupe se dispersait.

— Aseikh Umar ! appela-t-elle. Ton visiteur est réveillé !

Son époux se retourna et afficha un grand sourire. Will reconnut le nez tordu et le visage carré de son sauveteur. Umar s'avança vers lui, mains tendues. Il s'apprêtait à saisir Will par le bras quand son épouse l'en empêcha.

— Fais attention, bougre d'idiot ! Sa peau est couverte de

brûlures !

— Évidemment ! s'exclama l'Aseikh, tout confus. Comment t'appelles-tu ? Je suis...

— Il sait qui tu es, l'interrompit Cielema. Tu es Umar, le plus grand parieur du peuple bedullin. Lui, il s'appelle Will.

Umar décocha un grand sourire à son épouse avant de se tourner vers le jeune homme. Celui-ci eut l'impression que ce petit jeu, entre eux, durait depuis longtemps.

— Je suis content de te savoir réveillé. Quand je t'ai trouvé, tu étais bien mal en point. Viens t'asseoir et raconte-moi ce que tu faisais au milieu du désert. Femme adorée, ajouta-t-il, pourrais-tu nous apporter à boire ?

Cielema s'inclina gracieusement, puis s'éloigna, la tête haute, tandis que Will et Umar s'installaient sur des coussins.

— Aseikh Umar, je te remercie de m'avoir sauvé la vie, commença le jeune Rôdeur.

Le Bedullin, d'un geste de la main, écarta ces paroles.

— C'est ton cheval qui t'a sauvé la vie. Et par deux fois.

— Flèche ? Où est-il ? Et qu'a-t-il fait ?

Le visage d'Umar s'assombrit.

— Il est mort. Un lion l'a tué pendant la nuit. Nous avons aperçu les traces du prédateur à quelques mètres de l'endroit où tu gisais. S'il n'avait pas dévoré ton cheval, il s'en serait pris à toi.

— Mort... répéta le garçon, attristé.

L'Aseikh acquiesça avec sympathie.

— Il t'a sauvé la vie une seconde fois le lendemain matin, lorsque nous avons repéré les vautours qui se disputaient ses restes. C'est ainsi que j'ai pu te trouver.

— Je t'en suis très reconnaissant.

— Dans le désert, rien de plus normal, répliqua Umar. À vrai dire, cela porte chance de secourir un voyageur. Au fait, nous avons tes armes !

Il se retourna et lança :

— Ahmood ! Apporte les armes de l'étranger !

Un adolescent émergea d'une longue tente au toit bas, plantée à quelques mètres de là. Un grand sourire aux lèvres, le garçon déposa près de Will son double fourreau, son arc et son carquois, ainsi que la carte de Selethen et la boussole, rangée dans son étui en cuir. Will se redressa pour passer la ceinture qui retenait son fourreau autour de sa taille. Il se sentait déjà plus à l'aise – sans son équipement, un Rôdeur n'avait jamais l'esprit tranquille. Umar l'observa avec curiosité, puis empoigna l'arc.

— Je n'en avais jamais vu de pareil. Il doit être extrêmement puissant.

— En effet, répondit Will en le prenant des mains de l'Aseikh.

D'un mouvement rapide, il coinça l'avant de l'arme entre sa cheville gauche et son mollet droit, puis il le plia pour glisser la corde à l'autre extrémité. Il le passa à Umar, qui vérifia la tension de la corde, fit une petite grimace et le rendit à son propriétaire.

— Montre-moi, dit-il en tendant une flèche au jeune homme.

Celui-ci l'encochoa et chercha une cible des yeux. Il remarqua un groupe d'enfants, à une cinquantaine de mètres de là, qui jouaient avec une petite balle de cuir. Ils se servaient de leurs pieds, de leurs têtes et d'autres parties de leurs corps pour la maintenir en l'air, se la lançant sans qu'elle touche le sol. Il se mit en quête d'un autre endroit, moins risqué, quand quelque chose retint son attention. Le plus petit des garçons, âgé de huit ans peut-être, venait de perdre le contrôle de la balle : elle rebondit à terre et roula sous un gros rocher plat. Il lui courut après en riant et se mit à quatre pattes pour la récupérer.

Will banda son arc, visa et décocha son trait en l'espace d'un battement de cœur. Sa flèche traversa l'oasis, passa à quelques centimètres à peine de la main de l'enfant et se ficha, vibrante, sous la roche. Le petit garçon recula vivement en hurlant de terreur. Ses compagnons l'imitèrent, avant de se retourner pour voir d'où la flèche était venue.

Un énorme poing cogna la mâchoire de Will. Celui-ci vacilla et tomba, lâchant son arc. Le visage d'Umar était déformé par la colère.

— Espèce d'imbécile ! Tu t'imaginais m'impressionner en mettant en danger la vie de mon petit-fils ? Tu aurais pu le tuer !

Il porta la main au pommeau d'un lourd poignard passé à sa ceinture. Will, encore tout étourdi, essaya tant bien que mal de se redresser, mais Umar lui décocha un coup de pied dans le ventre, si violent que le jeune homme s'étala de nouveau sur le sol. Au loin, il entendait encore les pleurs de l'enfant et un brouhaha de voix qui exprimaient à la fois fureur et consternation. La dague de l'Aseikh quitta son fourreau en sifflant.

Soudain, Cielema s'écria d'une voix perçante :

— Umar, arrête ! Regarde par ici !

L'Aseikh se tourna. Alors qu'elle leur apportait à boire, son épouse avait été témoin de l'incident. Elle s'était agenouillée et, glissant la main sous le rocher, parvint à dégager le trait de Will : la tête d'un énorme cobra des sables était plantée sur la pointe de la flèche. L'animal était mort sur le coup, une seconde avant qu'il ne morde le petit garçon.

Atterré, Umar lâcha sa dague et se baissa pour aider Will à se relever.

— Pardonne-moi ! J'ai cru que...

Le jeune Rôdeur eut du mal à reprendre son souffle. Cielema les rejoignit, brandissant la flèche qui avait empalé le serpent.

— Qu'as-tu fait, espèce d'idiot ! s'exclama-t-elle. Il a sauvé Faisal !

L'air contrit, Umar épousseta les vêtements de Will avec fébrilité. Dire qu'il avait failli tuer celui qui venait de sauver son petit-fils...

— Pardonne-moi ! répéta-t-il.

Mais son épouse l'écarta sans ménagement.

— Va-t'en, dit-elle d'un ton dur.

Elle lâcha la flèche et prit la mâchoire de Will entre ses deux mains pour la faire pivoter doucement de gauche à droite, à l'affût du moindre craquement.

— Est-ce que ça va ?

Le jeune homme s'efforça de sourire et regretta aussitôt d'avoir essayé.

— C'est un peu gonflé, marmonna-t-il. Mais ça va passer.

Cielema alla tremper le bout de son foulard dans une jarre remplie d'eau qui se trouvait à l'entrée de la tente la plus proche, et revint vers Will pour placer le linge frais contre sa joue. Umar tenta de nouveau de la calmer.

— Je suis désolé ! J'ai cru que...

Il ne put poursuivre. Son épouse se tourna vivement vers lui et cria :

— Tu as *cru* ? Est-ce qu'il t'arrive de réfléchir, parfois ? Tu as manqué tuer notre invité ! Je t'ai vu, avec cette dague !

Will lui prit les mains et ôta le foulard de son visage. Il remua un peu la mâchoire pour s'assurer qu'il n'avait rien de cassé.

— Tout va bien, dit-il à Cielema. J'aurai un hématome, voilà tout. C'est juste un malentendu.

— Exactement ! renchérit Umar. Un malentendu, rien d'autre.

Cielema le fusilla du regard.

— Il a sauvé la vie de Faisal. Et toi, qu'as-tu fait en retour ?

L'Aseikh était sur le point de répondre quand il comprit enfin que rien n'apaiserait la colère de sa femme. De découragement, il laissa retomber ses mains. Il savait qu'il avait eu tort de réagir aussi hâtivement. Mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? Il avait réellement eu l'impression que l'étranger avait décoché sa flèche tout près de son petit-fils dans le seul but de lui prouver son habileté d'archer. Il songea que jamais il n'avait rencontré quiconque qui tirait avec autant

de talent. Il jeta un coup d'œil à son épouse et s'aperçut qu'elle était toujours aussi fâchée.

Will s'avança entre eux et rompit le silence.

— Umar m'a sauvé la vie dans le désert, dit-il avec un petit sourire. Ce qui signifie que nous sommes quittes.

Il tendit la main au Bedullin, qui la serra avec gratitude.

— Tu vois ! lança-t-il à Cielema. Il ne m'en tient pas rigueur ! C'était une erreur, voilà tout.

Voyant que Will ne semblait pas en vouloir à son époux, Cielema se détendit un peu. Elle s'autorisa même un léger sourire crispé.

— Très bien, répondit-elle. Mais tu dois nous dire si tu as besoin de quoi que ce soit d'autre, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune homme.

— Vous en avez déjà fait beaucoup. Autorisez-moi à me reposer encore un jour ou deux. Ensuite, donnez-moi de l'eau, des vivres et mon cheval, et expliquez-moi comment me rendre à Mararoc.

— Ton cheval ? s'étonna l'Aseikh, les sourcils froncés. Il est mort, je te l'ai déjà expliqué.

— Pas ce cheval, précisa Will en souriant. Je veux parler de Folâtre. Le poney gris qui t'accompagnait quand tu m'as trouvé. C'est mon cheval.

Umar secoua la tête. Il regrettait de décevoir l'étranger, mais il lui fallait se montrer franc.

— Ce cheval ? Il ne t'appartient pas. Il est à nous.



30

Puisqu'ils avaient décidé de se rendre directement aux Puits de Khor-Abash, Gilan, Halt et Seleten n'avaient plus besoin de chevaucher en éclaireurs. Le lendemain matin, bien avant l'aube, la troupe leva le camp et se mit en route.

Seleten leur fit décrire une large courbe vers l'ouest, avant de reprendre leur trajectoire vers le nord-ouest – celle des Tualaghi. Cela leur éviterait de tomber sur l'ennemi par inadvertance, lorsque ces derniers effectueraient une autre de leurs diversions.

Ils reprirent aussi leur rythme habituel en voyageant avant l'aube, quand il faisait encore frais, et en fin d'après-midi, sans s'arrêter dès la tombée de la nuit, ce qui leur permettait de chevaucher une ou deux heures de plus chaque jour. De cette façon, ils pourraient gagner davantage de terrain sur les Tualaghi.

Le deuxième soir, alors qu'ils campaient dans l'obscurité, un des éclaireurs vint faire son rapport au Wakir. Celui-ci alla ensuite trouver Halt et ses compagnons.

— Nous avons raison. Les Tualaghi suivent un itinéraire parallèle au nôtre. Ils ont fait halte à une dizaine de kilomètres au nord-est.

Il jeta un coup d'œil au seul petit feu qu'il avait permis d'allumer, et qui ne pouvait être visible à plus de deux kilomètres.

— Ils sont apparemment convaincus que nous avons perdu leur trace, car ils ne cherchent plus à cacher leurs feux, ajouta-t-il.

Halt se gratta le menton d'un air pensif.

— En d'autres circonstances, vous auriez abandonné la poursuite depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça l'Arridien. Ils ont un peu trop présumé de leur habileté à nous semer.

— Et l'arrogance est une chose dangereuse, renchérit Halt. Gilan, continua-t-il en se tournant vers le jeune Rôdeur, pourrais-tu aller jeter un coup d'œil à leur campement ?

Gilan, qui se détendait, adossé à une selle, sourit et termina sa tasse de tisane.

— J'ai cru que tu n'allais jamais me le demander, répliqua-t-il. La lune va disparaître d'ici une demi-heure, ajouta-t-il en levant les yeux vers le ciel. Je ferais mieux de me mettre en route tout de suite.

— D'après l'éclaireur de Selethen, tu devrais être capable de voir la lueur de leurs feux à quatre kilomètres de distance de leur campement. Descends alors de cheval et termine à pied. Prends soin de dissimuler tes traces et...

Halt s'interrompt, conscient que son ancien apprenti le dévisageait avec un sourire patient.

— Désolé. Tu sais déjà tout ça...

— En effet, répondit Gilan, mais tu as raison de me le rappeler. Souhaites-tu que j'observe certaines choses en particulier ?

Halt réfléchit un instant, puis haussa les épaules.

— Non, la routine. Essaie de repérer Erak et de voir de quelle manière il est gardé. Si nous pouvions le secourir discrètement, sans avoir à combattre, cela m'arrangerait. Vois aussi quels sont leurs effectifs, bien entendu. Et tout ce que tu découvriras d'intéressant.

— C'est comme si c'était fait ! affirma Gilan, qui s'était déjà relevé et avait chargé sa selle sur son épaule.

Il s'éloignait vers l'endroit où les chevaux avaient été rassemblés pour la nuit quand Horace se redressa vivement.

— Gilan ! appela-t-il. Tu as besoin de compagnie ?

Le Rôdeur hésita. Il ne voulait pas offenser le jeune guerrier.

— Mieux vaut qu'il y aille seul, Horace, intervint alors Halt. Contrairement à toi, il est entraîné à se déplacer en silence.

— Je le sais bien. Cependant, je peux l'attendre là où il laissera Flamme. Histoire de surveiller les environs. À quatre kilomètres de distance, les Tualaghi ne pourront rien entendre, pas même moi.

— Ça se discute... répondit Halt sans se départir de son sérieux, avant de se tourner vers Gilan. Ce pourrait être une bonne idée : tu disposeras de quelqu'un capable d'intervenir en cas de besoin.

— Parfait, dit le jeune Rôdeur, soulagé de n'avoir pas vexé Horace. Allons-y.

Horace prit sa selle et s'éloigna au côté du Rôdeur.

— Mieux vaut que tu n'ailles pas plus loin, déclara Gilan.

Horace acquiesça et tous deux mirent pied à terre. Le jeune guerrier noua les rênes de Caracole à un buisson d'épines. Gilan se contenta de lâcher la bride de Flamme.

— Reste ici, ordonna-t-il à son cheval bai.

Les deux jeunes gens observèrent l'horizon en direction du nord-est. Même à une telle distance, la lueur des feux des Tualaghi était visible dans le ciel.

— Ils se montrent plutôt imprudents, constata Horace.

— En effet. Et que cela te serve de leçon : ne jamais s'imaginer qu'on a semé ses poursuivants tant qu'on n'en a pas la preuve.

Il déposa son arc et son carquois sur le sol. Il n'en aurait pas besoin ; du reste, ils auraient pu gêner sa progression. Il laissa aussi son épée et ne conserva que ses couteaux, bien suffisants.

— Tu veux que je desserre un peu les sangles de la selle de Flamme ? demanda Horace.

— Non, répondit Gilan sans hésitation. Même chose pour Caracole. Il nous faudra peut-être quitter les lieux précipitamment.

Le jeune guerrier le dévisagea avec intérêt. Il savait que le Rôdeur, parmi les membres de son ordre, était l'un des plus chevronnés – voire le meilleur – quand il s'agissait de se déplacer sans être repéré. On racontait que Gilan était capable d'approcher une sentinelle bien réveillée, de lui voler ses chaussures et sa ceinture, et de laisser l'homme, les pieds glacés, se demander pourquoi il perdait son pantalon. Horace était conscient que cette histoire était exagérée – mais pas de beaucoup.

— Selon toi, ça pourrait mal tourner ? s'enquit-t-il.

Gilan le dévisagea d'un air sérieux et posa la main sur son épaule.

— Il faut toujours envisager le pire. Lorsque tout se passe bien, c'est tant mieux. Mais s'il arrive quelque chose, au moins, on est préparé.

Gilan trouvait parfois étrange d'avoir à donner ce genre de conseils à un chevalier, qui était aussi un épéiste doué. Mais il n'oubliait pas qu'Horace, tout talentueux qu'il soit, était encore jeune.

— Je serai de retour d'ici deux à heures, ajouta le Rôdeur avant de se fondre dans l'obscurité.

Gilan marchait vite et sans un bruit sur le sol caillouteux. Une fois

arrivé au sommet de la première crête qui le séparait du campement des Tualaghi, il jeta un coup d'œil derrière lui, vers la haute silhouette d'Horace, debout près des deux chevaux. Puis il se baissa et, en silence, roula vers le bas, évitant ainsi d'être repéré par un éventuel observateur – lequel n'aurait aperçu qu'une forme indéfinissable sur l'horizon.

Gilan se redressa et continua sa marche vers les feux. Le fait qu'il dispose d'un repère aussi précis pouvait aussi se révéler dangereux. Il pourrait facilement poursuivre son chemin en direction du campement, sans se soucier d'être vu. Mieux valait ne jamais être trop confiant en soi. Aussi avançait-il prudemment, comme si des sentinelles à l'affût s'étaient dissimulées un peu partout. Une méthode qui lui prenait plus de temps, mais qui était susceptible de lui sauver la vie.

Il atteignit son but une heure plus tard. Comme précédemment, il se baissa en arrivant au sommet de la dernière crête et, après avoir rabattu le capuchon de sa cape pour dissimuler son visage, avançait très lentement.

Non sans étonnement, il découvrit que le campement était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait imaginé. Avec Seletthen, ils étaient partis à la poursuite d'une troupe de quatre-vingts hommes environ, alors que Gilan en dénombrait au moins deux cents, rassemblés autour des feux – deux fois plus que prévu. Soit les Tualaghi avaient rejoint une seconde troupe, soit ils l'avaient croisée en cours de route.

Peu importait. Seul comptait le fait que leurs effectifs étaient quatre fois plus importants que ceux des Arridiens. Dorénavant, une attaque frontale était hors de question.

Il fouilla le campement du regard, à la recherche d'Erak. Il remarqua très vite la silhouette massive de l'Oberjarl au milieu des nomades du désert, de plus petite taille. Comme il fallait s'y attendre, le Skandien se trouvait au centre du campement. Quelques instants plus tard, les Tualaghi laissèrent leur prisonnier dormir à la belle étoile, muni d'une seule couverture pour se protéger de l'air glacial, tandis qu'eux se retiraient dans de petites tentes basses, semblables à celles des Arridiens. Alors que l'Oberjarl s'efforçait de trouver une position confortable sur le sol, Gilan s'aperçut qu'il était enchaîné à deux chameaux – ce qui rendait toute tentative d'évasion pratiquement impossible. Le jeune Rôdeur, même s'il était en Arrida depuis peu de temps, connaissait en effet le tempérament ombrageux de ces animaux obstinés et savait qu'ils avertiraient bruyamment leurs maîtres si le captif essayait de se défaire de ses entraves. Les Arridiens ne pouvaient donc ni attaquer de front, ni tenter quoi que ce soit pour

délivrer l'Oberjarl à l'insu de l'ennemi, songea le jeune Rôdeur, frustré.

Soudain, il devina, plus qu'il ne perçut, un léger mouvement à la périphérie de son champ de vision, à quelques centaines de mètres, là où la crête décrivait une courbe vers la droite. Gilan scruta l'endroit mais ne vit rien ; il tourna la tête pour regarder du coin de l'œil – une technique de Rôdeur, qui permettait de déceler plus facilement un mouvement dans l'obscurité.

Oui, il en était à présent convaincu : quelqu'un se déplaçait. Une petite ombre s'était glissée de l'autre côté de la crête. Une sentinelle ? Non, un soldat n'aurait eu aucune raison d'agir aussi discrètement. Dans ce cas, un petit animal nocturne ? C'était possible, mais il en doutait. Les Rôdeurs étaient entraînés à écouter ce que leur instinct leur dictait. Et celui de Gilan lui soufflait qu'il n'était pas le seul à surveiller le campement des Tualaghi.



31

Will sentit le sang lui monter aux joues.

— *Votre* cheval ? s'étonna-t-il d'une voix un peu plus perçante qu'il ne l'aurait voulu. Qu'est-ce que tu racontes ? Tu sais qu'il m'appartient.

Cielema regardait son époux d'un air fâché ; celui-ci eut un geste d'impuissance.

— Il t'appartenait, c'est vrai. Mais à présent, il est à nous. Chez nous, c'est ainsi que ça se passe.

— Vous êtes des voleurs de chevaux ? l'accusa le jeune homme.

Sur le visage de l'Aseikh, la gêne céda la place à la colère.

— Je préfère ignorer cette insulte, car tu ne connais rien à nos traditions. Seulement, ne commets pas l'erreur de m'offenser de nouveau.

Cielema s'approcha de son époux.

— Voyons, Umar, tu pourrais faire une exception...

Il leva la main pour l'interrompre. Il avait vu la fureur qui bouillait chez le jeune étranger.

— Ce n'est pas à moi d'en décider. Il faut que tu comprennes nos coutumes. Ce cheval t'appartenait, personne ne prétend le contraire.

— J'espère bien, répliqua Will. Accroché à sa selle, il y avait un étui rempli de flèches identiques à celle-ci, précisa-t-il en désignant celle qui avait transpercé la tête du cobra, lequel gisait toujours à leurs pieds.

Un geste calculé, destiné à rappeler à Umar qu'il venait de sauver son petit-fils.

— En effet, répondit l'Aseikh. D'ailleurs, quand nous t'avons trouvé, il était évident que le cheval te connaissait. Mais là n'est pas la question. S'il s'est échappé, c'est que tu ne l'en as pas empêché.

Will se sentit pris de court. Il s'en voulait encore d'avoir lâché la bride de Folâtre pendant la tempête de sable.

— Eh bien... oui. D'une certaine façon. Mais nous étions pris dans une tempête et je n'ai pas pu...

— Et selon notre loi, le coupa Umar, profitant de l'hésitation du garçon, si tu libères un cheval et qu'il s'enfuit, il appartient à celui qui le trouve. Hassan ib'n Talouk l'a croisé, errant dans le désert, presque mort de soif. Il l'a sauvé et a pris soin de lui. Désormais, c'est *son* cheval.

— C'est impossible, protesta Will d'une voix amère. J'ai manqué mourir en partant à la recherche de Folâtre et tu m'affirmes que...

— Umar, nous avons une dette envers ce jeune homme, intervint Cielema, presque suppliante. Tu peux arranger la situation, n'est-ce pas ?

— Oui, nous lui sommes redevables. Tout comme lui nous doit la vie, si tu as bonne mémoire. Nous sommes donc quittes, ainsi qu'il l'a fait remarquer, ajouta-t-il avant de s'adresser de nouveau à Will. Écoute, si j'avais trouvé le cheval, je te le rendrais volontiers. Mais ce n'est pas à moi d'en décider. Hassan est fasciné par cet animal, et il souhaite le garder.

— Jamais il ne réussira à le monter ! s'écria Will.

Il savait que Folâtre n'accepterait aucun autre cavalier.

— Oui, nous nous en sommes aperçus. C'est une véritable énigme. Malheureusement, cela intrigue d'autant plus Hassan. Et je doute qu'il veuille s'en défaire.

— Dans ce cas, je le lui rachèterai ! répliqua le jeune homme.

— Avec quel argent ? s'enquit l'Aseikh. Tu n'avais rien sur toi quand nous t'avons secouru.

— Je vous paierai, vous avez ma parole. Combien en voulez-vous ? demanda Will, certain que Cassandra débourserait cette somme pour lui.

Umar secoua la tête.

— Comment ferais-tu pour revenir nous payer ? Nous sommes des nomades, Will. Nous ne nous fions pas aux promesses. Lorsque nous vendons des marchandises, il nous faut des pièces d'or ou d'argent sur-le-champ. En as-tu sur toi ? Non, conclut-il.

C'était irrévocable. Il se radoucit pourtant lorsqu'il ajouta :

— Puisque notre loi nous oblige à sauver quelqu'un qui meurt de soif dans le désert, nous faisons notre possible pour lui porter secours.

Nous aurions pu poursuivre notre route et te laisser mourir ; mais nos règles nous dictent le contraire. Pareillement, une autre loi dit que celui qui trouve un cheval errant devient son propriétaire. Tu ne peux profiter de la première loi et choisir d'ignorer la seconde.

— C'est ridicule et très embarrassant, Umar, répliqua Cielema, dont la colère montait. Tu dois parler à Hassan et lui ordonner de rendre ce cheval. Tu es l'Aseikh.

— Tu ne comprends donc pas ? C'est justement pour cette raison que je n'ai pas le droit d'agir ainsi ! Je ne peux pas ordonner à Hassan de désobéir à nos lois ! Sinon, comment pourrais-je empêcher que d'autres se comportent ainsi à l'avenir ? Les gens diraient : « Je m'excuse, Aseikh, nous avons cru que nous pouvions enfreindre la loi, comme Hassan l'a fait ! »

— Alors, tu vas lui *demand*er de rendre le cheval, s'obstina son épouse.

— Hors de question. Je refuse d'offenser Hassan. Je sais qu'il veut garder l'animal. Et il est dans son bon droit. Je n'ai pas envie qu'il se sente coupable en obéissant à la loi.

Cielema détourna les yeux, furieuse. Le désespoir envahissait peu à peu Will.

— Puis-je parler à Hassan ? demanda-t-il en s'efforçant de ne plus laisser paraître sa propre colère.

Umar réfléchit un bref instant, avant de hausser les épaules.

— Je n'ai aucune raison de t'en empêcher. Mais je te préviens : cela ne servira à rien.

Hassan, un jeune homme de vingt ans, pas plus, avait un visage agréable et une barbe naissante qu'il essayait à l'évidence de faire pousser, ainsi que des yeux sombres et empreints d'humour – en d'autres circonstances, Will aurait pu l'apprécier.

Pour l'instant, il n'éprouvait pour lui qu'une haine féroce.

Quand ils arrivèrent près de lui, le jeune Bedullin était occupé à étriller Folâtre. Umar et Cielema avaient accompagné Will ; pendant qu'ils traversaient le campement, la rumeur s'était propagée et une petite foule les avait suivis. Tous avaient évidemment remarqué que l'étranger était à présent armé de ses couteaux et de son grand arc.

Will avait entendu quelqu'un murmurer : « L'étranger veut se battre contre Hassan pour récupérer le cheval ! » Et cette idée faisait son chemin dans l'esprit du jeune Rôdeur.

À la vue de son maître, Folâtre hennit de joie. Hassan leva les

yeux et accueillit les nouveaux venus avec un sourire.

— Bonjour, Aseikh Umar.

Folâtre essaya d'avancer vers son maître, mais son nouveau maître le retint par la bride. Le petit cheval recula, sans comprendre, et poussa un hennissement perçant – un cri qui déchira le cœur de Will.

— Hassan, dit Umar, voici Will. Will, je te présente Hassan ib'n Talouk.

Le Bedullin salua l'apprenti Rôdeur selon la coutume ; Will répondit en inclinant brièvement la tête. Hassan avisa la colère contenue de l'étranger.

— Je vois que tu es rétabli, Will. J'en suis heureux, ajouta le Bedullin, tout en se demandant pourquoi l'étranger était venu le trouver.

Après tout, ce n'était pas lui, Hassan, qui lui avait porté secours. Il avait seulement suivi l'Aseikh, quand le petit cheval – trouvé quelques jours plus tôt dans le désert – s'était précipité derrière Umar, alors que celui-ci, alerté par la présence des vautours, allait voir ce que les oiseaux avaient déniché. Le poney avait dû flairer l'odeur de son ancien maître, songea Hassan.

Ce dernier, qui ne connaissait pas le vrai nom de Folâtre, l'avait baptisé Dernière Lueur du Jour, en souvenir du moment où il l'avait découvert.

Il attendit patiemment que l'étranger maîtrise sa colère, sans se douter qu'il cherchait à récupérer le cheval.

— Hassan, finit par dire Will, j'aimerais que tu me rendes mon cheval, s'il te plaît.

Le jeune Bedullin fronça les sourcils. En quête d'un conseil, il se tourna vers Umar, mais l'Aseikh évita son regard.

— Il n'est plus à toi, répondit-il alors avec un sourire. Il m'appartient, maintenant.

Puis, jetant de nouveau un coup d'œil à Umar, il s'enquit :

— Ne lui as-tu pas expliqué nos lois, Aseikh ?

— Si, acquiesça Umar, embarrassé. Mais Will est un étranger et, dans son pays, la loi est différente.

— Dans ce cas, je suis bien content qu'on ne soit pas dans son pays, déclara Hassan avec un haussement d'épaules. Car je l'aime beaucoup, ce petit cheval.

Il hésita. Il avait remarqué la gêne de l'Aseikh et la mine courroucée de Cielema, qui se tenait près de son époux.

— Aseikh, souhaites-tu que je rende l'animal à l'étranger ?

Umar resta muet un long moment. Il savait que Hassan

l'estimait – l'adulait, même. S'il lui ordonnait de rendre le cheval, le jeune homme obtempérerait, par respect pour son Aseikh. À cette idée, Umar sut qu'il ne pourrait lui demander une chose pareille – pour cela, il lui aurait fallu profiter de son influence sur Hassan. Ce dernier n'était pas riche, et il lui faudrait sans doute des années avant de pouvoir se procurer un autre cheval.

— Non, je ne te demande rien de la sorte, Hassan, finit par répondre Umar en croisant les bras.

Cielema le fusilla du regard, mais ne dit mot. Le jeune Bedullin se tourna vers Will.

— Je suis navré.

— Je te paierai ! lança Will.

Hassan, qui avait repris son étrillage, s'interrompit pour le dévisager.

— Tu as de l'or ?

— Non, mais je t'en apporterai. Tu as ma parole.

Hassan lui sourit de nouveau. Il n'avait pas envie de manquer de courtoisie, mais cet étranger ne comprenait décidément rien aux coutumes des Bedullin.

— Je ne peux rien vendre en échange de paroles, répliqua-t-il, en espérant que l'étranger allait cesser de s'obstiner.

Cependant, autant profiter de sa présence pour éclaircir un point qui le taraudait depuis qu'il avait pris possession de Dernière Lueur du Jour.

— Est-ce qu'on peut monter ce cheval ? questionna-t-il avec curiosité.

En effet, chaque fois qu'il avait essayé de grimper sur son dos, l'animal l'avait désarçonné. Hassan était couvert de bleus.

— Je sais le monter, acquiesça Will.

Hassan fit avancer Folâtre et tendit la bride à Will.

— Montre-moi.

Le jeune Rôdeur plaça un pied dans l'étrier et enfourcha lestement le cheval. Hassan attendit quelques secondes. D'ici un instant, la monture se mettrait à ruer et se transformerait en démon bondissant. Cependant, l'animal resta calme, les oreilles dressées.

Assis sur Folâtre, Will eut subitement envie de s'enfuir au galop. Comme s'ils avaient perçu le désir de l'étranger, les Bedullin resserrèrent le cercle autour de lui. Une occasion manquée, pensa Will. Il savait pourtant qu'il ne connaissait rien à ce territoire ; d'ailleurs, sa carte et sa boussole étaient restées dans la tente de l'Aseikh. À contrecœur, il mit pied à terre et rendit la bride à Hassan.

— Si tu arrives à le monter, c'est qu'il y a un secret, déclara

Hassan en souriant. Il va falloir que tu me le révèles.

Il fallait bien que l'étranger accepte l'inévitable.

— Jamais tu ne pourras le chevaucher, rétorqua Will avec colère.

Hassan jeta un coup d'œil à Umar ; pourquoi celui-ci n'intervenait-il pas pour mettre fin à cette discussion déplaisante ? Il haussa les épaules.

— Je trouverai un moyen, répondit-il d'un air confiant.

— Si tu refuses mon offre, reprit alors Will d'une voix coupante, je te défierai en combat singulier.

À ces mots, Hassan recula d'un pas, atterré par le manque de courtoisie de l'étranger. Mais cette fois, Umar s'avança et un murmure de surprise parcourut la foule.

— Il n'y aura pas de combat ! répliqua-t-il en foudroyant Will du regard. Qu'as-tu donc en tête ? Tu as l'intention de t'éloigner de cinquante mètres et d'abattre Hassan avec ton arc ? Ce ne serait pas un combat, mais un meurtre !

Will baissa les yeux. Umar avait raison. Cependant, l'idée d'avoir retrouvé son cheval pour le perdre aussitôt lui était insupportable. Cielema avait laissé entendre quelque chose dont il n'arrivait pas à se rappeler... Il y avait un moyen, pensa-t-il, si seulement il pouvait...

— Et puis, si je ne peux pas le monter, il me servira de bête de somme, ajouta Hassan. Il a l'air assez robuste.

C'était la goutte d'eau. Imaginer que Folâtre, un cheval intelligent, affectueux, finirait ses jours en vulgaire bête de somme était intolérable. Et soudain, Will se souvint de ce que Cielema avait dit : les Bedullin adoraient les paris. Il y avait un moyen de sortir de cette situation désespérante !

— Voilà ce que je te propose, dit-il au jeune Bedullin sur un ton de défi. Nous allons le jouer à la course. Je monterai Folâtre contre le meilleur de vos chevaux.

Une rumeur intriguée s'éleva de la foule.

— Quels sont tes termes ? demanda Umar.

Will réfléchit très vite, puis prit une profonde inspiration.

— Si je gagne, je récupère mon cheval. En revanche, si votre champion l'emporte, je dévoilerai à Hassan le secret qui permet de monter Folâtre. Et celui-ci lui appartiendra.

Umar balaya du regard les visages des siens. Leurs yeux brillaient d'impatience. Ils adoraient ce genre de défi. Certains avaient déjà commencé à lancer les paris.

— Hassan ? dit l'Aseikh.

Le jeune homme hocha la tête.

— C'est entendu. À condition que je participe à la course. Et que

tu m'autorises à monter Tempête de Sable, ton étalon.

Hassan était un excellent cavalier et le cheval de l'Aseikh le plus rapide de la tribu.

— C'est d'accord, acquiesça Umar.



32

— **T**u n'as pas vu de qui il s'agissait ? demanda Halt à Gilan, qui était venu lui faire son rapport.

— Non. Et puis, ce n'était peut-être qu'un petit animal.

— Mais tu n'en es pas convaincu ?

Cette fois, Gilan hésita.

— Non, c'est vrai, finit-il par répondre. J'aurais pu m'approcher pour examiner le sol. Seulement, je n'avais aucun moyen de savoir s'il était encore dans les parages. Si une bagarre avait éclaté, les Tualaghi auraient inmanquablement découvert ma présence. J'ai préféré repartir.

— Oui, tu as bien fait, le rassura Halt avant de se tourner vers Selethen. Qui d'autre pourrait vouloir espionner les Tualaghi ? Vous avez une idée ?

— Peut-être une tribu de Bedullin se trouve-t-elle dans les environs, répondit le Wakir. Ils vont et viennent à leur guise. Rien d'étonnant à ce qu'ils gardent l'œil sur l'ennemi.

— Seraient-ils susceptibles d'attaquer les Tualaghi ? questionna Halt.

— Non, je ne crois pas, répliqua Selethen. Ils évitent généralement de s'attirer des ennuis ; en outre, je les imagine mal s'en prendre à une troupe de deux cents Tualaghi... Ils feront de leur mieux pour les éviter.

— Tu penses qu'il t'a vu ? demanda Halt à Gilan.

— Je suis certain que non. Je l'ai aperçu car ses déplacements étaient un peu brusques.

Halt n'avait pas besoin de s'enquérir si lui-même avait bougé : son ancien apprenti était incapable de commettre une erreur pareille.

— Tu as bien sûr effacé tes traces ?

— Ne t'inquiète pas : je n'ai laissé aucun signe de mon passage derrière moi.

— Bon, allons dormir un peu, décida le vieux Rôdeur, et nous repartirons avant l'aube.

L'inconnu chargé d'observer le campement des Tualaghi ne s'était pas montré aussi prudent et soigneux que Gilan. Et, par la pire des malchances, le chemin qu'il prit en retournant sur ses pas menait à un lieu situé à un quart de kilomètres de celui où les Arridiens avaient passé la nuit.

Par conséquent, une heure après le départ de Selethen et de sa troupe, des éclaireurs tualaghi, repérant les traces que l'espion avait laissées près de leur campement, tombèrent par hasard sur celles des Arridiens et des étrangers qui les accompagnaient. Ils les suivirent et aperçurent bientôt la petite force armée du Wakir. Ils firent un large détour pour éviter d'être vus et s'empressèrent d'aller trouver leurs chefs, afin de leur rapporter qu'une troupe arridienne voyageait sur un itinéraire parallèle au leur.

Après une brève discussion, il fut décidé qu'une moitié des Tualaghi resterait à l'arrière pour ensuite voyager vers le sud-ouest, où ils croiseraient forcément la piste des Arridiens.

Halt et Gilan, qui pensaient que toute attaque ne pourrait venir que du nord-est, étaient loin d'imaginer qu'une centaine de guerriers s'approchaient d'eux depuis le sud. Pas plus qu'ils n'étaient conscients que l'autre moitié des Tualaghi s'étaient mis à avancer plus vite, se dirigeant peu à peu vers les Arridiens.

Les chasseurs étaient devenus proies.

La troupe du Wakir fit halte en milieu de journée, comme à son habitude. Ce fut l'occasion pour les chefs Tualaghi de mettre en œuvre le piège qu'ils avaient préparé tout le jour.

Halt et ses compagnons se réunirent pour échanger des idées : quelle serait la meilleure tactique pour délivrer Erak ? Dans l'obscurité, Halt et Gilan seraient sans nul doute capables de s'introduire discrètement dans le campement des Tualaghi. Mais

comment en faire sortir l'Oberjarl sans attirer l'attention de l'ennemi ?

— C'est la raison pour laquelle ils ne l'enferment pas dans une de leurs tentes, dit Cassandra. Si Erak tentait de s'échapper alors qu'il est à découvert, n'importe qui s'en apercevrait.

— Sans oublier qu'il est enchaîné à deux chameaux, ajouta Horace.

— Si vous pouviez l'détacher d'un des deux, il pourrait monter sur l'autre pour sortir du camp'ment, suggéra Svengal.

— Un Skandien à dos de chameau ? Ça ne serait pas très discret, fit observer Gilan. Et nous ne voulons surtout pas nous retrouver avec deux cents Tualaghi à nos trousses.

Halt écoutait tranquillement ses compagnons. Il avait déjà réfléchi à la plupart des propositions qu'ils examinaient ; toutefois, il y avait toujours la possibilité qu'une petite remarque fasse naître une solution dans son esprit. Pour le moment, pensa-t-il sombrement, ils devaient se contenter de suivre la voie sur laquelle ils s'étaient engagés. S'ils parvenaient à atteindre les puits avant les Tualaghi, ils trouveraient bien une solution. Mais laquelle ? Il n'en avait pas encore la moindre idée ; cependant, par expérience, il savait qu'une occasion se présenterait tôt ou tard.

— Tu ne dis rien, Halt, fit Horace en se tournant vers lui. Tu as peut-être... ?

Il s'interrompt, les yeux rivés vers la crête située derrière eux, à environ cent cinquante mètres.

— Bon sang ! s'exclama-t-il. Comment sont-ils arrivés ici ?

Ses compagnons suivirent son regard. Les Arridiens et leurs compagnons avaient dressé leur campement dans une vaste dépression, ce qui les dissimulait à la vue de tout ennemi susceptible de passer dans les parages. Un choix à double tranchant : ainsi cachés, ils ne pouvaient voir arriver quiconque. Selethen avait naturellement posté des sentinelles le long de la crête – plus tard, il retrouverait les corps de ces hommes, gisant là où les Tualaghi les avaient tués.

Pour l'instant, leur attention était fixée sur les cavaliers qui s'étaient matérialisés sur la crête, déployés en demi-cercle.

Halt marmonna un juron et se tourna vivement : comme il le craignait, une seconde rangée d'ennemis s'était placée sur l'autre crête. Ils étaient pris au piège entre deux troupes d'une centaine de guerriers chacune. Les soldats arridiens, qui venaient à leur tour d'apercevoir les Tualaghi, se mirent à hurler en courant dans tous les sens. Un instant de panique interrompu par la voix de Selethen, qui s'éleva au-dessus des leurs ; il s'empessa de placer ses hommes en cercle défensif, avec leurs chevaux au centre. Halt et ses compagnons

empoignèrent leurs armes et rejoignirent le Wakir.

Selethen s'en voulait amèrement. La veille encore, il critiquait l'arrogance des Tualaghi ; à présent, il était tombé dans le même piège. Les pillards du désert étaient imprévisibles et rusés. Il aurait dû se douter qu'ils découvriraient peut-être que quelqu'un les avait pistés. Inutile de se lamenter, songea-t-il. Maintenant, il leur fallait se défendre du mieux qu'ils pouvaient.

— Vous vous battez en fantassins ? demanda Halt.

— Oui. Nous sommes trop peu nombreux pour les charger à cheval, ce serait inutile.

— Sans oublier que vous chargeriez dans la pente, ajouta Horace. Ils auraient l'avantage. Laissons-les plutôt venir à nous.

Le Wakir le dévisagea, non sans étonnement. Pour quelqu'un de si jeune, Horace avait su jauger avec rapidité la situation ainsi que la tactique à adopter. La plupart de ses soldats auraient choisi de charger, Selethen le savait. Le chevalier, surprenant le regard de l'Arridien, se contenta de hausser les épaules. Il avait eu de bons professeurs.

Svengal, de son côté, observait le cercle des guerriers arridiens qui, chacun muni d'une lance souple et d'un sabre recourbé, avaient placé leurs boucliers les uns contre les autres.

— Un mur d'boucliers, constata-t-il avec approbation. C'est du bon boulot.

Cette stratégie défensive, typiquement skandienne, le mettait à l'aise. Il fit tourner son énorme hache avec dextérité, et la lourde lame traversa l'air en émettant un sifflement. Pour l'instant, il se posterait à l'écart. Mais dès qu'une faille apparaîtrait dans la barrière de boucliers, il interviendrait et accueillerait à sa manière le premier Tualaghi qui aurait l'intention de s'y faufiler.

Horace comprit aussitôt comment le Skandien comptait s'y prendre.

— Je reste avec toi, annonça-t-il au loup des mers.

Celui-ci lui décocha un grand sourire.

— À nous deux, on s'en sera sûrement capables de mettre ces gars en déroute.

Gilan et Halt s'étaient placés côte à côte au centre du cercle. Le cœur battant, Cassandra les observait. Ils avaient tous l'air si calme. Elle était certaine que ses mains tremblaient. L'espace d'une seconde, elle songea à s'emparer de sa fronde, avant de se dire que les arcs des deux Rôleurs suffiraient à atteindre l'ennemi de très loin. La jeune fille accepta alors le bouclier que lui tendait Selethen et porta la main au pommeau de son sabre. Nul besoin de le dégainer tout de suite,

pensa-t-elle, gagnée par la nervosité.

— Cassandra, l'appela Halt d'une voix douce. Venez près de nous. Gilan et moi allons nous concentrer sur l'avant, expliqua-t-il. Gardez l'œil sur les Tualaghi qui se trouvent derrière nous. Quand ils ne seront plus qu'à cinquante mètres, prévenez-moi, et nous changerons de cible.

Elle acquiesça, la bouche sèche, incapable de parler.

— Tâchez néanmoins de vous faire entendre, ajouta Gilan, taquin.

Il paraissait si détendu, se dit-elle. Et l'attitude nonchalante du jeune Rôdeur apaisa quelque peu sa propre anxiété.

— Ils vont d'abord essayer l'approche la moins compliquée, précisa Selethen en s'avancant vers eux. Une charge qui aura pour objectif de briser notre défense.

— Et ce sera peut-être plus compliqué qu'ils ne s'imaginent, répondit Gilan tout en vérifiant la tension de sa corde.

Le Wakir l'observa. Bientôt, songea-t-il, il saurait si ces deux étrangers étaient de véritables archers. Il avait le sentiment qu'il ne serait pas déçu.

— Puis-je vous suggérer de placer quatre hommes près d'Horace et de Svengal ? dit Halt. Ils serviront de renfort si la barrière de boucliers est brisée.

— Bonne idée.

Ils allaient peut-être se retrouver à un contre quatre, mais Selethen se doutait que les Tualaghi allaient en prendre pour leur grade. Il appela quatre de ses soldats et leur ordonna d'aller rejoindre Svengal.

— Dites-leur de me laisser un peu de liberté de mouvement, c'est tout, lança le Skandien.

Cassandra remarqua qu'il avait l'air joyeux. Finalement, après avoir supporté la chaleur, le sable et ces longues chevauchées, le Skandien était sur le point de se livrer à l'une de ses activités favorites. À cette idée, la jeune fille se surprit à sourire à son tour.

Halt s'en aperçut. « Brave fille », songea-t-il.

Ils entendirent les tintements des harnais avant de distinguer le moindre mouvement. Puis les deux rangs de cavaliers se mirent en marche.

— Les voici, déclara Horace d'une voix tranquille.



33

— **C**'est ici que nous ferons demi-tour, dit Will à Folâtre.

Un grand poteau avait été planté dans le sol à cet endroit. Le petit cheval parut étudier cette indication avec intérêt.

Le jeune homme se retourna dans la direction de l'oasis. Elle était hors de vue, mais il savait qu'elle se trouvait à quatre kilomètres de distance. Il avait fini par se décider pour une course de huit kilomètres aller-retour, après avoir hésité entre douze, puis dix kilomètres. Il espérait que cela suffirait à Folâtre pour affirmer sa vigueur et son endurance, et l'emporter sur Tempête de Sable. La lutte serait cependant serrée, il en était conscient.

Le cheval arridien était plus rapide sur de courts trajets et, sur un ou deux kilomètres, il distancerait aisément Folâtre. Mais ensuite, ce dernier rattraperait l'étalon à mesure que celui-ci perdrait de la vitesse.

— Nous gagnerons de justesse, déclara-t-il à son poney.

Il avait voulu familiariser Folâtre avec la piste et repérer les ornières et les irrégularités éventuelles du terrain, qui auraient pu les faire trébucher.

Folâtre secoua sa crinière et poussa un petit hennissement. Le jeune homme ne savait jamais si le cheval se contentait seulement de répondre à la voix de son maître. Il avait souvent l'impression qu'il comprenait tout ce que Will lui disait.

« Ou bien nous *perdr*ons de justesse », songea-t-il, sans pourtant formuler ses doutes à haute voix, au cas où le poney l'aurait réellement compris. « Pourvu que les quatre derniers kilomètres

procurent à Folâtre l'occasion de rattraper son retard », pensa-t-il. Quand il arriverait à la hauteur de l'étalon arridien, une autre épreuve débiterait.

Des montures telles que Folâtre et Tempête de Sable détestaient se voir devancées par un autre cheval. Quand le poney serait tout près de son concurrent, celui-ci fournirait de plus grands efforts encore, pour remettre à sa place le petit cheval étranger. Folâtre, pendant ce temps, ferait de son mieux pour gagner du terrain. Quel serait le moment opportun, où il faudrait laisser la bride sur le cou des chevaux ? Ce serait à chaque cavalier d'en juger. Si Will réagissait trop tôt, Folâtre perdrait son énergie avant la ligne d'arrivée. Trop tard, et il n'aurait plus le temps de dépasser l'étalon. Du reste, chaque cavalier essaierait de pousser son adversaire à l'erreur. Il fallait absolument trouver le bon moment, sinon, ce serait l'échec assuré. Will fronça les sourcils, l'air pensif. Il avait observé Hassan qui entraînait Tempête de Sable et s'était convaincu que le Bedullin lui cachait quelque chose.

Alors qu'il rentrait à pied vers l'oasis, Folâtre à sa suite, Will sentit le poney lui donner un petit coup dans l'épaule. Il tituba et se tourna vers l'animal.

Cesse de t'inquiéter, semblait-il dire à son maître. Je sais ce que j'ai à faire, même si toi, tu ne le sais pas.

— Ne pars pas à bride abattue trop vite, c'est tout, l'avertit le jeune homme.

Le poney secoua la tête d'un air dédaigneux.

Ils retournèrent au campement d'un pas lent. Contrairement à Hassan, Will n'avait pas besoin de s'habituer aux singularités de sa monture : tous deux connaissaient par cœur leurs manies respectives. Une foule de curieux les regarda traverser l'oasis. Il était encore tôt et la course avait été prévue pour la fin de l'après-midi, quand la canicule serait passée.

Will n'ignorait pas que de nombreux paris avaient été lancés, qui portaient moins sur le résultat final de la course que sur l'écart entre les deux chevaux. Car, selon les Bedullin, Tempête de Sable remporterait l'épreuve. Apparemment, aucun d'entre eux n'imaginait que le petit cheval hirsute venu du nord était susceptible de gagner.

Confronté à un tel déni collectif, Will avait du mal à garder le moral, même s'il avait une foi inébranlable en Folâtre. Il fallait pourtant qu'il l'emporte. L'idée que le contraire puisse survenir lui était intolérable. Il s'était montré trop impulsif, il le savait, en proposant de reprendre Folâtre de cette manière. Il avait beau se creuser la cervelle, il ne voyait pas d'alternative. S'il voulait récupérer Folâtre, il devait accepter le risque de le perdre définitivement.

Cette pensée le tourmenta tout au long de cette longue et oppressante journée. Puis le soleil commença à baisser et les ombres des palmiers s'allongèrent peu à peu ; Will sut que l'heure était venue.

Folâtre et lui se rendirent à la ligne de départ. Hassan l'y attendait, monté sur le beau palomino, près de la marque qui avait été tracée dans le sable. Comme Will, qui avait ôté sa cape, il était vêtu d'une tunique, d'un pantalon, de ses bottes et d'un keffieh – pour se protéger des projections de sable. Il adressa un signe de tête au jeune Rôdeur, qui lui rendit son salut. Cependant, Will ne dit mot. Il ne pouvait se résoudre à souhaiter bonne chance à son adversaire. Si Hassan devait être désarçonné au bout de cinquante mètres et se casser une jambe, Will ne s'en serait pas plaint. Cependant, à voir le jeune Bedullin installé sur l'étalon nerveux, aux oreilles dressées, une telle éventualité ne semblait guère probable. Hassan et sa monture paraissaient ne faire qu'un.

Will plaça le pied dans l'étrier et se mit en selle.

— Il est temps de montrer ce que tu sais faire, mon grand, chuchota-t-il à son cheval.

Celui-ci secoua sa crinière. Le jeune Rôdeur passa un pan de son foulard sur son visage et le noua pour le maintenir en place. Seul son regard restait visible, à travers une fente étroite. Près de lui, Hassan l'imita.

Tempête de Sable piaffait, impatient, soulevant de petites gerbes de poussière. Folâtre, de son côté, restait impassible, les quatre sabots fermement plantés sur le sol. La différence entre les deux montures sautait aux yeux. Des sommes d'argent passaient de main en main, tandis que des paris de dernière minute étaient lancés.

— Cavaliers, êtes-vous prêts ? demanda Umar en s'avançant.

— Prêt, Aseikh ! répondit Hassan en agitant le bras.

Les Bedullin l'acclamèrent.

— Prêt, dit Will, d'une voix étouffée par le keffieh, mais aussi étranglée par l'angoisse.

Cette fois, personne dans la foule ne réagit. Personne n'avait dû parier sur la victoire de Folâtre.

— Placez-vous devant la ligne, ordonna Umar. Mais n'oubliez pas, si vous la franchissez avant le signal de départ, il vous faudra revenir en arrière pour la franchir de nouveau.

Hassan s'avança. Une tâche délicate, car sa monture excitée, piaffante, se précipita. Le Bedullin dut alors rester à un ou deux mètres de la ligne pour empêcher l'étalon de la franchir trop tôt. En revanche, Folâtre, toujours aussi flegmatique, se plaça correctement, à quelques centimètres de la ligne. L'un des Bedullin, chargé de vérifier

que les concurrents n'avaient pas empiété sur la ligne, s'accroupit pour scruter leurs sabots. Il se redressa, mais garda cependant les yeux rivés sur les pieds de Folâtre ; aussi Will préféra-t-il reculer d'un pas. Mieux valait que le juge, apparemment très zélé, ne les pénalise pas. Folâtre obéit docilement. Quelques Bedullin froncèrent les sourcils. À l'évidence, ce poney était bien entraîné. Leur réservait-il d'autres surprises ?

— Les deux cavaliers ne devront pas se gêner ou entraver la course de l'autre, poursuivit Umar. Si l'un de vous agit de la sorte, il sera déclaré perdant.

Will et Hassan, désormais concentrés sur l'épreuve imminente, acquiescèrent. Ils savaient que des hommes étaient postés le long de la piste pour parer à toute tricherie.

— Vous chevaucherez jusqu'au poteau, que vous contournerez avant de revenir. La ligne de départ sera aussi celle d'arrivée.

Cette fois, aucun des cavaliers ne hocha la tête. Ils connaissaient bien le parcours, qu'ils avaient eu le temps de découvrir le matin même.

— Le signal de départ sera une note que Tariq jouera sur sa corne. Dès que vous l'entendrez, vous pourrez partir.

Tariq, l'un des anciens de la tribu, s'avança en brandissant une grosse corne en cuivre, afin que les deux concurrents la voient bien. Un silence impatient s'installa sur les Bedullin, rassemblés pour l'occasion. Dans la foule s'éleva une voix d'enfant. Umar jeta des regards furieux autour de lui, et la mère s'empressa de faire taire son petit. Puis l'Aseikh fit signe à Tariq, qui porta la corne à ses lèvres.

Will avait les yeux braqués sur le vieil homme. Il vit la poitrine du Bedullin se gonfler, tandis que celui-ci prenait une profonde inspiration. Il savait que, près de lui, Hassan observait Tariq avec la même intensité.

Le jeune Rôdeur serra plus fort les rênes et s'obligea à relâcher les muscles de ses jambes autour des flancs de Folâtre. Il ne voulait surtout pas que le poney parte trop tôt.

Maintenant !

Un son métallique et profond sortit de l'instrument et Will serra ses mollets. Comme de très loin, il entendit Hassan hurler « Yaaaah ! » pour encourager son cheval. À l'unisson, la foule poussa un rugissement... qui s'arrêta net : Folâtre venait de s'élancer, pareil à une flèche, et se mit à galoper en l'espace de quelques mètres seulement, laissant Tempête de Sable derrière lui : l'étalon excité piaffa, puis Hassan fit claquer ses talons contre ses flancs et il partit à son tour au galop.

La foule, qui s'était momentanément tue à la vue de l'incroyable accélération du poney, reprit ses hurlements pour encourager Tempête de Sable à rattraper le petit cheval.

Will lui-même, pourtant habitué à la vitesse phénoménale de sa monture, était un peu étonné par l'avance qu'ils avaient déjà prise sur leur concurrent. Il savait néanmoins que l'étalon gagnerait vite du terrain. Une fois qu'il serait bien lancé, le cheval arridien serait plus rapide que Folâtre sur un ou deux kilomètres. Mais à présent, Will espérait que le fait d'être resté à la traîne lors du départ forcerait Hassan à surmener son cheval, qui gaspillerait alors ses réserves d'énergie, pourtant indispensables sur la fin du parcours.

Derrière lui, il percevait vaguement les cris des Bedullin et, plus près, le martèlement des sabots de Tempête de Sable sur le sol rocailleux. Les oreilles de Folâtre étaient dressées et ses jambes battaient l'air à si vive allure que des nuages de poussière s'élevaient haut derrière eux.

Will posa la main sur l'encolure du poney.

— Tranquille, mon grand. Trouve ton rythme.

Le cheval eut un bref hochement de tête. Le jeune homme sentit qu'il s'apaisait un peu. L'étalon arridien se rapprochait, à présent aussi vif que l'éclair.

Hassan, quelques mètres derrière eux, s'inquiétait. Jamais il ne se serait douté que le cheval étranger puisse être aussi rapide. Sa constitution et ses courbes ne le laissaient pas deviner. Et même si Tempête de Sable gagnait peu à peu du terrain, il n'était pas aussi véloce que le Bedullin l'aurait voulu. Il pressa davantage sa monture et poussa un soupir de soulagement en voyant qu'elle serait bientôt à la hauteur de son adversaire. Le cavalier ne se retourna pas, mais Hassan vit le petit cheval jeter un coup d'œil sur le côté.

Le poney n'apprécierait pas d'être rattrapé. Par expérience, Hassan n'ignorait pas qu'une fois dépassée, une monture s'efforçait d'aller plus vite encore afin de reprendre les devants. Le Bedullin savait qu'il était temps d'affirmer la supériorité de son cheval. De ses rênes, il fouetta légèrement l'encolure de Tempête de Sable, qui distança le poney de quelques mètres.

Folâtre n'attendit pas pour réagir et, à son grand étonnement, Will dut le retenir fermement par la bride. Le poney s'ébroua, furieux. Il voulait montrer à cet étalon arridien, trop arrogant, ce qu'était un véritable cheval de course. Mais il obéit à son maître et refréna son instinct.

— Pas encore, mon grand, lui conseilla Will. Il y a de la route à faire.

Ils passèrent à toute allure devant un petit poteau qui indiquait qu'ils avaient déjà parcouru deux kilomètres. Les hommes qui s'y étaient postés acclamaient Tempête de Sable, qui avait maintenant une quarantaine de mètres d'avance. Le cheval arridien courait merveilleusement bien, pensa Will non sans amertume, à grandes enjambées puissantes, sur un rythme parfait. Il fit signe à Folâtre d'accélérer un peu ; le poney obéit. Le jeune homme éprouva un élan d'affection pour le cheval, capable de galoper ainsi tout le jour s'il le fallait. Il se demanda si Tempête de Sable aurait été aussi endurant.

Will et sa monture avaient gagné entre cinq et dix mètres quand Hassan atteignit le poteau de mi-parcours. Le Bedullin, assuré d'être en tête, avait cadencé l'allure de son cheval, pensant qu'il n'aurait plus besoin de prendre de vitesse.

En passant en sens inverse devant Will, Hassan lui adressa un petit signe de la main. Le jeune Rôdeur n'y répondit pas et le Bedullin afficha un grand sourire, que dissimula son keffieh. « Si j'étais en train de perdre, comme lui, je n'aurais aucune envie de saluer mon adversaire », se dit-il.

Lorsque Folâtre contourna à son tour le poteau, ses sabots dérapèrent légèrement sur le sol couvert de cailloux, puis le petit cheval se remit en route derrière Tempête de Sable. Maintenant, il y avait moins de trente mètres d'écart entre eux.

— Vas-y, Folâtre ! cria soudain Will.

Le poney puisa dans ses réserves et, avec vigueur et courage, accéléra l'allure. Will apercevait le cheval arridien à travers un nuage de poussière et de sable. « Il porte bien son nom », pensa-t-il. La robe du palomino était striée de sueur et ses flancs se soulevaient rapidement, preuve de son épuisement. Lentement, Folâtre gagna du terrain pour enfin arriver à sa hauteur. Il ne restait plus que deux kilomètres et les deux chevaux galopaient à présent côte à côte, aucun des deux ne parvenant à dépasser l'autre.

Le moment du sprint final était proche, Will et Hassan en étaient conscients. Le tout était de ne pas le manquer. S'il débutait trop tôt, les chevaux seraient éreintés avant la ligne d'arrivée.

Les montures se lançaient des regards de côté et roulaient des yeux. Puis Folâtre s'élança avant que Will puisse l'en empêcher. Il dépassa Tempête de Sable d'une encolure, puis d'un mètre, puis de deux, galopant plus vite que jamais. Le martèlement de ses sabots assourdissait le jeune homme, qui entendit malgré tout Hassan hurler des encouragements à sa monture. Will tourna légèrement la tête et vit le cheval arridien regagner du terrain. Chose incroyable, il rattrapa Folâtre.

Et celui-ci faiblit.

Une rupture de rythme presque imperceptible. Will comprit alors que c'en était terminé. Tempête de Sable, qui l'avait compris lui aussi, en profita pour presser le pas et gagner un... puis deux... puis cinq mètres. Des mottes de sable furent projetées sur le visage de Will, l'obligeant à plisser les yeux.

Il leur restait deux cents mètres à parcourir et l'étalon se trouvait maintenant à quinze mètres devant eux. Des larmes voilaient la vue du jeune homme, tandis qu'il prenait conscience qu'il avait perdu la course – et son cheval.

Will savait pourtant qu'il pouvait demander davantage à Folâtre, le presser de rattraper l'autre cheval, que le poney obéirait à son maître, jusqu'à en mourir d'épuisement s'il le fallait. Mais Folâtre avait atteint ses limites. Et Tempête de Sable était trop puissant. Il était déjà à vingt mètres devant eux.

Tout à coup, ce fut au tour de l'étalon de faiblir.

Will vit la foulée du grand cheval diminuer, perdre sa cadence et se relâcher. Si seulement il avait attendu, songea le jeune homme avec amertume. Folâtre s'était montré trop ardent. Et malgré sa fatigue, Tempête de Sable parviendrait à franchir la ligne d'arrivée avant eux.

Sans prévenir, Folâtre prit brusquement de la vitesse.

Ses enjambées étaient de nouveau longues, assurées et équilibrées, à mesure qu'il atteignait une vitesse que Will ne lui avait jamais connue. En un rien de temps, le petit poney arriva à la hauteur de son adversaire et le dépassa à bride abattue, comme si l'étalon avait été immobile. Le jeune homme, époustouflé, était presque couché sur sa selle et ne contrôlait plus rien. Jamais il n'aurait cru que Folâtre était capable d'une telle célérité.

Will comprit alors que son cheval avait mené la course de bout en bout, en feignant de faiblir afin d'inciter Tempête de Sable à entamer le sprint final. Ce dernier avait mordu à l'hameçon et épuisé ses dernières réserves trente mètres trop tôt : ce fut l'écart qui les séparait quand Folâtre franchit la ligne d'arrivée.

Will avait déjà mis pied à terre et étreignait l'encolure de son petit cheval quand l'étalon essoufflé, maintenant au trot, trempé de sueur, franchit enfin la ligne d'arrivée en trébuchant. Les Bedullin acclamèrent le poney venu du nord : ils aimaient les chevaux et venaient de comprendre que celui-ci était l'un des plus vigoureux qui soit. Par ailleurs, puisque personne n'avait parié sur une victoire de Folâtre, aucun d'eux n'avait perdu d'argent – ceux qui avaient parié que l'écart serait de trente mètres entre les deux montures furent momentanément tentés de réclamer leur dû.

Lorsque Hassan glissa de sa selle, Umar prit les rênes de Tempête de sable. Avant que le jeune Bedullin ait pu parler, l'Aseikh lui tapota l'épaule et déclara :

— Tu as fait de ton mieux.

Tous approuvèrent, tandis que Hassan se frayait un passage dans la foule pour aller tendre la main à Will. Il la lui serra, sans cacher son admiration.

— Il était écrit que je ne gagnerais pas, n'est-ce pas ? Tu le savais.

Le jeune Rôdeur, un grand sourire aux lèvres, répliqua :

— Pour être franc, je n'en savais rien. Mais lui, si, ajouta-t-il en montrant Folâtre.



34

Halt dénombra une trentaine de cavaliers qui descendaient la pente.

— Il en arrive autant de l'autre côté, l'avertit Cassandra.

Le Rôdeur jeta un bref coup d'œil derrière lui et vit en effet d'autres guerriers se déployer, prêts à encercler les troupes arridiennes. Il se tourna de nouveau vers Gilan ; tous deux tâchèrent alors d'estimer la vitesse des assaillants, avant d'agir de concert.

— Maintenant, ordonna Halt d'une voix posée.

Tous deux visèrent et tirèrent à plusieurs reprises en baissant légèrement leur arc à chaque fois, pour atteindre les cavaliers en mouvement. Après quatre volées de flèches dévastatrices, Cassandra les appela :

— Derrière nous ! À cinquante mètres !

Les deux archers pivotèrent à cent quatre-vingts degrés et décochèrent d'autres traits en direction des Tualaghi qui chargeaient. Une demi-douzaine de chevaux privés de leurs cavaliers, qui gisaient sur le sable, galopèrent déjà en tous sens au milieu des guerriers qui arrivaient à l'avant. À l'arrière, cinq autres tombèrent sous les flèches des Rôdeurs, qui durent cependant cesser leurs tirs quand l'ennemi fut trop proche. Cassandra était émerveillée par l'exactitude et la rapidité de Halt et de Gilan : onze Tualaghi avaient été mis hors de combat en quelques secondes ! Des pertes dommageables pour n'importe quel commandant.

Les cavaliers se précipitaient maintenant sur le mur de boucliers des Arridiens. Cependant, rares furent les chevaux qui entrèrent en

contact direct avec l'adversaire : la barrière hérissée de lances, dont les pointes affilées luisaient au soleil, obligea la plupart des montures à dévier au dernier moment, en dépit de leurs cavaliers qui les cravachaient pour les presser d'avancer. Ils perdirent très vite leur élan et se retrouvèrent en position délicate face aux lances des Arridiens. Un grand nombre d'entre eux durent mettre pied à terre et combattre en fantassins : la bataille se transforma alors en mêlée désordonnée, tandis que les sabres brandis s'abattaient de tous côtés. Dans les deux camps, les blessés poussaient des hurlements de douleur et s'écroulaient, bientôt piétinés par leurs camarades ou par leurs adversaires.

Les yeux plissés, Horace scrutait attentivement le mur de boucliers, en quête d'une faille que les Tualaghi pourraient chercher à forcer. À l'avant, sur la gauche, un soldat arridien glissa et son corps fut transpercé par la lame d'un ennemi, lequel s'empressa de se frayer un passage entre les autres Arridiens, en donnant de violents coups de sabre des deux côtés pour élargir la brèche, tant et si bien que deux de ses compagnons s'engouffrèrent derrière lui, au milieu des Arridiens.

Horace prit une profonde inspiration et se tourna vers les quatre guerriers postés près de lui. Mais avant qu'il puisse agir, il entendit un rugissement féroce : Svengal s'était élancé vers la brèche en faisant tournoyer sa hache au-dessus de sa tête. Comprenant qu'il gênerait le Skandien s'il le rejoignait, le jeune chevalier se détendit et fit signe aux quatre Arridiens de ne pas bouger.

Pareil à un bélier, Svengal frappa brutalement de son bouclier les Tualaghi qui s'étaient infiltrés dans les rangs arridiens ; malgré les soldats qui se pressaient derrière eux, le Skandien parvint à les projeter hors du cercle défensif. Ils perdirent l'équilibre et n'eurent pas le temps de se ressaisir ; déjà, Svengal les taillait en pièces à grands coups de hache. La brèche refermée, le loup des mers retourna près d'Horace.

— Quand tu auras besoin d'un coup de main, fais-le-moi savoir, dit le jeune chevalier, un peu ironique.

Svengal lui jeta un regard noir.

— Y'a peu d'chance que ça arrive, répondit-il avant de repartir aussitôt à l'attaque contre de nouveaux ennemis qui menaçaient de forcer la barrière de boucliers.

De nouveau, il joua de son bouclier et de sa hache pour les obliger à reculer, tout en piétinant l'un d'eux, qui s'était écroulé. Mais cette fois, Horace n'eut pas le loisir d'assister à cet engagement : un second groupe de Tualaghi tentait de forcer les rangs et le jeune guerrier, accompagné de ses quatre hommes, accourut pour les

déloger. Alors qu'il s'approchait, l'un des Tualaghi s'effondra devant lui, la poitrine transpercée d'une flèche. Horace et les quatre Arridiens attaquèrent sans préambule et sans faire de manières : il importait avant tout de repousser l'adversaire, de distribuer des coups d'épée, d'en parer d'autres et, surtout, de frapper sans relâche. La dextérité stupéfiante d'Horace lui donnait l'avantage : il faisait pleuvoir les coups avec une rapidité et une force étonnantes, obligeant peu à peu ses adversaires à se replier.

La panique gagna les autres assaillants, qui commencèrent à s'éloigner du mur de boucliers, d'abord un ou deux à la fois, puis par petits groupes. Ils récupérèrent leurs chevaux, les enfourchèrent et s'enfuirent vers la pente, poursuivis par les moqueries et les quolibets des Arridiens.

Gilan leva son arc et lança un regard interrogateur à Halt, qui fit non de la tête.

— Économise tes flèches pour plus tard.

— Tu as raison. Et puis, l'idée de tirer sur des hommes en fuite ne me plaît guère.

Selethen vint les rejoindre. Son gilet blanc était déchiré, souillé de sang et de poussière.

— Ils ont souffert, dit-il. Vous êtes de bons archers, ajouta-t-il.

— Je doute qu'ils tentent une nouvelle attaque de front, répondit Halt.

Le Wakir hocha la tête, puis leur indiqua la crête, où un groupe de trois cavaliers tualaghi regardait passer les troupes en déroute, tout en les insultant. Le plus grand des trois se pencha en avant sur sa selle et fouetta l'un des fuyards.

— À moins que je ne me trompe, il s'agit de Yusal Makali, l'un de leurs chefs des plus habiles. Rusé, cruel et loin d'être un imbécile. Il a vu ce qu'un assaut frontal pouvait lui coûter. Maintenant, il va tenter une autre approche, c'est certain.

— Nous aussi, nous avons essuyé des pertes, fit remarquer Gilan d'un ton posé, en montrant les guerriers arridiens qui s'occupaient de leurs camarades.

En tout, une dizaine d'hommes étaient morts ou grièvement blessés.

Svengal et Horace arrivèrent à leur tour. Le visage du Skandien était encore écarlate de colère, ses yeux comme fous.

— Qu'est-ce qu'ils attendent ? s'exclama-t-il, plus fort qu'il n'aurait dû. Pourquoi ils s'arrêtent comme ça ?

— Du calme, Svengal, rétorqua Halt.

Le loup des mers, après des semaines d'inaction, était visiblement

proche de la démence enragée dont les Skandiens étaient souvent la proie quand ils combattaient.

— Il y a de fortes chances pour qu'ils n'attaquent plus, poursuivit le Rôdeur. Tu leur as coûté trop d'hommes. Toi aussi, Horace, ajouta-t-il à voix basse, en se tournant vers le chevalier.

La contre-attaque fulgurante du jeune homme n'avait pas échappé à Halt.

— Que vont-ils entreprendre, à présent ? demanda Horace.

Halt plissa les yeux vers le soleil accablant, à présent au zénith.

— D'après moi, ils vont attendre que la chaleur et la soif jouent en leur faveur. À leur place, c'est ce que je ferais.

Halt ne s'était pas trompé. La journée, caniculaire, passa sans que les Tualaghi attaquent de nouveau. Les réserves d'eau des Arridiens étaient limitées. Selethen, qui s'attendait à atteindre les Puits de Khor-Abash ce même jour, avait relâché la discipline habituelle et, à présent, il estimait qu'il leur restait de l'eau pour deux journées, pas davantage, et à condition de se rationner sévèrement. Il n'était pas exclu que les Tualaghi envoient quelques hommes pour se ravitailler s'ils en avaient besoin. Il leur suffisait de continuer à surveiller les Arridiens tout en restant prudemment sur l'autre versant de la crête par crainte des tirs des deux archers. Mais de temps en temps, lors de la relève de la garde, on pouvait les apercevoir. Sans doute avaient-ils planté leurs tentes à proximité, se dit Halt.

Quand l'obscurité se fit, Selethen rétrécit le périmètre du cercle défensif afin qu'une partie de ses guerriers puisse dormir. Du moins, c'était ce qu'il avait prévu. En effet, une heure après la tombée de la nuit, les Tualaghi se lancèrent dans une série d'attaques éclair : de petits groupes, qui ne comprenaient jamais plus d'une dizaine de soldats, rampaient jusqu'aux Arridiens, puis s'élançaient en hurlant sur le mur de boucliers, s'en prenant à un soldat ici, essuyant une perte là, avant de se retirer en emportant leurs blessés. De simples escarmouches, certes, mais qui obligeaient les Arridiens et leurs compagnons à rester constamment en alerte. Car même si ces assauts étaient des feintes, il fallait bien les contrer ; du reste, il était impossible de deviner si les Tualaghi allaient charger pour de bon et à quel moment. Il en résulta une nuit mouvementée et sans sommeil, ponctuée de quelques accès de violence et de terreur.

Quand l'aube pointa, Halt avait les yeux rougis, rivés sur la crête. Il entrevoyait de temps à autre des mouvements, mais rien qui aurait

pu servir de cible. Selethen avait déjà perdu quatre hommes lors de la bataille de la veille, et deux avaient succombé à leurs blessures durant la nuit. De nombreux autres étaient mal en point et la plupart souffraient de la soif – l'eau leur ferait bientôt défaut. Aussi, le Wakir ordonna à contrecœur que les gorgées distribuées aux blessés soient rationnées encore davantage. Une décision difficile.

Il se trouvait auprès de ses guerriers quand Halt l'appela. Un drapeau blanc flottait sur la crête.

— Apparemment, ils veulent parlementer, annonça le Rôdeur.

Le guerrier de haute taille, celui que Selethen avait appelé Yusal Makali, descendit vers eux sur son cheval, accompagné d'un cavalier portant le drapeau blanc. Selethen et Halt, qui tenait un drapeau de même couleur, sortirent du cercle de boucliers pour aller à leur rencontre.

— Yusal sait que je respecte toujours une trêve. Ce qui ne l'empêchera pas de la rompre si cela l'arrange, ajouta Selethen avec amertume. Si seulement je pouvais vous demander de l'abattre sur-le-champ...

— Ce ne serait pas difficile, évidemment, répondit Halt en haussant les épaules, mais cela ne résoudrait pas notre situation. Nous sommes pris au piège et, si nous choisissons de lutter, nous ploierons sous le nombre. Autant essayer de négocier. Une autre occasion ne se présentera peut-être pas.

Ils s'arrêtèrent à une dizaine de mètres des deux cavaliers tualaghi. Yusal mit pied à terre et s'avança. Plus grand que la moyenne, il dépassait Halt d'une bonne tête. Il était vêtu d'amples robes blanches ornées de broderies bleu foncé, et d'un keffieh qui flottait derrière lui. Le bas de son visage était dissimulé derrière un voile bleu foncé, pareil à un masque, sous lequel se devinait un nez fort, en bec d'aigle. Sa peau était sombre, brûlée par le soleil et le vent du désert ; ses yeux d'un marron sombre, presque noir, enfoncés dans leurs orbites, aux paupières tombantes, surmontés par des sourcils touffus. Des yeux froids et cruels, sans une seule lueur de pitié ou de chaleur humaine. Des yeux de tueur, songea Halt ; même sans voir le reste de son visage, le Rôdeur savait qu'il serait capable de les reconnaître n'importe où.

— Eh bien, Wakir Seley el'then, commença Yusal d'une voix dure, hostile, étouffée par son voile. Pourquoi me suis-tu ?

« Quel charmant homme », songea Halt.

— Tu as tué vingt de mes hommes, rétorqua Selethen. Et tu détiens un prisonnier qui m'appartient.

Yusal eut un haussement d'épaules dédaigneux.

— Viens le chercher toi-même, lança-t-il sur un ton de défi.

Il se tut un instant, avant de reprendre :

— Vous êtes en mauvaise posture, Seley el'then. Cernés. En sous-effectifs. Et vos réserves d'eau seront bientôt épuisées.

— Nous avons toute l'eau dont nous avons besoin, répliqua le Wakir.

— Si tu le dis, répondit Yusal avec indifférence. Il n'en reste pas moins que vous en manquerez très vite, tandis que je peux envoyer mes hommes au ravitaillement si cela me chante. Et me permettre d'attendre que la soif et la chaleur vous tuent les uns après les autres. Pas toi.

Il jeta un coup d'œil vers la crête.

— Vous pouvez toujours essayer de nous attaquer. Mais ce sera à quatre contre un pour nous. Les conséquences d'une telle bataille sont faciles à deviner.

— Nous pourrions vous prendre de court, intervint Halt.

Les yeux sombres et perçants du Tualaghi se posèrent sur le Rôdeur.

— Tu es l'un des archers, n'est-ce pas ? Malgré ton habileté, rien n'y fera...

— Tu as souhaité parlementer, Yusal, le coupa Selethen en affichant un mépris égal à celui du Tualaghi. Était-ce seulement pour nous rappeler à quel point notre situation était désespérée ? Ou bien avais-tu une proposition à nous faire ?

— Oui, rendez les armes, se contenta de répondre le Tualaghi.

— Pour que tu puisses nous tuer sur-le-champ ? rétorqua le Wakir avec un rire bref.

— Non, je serais fou de te tuer. Tu vaux ton pesant d'or, Selethen. Je peux demander une rançon. Et je suis certain que quelqu'un est prêt à payer pour ces étrangers qui voyagent avec vous. C'est pour cette raison que j'ai laissé la vie sauve à l'autre Skandien. Pourquoi agirais-je autrement avec toi ?

Le Tualaghi était avant tout motivé par l'appât du gain et le Wakir, hésitant, était tenté de le croire.

— Ou bien restez ici, poursuivit Yusal. Et vous mourrez de soif. Ce n'est qu'une question de temps. Lorsque tu seras trop affaibli pour te défendre, il nous sera très facile de venir vous ôter les armes des mains. Et si tu me fais trop attendre, je risque de me montrer moins charitable à ton égard.

Sur ces mots, il se détourna, comme indifférent au choix que Selethen ferait. Ce dernier prit Halt par la manche et l'entraîna à l'écart.

— Cette proposition concerne aussi vos compagnons, chuchota le Wakir. Qu'en pensez-vous ?

Le Rôdeur observa le Tualaghi qui leur tournait le dos, à quelques mètres d'eux.

— Croyez-vous ce qu'il affirme ?

Selethen esquissa un signe de tête.

— Les gens de son espèce sont prêts à tout pour de l'argent. Au moins, de cette manière, nous aurons une chance de nous en tirer. Il a raison : plus nous attendrons, plus nous perdrons des forces, et il nous faudra céder de toute façon.

Halt réfléchit un moment. À la nuit tombée, Gilan et lui parviendraient peut-être à franchir, sans être vus, la ligne ennemie. Mais rien n'était sûr. En dépit de leur habileté, le terrain n'était pas idéal pour avancer à l'insu des Tualaghi. Et ceux-ci seraient à l'affût. Du reste, même s'ils réussissaient à les tromper, que feraient-ils ensuite ? Ils seraient à pied et les renforts les plus proches étaient à des dizaines de kilomètres de là. Le temps qu'ils atteignent Mararoc pour y chercher de l'aide, Selethen et ses hommes seraient morts. Tout comme Cassandra, Horace et Svengal. En revanche, s'ils se rendaient maintenant, l'occasion de s'enfuir ou de renverser la situation pourrait se présenter à eux. Mieux valait céder à présent qu'attendre d'être affaiblis, trop mal en point pour agir.

— Très bien, finit-il par dire. Discutons des conditions.



35

Will vérifiait les sangles qui maintenaient en place son équipement sur la selle de Folâtre quand il entendit un bruit de pas, crissant sur le sable. Il se retourna et vit Umar s'approcher, l'air préoccupé.

— Avant ton départ, il y a quelque chose que tu devrais savoir.

Quatre jours avaient passé depuis la course – un événement qui faisait déjà partie des histoires que les Bedullin se transmettaient oralement. Depuis, la tribu avait fêté Will et son cheval ; Cielema avait été aux petits soins pour eux. L'étranger d'humeur toujours joyeuse et son étonnant petit cheval avaient gagné en popularité. Par ailleurs, Hassan et Will étaient devenus bons amis – le jeune Bedullin n'en voulait pas à l'apprenti Rôdeur d'avoir remporté la course et récupéré Folâtre. Ces gens étaient des joueurs invétérés, comme Will avait pu le remarquer, mais ils acceptaient de bon cœur les défaites.

Cette entente s'était révélée d'autant plus simple qu'Umar, très heureux que cette course ait eu lieu, avait offert à Hassan un cheval de son propre troupeau – de la même race que Tempête de Sable. Le jeune homme, fou de joie, s'était porté volontaire pour guider Will jusqu'à Mararoc.

L'énigme de la boussole qui avait perdu le nord avait enfin été éclaircie ; lorsqu'on lui avait demandé de quelle manière il avait su se repérer pour traverser le désert, Will avait montré son instrument aux Bedullin, en expliquant quelles étaient ses propriétés. Pour en faire la démonstration, il avait approché la lame de son couteau de l'aiguille ; celle-ci s'était mise à osciller, s'éloignant du champ magnétique de la

terre.

Umar fit le rapprochement en quelques secondes.

— Tu as franchi les Collines Rouges ? Elles regorgent de dépôts de fer brut, avait poursuivi l'Aseikh. Voilà pourquoi ton instrument n'était plus fiable.

À ces mots, Will s'était senti quelque peu soulagé. Car au fond de lui, il avait continué à soupçonner Selethen de lui avoir fourni une fausse carte ; sans parler du sentiment de culpabilité qu'il éprouvait à l'idée d'avoir pu décevoir Halt. Maintenant que son erreur s'expliquait – et qu'il savait qu'il n'était pas directement responsable – ces craintes s'atténuaient.

Pendant que Will préparait Folâtre, un cavalier poussiéreux et débraillé, monté sur un cheval épuisé, était arrivé au campement ; il était aussitôt allé trouver l'Aseikh. Le jeune Rôdeur l'avait aperçu sans s'en soucier outre mesure. Il devait s'agir d'une affaire qui ne concernait que les Bedullin, avait-il pensé.

Il n'en était cependant plus très sûr lorsqu'il suivit Umar jusqu'à la large tente basse que ce dernier occupait avec Cielema. Un tapis épais couvrait le sol, parsemé de coussins. Will prit place sur l'un d'eux, en tailleur, à la manière des gens du désert. Un Bedullin qu'il n'avait jamais vu auparavant était déjà assis, occupé à boire et à manger des fruits avec appétit, pendant que Cielema le servait. Il leva les yeux vers Will, puis jeta un regard curieux à l'Aseikh.

— Voici Jamil, l'un de nos éclaireurs, précisa celui-ci.

Jamil devait avoir une trentaine d'années, même si son âge exact était difficile à déterminer, car les Bedullin avaient tous la peau tannée par le soleil.

— Et voici Will, l'étranger dont je t'ai parlé, ajouta Umar.

Le jeune Rôdeur porta la main à ses lèvres, à son front et à ses lèvres – un salut auquel il était habitué à présent. Jamil parut d'abord étonné, puis s'empressa de l'imiter. Will dévisagea Umar d'un air interrogateur.

— Jamil, reprit alors l'Aseikh, rapporte-lui ce que tu m'as dit.

L'intéressé termina une orange, lécha ses doigts couverts de jus et s'essuya la bouche avant de s'adresser à Will.

— Tu voyageais avec une troupe de soldats arridiens, c'est bien ça ?

Le jeune homme acquiesça, les sourcils froncés.

— Et d'autres étrangers les accompagnaient... deux d'entre eux étaient vêtus comme toi ? ajouta Jamil en montrant la cape mouchetée de Will.

Le jeune Rôdeur hocha de nouveau la tête. Jamil parut

s'assombrir. Will eut soudain un mauvais pressentiment...

— Que leur est-il arrivé ? demanda-t-il.

Le Bedullin le regarda un instant, puis cessa de tourner autour du pot pour annoncer :

— Ils ont été capturés par les Tualaghi.

Will jeta un coup d'œil à Umar.

— Les Tualaghi ?

Une expression de profonde aversion apparut sur le visage de l'Aseikh.

— Des brigands. On les surnomme les « Oubliés de Dieu ». Ils sont nomades, comme nous, mais attaquent constamment les caravanes et les villages les plus vulnérables. À présent, ils sont en route pour le massif montagneux du nord, avec le Wakir Seley el'then et ses hommes. Du moins, ceux qui ont survécu. Il y a eu une petite bataille.

La terreur emplit le cœur de Will.

— Une bataille ? Certains des étrangers ont-ils été blessés ?

— Non, répondit Jamil. Ils sont prisonniers, enchaînés à l'autre étranger. Je crois que...

— Attends ! Je ne comprends plus rien, le coupa le jeune homme, qui avait du mal à digérer toutes ces informations. Quel autre étranger ?

— Les Tualaghi avaient déjà enlevé un homme, un de ces guerriers venus du nord. Il y en avait un second, qui se trouvait avec tes compagnons.

Les pensées se bousculaient dans l'esprit de Will.

— Il doit s'agir d'Erak, reprit-il. Mais celui-ci était censé se trouver à Mararoc, où l'emmenait une caravane arridienne... Comment se fait-il qu'il se retrouve entre les mains des Tualaghi ?

— Les brigands ont peut-être attaqué la caravane et capturé l'étranger ? suggéra l'Aseikh, qui se frottait le menton, l'air pensif.

Will secoua la tête, le cerveau en ébullition. Si Umar avait raison, Halt et Gilan avaient dû retrouver la trace des Tualaghi ; ensuite, avec Selethen et ses soldats, ils étaient certainement partis à leur poursuite. « En réalité, peu importe *comment* les choses ont pu se passer, songea-t-il. Les faits sont là : ils ont été capturés. » Il était cependant étonné que les Tualaghi aient décelé leur présence ; d'ordinaire, les deux Rôleurs montraient une prudence extrême.

— Sais-tu comment les Tualaghi ont appris que mes compagnons les traquaient ? demanda-t-il.

Cette fois, le Bedullin parut honteux. Il hésita un instant avant de se résoudre à répondre :

— C'est moi qui les ai menés au campement de tes amis, j'en ai

bien peur.

Will se redressa, furieux, mais Jamil leva la main pour l'apaiser.

— Non ! Je t'en prie ! Je n'ai pas agi délibérément. Je n'avais pas la moindre idée que tes amis étaient dans les environs. Lorsque j'ai aperçu les Tualaghi au loin, j'ai voulu en savoir plus. La troupe était beaucoup plus importante que d'habitude, au moins deux cents guerriers, peut-être davantage. J'ai attendu la tombée de la nuit pour m'approcher de leur campement. C'est là que j'ai vu l'homme du nord, enchaîné. Je suis parti avant l'aube et j'ai pris la direction de cette oasis. Sans m'en rendre compte, j'ai dû passer tout près du campement de tes compagnons. Un éclaireur tualaghi a découvert mes traces et les a suivies, un peu plus tard dans la matinée, ce qui l'a conduit jusqu'aux Arridiens. Ils voyageaient le long d'un itinéraire parallèle à celui des brigands, distant de plusieurs kilomètres. Si je n'avais pas croisé leur piste par inadvertance, les Tualaghi n'auraient pas su qu'ils étaient là.

— Comment as-tu compris tout cela ? s'enquit Will.

— Le lendemain, je suis retourné surveiller les brigands pour en apprendre un peu plus. J'ai alors pris conscience que les Tualaghi m'avaient suivi et j'ai vu l'endroit où ils avaient fait demi-tour pour suivre les Arridiens. Je suis navré, Will. Si j'avais su que j'allais mettre tes compagnons en danger en agissant ainsi...

Le jeune homme écarta ces excuses d'un geste de la main. Jamil n'était pas en faute. Ses amis étaient victimes d'une incroyable malchance. Ainsi que Halt le lui avait répété tant de fois : « Il arrive parfois que la situation empire, voilà tout. »

— Tu ne pouvais pas le deviner, répondit Will. As-tu une idée de l'endroit où les Tualaghi ont pu les emmener ?

— D'après moi, dit Jamil, ils se dirigent vers le massif.

— Oui, précisa Umar. Un ensemble de falaises et de collines situé au nord-ouest. Il y a quelques villages arridiens que les Tualaghi envahissent parfois, en intimidant les habitants. Une troupe de deux cents brigands n'aura aucun mal à prendre un gros village ou une petite cité. Ils s'en serviront de quartier général pendant un ou deux mois. Puis, quand ils auront épuisé les vivres, ils quitteront les lieux.

— Je vais partir à leur recherche ! s'écria Will, en sortant de sa tunique la carte que Selethen lui avait donnée. Montre-moi où ils se trouvent !

L'Aseikh posa une main apaisante sur celle du jeune homme.

— Calme-toi, mon ami. Agir dans la précipitation ne te serait d'aucun secours, surtout s'il te faut affronter le désert. Les Tualaghi sont dangereux. J'ai besoin de parler au conseil des Bedullin avant de

prendre une décision.

Will s'apprêtait à protester, mais Umar lui serra plus fort la main.

— Fais-moi confiance, affirma-t-il. Donne-moi une heure.

Le jeune Rôdeur se détendit à contrecœur et rangea sa carte.

— Très bien. Une heure. Mais ensuite, je pars.

Will retourna vers Folâtre, qui l'attendait patiemment, et desserra les sangles. Puis il s'assit, dos contre le tronc d'un palmier et, les yeux fermés, tâcha de réfléchir à la situation.

Il allait bien falloir secourir ses compagnons. Mais comment ? Il était seul et ne connaissait pas ce territoire. Ses amis étaient captifs de deux cents brigands en armes, des hommes cruels et sans merci qui n'hésiteraient pas à leur trancher la gorge. En outre, il était étranger. Il se ferait très vite remarquer s'il essayait de se mêler aux villageois arridiens – sans compter qu'il ne trouverait peut-être pas le bon village. Il ne savait même pas d'où partait la piste des Tualaghi. Et, à en juger par ses récentes mésaventures dans le désert, où il avait perdu tout sens de l'orientation, il ne la trouverait peut-être jamais.

Accablé par la chaleur, il avait dû s'assoupir, car il fut réveillé par Umar. Celui-ci était accroupi près de lui.

— Le conseil s'est réuni.

Will le regarda ; toutefois, rien sur son visage ne lui indiquait à quelle décision les Bedullin étaient arrivés.

— Autorises-tu Hassan à me conduire jusqu'à l'endroit où les Tualaghi ont capturé mes amis ? demanda le jeune homme.

L'Aseikh leva la main pour le faire taire.

— Laisse-moi t'expliquer. Les Tualaghi sont nos ennemis. Une troupe aussi importante que celle-ci ne présage rien de bon. Ils pourraient même s'attaquer à des campements bedullin plus petits que le nôtre. Et puis, l'idée que Seley el'then soit leur captif ne me plaît pas.

— Tu connais Selethen ?

— Oui, nous avons combattu les Tualaghi ensemble. C'est un homme bon. Un guerrier courageux. Plus important encore, il est honnête et je lui fais confiance. Des qualités essentielles pour un Wakir. Un autre que lui pourrait se montrer moins équitable. Et nombre d'Arridiens ne nous aiment guère, car ils nous voient comme des intrus sur leur territoire. En revanche, Seley el'then nous a toujours bien traités.

Une petite flamme d'espoir s'était allumée dans le cœur de Will.

— Tu veux dire que... ?

— Il y a deux autres points à prendre à considération, l'interrompit Umar. D'abord, tu es devenu l'ami des Bedullin. Tu as sauvé la vie de mon petit-fils et tu t'es bien comporté envers nous, en proposant cette course à Hassan. Mon peuple t'apprécie, Will, et nous ne prenons pas l'amitié à la légère. Ensuite, comme Jamil l'a avoué, c'est sa faute si tes compagnons ont été capturés. S'il avait été un peu plus adroit, les Tualaghi n'auraient jamais détecté leur présence. Son erreur retombe sur notre tribu tout entière ; ce qui pèse lourd sur la conscience de Jamil... et sur la mienne.

— Tu veux donc dire que... reprit Will, hésitant.

— Que nous nous sommes mis d'accord : nous avons l'intention de partir à la recherche de Seley el'then et de tes compagnons ; nous les arracherons des griffes des Oubliés de Dieu.

À la vue de la mine réjouie du jeune homme, Umar sourit.

— Bien entendu, ajouta l'Aseikh, si tu souhaites nous accompagner, tu es le bienvenu.



36

Les soldats arridiens, après avoir déposé les armes, durent s'asseoir par terre, cernés par une centaine de guerriers tualaghi. Placés à l'écart, Selethen, ainsi que Svengal, Halt, Gilan, Horace et Cassandra, les mains ligotées devant eux, regardaient Yusal et ses officiers passer parmi les troupes arridiennes.

— Je pourrais vous faire tuer sur-le-champ, déclara le chef des Tualaghi. Vous le savez. Au lieu de quoi j'ai décidé de me montrer clément.

Halt parut sceptique.

— Il devine que s'il se mettait à les abattre, les soldats de Selethen se défendraient, chuchota-t-il à Cassandra. Ils ne sont pas armés, mais Yusal perdrait malgré tout quelques hommes.

Face à une mort certaine, un guerrier se bat jusqu'au bout, Halt ne l'ignorait pas. Et si une lueur d'espoir était offerte aux Arridiens, aussi mince soit-elle, ils s'en empareraient.

— Je vais garder vos chevaux, poursuivit Yusal, ainsi que vos bottes. Ensuite, vous pourrez partir.

Selethen, furieux, voulut s'avancer, mais un Tualaghi l'en empêcha.

— Partir ? s'écria-t-il. Où ça ?

Yusal se tourna vers lui et le scruta de ses yeux impitoyables. Il haussa les épaules.

— Cela ne me concerne pas, répliqua-t-il d'une voix dure. C'est toi qui as demandé à tes hommes de nous suivre, pas moi. Si je les abandonne dans le désert, à toi d'en assumer la responsabilité. Au

moins, je leur laisse une chance d'en réchapper.

— Quelle chance auront-ils, sans une goutte d'eau ? rétorqua Selethen.

— Je n'ai pas dit que j'allais les priver d'eau, répondit Yusal, sarcastique. Je me contente de garder leurs montures et leurs bottes. Je n'ai pas envie qu'ils partent à notre poursuite. Mais la Loi stipule qu'il est interdit d'envoyer un homme dans le désert sans eau.

Il fit un signe à l'un de ses guerriers.

— Donne-leur deux outres, ordonna-t-il.

— Pour trente hommes ? s'indigna le Wakir. Alors que certains d'entre eux sont blessés ? Ce n'est pas ce que signifie la Loi et tu le sais, espèce de meurtrier !

— Contrairement à toi, reprit Yusal, je ne prétends pas connaître la volonté de Dieu, Seley el'then. La Loi dit qu'il faut offrir de l'eau aux voyageurs. Sans préciser de quelle quantité ils doivent disposer.

Selethen secoua la tête.

— Pas étonnant que tu sois l'Oublié de Dieu, Yusal, siffla-t-il avec amertume.

À cette insulte, le Tualaghi sursauta, comme s'il avait reçu un coup de fouet. Il lança un ordre bref à ses soldats, qui dégainèrent leurs sabres à l'unisson pour les brandir au-dessus des guerriers arridiens sans défense.

— Le choix t'appartient, Seley el'then. Un mot de toi, et mes hommes exterminent les tiens. À moins que tu n'optes pour ma clémence ?

Il avait levé la main, prêt à la baisser pour lancer son ordre. Le Wakir, mâchoires crispées, s'efforçait de contrôler sa rage et sa frustration. Un de ses lieutenants l'interpella :

— Excellence ! Ne vous inquiétez pas pour nous ! Tout ira bien. Nous irons chercher de l'aide et nous reviendrons vous délivrer !

Yusal éclata de rire.

— Quelle bravoure ! Je devrais peut-être le tuer, celui-ci. Il me déplairait de savoir un guerrier aussi acharné sur mes talons.

Il s'approcha de l'officier et dégaina son propre sabre. L'Arridien le dévisagea d'un air de défi.

— À toi de choisir, Seley el'then, répéta Yusal.

Le Wakir eut un geste d'impuissance.

— Laisse-leur la vie sauve.

— Je me doutais que tu changerais d'avis, répliqua le Tualaghi qui laissa échapper un autre éclat de rire.

Il fit alors signe à ses soldats de rengainer leurs armes, puis se pencha vers l'officier arridien qui avait osé le provoquer et riva ses

yeux sombres et cruels aux siens.

— Pour l'instant, tu te montres vaillant, déclara-t-il d'une voix posée, amère. Mais attends que ta langue soit si sèche et gonflée que tu pourras à peine respirer. Attends que tes pieds soient couverts d'ampoules et de plaies à force de marcher sur les pierres brûlantes. Que tes yeux soient aveuglés par l'éclat du soleil. Tu regretteras que ton chef ait choisi de vous épargner. Car crois-moi, il ne vous a pas rendu service en me demandant de ne pas vous tuer.

Le jeune homme baissa la tête et Yusal poussa un grognement de mépris.

— Envoyez-les dans le désert ! ordonna-t-il à ses hommes avant de se tourner vers les gardes qui surveillaient Halt, Selethen et leurs compagnons. Quant à ceux-là, qu'on les emmène au campement.

Il enfourcha son cheval et s'éloigna vers la crête, sans un regard pour les captifs.

Les soldats firent avancer les otages. Quatre hommes entouraient Svengal, deux autres marchaient derrière lui. Manifestement, ils avaient déjà dû être chargés de surveiller Erak, car ils savaient apparemment à quoi s'attendre avec un loup des mers. Avant que Svengal ait le temps de l'en empêcher, l'un des Tualaghi lui donna un coup à l'arrière des genoux avec le manche de sa lance. Le Skandien s'écroula. Aussitôt, quatre soldats se jetèrent sur lui pour entraver ses jambes avec des sangles de cuir. Ils le relevèrent tant bien que mal, tandis que Svengal les fusillait du regard, bouillant de rage ; mais la vue des dagues pointées sur lui suffit à le calmer.

Un autre Tualaghi entraîna Cassandra à l'écart. Horace voulut s'interposer mais le manche d'une lance, qui le frappa au ventre, le stoppa net. Il tomba à genoux, le souffle coupé.

— La fille est un précieux otage, avertit Halt en se tournant vers le soldat. Yusal ne te le pardonnera pas s'il lui arrive quoi que ce soit.

L'homme hésita. En réalité, seul le collier de la princesse l'intéressait. Il le lui arracha pour l'examiner, mais s'aperçut bien vite que les pierres polies n'avaient aucune valeur.

— Ça ne vaut rien ! gronda-t-il. Garde-le !

Il repoussa la jeune fille vers ses compagnons et lança un ordre bref. Les soldats enfourchèrent leurs chevaux et firent avancer les prisonniers en direction du campement. Ces derniers marchaient en trébuchant sur le sol inégal, sous les insultes et les coups de lances.

L'un des Tualaghi chevauchait tout près de Gilan. Il avait perdu trois de ses amis, tombés sous les flèches des Rôleurs ; à présent, il ne manquait pas une occasion de faire claquer le manche de sa lance dans le dos et sur les épaules du jeune homme. Au bout d'un moment,

Gilan se tourna vers lui et le dévisagea en souriant.

— Qu'est-ce que tu regardes, étranger ? demanda le soldat, quelque peu perturbé par le sourire du Rôdeur.

— Je t'observe afin de pouvoir me souvenir de toi, riposta Gilan. On ne sait jamais, ça pourrait m'être utile.

Le bois de la lance s'abattit sur ses épaules. Le jeune Rôdeur tressaillit, puis hocha lentement la tête avant de se remettre à grimper la colline.

Lorsque les captifs furent poussés sans cérémonie près de lui, Erak leva les yeux.

Comme Gilan avait pu l'observer deux jours plus tôt, l'Oberjarl était assis à terre, enchaîné à deux chameaux. Son visage était boursoufflé et ses cheveux maculés de sang séché. L'un de ses yeux était presque fermé et il avait des zébrures de fouet sur les bras et dans le dos.

— R'gardez-moi qui voilà ! lança-t-il d'une voix joyeuse. Quel bon vent t'amène, Halt ?

— Nous sommes venus te secourir, répondit le Rôdeur.

Erak regarda avec perplexité les mains ligotées de ses compagnons.

— Si c'est l'cas, vous vous y êtes pris d'une drôle de façon, répliqua-t-il.

Puis, avisant Selethen, une expression hostile s'afficha sur son visage.

— Joli travail, Wakir, ajouta-t-il d'une voix un brin amère, en montrant ses propres mains liées.

Selethen secoua la tête. Il était aussi désabusé qu'Erak.

— Les choses ne se sont pas passées comme je le souhaitais. J'ai perdu de bons soldats.

L'Oberjarl se radoucit et acquiesça, puis se tourna vers son compatriote.

— Svengal, mon ami, quand j't'ai d'mandé d'aller chercher d'l'aide à Araluen, c'était pas ça qu'j'avais en tête...

— T'inquiète pas, chef. Ces Tualaghi, on les a cernés... de l'intérieur.

— Justement, rétorqua l'Oberjarl sur un ton sec avant d'indiquer le sol rocailleux aux nouveaux arrivants. Prenez donc place.

Tandis que tous s'asseyaient, Cassandra s'agenouilla près d'Erak et examina avec douceur son œil tuméfié et les blessures qu'il avait à

la tête.

— Est-ce que ça va ? lui demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Oh, j'avais bien. Ils m'ont pas trop mal, pas assez en tout cas pour m'empêcher d'marcher. Et puis, ils me traitent en hôte de marque : une poignée de dattes moisies, un bout d'pain rassis, une gorgée d'eau et d'jolies balades en plein soleil. J'ai pas à m'plaindre.

— Des nouvelles de Toshak ? s'enquit Halt.

Erak se rembrunit.

— Pas directement. Mais ce porc de Yusal a laissé entendre que j'encontrerais bientôt un d'mes compatriotes, et il parlait pas de toi, Svengal. Je meurs d'impatience : si j'arrive à mettre la main sur Toshak, il regrettera d'être né. Ça te ressemble pas, Halt, ajouta-t-il, de t'retrouver dans une situation pareille. Tu t'fais peut-être un peu vieux ?

Le Rôdeur haussa un sourcil.

— D'après ce que j'ai entendu dire, tu ne t'en es pas si bien tiré que ça non plus à Al Shabah, fit-il observer.

— On s'est tous montrés imprudents, j'imagine, répondit Erak.

— T'as une idée de l'endroit où ils se dirigent, ces Tualaghi ? lui demanda Svengal.

— Ils m'consultent rarement, figure-toi. J'me contente de suivre l'mouvement, derrière Matilda, précisa l'Oberjarl en montrant le chameau le plus proche. On s'est carrément attachés l'un à l'autre, ajouta-t-il en lançant un regard noir à l'animal.

— Il y a des chances pour qu'ils se dirigent vers le massif situé au nord, intervint alors Selethen.

Erak le regarda avec intérêt.

— J crois que j'les ai entendus parler d'ça. Eh bien, vous feriez mieux d'vous reposer un peu. Quand on est à pied, la journée semble toujours longue.

Horace se gratta l'oreille d'un geste gauche.

— Et à quelle heure comptent-ils nous donner à manger ? demanda-t-il.

L'Oberjarl se tourna vers lui, un grand sourire aux lèvres.

— T'as pas changé, Horace.



37

Will et Umar, accompagnés de cent vingt Bedullin, avançaient dans le désert.

Ils se levaient quatre heures avant l'aube, chevauchaient huit heures durant, puis s'arrêtaient afin d'éviter la pleine chaleur. En fin d'après-midi, ils reprenaient leur route et faisaient halte bien après la tombée de la nuit. Ces deux périodes de repos leur permettaient de se restaurer, de nourrir leurs chevaux et de reprendre des forces.

Ce rythme, certes difficile à supporter, était le meilleur. Les montures, au trot, progressaient vite et bien. Will comprit bientôt qu'ils couvraient ainsi de longues distances – même s'il était sans cesse tenté d'accélérer.

D'après Jamil, les Tualaghi se dirigeaient vers l'une des villes du massif situé au nord ; aussi l'Aseikh avait-il opté pour une trajectoire en ligne droite afin de pouvoir intercepter la piste des brigands, plutôt que de retrouver leurs traces en se rendant là où s'était déroulée la bataille. Grâce à cette stratégie, combinée aux grandes distances qu'ils parcouraient chaque jour, ils seraient bientôt à même de rattraper l'ennemi.

Will avait demandé à Umar et à Jamil de lui montrer la destination des Tualaghi sur la carte ; il découvrit cependant que l'endroit était trop éloigné pour que Selethen ait pu l'indiquer sur le parchemin. Les Bedullin n'utilisaient jamais de cartes, mais Umar et Jamil l'avaient soigneusement étudiée. Ils naviguaient à l'aide des connaissances acquises par leurs ancêtres et transmises au fil des âges. Tout en pointant les divers repères qu'avait dessinés Selethen, ils les

nommaient – « la rivière aux pierres lumineuses », « la colline d'Ali », ou encore « le *wadi* du serpent » ; désignations qui avaient parfois des origines obscures. Par exemple, personne ne savait plus rien de cet Ali, et les pierres lumineuses avaient depuis longtemps disparu du lit de la rivière en question.

À contrecœur, car il avait besoin de tous les combattants disponibles, l'Aseikh avait laissé soixante-dix guerriers au campement pour assurer la protection des femmes et des enfants – dans le désert, on n'était jamais sûr de rien.

— Nous serons moins nombreux que les Tualaghi, fit-il remarquer.

— Mais eux ne s'attendent pas à nous trouver sur leur chemin, répondit Will. Nous aurons l'avantage de la surprise.

Umar acquiesça d'un air satisfait.

— J'y compte bien.

Pourtant, au troisième jour de chevauchée, le problème de l'effectif fut résolu. Un éclaireur arriva au galop en annonçant qu'il était tombé sur trente hommes, à pied dans le désert. Umar, Will et Hassan prirent un peu d'avance et le suivirent. Trois kilomètres plus loin, ils découvrirent les voyageurs, assis à l'ombre d'un wadi, partageant l'eau d'une outre que leur avait laissée l'éclaireur.

— Des soldats arridiens, dit Umar, qui avait reconnu leurs uniformes en lambeaux.

Will remarqua qu'ils n'avaient plus de bottes, mais qu'ils avaient déchiré leurs vêtements pour en envelopper leurs pieds meurtris. Il y avait à peine une gorgée d'eau disponible pour chaque homme, que répartissait un jeune officier, reconnaissable à son insigne ; celui-ci parut vaguement familier à l'apprenti Rôdeur. La troupe était peut-être mal en point, au bord de l'épuisement, mais la discipline était à l'évidence maintenue.

Les trois cavaliers avaient apporté d'autres outres qui furent rapidement distribuées. Le lieutenant s'approcha d'Umar et le salua à la mode arridienne.

— Merci, Aseikh, commença-t-il d'une voix croassante.

Il avait déduit le rang d'Umar de la triple cordelette en crin de cheval qui ceignait le keffieh de l'Aseikh.

— Je suis l'officier Aloom, du...

Umar l'interrompit d'un geste et lui tendit son outre.

— Bois d'abord. Tu parleras plus facilement ensuite.

Avec gratitude, l'Arridien obéit. Will s'aperçut qu'il buvait lentement, à petites gorgées – ingérer trop d'eau à la fois aurait perturbé son organisme – et se rappela comment lui-même avait voulu

boire trop vite quand Umar l'avait trouvé.

Il était près de dix heures du matin, moment où l'Aseikh ordonnait d'habitude à ses soldats de faire une première pause.

— Nous camperons ici, déclara-t-il en descendant de cheval. Cela permettra aux Arridiens de se reposer encore un peu.

Aloom, qui avait étanché sa soif, put alors relater l'embuscade des Tualaghi, la bataille qui avait suivi et la capture de Selethen et des étrangers, deux jours plus tôt. Il leur apprit aussi que ses hommes et lui avaient été envoyés dans le désert avec une quantité minime d'eau.

— Tu as réussi à faire avancer trente hommes avec seulement deux outres d'eau ? s'étonna Umar, non sans respect.

Le lieutenant haussa les épaules.

— Ce sont de vaillants guerriers. Ils savent se montrer disciplinés.

— Et ils ont un bon officier, renchérit Will.

Ce dernier avait eu envie d'interrompre le récit d'Aloom pour lui demander des nouvelles de ses compagnons, mais comme l'homme était éreinté, il avait préféré attendre.

À présent, ils étaient assis dans l'étroite bande d'ombre que procurait le wadi. Le jeune Arridien dévisagea un instant le Rôdeur avant de le reconnaître, grâce à son arc et à son carquois.

— Tu es celui qu'ils appellent Will ! s'exclama soudain Aloom. Nous te croyions mort !

— Content que vous ayez eu foi en moi, répliqua l'apprenti Rôdeur avec un sourire. Halt et les autres vont-ils bien ? demanda-t-il, plus sérieux. Et Cassandra ?

— Quand je les ai quittés, ils étaient sains et saufs. Yusal a parlé d'une rançon. Et je ne pense pas qu'il arrivera quoi que ce soit à la jeune fille. Il est possible qu'il cherche à la vendre comme esclave, et personne ne voudra d'une esclave défigurée. Les hommes, eux, seront moins chanceux. Ils seront certainement battus.

— Les Tualaghi vont toutefois ménager les captifs, ajouta Umar pour rassurer Will. S'ils étaient blessés, ils ralentiraient leur progression. Mais le lieutenant a raison à propos de la fille. Les Tualaghi savent prendre soin de leurs investissements : c'est l'une de leurs rares qualités.

— Aseikh, pourrais-tu me dire ce que tu as l'intention de faire ? questionna Aloom.

Il jeta un coup d'œil vers l'horizon et vit la troupe de Bedullin approcher. Son regard perçant lui indiqua qu'elle était seulement composée de guerriers.

— Nous sommes à la poursuite des Tualaghi, expliqua Will. L'Aseikh et sa tribu ont accepté de m'accompagner pour porter secours

à mes compagnons.

— Et au Wakir Seley el'then ? s'enquit l'Arridien.

— Oui, répondit Umar. Le Wakir est un vieux camarade. Je n'ai pas l'intention de le laisser entre les sales griffes de Yusal.

Aloom se redressa, une lueur nouvelle d'énergie dans les yeux.

— Dans ce cas, autorisez-nous à vous escorter ! Mes hommes et moi avons une revanche à prendre sur ces maudits Tualaghi ! Et j'ai promis à son Excellence que nous retournerions les chercher.

Umar fronça les sourcils.

— Tes soldats sont épuisés et à moitié morts de soif.

Mais le jeune lieutenant secouait déjà la tête, avant même que l'Aseikh ait terminé.

— Ils sont robustes. Après un bon repas et une nuit de repos, ils seront prêts à voyager, je te le jure.

— Vous n'avez pas d'armes, fit remarquer Will.

— Vos hommes pourront nous prêter quelques dagues, suggéra l'Arridien. La plupart des Bedullin en portent plusieurs. Et une fois que le combat aura débuté, nous nous emparerons des sabres des Tualaghi que nous aurons tués.

Will et Umar échangèrent un regard.

— Ce ne serait pas de refus de disposer d'une trentaine de guerriers supplémentaires, bien entraînés, dit l'apprenti Rôdeur. Mais comment feront-ils pour avancer aussi vite que nous ?

— Ils peuvent monter derrière mes hommes, à tour de rôle, afin de ménager les chevaux, proposa l'Aseikh.

Aloom, qui suivait leur discussion avec enthousiasme, leva la main pour intervenir.

— Une chose, cependant, dit-il avec hésitation. Quatre de mes soldats sont blessés. Nous les avons portés jusqu'ici, mais ils ne peuvent ni voyager, ni combattre.

Umar pesa brièvement le pour et le contre. L'idée d'avoir un plus grand nombre de guerriers à sa disposition lui plaisait, et il savait que les Arridiens se montreraient courageux.

— Nous laisserons deux de mes hommes auprès d'eux, répondit-il. Avec un peu d'eau. Il y a un petit puits à une journée de chevauchée d'ici, vers l'est, dont les réserves suffiront à une demi-douzaine de soldats. L'un de mes Bedullin ira chercher de l'eau pendant que l'autre restera près des blessés. Et si nous sommes victorieux, nous passerons les prendre sur le chemin du retour.

Leur voyage serait retardé de quelques heures et ils allaient perdre deux hommes, mais en échange, il en gagnait vingt-six, lesquels avaient un compte à régler avec les Tualaghi. Un bon marché, songea

l'Aseikh.

— Nous camperons ici cette nuit, ajouta-t-il. On distribuera les vivres et l'eau dont tes guerriers ont besoin. Dis-leur de se tenir prêts quatre heures avant l'aube.

Aloom sourit d'un air déterminé.

— Ils seront prêts.



38

Le massif montagneux se dressait tout autour d'eux, falaises après collines, et s'élevait jusqu'à un plateau d'altitude. Le désert avait cédé la place à un sentier étroit, qui courait entre des promontoires rocheux et montait lentement vers les premières collines. À cent cinquante mètres au-dessus de ce défilé se trouvait la ville de Maashava, bâtie entre des murailles naturelles.

La cité était un centre commercial important pour les paysans arriens qui vivaient au pied des collines et dans les plaines situées sous le massif. D'ordinaire, la population était d'environ cinq cents habitants, mais les semaines de marché, quand les fermiers et les gardiens de troupeaux des environs venaient vendre leurs marchandises, la ville pouvait accueillir jusqu'à huit ou neuf cents personnes.

Un refuge temporaire, idéal pour les guerriers tualghi, assez grand pour leur fournir des logements, du fourrage pour leurs chevaux et des réserves de nourriture en quantité suffisante.

Comme à Al Shabah, les maisons de pisé à un étage, peintes en blanc, comportaient des toits en terrasse, où les habitants pouvaient profiter de la fraîcheur de fin de journée et même dormir lors des nuits les plus chaudes. Mais de nombreux édifices, pour la plupart érodés par le temps, étaient construits à même les falaises et servaient principalement d'entrepôts. Tandis qu'il traversait la ville avec les autres prisonniers, Halt s'aperçut que certains étaient habités : des femmes, chargées de jarres remplies d'eau, utilisaient des échelles pour accéder aux entrées les plus haut perchées, et de la fumée sortait

de fissures ouvertes dans la roche ; ailleurs, des vêtements étendus sur de longues perches flottaient dans la brise, pareils à des fanions.

La marche de trois jours qui avait conduit les captifs jusqu'à Maashava n'avait pas été des plus plaisantes. Retenus par de longues cordes nouées aux selles des montures tualaghi, ils avaient été forcés d'avancer à petites foulées derrière les soldats. Chaque fois que l'un d'eux perdait l'équilibre et tombait, ce qui survenait fréquemment, il était aussitôt cerné par des guerriers qui l'obligeaient à se relever en le piquant de la pointe de leur lance ou en le frappant avec le manche.

Au bout de quelques kilomètres, Halt avait compris que les cavaliers changeaient exprès de cadence ou de direction afin que les prisonniers trébuchent.

Seule Cassandra avait été épargnée. Comme Selethen s'y était attendu, les Tualaghi voyaient en elle un investissement ; par conséquent, elle n'avait pas eu à subir ce traitement brutal. On lui avait même octroyé un petit cheval mené par un soldat, sans cesse à l'affût au cas où elle aurait tenté de fuir.

Les deux Rôdeurs furent les plus malmenés. En tant qu'étrangers, les Tualaghi les considéraient avec mépris. Pire, leur dextérité d'archers leur avait attiré la haine de ces brigands. La plupart d'entre eux avaient perdu au moins un ami sous les traits des deux hommes et ils ne leur pardonnaient pas.

Quand ils atteignirent Maashava, Gilan et Halt étaient couverts de traces de coups. Un énorme hématome s'étalait sur la joue du vieux Rôdeur et l'un de ses yeux était si tuméfié qu'il ne parvenait plus à l'ouvrir depuis qu'un Tualaghi lui avait donné un coup de poing. Gilan avait saigné abondamment d'une blessure à la tête, infligée par un gourdin ; ses cheveux et son visage étaient encore maculés de sang séché.

La présence des deux Rôdeurs détournait l'attention des Tualaghi de leur première victime, Erak ; celui-ci, à l'instar de Svengal, n'était plus vraiment maltraité, à l'exception des coups de lance qu'il recevait lorsqu'il trébuchait. Selethen avait lui aussi été ménagé : Yusal connaissait sa valeur en tant qu'otage, tandis qu'il ignorait celle des gens venus d'Araluen.

Leste, athlétique et en bonne santé, Horace avait rarement donné aux brigands l'occasion de s'en prendre à lui ; il n'y eut qu'un incident sérieux : un Tualaghi, furieux que le jeune guerrier n'ait pas compris l'ordre de s'agenouiller, avait lacéré sa joue d'un coup de dague. La blessure était superficielle, mais lorsque Cassandra l'avait soignée, Horace avait joué la comédie, prétendant souffrir le martyre, car il appréciait le contact des mains de la jeune fille. Halt et Gilan, épuisés,

l'avaient regardée laver la plaie puis l'essuyer doucement. Horace se débrouillait à merveille pour faire croire qu'il supportait la douleur avec stoïcisme.

Halt avait secoué la tête d'un air écoeuré.

— Quel simulateur ! avait-il dit à Gilan.

— Oui, il profite de la situation, avait répondu son compagnon. Je regrette de ne pas avoir eu cette idée avant lui, avait-il ajouté, la mine rêveuse. Halt avait jeté à son ancien apprenti un regard noir. Il s'était éloigné de quelques pas en marmonnant :

— Ces jeunes gens ! Ils s'imaginent qu'un joli visage peut guérir de tout.

— Y'en a certains parmi nous qui savent encore c'que c'est, un joli minois ! lui avait lancé Erak avec un sourire. Mais j'suppose que pour un vieux bonhomme comme toi, tout ça est déjà loin ! Svengal m'a appris qu'tu t'étais rangé ? Sûr'ment une veuve bien enveloppée, qui aura saisi sa chance avec un vieux gars grisonnant et courbé par l'âge ?

L'Oberjarl, évidemment, savait par Svengal que Halt avait épousé une femme d'une grande beauté, mais il aimait taquiner le Rôdeur et observer ses réactions. Halt avait braqué son œil encore vaillant sur le Skandien.

— Quand nous serons de retour, je te conseille de ne pas parler de Dame Pauline en ces termes. Si elle t'entend, elle saura se servir de sa dague. Mieux vaudrait que tu gardes tes oreilles, ne serait-ce que pour maintenir en place ce casque ridicule.

À présent, ils avaient cessé d'échanger des plaisanteries : ils traversaient Maashava, à la fin d'une journée épuisante. Les Arridiens regardaient passer les nouveaux arrivants avec une indifférence résignée. Ils n'avaient aucune sympathie pour eux. La présence temporaire des Tualaghi dans leur cité les laisserait affamés et sans un sou. Il leur faudrait plusieurs saisons pour remplacer les provisions pillées par les brigands.

Le soleil caché derrière les hautes falaises laissa la ville dans l'ombre. Les captifs furent conduits jusqu'à la place du marché, puis dans l'une des grottes utilisées comme entrepôts, à l'arrière de la cité. Là, on ôta les longues cordes et on dénoua leurs liens.

— Nous voilà parvenus à destination, semble-t-il, fit observer Horace.

Un Tualaghi lança un juron en lui ordonnant de tenir sa langue d'étranger.

Les prisonniers furent poussés sans cérémonie dans l'entrepôt vide et un garde fut posté devant l'entrée. Un peu plus tard, on leur

apporta à boire et à manger, ainsi que des couvertures. Quand la porte se referma sur eux en claquant, ils furent enfin seuls.

— Et maintenant, que fait-on ? s'enquit Gilan.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Moins d'une heure plus tard, les captifs entendirent une clé cliqueter dans la serrure ; la porte de leur prison s'ouvrit. Il faisait maintenant nuit noire et une seule bougie éclairait l'intérieur de l'entrepôt. Aussi ne virent-ils d'abord qu'une silhouette massive qui se découpait sur le seuil. L'inconnu entra, accompagné d'une demi-douzaine de Tualaghi, la main posée sur le pommeau de leurs épées recourbées, à l'affût du moindre signe de rébellion de la part des otages. Yusal pénétra à son tour dans l'entrepôt, mais les captifs ne lui prêtèrent pas attention : tous avaient les yeux rivés sur l'énorme Skandien barbu qui était entré le premier.

— Toshak ! s'exclama Svengal.

Furieux, il s'apprêtait à se lever quand trois Tualaghi dégainèrent leurs épées dans un sifflement. Erak saisit le bras de son second pour le forcer à se rasseoir.

— Calme-toi, Svengal. Tu vois pas qu'il attend qu'un prétexte pour t'tuer ?

— Très perspicace, Erak, répliqua le renégat d'une voix égale et assez douce pour un Skandien – chose étonnante, car la plupart des loups des mers avaient l'habitude de mugir plus que de parler.

Toshak fit signe aux soldats, qui rengainèrent leurs armes. Pendant ce temps, Yusal, dont le bas du visage était toujours dissimulé derrière son voile bleu, observait l'échange entre les Skandiens de ses yeux sombres.

« Pareil à un aigle, pensa Halt. Ou plutôt, un vautour. »

— Tu t'montres enfin, Toshak, déclara Erak sur un ton posé, maîtrisé. J'me doutais bien que t'étais derrière ces machinations.

— Vraiment perspicace, Oberjarl, répondit le traître en souriant. Mais évidemment, c'est facile de s'montrer futé après coup. Dommage que t'aies pas saisi plus tôt, t'aurais peut-être évité le piège que j't'ai tendu.

— Peu importe. Il reste que t'es un traître et qu'tu mérites de mourir.

— Oui, tu m'considères comme un traître ; mais d'autres me verront comme un patriote. Et c'est toi qui vas mourir, j'en ai bien peur.

— Ce qui signifiera que tu perdras l'argent de la rançon ?

intervint Halt. Qu'en pense ton camarade tualaghi ? Es-tu prêt à abandonner soixante mille écus d'argent, Yusal ?

Celui-ci s'avança, les yeux luisants de colère. Il toisa le Rôdeur et pointa un doigt sur la poitrine du petit homme.

— Ne m'appelle pas ainsi, étranger ! cracha-t-il. Pour t'adresser à moi, c'est Aseikh Yusal, ou Excellence. Tu m'as compris, insolent ?

Halt inclina la tête sur le côté, avec l'air de réfléchir à cette question pourtant toute rhétorique.

— Ce que je comprends, c'est que tu n'as rien d'excellent et que le titre honorifique d'Aseikh ne te convient guère. Il n'y a rien d'honorable chez un homme qui cache son visage sous un foulard de dame.

La fureur enflamma le regard de Yusal, qui brandit le poing et voulut frapper Halt. Mais ce dernier, qui se tenait prêt, se pencha légèrement sur le côté pour esquiver le coup. Le Tualaghi, peu habitué à rencontrer pareille résistance, manqua perdre l'équilibre. Enragé, il s'approcha du Rôdeur pour tenter de le frapper de nouveau. Toshak leva la main pour l'en empêcher.

— Attends !

Il scruta le visage tuméfié de Halt avec plus d'attention.

— T'es le Rôdeur Halt, pas vrai ? J'ai entendu parler de toi. T'as déjà créé des problèmes en Skandie, y'a trois ans d'ça. Et maintenant, te v'là en Arrida. À croire qu'tu sèmes la zizanie partout où tu vas ! Et j'suppose que c'était lui qu'était en Skandie avec toi ? conclut-il en agitant la main en direction de Gilan.

À dire vrai, Toshak voyait des Rôdeurs pour la première fois. Il savait seulement que l'assistant de Halt était un homme jeune.

— En fait... commença Gilan.

Mais Halt l'interrompit.

— Oui, tu as raison, s'empessa-t-il de répondre.

Gilan dévisagea son ancien maître, un peu surpris. Toshak se tourna vers Yusal.

— C'est eux, les archers ? Ceux qui ont abattu autant d'hommes ?

— Oui, confirma le Tualaghi. Mes guerriers voudraient les tuer, mais mieux vaut les échanger contre une rançon.

Toshak secoua la tête.

— Personne te donnera rien pour ces deux-là. Les Rôdeurs sont des semeurs de troubles, et dangereux, avec ça. Vaut mieux t'en débarrasser au plus vite.

— Je paierai leur rançon ! s'exclama Cassandra.

Un silence de mort tomba sur la salle.

— Je suis... une diplomate, reprit-elle. Et une proche du roi

d'Araluen. Je peux m'arranger pour qu'une importante somme d'argent vous soit versée en échange de ces deux hommes.

Non sans curiosité, Toshak observa la jeune fille. Il n'avait pas été présent à Hallasholm lors de la bataille que les Skandiens avaient remportée contre les Temujai, mais il avait entendu des histoires étonnantes à propos d'une fille de haut rang, alliée aux Rôdeurs. Peut-être était-ce la même, songea-t-il. Puis il haussa les épaules. Son identité ne comptait guère, après tout. Seul importait ce qui avait été trouvé dans ses affaires.

— C'est c'que tu vas faire, de toute façon, rétorqua-t-il. Qu'on décide de les tuer ou non.

Cassandra s'apprêtait à répondre quand elle vit ce que Toshak tenait à la main : le document destiné au Conseil Silasien, permettant d'effectuer le transfert de la rançon d'Erak.

— Sans un sceau, ce parchemin n'a aucune valeur, dit-elle.

— Mais tu sais où en trouver un, pas vrai ? répliqua Toshak.

La jeune fille soutint sans ciller le regard du renégat. Quelques instants avant qu'ils se rendent aux Tualaghi, elle avait dissimulé le sceau sous des rochers, dans la dépression où les combats avaient eu lieu. Une précaution dont elle n'était pas mécontente.

Toshak hocha la tête. Le silence de Cassandra confirmait ses soupçons. Il s'adressa de nouveau à Yusal :

— Aseikh Yusal, comment est-ce que tu persuaderais cette fille de r'trouver le sceau qu'elle a égaré ?

Le Tualaghi plissa les yeux et le voile bougea légèrement sur son visage. Cassandra comprit qu'il souriait. Depuis leur capture, Yusal avait observé les prisonniers et l'amitié que la jeune fille semblait porter au jeune guerrier ne lui avait pas échappé. Il pointa un doigt sur Horace.

— Si on l'écorchait vif, je pense qu'elle parlerait.

Il ricana – un son dur et déplaisant.

Cassandra était comme paralysée. Impuissante, elle fixait Horace. Elle savait qu'elle ne supporterait pas de le voir torturé, mais si elle signait le parchemin de son sceau, ils mourraient tous.

— Toshak ? appela Svengal d'une voix douce.

L'intéressé se tourna vers lui en haussant les sourcils.

— Ça t'dirait, qu'on s'batte, toi et moi ? Juste pour s'amuser.

— S'amuser ? répéta Toshak.

Svengal eut un sourire engageant.

— Ben oui. Ça m'amuserait d'arracher ta vilaine tête. Et celle de ton copain au visage bleu, cracha-t-il, les yeux rivés sur Yusal.

— T'aurais mieux fait d'la boucler, Svengal. Et j't'aurais peut-être

laissé la vie sauve. Mais j'vois qu't'es bien décidé à nous causer des ennuis...

Il marqua une pause et balaya du regard le petit groupe des captifs.

— Récapitulons, d'accord ? reprit-il avec un sourire. Y'aura une rançon en échange du Wakir. Il s'en sort pas trop mal, vu que j'ai rien contre lui. Pas comme Erak et Svengal, qui mourront. Même chose pour les Rôdeurs. Quant à toi, ajouta-t-il en s'adressant à Horace, tu s'ras écorché vif sous les yeux de la jeune dame, qui nous paiera une bonne somme d'argent pour nous remercier de t'avoir fait hurler. J'ai oublié personne ? Dans c'cas, j'vous souhaite une bonne nuit !

Son sourire disparut. Il fit un signe de tête à Yusal et tous deux se dirigèrent vers la sortie. Soudain, le Tualaghi s'immobilisa et se tourna de nouveau vers les prisonniers.

— Une dernière petite chose...

Il lança un ordre à ses gardes et deux d'entre eux saisirent les bras de Halt pour l'obliger à s'agenouiller devant leur chef. Puis Yusal fit pleuvoir les coups de poing sur le visage du Rôdeur, bientôt ensanglanté, tandis que Toshak observait la scène, d'un air réjoui. Erak voulut s'interposer, mais la pointe d'un sabre l'en empêcha. Yusal finit par reculer, le souffle court.

— Lâchez-le, dit-il à ses hommes.

Halt s'écroula, face contre terre, à demi conscient.

— Tu n'es plus aussi agile, à présent, n'est-ce pas ? ironisa Toshak.

Le rire rauque de Yusal fusa un instant, puis il quitta l'entrepôt avec le Skandien. Ses soldats fermèrent la marche et claquèrent la porte derrière eux. Dans le silence qui suivit, les captifs entendirent à nouveau le cliquetis de la clé dans la serrure.

Gilan poussa un profond soupir et s'empessa de s'agenouiller près de son ami. Il le retourna lentement et nettoya son visage couvert de sable et de sang, tandis que Cassandra s'approchait pour l'aider et qu'Horace lui tendait l'outre qu'on leur avait laissée. Il regarda la jeune fille laver les plaies du Rôdeur de ses mains douces et délicates. Le jeune guerrier était inquiet. Jamais il n'avait vu Halt vaincu. D'habitude, il contrôlait la situation. Il savait toujours anticiper les événements.

— Je crois qu'on est dans de sales draps, déclara-t-il.

Halt se mit à remuer : il leva la main et essaya de se redresser. Cassandra le retint pour l'empêcher de se surmener.

— Ils oublient une chose, marmonna le vieux Rôdeur d'une voix pâteuse, une lueur de défi dans les yeux.

Ses compagnons échangèrent des regards étonnés. Que voulait-il dire ?

— Laquelle, Halt ? demanda la jeune fille, qui ne souhaitait pas le contredire ouvertement.

Le Rôdeur, devinant qu'elle ne le croyait pas, lui lança un regard noir. Puis il affirma avec détermination :

— Will est libre, lui, quelque part dans les parages.



39

Les premiers rayons du soleil se posaient sur les maisons blanches de Maashava quand Will et Umar arrivèrent au sommet de la falaise. De là, ils avaient une vue imprenable sur la cité et pouvaient observer les allées et venues des habitants.

Ils avaient commencé leur ascension bien avant l'aube, puis avaient continué dans la pénombre durant des heures, en suivant des sentiers étroits à l'écart de la ville, qu'empruntaient généralement des animaux, pour enfin émerger cinquante mètres plus haut.

Maashava était entourée d'une muraille basse qui courait sur trois de ses côtés, le quatrième étant protégé par les montagnes. Des tours de guet étaient placées à intervalles réguliers, mais Will et Umar n'y voyaient aucune sentinelle. Lorsque le jeune homme en fit la remarque à son compagnon, celui-ci secoua la tête avec mépris.

— Ces gens sont trop paresseux pour monter la garde. Quant aux Tualaghi, ils s'imaginent qu'il n'y a aucun ennemi à la ronde.

De la fumée montait de feux allumés en plusieurs endroits. À leur odeur âcre se mêlait un autre arôme qui fit frémir les papilles de Will : de la tisane devait infuser dans la plupart des cuisines de la cité. Des hommes et des femmes commençaient à sortir de l'enceinte pour se diriger vers les plaines qui se trouvaient en contrebas, ou vers des cultures en terrasses aménagées dans la pente des falaises. Le jeune Rôdeur montra ces gens du doigt en haussant les sourcils d'un air interrogateur.

— Ce sont des fermiers, précisa Umar. Ils font pousser du maïs et du blé dans les champs situés sur la plaine, des fruits et des légumes

dans les hauteurs.

L'eau ne manquait jamais à Maashava, grâce à une série de puits alimentés par une rivière souterraine qui coulait sous la montagne. Un système complexe de canalisations permettait d'irriguer les cultures ; c'était la première fois que Will découvrait ce genre d'installation depuis son arrivée en Arrida.

— Qui a construit tout ceci ? s'enquit-il.

— Personne ne le sait. Les terrasses et les aqueducs datent de centaines, voire de milliers d'années. Les Arridiens les ont découverts tels quels lorsqu'ils ont entrepris de restaurer la ville.

— En tout cas, cela peut nous être utile.

Umar le regarda sans comprendre.

— Avec tous ces paysans qui entrent et sortent chaque jour, quelques-uns de tes hommes pourront pénétrer dans la ville à l'insu des Tualaghi. Par exemple deux par deux, ce qui nous permettrait d'avoir une cinquantaine de guerriers sur place en quelques heures.

— Et ensuite ? demanda l'Aseikh.

— Ils pourraient établir des contacts avec les habitants et se cacher parmi eux. J'imagine qu'ils seraient contents si on les débarrassait une fois pour toutes des Tualaghi, non ?

Umar paraissait en douter.

— Mes hommes ne parviendraient pas à se mêler à la population locale, ils seraient aussitôt repérés et les habitants se méfieraient d'eux. Il est même probable qu'ils les dénonceraient aux Tualaghi.

— Pourquoi ? s'exclama Will, frustré.

L'Aseikh, inquiet, lui fit signe de baisser le ton : le moindre bruit portait loin dans les montagnes.

— Excuse-moi, dit le jeune Rôdeur d'une voix plus basse. Cependant, explique-moi pourquoi ils vous trahiraient. Vous vivez dans le même pays.

— Possible, mais nous appartenons à des tribus différentes. Généralement, Bedullin et Arridiens ne s'apprécient guère. Et les citadins reconnaîtraient aussitôt mes hommes à leur accent.

— C'est ridicule, grommela Will, pour qui ces divergences de vue manquaient de logique.

— Peut-être, répondit Umar avec un haussement d'épaules, mais c'est ainsi.

Absorbé dans ses pensées, Will contemplait la ville en contrebas, tout en mordillant son pouce.

— Tu as pourtant envoyé un de tes guerriers en reconnaissance, hier soir ? reprit-il au bout d'un instant.

Un espion bedullin, Sharik, s'était en effet introduit dans la cité à

la faveur de la nuit ; il était censé y glaner des informations et revenir en fin de journée.

— Oui, mais il est seul, répliqua Umar. Il lui sera facile de rester discret.

Décidant qu'il était temps de changer de sujet, l'Aseikh montra à Will l'une des habitations creusées dans la paroi rocheuse qui surplombait la ville. Contrairement aux autres, la porte de celle-ci était restée fermée, et une douzaine de Tualaghi étaient postés alentour.

— Tes compagnons doivent se trouver là, précisa-t-il.

Will, les mains en visière, scruta le lieu qu'Umar lui indiquait.

— Je crois que tu as raison. Je me demande s'il y aurait un moyen de les faire sortir.

Umar secoua la tête.

— Même si tu parvenais à atteindre cette porte, avec assez d'hommes pour l'emporter sur ces gardes, ceux-ci détecteraient très vite votre présence. Sans compter le combat qui suivrait pour parvenir à sortir de la cité.

Les yeux de Will se posèrent sur la crête de la falaise.

— Et si nous arrivions par le haut ? Et que nous repartions par le même chemin ?

Umar réfléchit un instant.

— Oui, ça pourrait marcher. Mais tu aurais besoin de beaucoup de cordes. Et nous n'en avons pas, conclut-il.

— Il ne nous reste plus qu'à attendre qu'ils sortent eux-mêmes les captifs de leur prison.

— D'après moi, ils ne le feront que pour les exécuter.

Will le dévisagea quelques secondes avant de répliquer :

— Merci pour ces paroles rassurantes, Aseikh.

Pour son propre usage, Yusal avait réquisitionné la demeure la plus grande et la plus confortable de la cité, celle du gouverneur de Maashava ; le Tualaghi avait réduit tous les habitants de la maisonnée à l'état de serviteurs. Le notable et son épouse étaient terrifiés par le chef des nomades, ce qui amusait beaucoup Yusal. Il aimait répandre la peur et rabaisser les gens dont le statut était habituellement important, en les forçant à effectuer de basses tâches ménagères pour lui et son garde du corps.

La nuit tombait. Yusal était affalé sur une pile de coussins dans la salle principale de la maison. Le gouverneur venait d'allumer des

lampes à huiles et des bougies – des objets précieux, et donc rares, dans une cité comme Maashava. Cependant, le Tualaghi avait insisté pour en avoir trois fois plus que nécessaire autour de lui. À cet ordre, le désarroi qui s'était affiché sur le visage du vieil homme avait beaucoup plu à Yusal. Celui-ci aurait épuisé les réserves de la ville d'ici deux ou trois mois, mais cela ne lui importait guère : il lui suffirait de partir et de trouver une autre cité où s'installer.

L'épouse du gouverneur entra pour lui servir une tisane. Comme Yusal l'avait exigé, elle s'agenouilla devant lui pour lui offrir sa tasse. Il s'en empara et garda les yeux rivés sur elle, attendant qu'elle baisse les siens. Puis il souleva le voile bleu qui dissimulait sa bouche afin de boire une gorgée. Aussitôt, d'un coup de pied, il repoussa la femme, qui bascula sur le sol de terre battue.

— Pas assez infusée, déclara-t-il.

Sans relever la tête, elle sortit de la pièce en restant à quatre pattes – mieux valait éviter de fixer le visage du Tualaghi quand il le dévoilait. La première fois, elle avait trop tardé avant de détourner le regard : il l'avait fait fouetter avec brutalité.

La tisane était en réalité excellente. L'épouse du gouverneur était bonne cuisinière et toutes les Arridiennes apprenaient à préparer la tisane dès leur plus jeune âge. Mais cela donnait à Yusal l'occasion d'affirmer son autorité – sans oublier que cela le divertissait.

Sa bonne humeur s'évanouit quand Toshak pénétra dans la pièce.

Cet homme venu du nord n'avait décidément aucun savoir-vivre : il aurait dû se faire annoncer avant de pouvoir être admis en présence de l'Aseikh. Yusal le fusilla du regard, tout en se hâtant de replacer son voile.

— Tu aurais dû attendre d'avoir la permission pour entrer.

Désinvolte, le Skandien haussa les épaules.

— J'm'en souviendrai la prochaine fois, répondit-il avec tant d'indifférence que Yusal comprit qu'il s'en souciait comme d'une guigne. Dis-moi, tu l'enlèves jamais, c'voile ? demanda-t-il, intrigué.

— Si, se contenta de répondre le Tualaghi sur un ton qui laissait entendre que le sujet était clos.

En fait, Yusal n'avait pas d'explication particulière à lui fournir. Certains s'imaginaient que son visage était atrocement défiguré, d'autres que ses traits n'étaient pas humains. Aussi gardait-il son voile en toutes circonstances dans le seul but d'entretenir ces rumeurs. Cela ajoutait à l'aura de mystère qui le faisait craindre de tous.

Toshak, voyant que Yusal n'avait pas l'intention d'en dire davantage, prit un petit objet dans l'une des poches de son gilet et le lança vers l'Aseikh.

— J'avais laissé quelques hommes à l'arrière pour fouiller le campement des étrangers. Regarde ce qu'ils ont récupéré.

Yusal retourna l'objet dans sa paume : il s'agissait d'une petite boîte contenant le sceau de Cassandra.

— J'me doutais qu'elle en avait un, mais comme on n'avait rien trouvé dans ses bagages, y'avait plus qu'une possibilité : elle l'avait caché avant qu'ils se rendent. Ça a pas été difficile à dénicher, dans un endroit pareil.

Sous son voile, le Tualaghi eut un sourire de profonde satisfaction. Il décida que pour une fois, il pouvait pardonner à Toshak ses manières si grossières.

— Excellent. Et bien réfléchi.

— Maintenant, on peut signer le parchemin, qui va rapporter un bon paquet : soixante-six mille écus d'argent.

— Trente-trois mille chacun, murmura Yusal, en se réjouissant de ce montant.

À son grand étonnement, Toshak fit non de la tête.

— Garde tout, j'veux pas un sou. Ça t'fera une compensation.

— Pour quoi donc ? Que veux-tu en échange ?

Le Tualaghi n'était pas habitué à ce que l'on lui offre de telles sommes, surtout sans contrepartie.

Mais selon Toshak, le titre d'Oberjarl – car il prendrait bientôt la place d'Erak – valait bien un tel sacrifice.

— Oublie les rançons des autres, répondit le Skandien. Je veux qu'ils soient tous exécutés.

Yusal écarquilla les yeux.

— *Tous ?*

Toshak opina du chef.

Le Tualaghi réfléchit un instant. Seley el'then représentait une belle somme, beaucoup moins cependant que les soixante-six mille écus. Et cela faisait des années que le Wakir était une véritable épine dans le pied de Yusal. Sa disparition faciliterait l'existence de tout le monde, et son successeur serait peut-être moins désireux de pourchasser les Tualaghi.

Quant aux Skandiens et aux gens venus d'Araluen, leur mort ne serait pas une perte. Pourtant...

— Et la fille ? s'enquit-il. Pourquoi s'en débarrasser ? Elle rapporterait beaucoup comme esclave.

— J'veux pas qu'il reste un témoin de cette affaire. Elle a des amis puissants à Araluen, un pays allié avec Erak. Un esclave peut s'échapper ou être revendu. Quand je s'rai Oberjarl, j'ai pas envie qu'y ait des rumeurs, qu'on s'mette à raconter que j'suis impliqué dans la

mort d'Erak. Si elle meurt, personne saura jamais rien.

Yusal acquiesça, plongé dans ses pensées. Logique, se dit-il. Il était peu probable que la fille parvienne à s'enfuir et à rentrer dans son pays, mais mieux valait la neutraliser. Du reste, l'exécution de plusieurs personnes à la fois serait une bonne leçon pour les habitants de Maashava – cela entretiendrait la légende de Yusal, à l'instar de son voile bleu.

— Très bien, finit-il par répondre. Mais si nous devons les tuer tous, autant le faire en public.

— C'est comme tu veux. Du moment qu'ils meurent, j'ai rien contre.



40

— Ils ont l'intention de les tuer ? Tous ? s'exclama Will, incrédule.

Umar et lui étaient rentrés au campement, dressé dans un canyon au nord de Maashava. Sharik, l'espion bedullin qui avait passé la nuit précédente et la journée dans la cité, acquiesça.

— C'est la nouvelle que les Tualaghi font circuler. Apparemment, ils veulent faire de cette exécution un événement important.

Umar, pensif, serra les lèvres.

— De la part de Yusal, cela ne m'étonne guère.

Will posa un regard horrifié sur l'Aseikh.

— Tu as pourtant dit qu'ils comptaient demander une rançon en échange des otages !

— En temps habituel, c'est ainsi qu'ils procèdent. Mais ce Skandien leur a peut-être offert quelque chose en retour.

Sharik les avait en effet informés de la présence de cet étranger dans les murs de la ville, et Will avait aussitôt deviné qu'il devait s'agir de Toshak, l'homme que Svengal soupçonnait.

— Sans oublier que Yusal saute sur la moindre occasion de montrer à quel point il est impitoyable, poursuivit Umar. Cela l'aide à se garantir la soumission de tous. Une exécution publique restera longtemps dans les mémoires et cette histoire se répandra, ce qui lui facilitera la tâche quand lui et ses hommes prendront d'autres villes.

Will, le cerveau en ébullition, se demandait ce que Toshak avait pu promettre à Yusal... une seule réponse logique lui vint en tête.

— Il a dû trouver le document destiné au Conseil Silasien ainsi que le sceau de Cassandra, marmonna-t-il. Ils pourront ainsi détourner

la rançon destinée aux Arridiens. Intrigués, Umar et Sharik le dévisagèrent.

— De quoi parles-tu ? s'enquit l'Aseikh.

Will lui expliqua en quoi consistait l'arrangement auquel le Wakir et Cassandra avaient abouti pour la libération d'Erak.

— Oui, tu as peut-être raison, reconnut Umar. L'assurance de recevoir une telle somme d'argent suffirait à convaincre Yusal.

— Sais-tu quand l'exécution doit avoir lieu ? demanda alors Will à Sharik.

— Au sixième jour de la semaine, répondit le Bedullin. D'ordinaire, une exécution officielle se déroule entre la neuvième et la dixième heure.

Le sixième jour, qui précédait celui qui était dédié aux rituels religieux, était chômé ; l'occasion pour les marchands de s'installer sur la place du marché et pour la population de prendre un peu de bon temps – du moins, pensa Will, quand la ville n'était pas envahie par des Tualaghi.

— Il nous reste donc deux jours, constata l'apprenti Rôdeur. Vont-ils annuler le marché ?

— Nullement, répliqua Umar. Plus il y aura de spectateurs, mieux ce sera pour Yusal, j'en suis convaincu.

— Cela pourrait nous être utile, ajouta Will, songeur. Plus il y aura foule, plus il nous sera facile de pénétrer dans la cité et...

— Je te l'ai déjà dit, l'interrompt l'Aseikh, mes hommes se feraient aussitôt remarquer.

— Les tiens, oui, mais tu oublies que nous disposons de plus d'une vingtaine de soldats arridiens ; chacun d'eux peut s'associer avec l'un de tes guerriers et se mêler aux fermiers qui viendront en ville ce jour-là. Certains pourront même arriver la veille au soir. Les Arridiens se chargeront de parler, si nécessaire, ce qui évitera à tes Bedullin d'être reconnus à leur accent.

— Oui, ça pourrait marcher, acquiesça Umar. Bon travail, Sharik, dit-il en s'apercevant que son espion était fatigué. Va manger et te reposer, maintenant.

Puis, jetant un coup d'œil à Hassan qui avait suivi leur discussion de loin, il ordonna :

— Va chercher le lieutenant arridien, s'il te plaît.

Quand ils expliquèrent leur projet à Aloom, celui-ci accepta avec enthousiasme d'y participer : c'était pour lui l'occasion d'honorer la

promesse faite à Selethen. Il tenait aussi à rencontrer de nouveau Yusal – avec une arme à la main, cette fois. Il y avait cependant un élément que Will et l'Aseikh avaient oublié.

— Il va falloir changer vos keffiehs, précisa-t-il en indiquant celui d'Umar. Les vôtres sont jaune et blanc à carreaux, tandis que ceux des habitants de Maashava sont blancs.

Umar reconnut que l'Arridien avait raison. Les Bedullin étaient tellement habitués à leurs coiffes que ce détail lui avait échappé.

— Nous en fabriquerons des blancs, que nous taillerons dans les capes des soldats qui n'entreront pas dans la cité, proposa-t-il.

— Je crois qu'il faudrait s'infiltrer dans la ville la veille de l'exécution, suggéra Will. Je vous accompagnerai : j'ai besoin d'effectuer des repérages et de trouver une position en hauteur, d'où je pourrai décocher mes flèches. Surtout, conseille aux gens qui nous soupçonneraient d'être des intrus de garder le silence.

— Tu peux aussi leur demander de nous donner un coup de main quand nous passerons à l'attaque, renchérit Umar.

— Je doute qu'ils acceptent, répondit Aloom. Ils ne lèveraient même pas le petit doigt pour se défendre. Et les représentants de l'ordre sont rarement populaires dans des cités comme celle-ci. Il y a même des chances pour qu'ils se réjouissent de cette exécution publique...

— Où souhaites-tu que je prenne position ? demanda l'Aseikh au jeune Rôdeur.

Inconsciemment, il avait délégué son autorité à Will. Umar était un guerrier qui excellait en pleine action, lorsqu'il s'agissait de livrer bataille à cheval et à découvert. En revanche, il n'avait aucune expérience des combats rapprochés dans les rues d'une ville et il devinait que le jeune étranger savait de quoi il parlait.

— À mon signal, tu conduiras le reste de nos guerriers dans la cité, expliqua Will en dessinant de la pointe de son couteau un plan sommaire sur le sable. Il y a un petit ravin, à soixante-dix mètres environ au nord de Maashava : nous l'avons vu ce matin.

Il leva les yeux vers Umar, qui acquiesça.

— Toi et tes hommes, vous vous y cacherez la veille de l'exécution, à la nuit tombée. Nous attendrons qu'ils fassent sortir Halt et les autres et...

Il s'interrompit et se tourna vers Aloom.

— Comment font-ils, d'ordinaire ? D'après toi, vont-ils les amener un par un ?

— Non, certainement tous ensemble, répliqua l'Arridien. Un peu avant la neuvième heure.

— Au fait, de quelle manière comptent-ils les tuer ? demanda Will, soudain mû par une curiosité morbide. Par pendaison ?

— Non, répondit Umar. En Arrida, il est coutume de décapiter les condamnés.

L'effroi s'empara de Will. Il imagina Halt, Horace, Gilan et Cassandra agenouillés devant un bourreau brandissant un sabre. « Non, pas Cassandra ! » songea-t-il, l'estomac retourné. Il ferma les yeux pour chasser cette vision atroce. « Et si j'échoue ? Qu'arrivera-t-il ? » songea-t-il. Il sentit qu'on lui serrait la main et rouvrit les yeux. Umar était penché vers lui.

— Nous ferons ce qu'il faut pour que cela n'arrive pas, affirma le Bedullin avec tant de conviction que la panique de Will reflua.

Son souffle s'apaisa et il se ressaisit, remerciant l'Aseikh d'un signe de tête.

— As-tu réfléchi à l'endroit où tu te posteras ? reprit alors le Bedullin.

— Oui, sur l'une des tours de garde, le long de la muraille nord.

Il fallait qu'il ait une vue imprenable sur la place du marché, assez élevée pour pouvoir diriger ses tirs avec précision. Yusal rassemblerait sans doute ses troupes autour du lieu de l'exécution, afin d'éviter des troubles éventuels dans la foule. Il ne se douterait pas que les ennus viendraient de plus loin.

— Bonne idée, approuva Umar. Aloom et l'Aseikh observaient le jeune homme avec intérêt. Umar connaissait son habileté d'archer ; l'Arridien avait vu Halt et Gilan à l'œuvre. Si Will était aussi doué que ses compagnons, la matinée promettait d'être intéressante.

— Tu as donc l'intention d'abattre Yusal ? s'enquit Aloom.

Il espérait pouvoir se charger lui-même du chef des Tualaghi, mais si ce dernier pouvait tomber sous les traits de l'apprenti Rôdeur, il ne serait pas trop déçu.

Will se mordillait la lèvre, plongé dans ses pensées, les yeux rivés sur le plan qu'il avait dessiné sur le sol.

— Sans doute, répondit-il. Mais le bourreau reste ma priorité : hors de question qu'il touche à un cheveu de mes amis. Je veux que nos cinquante hommes se mêlent aux spectateurs, aussi près que possible de l'échafaud. Dès que le bourreau sera hors d'état de nuire, ils pourront s'occuper des Tualaghi en attendant qu'Umar et ses soldats viennent en renfort. Pendant ce temps, je couvrirai mes compagnons, si un autre Tualaghi cherche à prendre la place du bourreau. Et si Yusal est encore dans les parages, je m'arrangerai pour lui gâcher sa journée.

— J'ai besoin d'un signal précis pour attaquer, intervint l'Aseikh.

— L'un de mes guerriers est le clairon de la troupe, déclara Aloom. Dès que le bourreau sera abattu, il pourra vous avertir.

— Ça devrait convenir, dit le jeune homme. Repassons les choses en détail : Umar, garde bien l'œil sur la tour. Quand tu me verras grimper, mène tes guerriers hors du canyon. Les Tualaghi ne devraient pas vous repérer, ils seront bien trop occupés à surveiller la place du marché.

— C'est entendu.

Les trois hommes étudiaient attentivement l'ébauche de carte tracée sur le sable. Un plan d'action relativement simple, pensa Will, sans regret. Les plans trop compliqués étaient toujours susceptibles de mal tourner.

Umar leva les yeux et examina le jeune Rôdeur.

— Si tu comptes t'introduire dans la cité, mieux vaudrait assombrir un peu le teint de ton visage. On pourra utiliser du charbon de bois.

Il prit le menton de Will pour l'observer de plus près à la lueur de la lune. L'apprenti Rôdeur avait pris des couleurs depuis son arrivée en Arrida ; cependant, même si ses cheveux châains et ses yeux sombres étaient acceptables, sa peau restait trop claire à côté de celle des Bedullin et des Arridiens.

— Dommage que ton nez ne soit pas un peu plus gros, ironisa l'Aseikh.

Will lui rendit son sourire, en se remémorant la manière dont il avait involontairement insulté Umar alors que celui-ci venait de lui sauver la vie.

— Tu ferais mieux d'aller informer tes hommes, capitaine, poursuivit le Bedullin en s'adressant à Aloom. Je choisirai vingt-cinq de mes meilleurs guerriers afin qu'ils se joignent aux tiens. Ils pourront apprendre à se connaître un peu avant demain soir.

Aloom s'apprêtait à se lever, quelque peu hésitant.

— Capitaine ? s'étonna-t-il. Mais je suis lieutenant...

— Je viens de te faire monter en grade. Il faudra peut-être que tu t'imposes auprès des habitants, et personne n'écouterait un lieutenant.

— C'est bien vrai, répondit l'Arridien en s'autorisant un sourire.



41

Toute la journée, les prisonniers avaient entendu des coups de marteau venant de l'extérieur. Ils devinèrent que leurs geôliers bâtaient quelque chose sur la place du marché.

Pour être plus précis, les Tualaghi obligeaient la population à travailler pour leur compte, tandis qu'ils se tournaient les pouces. Cependant, comme la porte de l'entrepôt restait bouclée, Halt et ses compagnons n'avaient aucun moyen d'apprendre ce qui se passait exactement. Une incertitude qui irritait profondément Gilan. En temps normal, ce vacarme lointain ne l'aurait pas obnubilé à ce point, mais il n'avait rien pour occuper son esprit.

— Calme-toi, lui conseilla Halt, pour la énième fois.

Le jeune Rôdeur marchait de long en large avec une impatience palpable.

— Impossible, répliqua-t-il. Je *veux* savoir ce qu'ils ont en tête. Tu n'as pas l'impression qu'ils manigancent quelque chose, toi ? s'enquit-il en s'arrêtant devant son ancien maître.

Celui-ci haussa les épaules.

— Si, j'en suis convaincu. Mais comme il nous est impossible d'en savoir davantage, je préfère ne pas m'en préoccuper.

Gilan fouilla des yeux la salle mal éclairée, en quête d'un soutien. Erak et Svengal, assis en tailleur, disputaient une partie d'osselets – du moins, une variante skandienne, visiblement très complexe – tout en faisant semblant de parier avec de l'argent inexistant.

— Et vous, cela ne vous inquiète pas ? les interrogea Gilan.

Erak haussa lui aussi les épaules.

— Ils installent sûr'ment des étals sur la place du marché.

— *Sûrement* ? répéta Gilan avec un geste exprimant sa frustration.

Cette explication te suffit ?

L'Oberjarl réfléchit un instant.

— Ouais.

— Tu n'as pas envie d'en *savoir* plus ? insista le jeune Rôdeur.

— Non.

Erak, absorbé par le jeu, était déjà fort occupé à calculer ses gains, tâche qui lui demandait de garder l'esprit vif : Svengal omettait souvent de compter ses pertes.

— J crois qu'j'ai gagné dix-sept mille trois cents écus pour l'instant, déclara-t-il.

— Ouais, c'est juste, répliqua aussitôt Svengal. Contre les dix-sept mille deux cents que j'ai obtenus.

Erak fronça les sourcils.

— T'en es certain ?

— Sûr et certain, affirma son compagnon.

Svengal avait raison, mais l'Oberjarl avait voulu vérifier, au cas où son camarade aurait oublié qu'il avait gagné quatre cents écus en milieu de journée, quand on leur avait apporté à manger.

— Tu m'dois donc deux cents écus, reprit Erak d'un ton ingénu.

Tendant la main vers les osselets, il remarqua l'expression peinée de Svengal.

— J'sais qu'un Oberjarl adore voler ses sujets. Mais tu pourrais pas t'contenter de l'faire quand tu récoltes les impôts ? Tu d'vrais savoir qu'en ôtant dix-sept mille deux cents de dix-sept mille trois cents, on obtient cent.

— Si tu veux, répondit Erak en feignant de se rendre compte de son erreur.

Svengal poussa un grognement moqueur et s'empara des osselets que son chef avait dans la main.

— Et c'est à mon tour d'lancer.

— Si tu veux, répéta Erak.

Le second leva les yeux au ciel et se prépara à jouer.

— Autre chose... commença Gilan.

— Bon sang, grommela Halt d'une voix lasse.

Sans lui jeter un regard, le jeune homme poursuivit :

— Avez-vous remarqué la façon bizarre dont les gardes nous dévisagent ? Quand ils viennent nous apporter notre repas, ils paraissent... réjouis, sans que je comprenne pourquoi.

— Ce sont des hommes heureux, constata Halt. Voilà tout.

— Non, rétorqua Gilan. Ils se moquent de nous. Ils trament

quelque chose, je le sens.

— Mon ami, intervint Selethen, il est inutile de vous ronger ainsi les sangs.

Gilan secoua la tête avec obstination.

— Je veux être prêt, au cas où un revirement de situation surviendrait.

Intriguée, Cassandra l'observait.

— Comment peux-tu être prêt alors que tu ne sais même pas ce qui se prépare ?

— Je veux parer à toute éventualité, dit le jeune Rôdeur.

— Ce qui revient à n'être prêt à rien, marmonna Halt, en prenant soin d'être entendu de Gilan.

Ce dernier était sur le point de reprendre la parole, mais le bruit de la clé tournant dans la serrure retint leur attention. La lourde porte s'ouvrit, les gonds rouillés laissèrent échapper un grincement irritant et deux gardes entrèrent avec le dîner des captifs. Dehors, le jour tombait déjà – à cause des collines, qui bloquaient la lumière venue de l'ouest, il faisait nuit plus tôt sur la ville que dans la plaine.

Se rappelant les affirmations de Gilan, Cassandra observa les deux Tualaghi qui déposaient sur le sol de la tisane froide, des pains plats et une maigre poignée de dattes. L'un d'eux s'en aperçut et lui décocha un large sourire. « Oui, pensa-t-elle. Gilan a raison. Son sourire n'a rien d'amical. Il laisse plutôt entendre que quelque chose de fâcheux risque de se produire. »

Ses soupçons se confirmèrent lorsque le Tualaghi porta la main à son propre cou et fit mine de le trancher, tout en roulant des yeux pour mimer sa mort – un comportement éloquent.

À pas de loup, Horace s'était approché de l'entrée afin de jeter un coup d'œil vers la cité en contrebas. Mais les deux gardes, dès qu'ils s'en aperçurent, le poussèrent brutalement vers les autres captifs.

— Je n'aime pas leur attitude, déclara Cassandra une fois qu'ils furent sortis.

Elle paraissait inquiète. Horace hésitait à dévoiler ce qu'il avait vu. Ses compagnons méritaient pourtant de connaître la vérité.

— Elle te déplaira encore plus quand tu sauras ce qu'ils construisent. Une estrade haute de deux mètres environ, au centre de la place du marché.

— Une scène ? suggéra Erak. Ils préparent peut-être un spectacle.

— Ou une exécution, répliqua le jeune chevalier.

Will et Aloom rejoignirent le flot de paysans qui retournaient à Maashava après leur journée dans les champs. Des Tualaghi, postés aux portes de la cité, ne prêtèrent pas attention aux Arridiens qui défilaient devant eux. Jamais ils ne rencontraient de véritable opposition dans les villes ou les villages qu'ils investissaient. Quand ils en repartaient, ils prenaient toujours soin de laisser de quoi survivre aux habitants et ne revenaient jamais avant des années dans un lieu qu'ils avaient pillé. Par conséquent, les Arridiens en étaient venus à accepter ces invasions sporadiques, certes désagréables, mais supportables un temps.

Autour d'eux, Will reconnut au moins six de leurs soldats, qui allaient deux par deux. Il jeta un coup d'œil à Aloom, qui les avait aperçus lui aussi.

— Cherchons une taverne, dit-il posément. J'ai mal au dos.

Tous deux étaient chargés de gros fagots de bois qu'ils avaient passé l'après-midi à ramasser dans les ravins des environs. Quelques buissons et arbres grêles poussaient au pied du massif montagneux, en bordure du désert aride. Les rivières souterraines qui coulaient sous les collines procuraient assez d'eau à la végétation.

Ces fagots étaient des accessoires fort utiles. Will et Aloom pourraient les vendre dans une des auberges de la cité, ce qui leur permettrait d'être accueillis sans hostilité, car les Arridiens avaient toujours grand besoin de bois. Ils avaient aussi facilité l'entrée de Will dans la ville – le jeune homme, qui conservait son apparence d'étranger malgré son déguisement, avait pu garder le dos courbé et le visage caché.

Sans oublier que son arc et son carquois étaient dissimulés à l'intérieur du fagot.

Ils traversèrent la place du marché. Will lança un regard de côté à la large estrade qui se dressait à l'extrémité ouest et dont l'emploi était évident.

— On dirait qu'ils sont prêts, chuchota-t-il.

— Oui, acquiesça Aloom. Mais éloignons-nous au plus vite de cet endroit, nous y sommes trop exposés.

Ils s'engagèrent dans l'une des rues étroites qui partaient de la place. Aucun d'eux ne savait exactement où ils allaient, mais ils tâchaient d'avancer d'un pas déterminé le long de la ruelle sinueuse, légèrement pentue.

Soudain, Aloom attrapa Will par la manche et lui indiqua un bâtiment de deux étages, plus grand que ses voisins, à une trentaine de mètres. Un panneau couvert de symboles arridiens pendait au-dessus de la porte.

— Une auberge, dit le soldat.

Ils avaient décidé de passer la nuit dans un établissement de ce genre, à l'instar des autres guerriers bedullin et arridiens disséminés deux par deux dans la cité. Il n'y aurait pas assez de chambres pour tous dans la petite ville, mais certains pourraient camper sous des auvents, comme nombre de marchands itinérants et de paysans en avaient l'habitude la veille du marché.

Par conséquent, ils se trouveraient déjà sur place le lendemain matin, lorsque les combats débuteraient. Quant à Will et Aloom, mieux valait qu'ils soient plus proches des murailles et de la tour de garde que le jeune Rôdeur avait repérée.

Ils entrèrent dans l'écurie attenante à l'auberge et y déposèrent leurs fagots. Will s'empressa d'en retirer son arc et son carquois pour les dissimuler dans une mangeoire à moitié remplie de fourrage. Il y avait quelques animaux, deux chevaux et un âne efflanqué, qui levèrent vers eux des yeux indifférents, puis se remirent à mâchonner du foin.

— Ils ne semblent pas avoir beaucoup de clients, dit Aloom. On devrait pouvoir prendre une chambre pour la nuit.

Ils ramassèrent leurs fagots, se dirigèrent vers l'auberge et pénétrèrent dans la salle, que Will parcourut du regard. S'y trouvaient huit ou neuf hommes assis autour de tables basses, par groupes de deux ou trois. Ceux-ci dévisagèrent Aloom et le jeune homme. Ne les reconnaissant pas, ils reprirent leurs conversations. Un seul client, un homme corpulent installé à l'écart des autres, continua d'observer les nouveaux venus tandis qu'ils s'approchaient du comptoir pour négocier un repas et une chambre en échange de leur bois et d'une petite somme d'argent.

— Je ne vous ai jamais vus par ici, dit l'aubergiste, intrigué.

Aloom croisa son regard sans ciller.

— Peut-être parce que je ne me mêle jamais des affaires des autres, répliqua-t-il d'une voix peu amicale, qui laissait entendre que le sujet était clos.

Ainsi qu'Aloom l'avait expliqué à Will, les paysans arridiens étaient généralement discrets sur leurs activités, même s'ils adoraient s'occuper de ce qui ne les concernait pas. L'aubergiste parut accepter cette rebuffade avec philosophie. Il plaça deux gobelets de tisane sur un plateau, ajouta une assiette de pain frais, plusieurs bols de sauce et quatre brochettes d'agneau grillé. Aloom porta le plateau à la table que Will avait choisie et ils commencèrent à manger.

Le jeune Rôdeur s'aperçut que l'homme corpulent continuait de les scruter.

— Je crois qu'il nous surveille, chuchota-t-il.

L'Arridien croisa le regard de l'inconnu.

— Un problème ? lui lança-t-il sur un ton coupant.

— Vous êtes des étrangers par ici, rétorqua l'homme sans se laisser démonter. D'où venez-vous ?

Aloom, tout le fixant avec hostilité, dégaina sa dague et la posa ostensiblement sur la table.

— Je crois que ça ne te regarde pas.

Il se tourna vers Will et, assez fort pour être entendu de tous, il ajouta :

— Encore un fouineur. Il y en a tellement dans ces petites villes.

Will acquiesça et fourra un morceau de pain dans sa bouche, ce qui lui évitait d'avoir à répondre.

— Ton ami a perdu sa langue ? insista l'homme en désignant Will.

Aloom poussa un soupir exaspéré et reposa le pain dans lequel il venait de glisser plusieurs bouts de viande.

— Il ne parle que s'il lui faut trancher les oreilles des gêneurs.

Les autres clients levèrent les yeux et hochèrent la tête. À l'évidence, le gros homme n'était pas apprécié à l'auberge.

— Arrête un peu, Saoud ! lui conseilla l'un d'eux. Laisse les gens manger tranquillement.

Tous acquiescèrent à l'unisson. L'inconnu eut un sourire narquois, puis se remit à boire sa tisane, sans pour autant lâcher Will et Aloom des yeux.

Quand ces derniers eurent terminé leur repas et montèrent l'escalier pour rejoindre leur chambre, le jeune Rôdeur sentit les yeux du gros homme braqués dans son dos.

— Ne t'en fais pas, le rassura son compagnon, percevant son inquiétude. Dès demain, il nous aura oubliés.

Will n'en était pourtant pas si sûr. « Pourvu qu'Aloom ait raison », pensa-t-il.



42

La clé se fit une nouvelle fois entendre dans la serrure. Les captifs levèrent les yeux avec indifférence. Le jour s'était levé quelques heures plus tôt et c'était d'ordinaire à ce moment qu'on leur apportait le petit déjeuner. La routine était déjà bien établie : trois repas par jour – une nourriture fade, qui ne suffisait jamais à les rassasier.

Au moins, ils avaient droit à de la tisane, même si elle était servie tiède ou froide, et Horace, Halt et Gilan appréciaient ce détail. Svengal et Erak, comme il fallait s'y attendre, se lamentaient de ne pas avoir de bière ; le premier songeait parfois avec nostalgie au tonnelet à moitié plein qu'il avait laissé sur le *Loup des Vents* – tout en se demandant comment ses hommes s'en sortaient à Al Shabah. Mieux que lui, sans aucun doute.

Ses compagnons rumaient d'autres pensées. Gilan avait l'esprit accaparé par l'estrade qu'Horace avait aperçue sur la place du marché. Le jeune guerrier avait parlé d'exécution. Il était fort probable que les Tualaghi souhaiteraient d'abord se débarrasser de Halt et de lui, mais Gilan affrontait cette idée avec philosophie. Les Rôdeurs étaient habitués à se retrouver dans des situations difficiles ; qui plus est, ils étaient souvent les cibles principales de leurs ennemis. Cela faisait des années que le jeune homme se préparait à ce genre d'éventualité. Pour l'instant, il pouvait simplement espérer qu'une occasion de s'enfuir se présenterait.

L'indifférence apparente de Halt était une feinte, Gilan en avait conscience. Le vieux Rôdeur ne voulait pas inquiéter davantage Cassandra. Une fois qu'il l'eut compris, Gilan regretta de s'être montré

aussi agité devant la princesse. Il était prêt à tout, ainsi que son ancien maître. Mais trop en parler aurait pu effrayer la princesse.

Horace, lui, gardait son calme. Il avait foi en Halt et en Gilan. S'il existait une échappatoire, il savait que les Rôdeurs la trouveraient. Comme Gilan, il n'était pas dupe de l'attitude du vieux Rôdeur : celui-ci était paré pour l'action et son cerveau devait être en ébullition.

Ils furent cependant pris de court, pour la simple raison que les gardes vinrent les chercher à l'heure où ils leur servaient habituellement le repas. Au lieu de deux hommes chargés d'un plateau, ce fut une douzaine de soldats, épée au clair, qui entrèrent brusquement et les cernèrent sans attendre.

Halt, assis dos au mur, voulut se redresser mais un sabre recourbé, pointé sur sa gorge, l'en empêcha.

— Reste où tu es, ordonna le capitaine Tualaghi. Tends les mains.

Le Rôdeur obtempéra. Un guerrier lui ligota les poignets. Halt tenta de contracter les muscles de ses bras, espérant les relâcher ensuite afin que la corde se distende, mais le Tualaghi ne fut pas dupe. Du plat de son épée, il donna un coup sur les phalanges de Halt.

— Ça suffit, ordonna-t-il d'un ton sec.

Halt haussa les épaules. Tant pis, songea-t-il. Ça ne lui avait rien coûté d'essayer. Voyant que ses compagnons subissaient le même sort, il fronça les sourcils. Pourquoi eux ? se demanda-t-il. Que Gilan et lui soient exécutés, cela était compréhensible. Mais les autres étaient de précieux otages. Il se sentit tout à coup découragé.

Le capitaine tira sur ses liens pour l'obliger à se lever, tandis que les soldats agissaient de même avec les autres prisonniers.

— Où nous emmenez-vous ? s'enquit-il.

L'homme se contenta de rire en le poussant vers la porte.

— Cela ne présage rien de bon, déclara Horace en passant près de Halt.

Will et Aloom dormirent jusque tard dans la matinée. La plupart des autres clients avaient quitté l'auberge au lever du jour, après avoir pris leur petit déjeuner. Mais comme l'apprenti Rôdeur et son compagnon devaient attendre jusqu'à la neuvième heure, ils avaient préféré ne pas attirer les soupçons en se rendant trop tôt dans les parages de la tour de garde. Aussi descendirent-ils dans la salle une heure après le départ de tous.

Ou presque. Saoud, l'homme corpulent de la veille, était encore dans sa chambre. Il avait épié les deux inconnus derrière sa porte

entrouverte tandis qu'ils se rendaient au rez-de-chaussée. Saoud était un vaniteux. Un riche marchand de draps, propriétaire de plusieurs étals du marché, que géraient ses serviteurs – il ne s'abaissait plus à servir les acheteurs, tâche qu'il estimait au-dessous de sa condition. Il passait son temps dans les tavernes, où il espérait être traité avec le respect et la servilité qu'il pensait lui être dus.

Sans compter qu'il n'avait guère apprécié le comportement grossier d'Aloom à son égard – il n'était pas accoutumé à ce qu'on le menace, même indirectement. Le fait que les autres clients aient pris le parti d'Aloom lui avait tout autant déplu.

Les deux inconnus lui paraissaient louches.

Une fois que Will et son compagnon furent hors de vue, le marchand sortit sans bruit de sa chambre et referma doucement la porte derrière lui. La serrure émit un petit cliquetis qui le fit ciller. « M'ont-ils entendu ? » se demanda-t-il.

Non. Leurs voix montaient jusqu'à lui. Ils n'avaient apparemment pas interrompu leur conversation. À pas de loup, tout en restant près du mur pour éviter de faire grincer le plancher, il se dirigea lentement vers l'escalier. Il entendit soudain la porte de l'auberge s'ouvrir, puis se refermer, et il marqua une pause. Un instant, il crut que les deux hommes avaient quitté l'établissement, puis il perçut la voix de l'un d'eux – celui qui l'avait offensé la veille – s'adressant à l'aubergiste. Le plus jeune était donc sorti ?

Il descendit quelques marches, l'oreille tendue. La porte s'ouvrit de nouveau et il vit le jeune inconnu revenir ; il portait une sorte de long bâton enveloppé dans un morceau de toile. Saoud fronça les sourcils, intrigué. Non sans prudence, il arriva en bas des marches et s'esquiva par une porte de service. Il s'engagea dans une ruelle située à quelques mètres de l'auberge et s'y embusqua pour guetter les deux hommes.

Un moment plus tard, les étrangers sortirent de l'auberge et tournèrent à gauche, vers le nord. Saoud les observa avant de les prendre en filature. La huitième heure était passée de trente minutes et la majorité de la population de Maashava devait déjà être en route pour le marché. Même si personne n'avait eu maille à partir avec les prisonniers des Tualaghi, une exécution publique était toujours un divertissement qui attirait la foule.

Dans ce cas, pourquoi ces deux-là s'éloignaient-ils du marché ? Le nord de la cité ne présentait aucun intérêt – on n'y trouvait qu'un fouillis de taudis délabrés, infestés de rats. Ainsi que la vieille muraille en mauvais état, avec ses tours de garde à moitié en ruines.

Le marchand rebroussa brusquement chemin. Il connaissait

quelqu'un que cette affaire pouvait intéresser : Talish, un guerrier tualaghi qui avait quelque autorité dans la tribu nomade, et qui voyageait en compagnie de deux hommes de main. Ces derniers, de vrais brigands, avaient déjà établi leur réputation parmi la population. Sans qu'on sache comment, ils semblaient toujours deviner où les riches commerçants cachaient leur argent ou leurs meilleures marchandises. En réalité, Saoud leur servait d'informateur en trahissant ses voisins ou ses concurrents : il s'était allié aux trois Tualaghi, en échange de quoi ceux-ci ne touchaient ni à ses étals ni à ses entrepôts.

Ils fréquentaient une taverne située près du marché. Saoud accéléra le pas autant que son poids le lui permettait, avec la ferme intention de trouver Talish. Si celui-ci n'était pas intéressé par les deux hommes, Saoud affirmerait qu'ils avaient sur eux une bourse remplie d'or. Cela suffirait à éveiller son attention.

Plus tard, Saoud pourrait toujours prétendre que les étrangers avaient perdu ou caché leur argent. Mais si l'absence de la bourse mettait Talish en colère, cela ne pourrait que se retourner contre les inconnus. Ce qui arrangerait dans tous les cas le marchand.

Will et Aloom se frayaient un passage entre des tas d'ordures et de pans de mur écroulés. Le quartier nord de la cité était dans un état de délabrement avancé. Les édifices, qui pourrissaient sur place, avaient été investis par les plus démunis, mais aussi par des criminels. De temps à autre, ils apercevaient un visage qui les scrutait furtivement dans l'entrebâillement d'une porte, puis se hâtait de reculer dans l'ombre.

Les rues, étroites et sinueuses, formaient un labyrinthe chaotique et contournaient des maisons éventrées. Will avait perdu tout sens de l'orientation depuis un moment ; il espérait qu'Aloom, qui avançait d'un pas assuré, savait où ils allaient. Le jeune Rôdeur poussa un soupir de soulagement quand ils sortirent d'une ruelle encaissée et aperçurent la muraille.

À l'origine, on avait aménagé un large chemin dégagé le long des remparts, pour empêcher la construction de bâtiments à moins de trois mètres de l'enceinte. Mais depuis quelques années, les gens avaient bâti des abris sommaires contre les anciennes fortifications, en se servant des briques de pisé de la muraille.

Will et Aloom comprirent aussitôt qu'ils avaient dérivé vers l'est : leur objectif, la tour de garde choisie par l'apprenti Rôdeur pour sa

position adéquate, se trouvait à environ deux cents mètres. Le jeune homme la reconnut à la poutre du toit qui s'était écroulée et formait une saillie en travers du poste d'observation.

Il jeta un coup d'œil au soleil, déjà haut dans le ciel. La tour était encore loin et le chemin jonché de gravats. Le temps qu'ils l'atteignent, il serait peut-être trop tard pour sauver ses compagnons. Il y en avait une autre plus proche, à une cinquantaine de mètres à peine, qu'il montra à son compagnon.

— Il faudra nous contenter de celle-ci.

Aloom, l'air préoccupé, acquiesça.

— Oui, ils vont bientôt commencer.

Ils partirent à petites foulées en direction de la tour de garde.



43

Umar était accroupi derrière un gros rocher à la sortie du ravin. Les yeux plissés, il scrutait la tour de garde que Will avait choisie le jour précédent. La poutre écroulée permettait de la distinguer facilement des autres.

Il sentit un mouvement derrière lui. Hassan l'avait rejoint, laissant les autres guerriers dans le wadi.

— Le vois-tu, Aseikh ?

— Pas encore, répondit Umar. Il devrait pourtant être en position, maintenant. La neuvième heure est proche.

— Les exécutions ont peut-être été reportées ? suggéra le jeune Bedullin.

Pensif, Umar se gratta la barbe.

— Possible. Mais il serait étonnant que ce démon de Yusal veuille se priver de l'occasion d'impressionner les habitants.

Il leva la main pour empêcher Hassan de reprendre la parole et tourna légèrement la tête, à l'écoute. Le grondement cadencé d'un tambour, que la brise matinale portait jusqu'à eux, résonnait dans Maashava.

— Non, l'exécution ne va plus tarder. Que diable fabriquent Will et Aloom ?

— Veux-tu que j'aille chercher nos hommes, Aseikh ?

Umar hésita. Il y avait des chances pour que personne ne regarde de leur côté ; ils pourraient prendre un peu d'avance en remontant le sentier poussiéreux qui menait vers la ville. Il chassa pourtant cette idée. Il aurait suffi que quelqu'un lève les yeux pour les repérer et

lance l'alarme.

— Non. Attendons le signal du Rôdeur.

Cernés par leurs gardes, les sept prisonniers furent conduits le long d'un chemin de terre battue qui partait de l'entrepôt pour déboucher sur les rues de la cité.

Poussés sans ménagement, ils avançaient en trébuchant, en file indienne, avec l'interdiction de se parler. La plupart des Arridiens les observaient avec une indifférence mêlée de pitié morbide. Cependant, comme cela survient souvent dans une foule, certains avaient pris le parti de railler les captifs et de leur jeter mottes de terre, cailloux ou déchets. Halt fusilla du regard un groupe de jeunes gens bruyants, tous âgés d'une vingtaine d'années. Contrairement à la majorité des Arridiens, ils avaient dû boire de l'arariki, un alcool fort. Les yeux injectés de sang, ils titubaient tout en insultant les prisonniers. Le Rôdeur se tourna vers Selethen, qui se trouvait derrière lui.

— Je croyais que votre religion interdisait la consommation d'alcool.

Selethen haussa les épaules.

— Il y a des brebis galeuses dans toute société, répondit-il. Ces hommes se réjouissent de ne pas être à notre place, voilà tout.

Un garde s'approcha du Wakir et de Halt.

— Taisez-vous ! hurla-t-il en les frappant avec une corde qui se terminait par un gros nœud.

Ils arrivèrent bientôt sur la place, où se pressaient des centaines de gens ; le petit groupe de prisonniers et leurs gardes durent se frayer un passage à travers la foule. La moitié d'entre eux étaient des Tualaghi, qui affichaient des mines ravies – ils devaient espérer que les nerfs des condamnés lâcheraient au dernier moment. Peut-être s'abaisseraient-ils à crier grâce ?

Des suppliques qui seraient ignorées. La clémence et la compassion étaient des notions étrangères aux Tualaghi.

À l'autre extrémité de la place, non loin de l'estrade de bois que les captifs apercevaient enfin, s'éleva le grondement d'un tambour ; un rythme lent, pareil aux battements d'un immense cœur. Un signal pour le public, qui se fit plus bruyant encore.

La file de prisonniers traversa la foule, jusqu'à un petit escalier menant à l'estrade.

Halt leva la tête. Yusal était campé au-dessus d'eux, vêtu d'amples robes, bleu foncé cette fois, les mains sur les hanches. Comme

d'habitude, son visage était dissimulé sous son voile et seuls ses yeux froids restaient visibles. Il se plaça face à la foule, qu'il balaya du regard, attendant que cesse le vacarme.

Peu à peu, les cris diminuèrent et seules quelques exclamations percèrent ici ou là, lesquelles furent bientôt découragées par les guerriers tualaghi qui patrouillaient dans la foule et frappaient quiconque osait encore s'exprimer. Tout à coup, le silence fut total.

— Qu'on amène les prisonniers, ordonna Yusal, dont la voix dure résonna d'un bout à l'autre de la place.

Les gardes poussèrent les captifs. Halt, en tête, monta les marches de bois brut, qu'il sentit vibrer sous ses pieds ; Selethen et Svengal le suivaient.

Yusal agrippa le Rôdeur par l'épaule pour le placer à l'écart.

— Reste ici, lui dit-il. Tu seras le premier.

Un grondement d'approbation s'éleva parmi les Tualaghi : ils détestaient les deux archers, alors que les autres captifs ne leur procureraient que du divertissement.

Les roulements de tambour, qui avaient cessé un instant, reprirent de plus belle.

Lorsque Gilan arriva sur l'estrade, à la suite d'Erak et de Cassandra, Yusal lui fit signe de rejoindre Halt. Un autre murmure de joie parcourut les groupes de Tualaghi.

Un mouvement agita la foule pressée devant eux : Toshak se frayait un passage jusqu'au premier rang. Il dévisagea Halt, un grand sourire aux lèvres.

— Voilà comment tout s'achève pour toi, Rôdeur !

Ce dernier l'ignora et fouilla l'assistance des yeux, espérant contre tout espoir qu'il apercevrait Will. Il ne pouvait s'empêcher de croire que son apprenti avait survécu au désert et qu'il leur porterait secours d'une façon ou d'une autre.

Si on lui avait demandé pourquoi il se raccrochait à cette certitude, Halt aurait été incapable de fournir une explication rationnelle. Il avait foi en l'ingéniosité et le courage du jeune homme, qu'il avait peu à peu appris à aimer comme un fils. Will serait là, parce que son maître avait besoin de lui. Et parce qu'il ne l'avait jamais laissé tomber par le passé.

Il entendit vaguement Erak qui répondait aux provocations de Toshak et l'invitait à le rejoindre sur l'estrade.

— Même avec les mains liées, Toshak, j'pourrais briser ton cou de sale traître !

Le grand sourire du renégat ne fit qu'amplifier la colère de l'Oberjarl.

— J'apporterai ta tête en Skandie, Erak, et j'me servirai d'ton crâne comme chope pour boire ma bière !

Yusal lançait des regards furieux aux deux loups des mers. Il avait le sens du spectacle et voulait que l'occasion reste solennelle. Les chamailleries bruyantes et grossières de ces deux hommes n'avaient pas leur place dans ce lieu.

— Silence ! ordonna-t-il.

Toshak haussa les épaules avant de s'appuyer contre l'un des piliers qui soutenaient l'estrade. Le chef des Tualaghi leva alors la main.

— Que le bourreau Hassaun s'avance ! cria-t-il.

Un appel que ses guerriers reprirent à l'unisson.

Hassaun ! Hassaun ! Hassaun !

Le vacarme retentissait de tous côtés, en cadence avec les incessants roulements du tambour. Certains Arridiens, gagnés par l'enthousiasme des Tualaghi, joignirent leurs voix aux leurs. Ce n'était pas la première fois qu'ils assistaient à une exécution : ils savaient comment les choses étaient censées se dérouler. Les cris de la foule se firent plus intenses, plus pressants.

Soudain, une silhouette massive apparut à un coin de la place, se dressant au-dessus des spectateurs. Un instant, l'homme parut flotter dans les airs, puis Halt s'aperçut qu'il était debout sur un large bouclier de bois, porté à hauteur d'épaule par quatre Tualaghi qui se dirigeaient vers l'estrade.

Les battements du tambour s'accéléchèrent, au même rythme que les hurlements.

Hassaun était immense. Sa longue robe noire était gonflée par la brise matinale et les pans de son keffieh flottaient derrière lui. La partie inférieure de son visage était cachée sous un voile bleu, semblable à celui de Yusal.

Ses mains, croisées au niveau de sa poitrine, reposaient sur le pommeau d'une large épée à la lame noire.

Alors que les premiers roulements de tambour, profonds et sonores, se faisaient entendre, Will et Aloom atteignirent la tour de garde la plus proche.

— Ils commencent ! s'exclama l'Arridien. Vite ! Il nous reste peu de temps !

Will, sans un mot, sortit son arc de la toile qui l'enveloppait, passa une extrémité derrière son mollet droit en le maintenant en

place avec sa cheville gauche, et fit glisser la corde dans son encoche, non sans effort – la force d’extension de la corde équivalait à cinquante kilos. Il rejeta sa cape, sous laquelle il avait dissimulé le carquois qu’il portait en bandoulière et qui contenait deux douzaines de flèches. Il passa l’arc sur son épaule et entama l’ascension de la tour délabrée.

Il montait lentement, en dépit d’Aloom, qui l’exhortait à se dépêcher ; le jeune Rôdeur choisissait ses prises avec prudence. La structure de bois était dans un état pire que ce qu’il avait pu imaginer et s’il faisait des mouvements trop brusques, elle risquait de s’écrouler.

Will, à quatre mètres au-dessus du sol, avait déjà dépassé le sommet de la muraille ; il posa précautionneusement le pied sur la dernière traverse de bois.

Le tambour s’était tu depuis un instant quand il l’entendit résonner de nouveau dans le lointain, sur un rythme plus échevelé encore. Les cris de la foule arrivèrent eux aussi à ses oreilles.

Hassaun ! Hassaun ! Hassaun !

— Qui est ce maudit Hassaun ? marmonna-t-il, en avançant lentement sur une poutre décidément branlante.

Il se tenait en équilibre au-dessus du vide, le pied prêt à se poser sur la plateforme plus solide, ses bras supportant tout son poids ; soudain, il entendit une voix derrière lui.

— Qui diable êtes-vous ? Et qu’est-ce que vous manigancez ?

Il regarda vers le bas. Aloom était tourné vers trois individus, à dix mètres de lui. Trois guerriers tualaghi, qui les observaient avec méfiance. Derrière eux, affichant un sourire vindicatif, se tenait le gros marchand qu’ils avaient rencontré à l’auberge, la veille au soir.



44

L'immense bourreau se tenait en équilibre sur le bouclier, tandis que les quatre Tualaghi se frayaient un chemin dans la foule. Sur son passage, les autres guerriers brandissaient leurs armes en son honneur.

Les porteurs s'arrêtèrent près de l'estrade, sur laquelle Hassaun bondit lestement. Au même instant, des acclamations le saluèrent.

Halt s'aperçut que le bourreau était un véritable géant de plus de deux mètres de haut, au corps et aux épaules proportionnés à sa taille. Sans un regard pour les captifs, il leva sa grosse épée des deux mains et, la brandissant au-dessus de sa tête, se mit à parader de long en large sur l'estrade, comme ivre de l'adulation de la foule qui hurlait son nom. Puis il s'immobilisa au centre, dressa son arme encore plus haut, la fit soudain pivoter en tournant les poignets et ficha la pointe dans le plancher.

Il recula d'un pas, tandis que l'épée vibrait lentement devant lui. Puis il tira sur la cordelette de son habit, qu'il ôta brusquement, avant de le laisser retomber derrière lui.

À présent, il portait seulement un pantalon blanc, bouffant, noué à la taille et resserré aux chevilles, ainsi que son keffieh noir et son voile bleu. Son torse nu était luisant d'huile et les muscles de ses énormes bras et de son abdomen étaient bien visibles.

Il s'avança et libéra sans peine son arme du bois pour la faire tourner autour de son corps et de sa tête, décrivant des cercles à une vitesse hallucinante. Il la maniait comme un jouet, mais pour quiconque s'y connaissait en armes et pouvait deviner le poids de la longue lame effilée, il s'agissait d'une impressionnante démonstration

de force, qui en disait long sur la coordination de ses mouvements. La lame d'un noir étincelant, dans laquelle se reflétaient les rayons du soleil matinal, éblouissait l'assistance entière, tourbillonnant si vite que tous avaient l'impression d'apercevoir un disque noir plutôt qu'une lame étroite.

Hassaun ! Hassaun ! Hassaun !

La clameur enfla et, cette fois, un plus grand nombre d'Arridiens se joignirent aux Tualaghi, comme envoûtés par la puissance et le charisme du géant. Après tout, six des condamnés étaient des étrangers et les Arridiens n'avaient aucune raison de se lamenter sur leur mort imminente. Quant au septième captif, certains avaient en effet entendu dire qu'il s'agissait d'un Wakir ; mais les habitants de ces régions reculées n'appréciaient guère l'Emrikir et ses gouverneurs. Comme Halt avait déjà pu le constater, la plupart des notables étaient corrompus : ils avaient tendance à accepter les pots-de-vin. Selethen était une exception, ce que les habitants de Maashava ignoraient, car la province qu'il gérait était éloignée de la leur.

En Arrida, les sujets étaient rarement en contact avec leurs dirigeants, excepté à la période des impôts, quand les premiers devaient céder un pourcentage de ce qu'ils avaient gagné ou cultivé pendant l'année. Et l'Emrikir montrerait peu de compassion envers Maashava, même en sachant que la cité avait été pillée par les Tualaghi. « Nous mourons de faim tandis qu'ils s'empiffrent à Mararoc », disaient les gens de Maashava, un vieux dicton campagnard qui contenait une part de vérité.

Par conséquent, si un Wakir devait perdre sa tête, rares seraient les citadins qui en éprouveraient du chagrin. Ils savaient qu'un autre ne tarderait pas à prendre sa place. Voilà pourquoi ils s'étaient mis à acclamer et à encourager le bourreau qui, en véritable artiste, s'apprêtait à leur offrir un spectacle sauvage et brutal.

De son côté, Hassaun, très satisfait de ce succès, commença à exécuter une petite danse en enchaînant coups de revers, coups vers le haut, coups d'attaque et de contre-attaque ; son épée massive fendait l'air avec la vivacité d'une langue de serpent. Il finit par bondir sur place, tandis que son arme décrivait un arc de cercle fulgurant qui mimait une décapitation. La pointe de la lame termina sa trajectoire dans le bois de l'estrade, qui vibra sous la puissance de l'impact.

Le bourreau recula et, en un éclair, s'empara de nouveau de son arme pour se mettre cette fois à avancer en fléchissant un genou à chaque pas ; l'épée ne cessait de couper l'air en tous sens. Les spectateurs scandaient son nom encore plus vite, en cadence avec les mouvements de l'arme. Le bourreau marqua une brève pause, puis

exécuta un bond prodigieux en faisant pivoter son corps : il se retrouva face à ses futures victimes et, en deux coups d'épée, traça devant leurs visages une croix invisible. Il pivota encore une fois, face à la foule. Malgré sa haute taille et sa musculature, il était incroyablement leste. Sur un signe de sa part, un des Tualaghi lança vers lui un melon pris sur l'un des étals.

L'épée effectua deux coups en diagonale : le premier trancha le fruit, le second transperça l'un des deux morceaux avant que le melon retombe sur l'estrade.

Sans qu'on le lui demande, le soldat en lança un autre, que Hassaun fendit à l'horizontale, un coup aussitôt suivi d'un second, à la verticale.

La foule poussait des cris enthousiastes ; le bourreau y répondit en jonglant avec son arme, qu'il contrôlait à la seule force des poignets : la lame passait de sa main droite à la gauche sur un rythme soutenu. Il la lâchait en la faisant tourner très haut, puis rattrapait le pommeau de justesse. Pour finir, il bondit de nouveau, fit pivoter l'épée entre ses doigts et fit mine de l'abattre brutalement au-dessus du captif le plus proche.

Par chance, il s'agissait d'Horace.

Le silence retomba sur la place du marché. Tous s'attendaient à ce que le prisonnier ait le corps fendu en deux. Mais au dernier moment, avec une puissance et une maîtrise stupéfiantes, Hassaun avait stoppé le coup : la lame ne fit qu'effleurer la chevelure d'Horace.

La foule reprit ses hurlements, puis s'interrompt en s'apercevant que le jeune étranger n'avait pas cillé. Il n'avait pas non plus levé ses poings liés pour tâcher de faire dévier la lame. Il s'était contenté de rester immobile, solide comme un roc, dévisageant le bourreau avec mépris.

Le cœur d'Horace battait à tout rompre, même s'il n'en montrait aucun signe. Il avait plus ou moins deviné les intentions du géant, quand celui-ci avait pivoté dans sa direction. La coordination de ses mouvements avec le coup de revers imminent avait alerté le jeune guerrier, qui avait alors décidé de ne pas bouger d'un pouce. Un choix qui lui avait demandé beaucoup de détermination. À présent, il souriait.

« Parade et sautelle autant que tu voudras, l'ami, pensa Horace. Je te montrerai de quoi est fait un chevalier d'Araluen. »

Hassaun fronça les sourcils. D'ordinaire, quand il déployait ainsi sa force, les condamnés s'effondraient sur le sol, terrorisés, implorant grâce. Mais ce garçon lui souriait poliment.

Soudain, Horace tendit ses mains ligotées vers l'épée et déclara :

— C'était une excellente démonstration. Tu me laisserais essayer ?

Le bourreau recula d'un pas, éberlué. La situation commençait à lui échapper. Elle s'aggrava quand l'Oberjarl intervint en pouffant :

— Bravo, Horace !

— C'est bien, mon gars ! renchérit Svengal. T'as r'mis à sa juste place Hassaun l'Horrible !

Avec un cri de fureur, le bourreau se tourna vers les deux Skandiens hilares. Son épée tournoya autour de sa tête, puis se dirigea à l'horizontale vers le cou d'Erak. Cette fois encore, il interrompit son geste à quelques millimètres de la gorge du loup des mers. Comme Horace, ce dernier resta parfaitement immobile.

S'adressant à Svengal, l'Oberjarl déclara d'un ton approbateur :

— Jolie maîtrise. Ce gars a d'bons poignets. J'aimerais bien voir comment il s'débrouillerait avec une hache.

Svengal fronça les sourcils.

— Pour ma part, chef, j'préfèrerais le voir avec une hache plantée dans l'crâne.

À ces mots, les deux Skandiens éclatèrent de rire.

La foule, intriguée par cette interruption, s'impatientait. Les gens avaient peu à peu cessé de scander le nom du bourreau, comme s'ils éprouvaient soudain du respect pour ces vaillants étrangers. La vie en Arrida était éprouvante et des morts violentes survenaient au quotidien. Les Tualaghi et les Arridiens admiraient ceux qui réussissaient à affronter le danger avec courage et aplomb.

Il était vital que le bourreau puisse reconquérir le respect de l'assistance. Il se mit alors à marcher de long en large devant les captifs, en quête d'un point faible.

Il aperçut soudain la fille.

Elle serait incapable de faire face à la menace de son épée, se dit Hassaun. En quelques secondes, elle s'effondrerait en larmes, il en était convaincu. Et les autres condamnés perdraient un peu de leur désinvolture.

Le bourreau laissa monter sa rage, comme une rivière bloquée derrière un barrage, avant de la libérer en poussant un puissant cri de haine : il bondit vers la jeune captive, l'épée brandie. La lame balaya l'air dans tous les sens autour d'elle, sans jamais la toucher, à quelques millimètres seulement de sa tête, de ses bras ou de son cou : une terrifiante démonstration de fureur.

Mais Cassandra demeura totalement immobile.

Elle savait qu'il ne fallait surtout pas frémir ou reculer devant l'arme qui sifflait à ses oreilles. Le plus faible de ces coups aurait pu la

transpercer, elle en avait conscience. La jeune fille s'efforçait pourtant d'enfouir sa terreur, malgré son cœur battant. Elle se demanda comment Horace avait pu surmonter pareille épreuve sans éprouver de crainte, avant de comprendre que lui aussi avait dû ressentir de la peur, mais qu'il était parvenu à la contrôler : sa façon à lui de se venger de cet imbécile qui s'agitait maintenant devant elle et bondissait de plus belle.

Cassandra décida d'imiter le jeune guerrier. Yusal avait affirmé que Halt serait le premier à être décapité ; aussi, ce petit spectacle n'était destiné qu'à l'effrayer, et non à la tuer. Dans le même temps, elle se doutait que la moindre erreur de Hassaun pouvait lui être fatale. S'il perdait l'équilibre et manquait un coup, elle mourrait.

Elle resta bien droite, les yeux grands ouverts mais dans le vague, tandis que la lame acérée, de près d'un mètre et demi de long, la frôlait en sifflant.

Pour finir, Hassaun fut vaincu par la détermination de la jeune fille. Il recula en baissant son arme, le corps couvert de sueur. Audessus de son voile, son regard exprimait une totale perplexité.

Le silence de la foule, assourdissant, fut soudain brisé par une exclamation.

— Qu'on la libère !

D'autres spectateurs se mirent à hurler à leur tour. La plupart étaient arridiens, mais quand Yusal s'aperçut que certains de ses guerriers répétaient eux aussi cet appel, il plissa les yeux de rage.

Il s'avança d'un pas et dégaina son sabre pour donner plus de poids à ses paroles :

— C'est assez ! Silence !

Le brouhaha s'éteignit peu à peu, tandis que le chef tualaghi fouillait l'assistance du regard.

Derrière lui, Halt comprit que l'instant était particulièrement dangereux pour Cassandra. Yusal allait peut-être changer d'avis et décider de se débarrasser d'elle la première, afin d'empêcher que les protestations de la foule reprennent. Le Rôdeur choisit alors d'attirer l'attention sur lui pour détourner la colère du Tualaghi. Il s'avança et, laissant entendre dans sa voix lassitude et dédain, déclara :

— Yusal, tout cela est d'un ennui terrible. Pourrait-on poursuivre, s'il te plaît ?

Yusal en oublia Cassandra. Il fit volte-face et toisa le Rôdeur grisonnant. Cet homme, détesté de ses guerriers, lui offrait le moyen de reprendre le contrôle de la situation. Personne ne demanderait à ce qu'il soit relâché. Le chef tualaghi pointa son sabre sur lui.

— Tue-le ! ordonna-t-il à Hassaun. Maintenant !

Deux soldats entraînaient Halt vers le bord de l'estrade, tandis qu'un troisième apportait le billot : une souche étroite d'environ un mètre de haut, conçue pour que la victime appuie la partie supérieure de son corps contre le bloc biseauté et fournisse ainsi une résistance à la lame du bourreau. Les Tualaghi forcèrent le Rôdeur à s'agenouiller contre le billot, en passant ses bras par-dessus la souche pour le maintenir en place. Halt jeta un coup d'œil autour de lui et vit l'expression horrifiée de Gilan. Il lui décocha un sourire sombre.

— Will prend décidément son temps, lança-t-il à son ancien apprenti. Il va m'entendre, quand il sera là.

— Silence ! hurla Yusal d'une voix qui monta soudain dans les aigus. Tourne-le face à la foule, ajouta-t-il, plus calmement, à l'intention de l'un de ses hommes.

Le Tualaghi saisit la tête de Halt des deux mains et le fit pivoter.

Le Rôdeur balaya l'assistance du regard – des inconnus qui s'étaient à présent tus, sans pour autant afficher la moindre compassion : seulement la fascination morbide de ceux qui observent un homme sur le point de mourir. Ses yeux se braquèrent tout à coup sur un visage qui lui parut vaguement familier. L'individu lui fit un léger signe de tête. Halt fouilla sa mémoire. Oui, il l'avait déjà vu : il s'agissait de l'un des guerriers arriadiens que Yusal avait abandonnés dans le désert. Il en était certain !

Un soupir collectif parcourut la foule lorsque Hassaun s'approcha du billot, avança le pied droit et leva très haut la lourde épée par-dessus son épaule.

Il y eut une pause. Puis Halt perçut un sifflement, comme si quelque chose fendait l'air à toute allure. Où avait-il déjà entendu ce bruit ? Avec un étrange détachement, il songea qu'il devait s'agir de la lame qui s'apprêtait à lui ôter la vie.

Il s'était souvent demandé de quelle façon il mourrait et ce qu'il éprouverait à cet instant. « Dans moins d'une seconde, pensa-t-il, je le saurai. »



45

Le doute se fit certitude dans les yeux de Talish quand, levant les yeux, il aperçut Will suspendu à la tour de garde, son arc et son carquois en bandoulière.

Le Tualaghi ne reconnut pas le jeune Rôdeur, mais ses armes : il en avait vu de semblables lorsque ses compagnons et lui avaient attaqué le campement arridien.

— Il est avec les étrangers ! hurla-t-il en dégainant son sabre. Attrapez-le !

Ses deux hommes, l'imitant, s'élancèrent. Aloom s'écarta du mur et ouvrit sa cape pour dégager son arme.

— Continue, Will ! Je me charge d'eux !

L'Arridien se retrouvait cependant face à trois guerriers chevronnés qui le cernèrent aussitôt. Aloom refusait obstinément de céder du terrain, mais le combat était perdu d'avance. Il se retrouva bientôt adossé à la muraille, essayant en vain de parer les coups qui pleuvaient sur lui. Inévitablement, l'une des lames finit par briser sa défense et s'enfonça dans son épaule droite. Puis un autre coup lui taillada la cuisse. Il trébucha, se ressaisissant de justesse pour éviter une épée qui visait sa gorge.

Accroché au-dessus de lui, Will était incapable de s'emparer de son arc pour venir en aide à son compagnon. Et même s'il y était parvenu, il n'aurait pu tirer, suspendu comme il l'était. Il comprit pourtant que l'Arridien allait mourir : ce n'était plus qu'une question de secondes. Ses coups se faisaient maladroits et l'un des Tualaghi venait de lui infliger une troisième entaille en travers du front, de

sorte que le sang coulait dans ses yeux.

Le jeune Rôdeur entendait les cris de la foule s'élever, de plus en plus fort, scandés par des centaines de voix, et rouler comme le tonnerre à travers la ville ; leur écho résonnait dans les ravins et les montagnes autour de Maashava.

Hassaun ! Hassaun ! Hassaun ! Hassaun !

Il hésita un court instant. S'il ne lui portait pas secours, Aloom mourrait. Néanmoins, les hurlements venant de la place indiquaient que les événements se précipitaient. Halt avait besoin de lui...

Mais Aloom était là, sous ses yeux, en train de batailler pour que Will puisse sauver Halt. Il n'y avait plus à tergiverser. Le jeune Rôdeur calcula brièvement la hauteur qui le séparait des combattants, lâcha la poutre à laquelle il était accroché et se laissa tomber.

Il atterrit sur les épaules du meneur. L'homme, pris de court, poussa un cri de douleur et s'écroula aussitôt. Will entendit des craquements d'os, puis un bruit sourd, propre à soulever le cœur, alors que la tête du bandit s'écrasait sur le sol rocailleux. L'apprenti Rôdeur roula sur le côté pour amortir le choc, atténué par le corps du Tualaghi.

Il bondit sur ses pieds ; les deux autres guerriers se tournaient vers lui. Surpris par l'irruption du jeune Rôdeur, ils hésitèrent une seconde de trop : d'instinct, Will en profita pour s'avancer, à portée d'épée.

Si tu en as la possibilité, va toujours de l'avant.

Une leçon que Halt lui avait martelée des centaines de fois. *Un homme en position d'attaque dispose de l'élan nécessaire pour contrôler un combat.* Will dégaina son grand couteau et, d'un mouvement fluide, transperça le ventre du Tualaghi le plus proche.

Celui-ci poussa un bref cri de douleur et s'effondra contre la muraille en lâchant son arme qui tomba avec fracas. Au même instant, Will entendit des acclamations assourdissantes retentir sur la place : la foule s'était mise à scander de nouveau le nom d'Hassaun. Puis le silence se fit. Cela présageait du pire, pensa-t-il. Le temps pressait ; il y avait encore un Tualaghi à vaincre.

Lorsque Will était venu à sa rescousse, Aloom, reconnaissant, s'était appuyé contre le mur avant d'étancher du mieux qu'il pouvait le sang qui coulait de ses blessures. Il vit le jeune Rôdeur se débarrasser de deux de ses adversaires en quelques secondes seulement et, remarquant que le troisième était à sa portée, tenta d'aider Will.

Agenouillé, il visa le bandit de son épée ; un coup cependant trop faible, que le Tualaghi para sans mal – riposte qui désarma Aloom,

dont la lame fut projetée au loin. Son adversaire brandit la sienne pour achever l'Arridien.

Will lança alors son couteau en direction de l'ennemi, sans hésiter sur sa cible – un geste auquel il s'était entraîné sans relâche pendant ces cinq dernières années. Le Tualaghi, le bras levé, vit la lame fendre l'air, mais trop tard pour se défendre. Il sentit un impact violent dans son flanc, qui le fit tituber. Puis une douleur aiguë se propagea autour de la plaie et il eut à peine le temps de se demander ce qui lui arrivait avant de sombrer...

Will s'élançait déjà vers Aloom quand il s'arrêta. De la place, des voix s'élevaient de nouveau, de plus en plus nombreuses. Il fronça les sourcils et tendit l'oreille.

Qu'on la libère ! Qu'on la libère !

Le jeune homme, devinant que les spectateurs devaient parler de Cassandra, eut un regain d'espoir. Ils allaient relâcher ses amis ! Mais, tout à coup, la voix dure de Yusal prit le dessus.

C'est assez ! Silence !

Aloom, les traits tordus par la douleur, fit signe à Will de remonter sur la tour de garde.

— Vite ! Il reste peu de temps...

Une quinte de toux l'interrompit et du sang tacha sa tunique. Il avait raison. Will s'occuperait de lui plus tard ; pour l'instant, il fallait absolument secourir ses amis et informer Umar et sa troupe qu'ils pouvaient enfin pénétrer dans la cité.

Sans prendre garde au bois pourrissant qui grinçait sous son poids, il grimpa de nouveau, cette fois à vive allure : moins il laissait ses mains et ses pieds en appui sur les prises, moindre était le risque que les poutres s'effondrent sous lui. Malgré tout, dès que Will se hissait sur certaines traverses, les précédentes se fendaient et des morceaux de bois dégringolaient.

Tue-le maintenant ! Will entendit l'ordre lancé par Yusal ; il sut d'instinct que Halt était concerné.

Quelques secondes plus tard, l'apprenti Rôdeur se retrouva sur la plateforme de la tour, plus solide. Il fit glisser son arc de son épaule à sa main, tout en saisissant une flèche de l'autre. Il l'encocha avant même d'avoir eu conscience de ses gestes.

Depuis sa position, il voyait le marché. Au-delà des centaines de spectateurs rassemblés sur la place que cernaient les maisons aux toits en terrasse, il aperçut Halt agenouillé devant le billot. Yusal était sur le côté, le visage voilé, sinistre silhouette dans ses robes bleu foncé. Derrière Halt, Will avisa un immense Tualaghi, torse nu, aux muscles puissants, au corps luisant d'huile, qui tenait entre ses mains une

énorme épée.

Le bourreau. Celui que la foule avait appelé Hassaun.

Halt tourna la tête et adressa quelques mots à Gilan. Sur un signe de Yusal, deux soldats obligèrent le Rôdeur à faire face à la foule.

Le bourreau s'avança et leva lentement son épée.

Will banda son arc, si fort que son index droit effleura la commissure de ses lèvres. En quelques fractions de secondes, il analysa la portée de son tir. Un peu plus de cent vingt mètres. Il releva légèrement la pointe de sa flèche. Il s'interrogea un bref instant sur la force de la brise, qui perturberait à peine son trait.

Le bourreau, l'épée brandie, était sur le point de la faire retomber. Will savait que son tir devait atteindre la perfection. Il n'aurait pas droit à un second essai. Il chassa de son esprit toute incertitude.

Si tu as peur de manquer ta cible, cela surviendra presque inmanquablement, lui avait appris Halt.

Il perçut le long soupir impatient de la foule, écarta toute pensée négative de son esprit et lâcha la corde bandée ; celle-ci, comme animée d'une volonté propre, propulsa la flèche en direction du bourreau.



46

Incapable d'intervenir, Gilan avait les yeux rivés sur la lourde épée qui s'élevait de plus en plus au-dessus de la tête de Hassaun. Le visage déformé par l'horreur, le chagrin et l'impuissance, il contempla Halt, son ami et mentor, qui était sur le point de mourir. Il essaya de hurler son nom, mais les mots s'étouffèrent dans sa gorge tandis que les larmes coulaient sur ses joues.

L'épée se dressa plus haut encore. Elle retomberait d'un instant à l'autre.

Mais, inexplicablement, elle continua de s'élever, trop haut pour que le bourreau puisse l'abattre.

Des exclamations de surprise fusèrent à plusieurs endroits dans la foule. Gilan fronça les sourcils. Que faisait donc Hassaun ?

L'épée n'en finissait pas de monter tandis que le bourreau, les bras tendus au-dessus de la tête, basculait vers l'arrière ; il s'écroula si violemment que le plancher vibra. À cet instant, les condamnés aperçurent enfin ce qui avait été visible aux yeux des spectateurs : une flèche grise, profondément fichée dans la poitrine de Hassaun. L'immense épée retomba avec fracas à côté de son propriétaire, mort sur le coup.

— C'est Will ! hurla Gilan en fouillant frénétiquement la foule des yeux pour voir où son compagnon était dissimulé.

Agenouillé devant le billot, Halt baissa la tête en murmurant une prière de gratitude.

Le chaos régnait sur la place du marché. Yusal, déconcerté, regardait le bourreau qui gisait à terre. Puis, remarquant à son tour la

flèche, il comprit d'instinct quelle serait la cible de la suivante. Son sabre à la main, il hésita une seconde, tenté d'exécuter lui-même le condamné. Il se douta pourtant qu'il n'en aurait pas le temps et préféra se tourner sur la droite, résolu à s'enfuir.

Un écart qui lui sauva la vie.

Avant même que la première flèche ait atteint Hassaun, Will avait déjà encoché la deuxième. Il banda son arc, se concentra sur la silhouette sombre de Yusal et tira. Il avait visé le cœur, sans savoir que le chef tualaghi se déplacerait légèrement au dernier moment : le trait se planta dans son épaule. Yusal poussa un hurlement de fureur et lâcha son arme pour porter la main à sa blessure.

Will s'aperçut qu'il avait manqué sa cible. Mais dans l'immédiat, il avait d'autres priorités : plusieurs Tualaghi se trouvaient sur l'estrade : des menaces potentielles pour ses amis. En un éclair, il encocha, visa et décocha une demi-douzaine de flèches qui volèrent au-dessus de la place du marché et s'abattirent sur les gardes. Quatre d'entre eux, terrorisés, s'effondrèrent avec des cris d'agonie avant que leurs camarades puissent se ressaisir. Exposés aux traits meurtriers de l'archer invisible, certains bondirent dans la foule pour échapper à une mort certaine.

Plusieurs duels avaient déjà démarré sur la place, à mesure que les Arridiens et les Bedullin infiltrés dans la cité dégainaient leurs armes pour s'élancer vers les Tualaghi les plus proches. Le marché était à présent une masse confuse et grouillante de combattants. Les habitants de Maashava essayaient de fuir ; nombre d'entre eux furent cependant blessés par des Tualaghi qui frappaient à l'aveuglette.

Quelques soldats étaient restés près des captifs, mais Erak et Svengal s'en chargèrent : unissant leurs forces, ils parvinrent à soulever l'un d'eux pour le projeter sur ses compagnons. Quatre Tualaghi roulèrent vers le bord de l'estrade et tombèrent dans la foule. Pendant ce temps, Gilan, qui s'était emparé du sabre que Yusal avait abandonné derrière lui, tranchait les liens de Cassandra.

Horace, de son côté, réagit avec la rapidité qu'on pouvait attendre d'un guerrier de sa trempe. Il se précipita vers Halt, qui tentait de se dégager du billot. Le jeune chevalier l'aïda à passer les bras au-dessus de la souche avant de se tourner vers Gilan, occupé à libérer Erak et Svengal.

— Gilan va trancher ta corde, dit-il au vieux Rôdeur en le poussant vers son ancien apprenti.

Horace balaya le marché du regard, puis scruta le lointain. Où était donc Will ? Tout à coup, il entrevit une silhouette perchée au sommet d'une tour. Il ne reconnut pas les vêtements de son ami,

seulement son arc. Prenant une profonde inspiration, il hurla :

— Will !

Ce dernier entendit la voix d'Horace, entraînée à porter loin et à couvrir le fracas d'un champ de bataille, et lui adressa un bref signe de la main. Le guerrier leva les deux bras au-dessus de sa tête, jeta un coup d'œil à ses liens, puis se pencha en avant pour les plaquer sur le billot en tâchant de maintenir un écart suffisant entre eux. Il détourna le visage, ferma les yeux et pria pour que l'apprenti Rôdeur ait compris son message.

Un sifflement traversa l'air.

Horace sentit les cordes se distendre, rouvrit les yeux. Une flèche, fichée dans le bois du billot, vibrait encore. Elle avait sectionné un seul des trois brins qui ligotaient ses poignets.

— Tu perds la main, Will, marmonna-t-il.

En quelques secondes, il réussit toutefois à se libérer grâce à la pointe acérée de la flèche, qui coupa sans mal les liens restés intacts.

Pendant ce temps, un groupe d'une demi-douzaine de Tualaghi s'était organisé et se dirigeait à présent vers l'escalier conduisant à l'estrade. Horace, un sourire sans joie aux lèvres, ramassa la lourde épée du bourreau ; il vérifia son poids et son équilibre en exécutant quelques moulinets.

— Pas mal, déclara-t-il.

Lorsque les deux premiers Tualaghi arrivèrent en haut des marches, ils furent accueillis par une vision sortie de leurs pires cauchemars : le jeune étranger était parti à la charge en faisant tournoyer l'immense épée qui bourdonnait sourdement. Le premier ennemi para le coup avec son bouclier, mais l'énorme lame plia le métal et le bois si violemment que l'homme bascula en arrière, entraînant ses compagnons dans sa chute.

Le deuxième, qui avait pu s'écarter de justesse, engagea le combat contre Horace ; celui-ci lui rendit aussitôt son coup et sectionna l'épée de l'adversaire à la hauteur du pommeau. Pourtant, le Tualaghi, plus acharné que ses camarades, ne se laissa pas dérouter : il lâcha son épée, se précipita sur Horace en se baissant pour éviter la lame agile du jeune guerrier et sortit une petite dague accrochée à sa ceinture : il décocha un coup de revers qui atteignit Horace à l'épaule.

Horace avait à peine senti la lame dans sa chair, seulement le sang qui coulait déjà de la fine entaille, sans savoir s'il était grièvement blessé ou non. Il s'en inquiéterait plus tard. Se ressaisissant, il abattit l'énorme pommeau de cuivre de l'épée sur le crâne de son adversaire. Malgré son keffieh, qui amortit légèrement le choc, l'homme roula des yeux. D'un coup d'épaule, Horace repoussa le

Tualaghi, qui s'écroula sur ses camarades au pied de l'escalier.

Campé en haut des marches, le jeune chevalier fit décrire quelques moulinets menaçants à son épée. À cette vue, les ennemis qui auraient pu être tentés de s'attaquer à lui s'abstinrent.

La place se vidait à mesure que les habitants de la cité parvenaient à s'enfuir dans les ruelles attenantes. Bientôt, il ne resta plus que des combattants sur le marché, mais à l'évidence, les Tualaghi étaient supérieurs en nombre.

— Ces citadins sont gentils de nous donner un coup de main, grommela Halt.

Le Wakir et lui avaient récupéré des armes lâchées par des soldats tualaghi. Gilan avait lui aussi une épée ; les deux Skandiens brandissaient chacun une lance. Pendant ce temps, Cassandra déroulait une longueur de corde en cuir qui formait un motif décoratif sur sa ceinture. Le vieux Rôdeur la regarda faire non sans curiosité, mais son attention fut détournée par Selethen, qui lui disait :

— Ces gens sont habitués à obéir, non à combattre. Ils ne pensent qu'à sauver leur peau.

Il n'en attendait pas moins de la part des habitants de Maashava. La façon dont certains avaient paru se réjouir de son exécution ne lui avait pas échappé non plus.

Progressivement, les guerriers arridiens et bedullin reculèrent et formèrent un périmètre défensif autour de l'estrade – un mouvement stratégique prévu par Umar, Aloom et Will. Selethen jeta un coup d'œil inquiet à la place.

— Ils ne sont pas plus d'une cinquantaine, dit-il. D'où sortent-ils ?

— Will les a conduits jusqu'ici, affirma Halt.

Il indiqua la tour de garde délabrée, où il avait fini par apercevoir la petite silhouette perchée sur les traverses, un arc à la main. Il agita la main dans sa direction et son cœur se remplit de joie lorsque son apprenti lui retourna son salut. Will avait cessé ses tirs : il économisait ses flèches, avec l'espoir que Yusal se montrerait de nouveau.

— Will ? s'étonna le Wakir. Votre apprenti ? Où a-t-il pu trouver tous ces hommes ?

— Il a de la ressource, répliqua Halt avec un sourire.

Selethen fronça les sourcils.

— Dommage qu'il n'en ait pas déniché un plus grand nombre.

— Croyez-vous que nous devrions descendre de cette estrade et participer au combat ? demanda Halt en désignant les rangs de guerriers qui les protégeaient.

Selethen lui décocha un bref regard, fit mouvoir son épée d'un bras expert, puis hocha la tête.

— Oui, il est temps de s’y mettre.

Hassan saisit le bras d’Umar et pointa le doigt vers la gauche.

— Regarde ! Il est sur une autre tour !

Ils avaient perçu le silence qui était soudain tombé sur la place lorsque Hassaun avait été abattu – même si les deux Bedullin n’avaient pu l’interpréter. Puis ils avaient entendu le fracas des armes qui s’entrechoquaient et les hurlements de la foule. À l’évidence, les combats avaient débuté, mais Will ne s’était toujours pas montré et le clairon d’Aloom n’avait lancé aucun signal depuis la place du marché. Ce dernier avait peut-être joué de malchance et perdu la vie dans les premiers instants de la bataille.

Hassan avait alors remarqué un mouvement sur la tour voisine lorsque Will avait décoché sa volée de flèches.

— Ce n’est pas la tour qu’il m’avait indiquée ! protesta l’Aseikh.

— Et alors ? répliqua Hassan. Il est en position, c’est tout ce qui importe. Qu’attendons-nous pour entrer dans la cité ?

Umar grogna d’un air mécontent, dégaina son épée et se tourna vers le ravin où se cachaient ses hommes.

— En avant ! cria-t-il avant de partir en courant vers Maashava, ses soldats à sa suite, poussant leurs cris de guerre.

Gilan se faufila entre les rangs des défenseurs qui entouraient l’estrade et se rua à l’attaque avec le sabre qu’il n’avait pas l’habitude de manier comme s’il s’en servait depuis toujours. La rapidité et la force de ses coups surprirent les Tualaghi, qui tombaient à ses pieds ou basculaient lentement vers l’arrière en portant la main à leurs blessures. Pourtant, malgré le chaos qui régnait autour de lui, Gilan cherchait un homme en particulier : celui qui avait pris tant de plaisir à le battre durant le trajet jusqu’à Maashava.

Le jeune Rôdeur l’aperçut soudain. Il lut sur le visage du Tualaghi que celui-ci l’avait lui aussi reconnu, alors qu’il s’élançait déjà entre les autres soldats pour affronter Gilan. Celui-ci lui adressa un sourire féroce.

— J’espérais te croiser de nouveau ! déclara-t-il.

Son adversaire resta silencieux et se contenta de fusiller le Rôdeur du regard. La haine qu’il éprouvait pour les archers était attisée depuis qu’il avait vu d’autres de ses compagnons tomber sous des flèches

venues de très loin. Il voulait prendre sa revanche. Mais avant qu'il ait pu faire un geste, Gilan poursuivit :

— Il est temps que tu découvres ton visage hideux, tu ne crois pas ?

De la pointe de son sabre, le jeune Rôdeur taillada le voile bleu de son ennemi, à l'endroit où il était noué à son keffieh. En tombant, le morceau d'étoffe découvrit un visage qui, en réalité, n'avait rien que de très ordinaire – hormis le fait que sa partie inférieure, rarement exposée au vent et au soleil, était moins sombre que son front. Quant aux yeux du Tualaghi, ils étaient maintenant emplis de fureur. L'homme bondit sur Gilan, l'épée brandie.

Le Rôdeur para le coup. Son adversaire repartit aussitôt à l'assaut, en essayant cette fois un coup de côté que Gilan fit de nouveau dévier ; la lame du Tualaghi glissa sur celle de son adversaire. Puis, en se servant de son poignet avec une habileté peu commune, le Rôdeur écarta l'épée ennemie et se lança à l'attaque avec une rapidité affolante, frappant encore et encore – des coups qui semblaient venir de tous les coins et qui s'enchaînaient avec tant de vélocité que son sabre n'était plus qu'un trait aux contours indéterminés.

Le Tualaghi était loin d'être inexpérimenté, mais il affrontait un épéiste chevronné. Gilan le repoussait de plus en plus tandis que les combattants qui l'entouraient avançaient avec lui pour protéger ses flancs. La respiration de son adversaire se faisait saccadée et la sueur coulait sur son visage, tandis qu'il s'efforçait d'éviter la lame scintillante, fulgurante. Il baissa un instant la garde et Gilan, s'étirant vers l'avant, exécuta une attaque classique en plongeant son sabre dans l'épaule du Tualaghi ; celui-ci lâcha son arme. Du sang jaillit de sa blessure, souillant sa robe noire. Gilan baissa la pointe de sa lame. Par un accord tacite, les combats s'interrompirent autour d'eux. Tous observaient ce qui allait se passer.

— Tu peux te rendre, si tu le souhaites, dit Gilan d'une voix posée.

Le Tualaghi hocha brièvement la tête, malgré la haine qui lui restait encore dans son regard.

— Je me rends, chuchota-t-il.

Le jeune Rôdeur acquiesça. Il recula d'un pas et se tordit le pied en marchant sur le bras d'un Bedullin tombé quelques instants plus tôt. Il baissa les yeux. Son attention ne se porta pas plus d'une fraction de seconde sur l'homme à terre, mais cela suffit au Tualaghi pour tirer un coutelas de sa ceinture et bondir sur Gilan.

Un sifflement sonore résonna derrière eux, suivi d'un bruit sourd.

Le Tualaghi s'arrêta à mi-chemin et parut se plier en deux sous

l'impact de l'énorme épée avec laquelle Horace venait de le frapper à l'horizontale. Le chevalier retira la lame et le guerrier s'effondra sur le sol pierreux de la place, pareil à une poupée de chiffon.

— Ne quitte jamais un ennemi du regard, lança-t-il à Gilan sur un ton de reproche. MacNeil ne t'a donc pas appris cela ?

Le Rôdeur le remercia d'un signe de tête. L'accalmie survenue quand il avait blessé le Tualaghi se poursuivait : les deux groupes se faisaient maintenant face. Un instant durant lequel Arridiens et Bedullin auraient pu clamer victoire...

Soudain, une voix fusa à l'autre bout du marché.

C'était Yusal qui, dans un dernier effort, ralliait ses troupes.



47

— **C**avaliers au voile bleu ! Guerriers tualaghi ! Écoutez-moi !

La voix dure et rauque de Yusal résonnait d'un bout à l'autre de la place. Comme un seul homme, tous les combattants se tournèrent vers lui.

Le chef tualaghi se tenait du côté est du marché, debout sur un étal. Halt remarqua le bandage sommaire serré autour de son bras. Il avait dû fuir discrètement l'estrade quand Will avait commencé à tirer sa volée de flèches. Il avait ensuite réussi à rassembler certains de ses soldats, car une vingtaine d'entre eux l'entouraient à présent, l'arme au poing, le visage voilé.

Les habitants de Maashava avaient déserté les lieux – à l'exception de ceux qui n'avaient pu s'échapper à temps et qui gisaient sur le sol.

Du haut de la tour de garde, Will entendait distinctement la voix de Yusal, caché à sa vue par les bâtiments alignés au nord de la place.

— Regardez autour de vous ! poursuivait le chef Tualaghi. Voyez l'ennemi ! Ils sont à peine quarante !

Il avait raison. Les Arridiens et les Bedullin avaient été durement touchés durant les combats et plusieurs d'entre eux ne se relèveraient plus. Les guerriers encore vaillants s'étaient regroupés devant l'estrade, adoptant une attitude défiante.

— Nous sommes supérieurs en nombre ! Et si nous unissons nos forces, nous les écraserons !

Un sourd grondement d'assentiment parcourut l'assemblée des guerriers tualaghi. Eux aussi venaient de perdre nombre de

camarades, mais ils étaient toujours quatre contre un et les paroles de leur chef les encourageaient à se reprendre ; ils étaient persuadés qu'ils parviendraient sans peine à vaincre la petite troupe qui s'opposait à eux.

— Seley el'then ! Je te donne une dernière chance. Une seule. Rendez les armes !

À ces mots, le rire de Selethen fusa.

— Nous rendre ? Et nous serions censés croire que tu te montreras clément, Yusal ? Alors que tu t'apprêtais à nous faire exécuter ?

Yusal tendit les mains vers le Wakir.

— Je t'offre ma clémence, oui : une mort rapide. Sinon, tu agoniseras des jours durant. Tu n'ignores pas que mes hommes sont d'efficaces tortionnaires.

Selethen jeta un coup d'œil à Halt.

— C'est vrai, dit-il calmement. Pour ma part, je préfère mourir, les armes à la main.

Halt allait répondre quand il perçut, tout près, un léger bourdonnement qui grandit en intensité pour se faire peu à peu plus perçant. L'espace d'une seconde, il se demanda ce que cela pouvait être.

— Je suis avec toi, déclara-t-il à Selethen. Nous allons continuer de nous battre. Le cours des choses pourrait bien changer d'un instant à l'autre, on ne sait jamais.

Yusal, constatant que le Wakir n'avait pas l'intention d'accepter son offre, leva un bras au-dessus de sa tête afin d'ordonner à ses soldats de repartir à l'assaut – un assaut qu'il voulait décisif.

— Parfait. Tu as rejeté ma proposition. Tu vas donc le payer. Cavaliers tualaghi...

Il poussa un grognement étranglé et porta les mains à son front. Tous avaient entendu un claquement sonore. Les mains de Yusal se baissèrent. Le haut de son visage et ses yeux étaient couverts de sang, qui coulait sur son voile bleu. Il fit un pas de côté et tomba brutalement de l'échalas sur lequel il était campé. Il resta étendu, sans bouger.

Les Tualaghi s'agitèrent, mal à l'aise. Leur chef n'avait pas pu lancer son ordre. En outre, aucun d'eux ne comprenait quelle arme avait pu le foudroyer ainsi. Les cavaliers du désert étaient superstitieux. Ils croyaient que les anciennes montagnes abritaient des djinns, des esprits et des démons. Peut-être l'un d'eux, comme par enchantement, avait-il frappé Yusal avec une force terrifiante. Tout en marmonnant entre eux, les Tualaghi commencèrent à s'écarter de

leurs adversaires. L'un des lieutenants de Yusal, plus courageux que ses compagnons, bondit sur l'échal pour prendre la relève et tenter de rallier de nouveau les troupes.

— Guerriers tualaghi ! hurla-t-il. Il est temps maintenant...

Un autre claquement retentit et, comme Yusal un instant plus tôt, le lieutenant porta ses mains à son front, sur lequel était apparue une blessure. Il bascula vers l'avant, essaya vainement de s'agripper à l'auvent de l'échal et tomba. Agenouillé sur le sol, le visage entre les mains, il gémissait de douleur.

Cette fois, Halt aperçut Cassandra, à l'autre bout de l'estrade, qui baissait sa fronde. Elle croisa le regard du Rôdeur et lui adressa un sourire déterminé. Il s'aperçut qu'elle ne portait plus son collier de lourdes perles de marbre.

— Eh bien, si je m'étais douté... murmura-t-il.

Démoralisés, confus et en proie à une terreur superstitieuse, les Tualaghi reculaient.

Tout à coup, des cris de bataille se mêlèrent à des bruits d'armes entrechoquées : Umar et ses hommes venaient de surgir sur la place. Ils se déployèrent en demi-cercle et cernèrent les Tualaghi.

Les cavaliers du désert étaient avant tout des brigands et des voleurs. Ils étaient capables de se battre sans merci à condition d'avoir de solides chances de l'emporter. À quatre contre un, par exemple. Mais les forces en présence étaient égales et ils n'avaient plus de chef pour les galvaniser : leur ardeur batailleuse baissait rapidement.

D'abord lentement, puis de plus en plus vite, ils lâchèrent leurs armes, qui tombèrent à leurs pieds.

— On a encore une p'tite affaire à régler... dit Erak.

Les troupes d'Umar avaient désarmé les Tualaghi les plus récalcitrants et, après leur avoir attaché les mains dans le dos, les avaient fait asseoir en tailleur sur la place du marché. Ils avaient aussi ligoté Yusal avant de l'emmener sous bonne garde dans l'entrepôt converti en prison. La bille de marbre de Cassandra avait violemment ébranlé le chef Tualaghi : il avait repris conscience, mais restait hébété.

— Toshak ? répliqua Svengal.

— Oui, Toshak. Ce sale traître a profité d'la bataille pour mettre les bouts.

— Il se trouvait devant l'estrade quand tout a commencé, précisa Halt.

— Et lorsque Will s'est mis à décocher ses flèches, je l'ai vu se diriger vers ces colonnades, ajouta Cassandra. Mais au fait, où est Will ? Il devrait déjà nous avoir rejoints...

Will avait mis de côté son arc et son carquois. Il était assis dans la poussière, la tête d'Aloom reposant sur ses genoux. L'Arridien avait perdu beaucoup de sang. Le jeune Rôdeur s'adressa au gros marchand qui les avait dénoncés et qui restait cloué sur place, à les observer d'un air craintif.

— Va chercher un médecin ! ordonna-t-il. Dépêche-toi ! Un médecin ! insista-t-il, voyant que l'homme hésitait.

Alors que Saoud s'apprêtait à rebrousser chemin, une lueur sournoise apparut dans ses yeux, qui n'échappa pas à l'apprenti Rôdeur.

— Attends ! le rappela celui-ci d'une voix glaciale.

Le marchand se retourna, évitant le regard de Will.

— Regarde-moi.

Saoud obtempéra.

— Si tu en profites pour t'enfuir, poursuivit le jeune Rôdeur, sache que je te pourchasserai. Et tu n'aimeras pas ça du tout, je t'en fais la promesse.

Dans les yeux du marchand, la peur d'être puni l'emporta, et il acquiesça vivement. Il s'engagea dans une ruelle et disparut.

Aloom marmonnait, fébrile. Will prit la gourde qui pendait à la ceinture de l'Arridien et lui donna un peu d'eau. Le regard du blessé s'éclaircit un instant.

— On a... gagné ? demanda-t-il à Will.

— Oui.

Aloom parut soulagé. Il tenta de se soulever, mais le jeune homme l'en empêcha.

— Repose-toi. Un médecin va venir.

— Et le Wakir... reprit Aloom, avant de s'interrompre pour reprendre son souffle, comme si parler exigeait trop d'efforts. Il est sauvé ?

— Oui, il va bien. Je l'ai aperçu au côté de Halt. Il est arrivé quelque chose à Yusal, ajouta Will d'un air songeur.

Il ne comprenait toujours pas ce qui s'était passé sur la place. Il avait seulement entendu le cri de douleur du chef tualaghi.

Aloom s'était mis à délirer, comme s'il avait simplement voulu s'assurer que Selethen était désormais en sécurité. Ses bras et ses

jambes étaient agités de convulsions et sa respiration se faisait rauque et saccadée.

Un bruit de pas. Will porta la main à son couteau, qu'il avait récupéré dans le corps du Tualaghi après être redescendu de la tour. Deux silhouettes émergèrent de la ruelle plongée dans l'ombre : le gros marchand, en compagnie d'un individu plus âgé, une sacoche en cuir sous le bras.

— Il est guérisseur, dit Saoud.

L'homme vint s'agenouiller près d'Aloom. Jetant un coup d'œil autour de lui, il vit la cape que Will avait laissée à terre et la roula pour en faire un oreiller qu'il plaça sous la tête de l'Arridien. Il examina brièvement les blessures, puis se tourna vers le jeune Rôdeur.

— C'est ton ami ?

Will acquiesça. Il ne connaissait Aloom que depuis quelques jours, mais celui-ci n'avait pas hésité à affronter trois Tualaghi pour que Will puisse sauver leurs compagnons. Un ami n'aurait pas agi différemment.

— Je peux lui donner un remède qui apaisera ses souffrances, expliqua le guérisseur. Rien d'autre. Il a perdu trop de sang.

— D'accord, répondit le jeune homme avec tristesse.

Le guérisseur retira de sa sacoche une petite fiole contenant un liquide transparent et en versa quelques gouttes dans la bouche du mourant. Au bout de quelques secondes, Aloom se mit à respirer plus aisément. Puis son souffle ralentit peu à peu et finit par s'arrêter. Le guérisseur leva les yeux vers Will, qui s'était redressé.

— Il est mort.

Le jeune homme se tourna vers le marchand qui le dévisageait d'un air apeuré. C'était lui qui avait dénoncé Will et Aloom ; ce dernier avait perdu la vie par sa faute et son compagnon, malgré sa jeunesse, avait prouvé qu'il valait mieux ne pas l'irriter. En se tordant les mains, Saoud s'avança et tomba à genoux devant Will.

— Seigneur, je t'en supplie... je ne savais pas que vous étiez...

L'apprenti Rôdeur l'interrompit d'un geste méprisant. L'homme les avait en effet trahis. Il était pourtant revenu avec un médecin. Et soudain, Will se dit qu'il y avait eu assez de morts ce jour-là.

— Oh, va-t'en, répliqua-t-il avec calme. Va-t'en...

Saoud écarquilla les yeux. Il n'en revenait pas de s'en sortir à si bon compte. Il se releva et s'éloigna lentement. Puis il se retourna, hésitant, en se demandant si l'étranger n'allait pas changer d'avis. Voyant que Will n'avait pas bougé, il se rassura et finit par détalier dans la ruelle, où ses pas résonnèrent quelques secondes avant de s'évanouir.

Le guérisseur regarda Will avec compassion. Il avait croisé les mains d'Aloom sur sa poitrine. Le jeune Rôdeur ramassa sa cape et prit celle de l'Arridien pour couvrir son corps et son visage. Il tendit une pièce de monnaie au guérisseur.

— Tu peux rester près de lui un moment, jusqu'à mon retour ?

L'homme acquiesça. Will récupéra son arc et son carquois avant de partir vers la ruelle.



48

Dissimulé dans une rue étroite menant à la place, Toshak coula un regard vers le marché. À quarante mètres de là s'étendait l'une des artères principales qui menait aux portes de la cité. Il aperçut Erak et ses compagnons qui avançaient vers les colonnades, à l'autre extrémité de la place. Quelqu'un avait dû le voir courir dans cette direction, pensa-t-il.

Il eut un sourire. C'était en effet de ce côté qu'il s'était d'abord enfui. Mais il avait ensuite rebroussé chemin, s'enfonçant dans un labyrinthe de ruelles qui l'avait conduit jusqu'ici. Un cheval déjà sellé l'attendait dans une écurie, non loin du marché. Et maintenant, ses ennemis s'éloignaient, lui laissant la voie libre. Quant aux Rôdeurs, remarqua-t-il avec satisfaction, ils n'étaient pas armés de leurs maudits arcs. Il ne lui restait plus qu'à récupérer sa monture, à revenir dans cette ruelle et à s'échapper au galop.

Une fois qu'il aurait quitté Maashava, qui sait s'il ne parviendrait pas à s'en tirer sans dommages ? Son cheval était frais et dispos, il avait une bonne réserve d'eau et la côte n'était située qu'à soixante kilomètres de la ville. Son drakkar, *La Griffes de Loup*, mouillait dans une petite baie. Sans oublier qu'il était excellent navigateur. Il voyagerait de nuit afin que ces satanés Rôdeurs ne puissent retrouver sa trace. Dans deux jours, il pourrait être à bord de son navire.

Mais d'abord, il fallait fuir Maashava. Et il n'aurait pas de meilleure occasion. Il recula lentement de quelques pas, puis tourna les talons et courut vers l'écurie.

— Le problème, expliqua Horace, c'est qu'en partant d'ici, il a pu s'enfuir n'importe où.

Halt hocha la tête, tout en se mordillant la lèvre, la mine pensive. Au-delà des colonnades, ils avaient trouvé un labyrinthe de ruelles tortueuses et de bâtiments où la foule s'était réfugiée.

— Il va falloir chercher jusqu'à ce qu'on le trouve, répondit le Rôdeur. Au moins, il est facile à repérer.

— Vous entendez ces cris ? les coupa Cassandra.

Des voix s'étaient en effet élevées sur la place, comme pour donner l'alerte. Ils s'empressèrent de rebrousser chemin en repassant par la porte arrière de la taverne qu'ils venaient de quitter, pour se retrouver sur le marché.

— C'est Toshak ! hurla Svengal.

À l'autre bout de la place, le traître était monté sur un cheval. Celui-ci ruait tandis que son cavalier, armé de sa hache, tâchait d'écarter un groupe de guerriers bedullin qui lui barrait le passage.

Il finit par les repousser, laissant derrière lui deux hommes à terre, et partit au galop en direction de l'artère principale qui menait aux portes de la cité. Svengal courut pour prendre de l'élan et projeta sa lance sur le fugitif – une tentative vaine : l'arme manqua Toshak d'une vingtaine de mètres.

Soudain, Halt perçut de nouveau le bourdonnement de la fronde de Cassandra. Il se retourna : la jeune fille, pieds bien plantés au sol, faisait tournoyer son arme, qui prenait peu à peu de la vitesse.

— Il porte un casque, précisa le Rôdeur.

— Je sais, rétorqua la princesse avec concentration, le front plissé.

Un sifflement retentit quand Cassandra lança la lourde bille en direction du Skandien. Le projectile traversa la place, trop vite pour que quiconque puisse le distinguer clairement, et s'abattit sur la cible que la jeune fille s'était fixée : la croupe du cheval de Toshak.

Surpris par l'impact, l'animal se dressa sur ses postérieurs, dérapa sur les pavés et perdit momentanément l'équilibre. Un mouvement brusque et inattendu qui suffit à Toshak pour glisser de sa selle et basculer en arrière avant de tomber avec fracas sur le sol.

— Bon tir, la félicita Halt.

— Je me doutais qu'il était aussi mauvais cavalier que ses compatriotes, répondit Cassandra avec un sourire.

Le souffle coupé, le renégat parvint à se relever, pour se retrouver cerné par un cercle de Bedullin furieux. Les cavaliers du désert

l'encerclaient prudemment, n'osant s'approcher de la hache menaçante de Toshak – en vrai Skandien, celui-ci n'avait pas lâché son arme pendant sa chute. Déterminé à se défendre jusqu'au bout, il scrutait ses ennemis d'un air méfiant. Toshak était peut-être un traître, mais pas un lâche.

— Très bien, lança-t-il à la cantonade. Qui est le premier ?

— J'crois que ça s'ra moi.

Erak se fraya un passage entre les Bedullin et se plaça face à son adversaire. Celui-ci hocha la tête à plusieurs reprises, puis sourit. Il savait qu'il allait perdre la vie. Mais au moins, il aurait la satisfaction d'emporter ce maudit Oberjarl avec lui dans la mort. Il jeta un coup d'œil méprisant au sabre tualaghi qu'Erak tenait en main. Dans la grosse poigne de l'Oberjarl, l'arme ne paraissait pas plus grande qu'une dague.

— Tu comptes me battre avec un cure-dents, Erak ? railla Toshak.

Erak examina le sabre et pinça les lèvres. Il regarda autour de lui, en quête d'un accessoire plus approprié. Après avoir ôté son keffieh, il l'enroula autour de sa main gauche ; puis il posa son sabre à terre et tendit la main droite vers Horace.

— Est-ce que j'peux t'emprunter ta grosse aiguille ?

— Avec plaisir.

Le jeune chevalier plaça le pommeau de la lourde épée du bourreau entre les doigts de l'Oberjarl. Celui-ci fit décrire deux ou trois moulinets à la longue lame, puis hocha la tête d'un air ravi.

— Ça fra l'affaire, déclara-t-il. Bon, tout l'monde recule, maintenant. J'ai du travail.

Le cercle des guerriers s'élargit aussitôt tandis qu'Erak s'élançait vers Toshak, sur lequel il abattit violemment son épée. Ce dernier aurait été fendu en deux jusqu'à la taille s'il n'avait pas bloqué le coup de l'Oberjarl avec la tête de sa hache. Puis, d'une torsion des poignets, il écarta la lame de son ennemi et fit tourner son arme pour attaquer à son tour.

Erak recula de justesse : la hache à double tranchant passa à quelques millimètres de son flanc. Il contre-attaqua et, cette fois, Toshak se pencha de côté pour éviter la lourde épée : la lame retomba tout près de lui, et des étincelles jaillirent sur le sol.

L'Oberjarl tenta alors un coup vers le haut. Cassandra comprit enfin pourquoi Erak avait protégé sa main gauche : en se servant de celle-ci, l'Oberjarl s'empara de la lame, tout en gardant le pommeau dans la droite pour atténuer l'impact de la puissante hache. S'il s'était contenté de tenir son arme d'une seule main, la prise aurait été insuffisante pour parer.

Durant quelques secondes, les combattants restèrent l'un contre l'autre, leurs armes comme emboîtées. Tous deux étaient massifs, aussi puissants que des taureaux, mais lors de ses quelques semaines de captivité, victime de nombreuses privations, Erak avait quelque peu perdu sa forme physique habituelle. Aussi, dans une lutte rapprochée où dominerait la force brute, Toshak avait l'avantage et, petit à petit, un pas après l'autre, il commença à repousser l'Oberjarl.

Voyant que son adversaire lui était supérieur, Erak choisit de lui décocher un rapide coup de pied à la cuisse, qui déstabilisa Toshak et permit à l'Oberjarl de s'écarter d'un bond : il évita ainsi la tête de la hache qui arrivait sur lui à une vitesse fulgurante, Toshak ayant aussitôt retrouvé son équilibre.

Ils s'élancèrent de nouveau l'un sur l'autre et se mirent à échanger coup pour coup, chacun parant, bloquant, glissant sur le côté pour esquiver l'arme de l'ennemi, sans cesser de frapper aussi brutalement que possible. Le combat manquait certes de subtilité technique, mais chacun des adversaires profitait de l'avantage que lui procurait son arme : Erak de la portée de son épée, Toshak du poids de sa hache.

Ce poids commençait à l'emporter : le traître faisait pleuvoir une grêle de coups sur son adversaire, obligeant l'Oberjarl affaibli à rester en position de défense.

Tarauté par l'inquiétude, Svengal voyait son chef céder du terrain, d'abord quelques centimètres, puis davantage ; une lueur victorieuse surgissait dans les yeux de Toshak. Constatant que la résistance de son ennemi s'amenuisait, que ses jambes se dérobaient légèrement, le traître redoubla d'efforts et se mit à rendre deux coups pour un. Il menait la bataille et la défaite d'Erak n'était plus qu'une question de minutes.

La mine hagarde, le souffle saccadé, l'Oberjarl para un coup terrible qui lui fit perdre pied. Il se retrouva agenouillé sur les pavés de la place. À cette vue, l'assistance poussa un gémissement. Toshak bondit en avant avec un rictus de triomphe, en brandissant des deux mains sa hache pour porter le coup fatal... quand il aperçut quelque chose d'insolite.

Erak souriait.

Toshak comprit trop tard que son adversaire l'avait piégé. L'Oberjarl n'était pas aussi affaibli et maladroit qu'il avait voulu le faire croire, et son arme avait davantage de portée que n'importe quelle hache. Avec un rugissement, Erak prit appui sur son bras gauche et se souleva du sol en enfonçant profondément sa lame dans le corps de Toshak. Puis, lâchant son épée, il s'écarta pour esquiver de

justesse le coup de hache. L'Oberjarl fixa son ennemi empalé sur l'épée : Toshak vacilla un instant avant de s'effondrer, tandis que son arme tombait sur les pavés.

Dans les yeux écarquillés du traître, on lisait terreur et souffrance. Ses doigts grattaient le sol avec fébrilité. Il essayait de dire quelque chose à Erak. Celui-ci parut comprendre et hocha la tête ; du bout du pied, il poussa la hache vers la main de son ennemi. Les doigts de Toshak se refermèrent sur le manche.

Les Skandiens croyaient que leur âme était vouée à errer pour l'éternité s'ils mouraient au combat sans tenir leur arme, Horace le savait. Même Toshak ne méritait pas cela, pensa le jeune guerrier.

— Merci... chuchota le renégat.

Puis il ferma les yeux et mourut.

— T'aurais dû le laisser errer, déclara Svengal d'une voix glaciale.

Erak le dévisagea en haussant les sourcils.

— Tu l'aurais laissé comme ça, toi ?

Svengal hésita. Sur la fin, Toshak s'était battu avec courage, et cela comptait beaucoup pour les Skandiens.

— Non, t'as raison, reconnut-il.



49

La longue colonne cheminait lentement dans le désert, en direction de l'oasis où se trouvait le campement des Khoresh Bedullin.

Les cavaliers d'Umar chevauchaient derrière une file de prisonniers tualaghi, forcés de marcher. Ils n'étaient plus les terribles guerriers redoutés de tous, mais ressemblaient davantage à des mendiants ; la troupe faisait peine à voir. Avant le départ de Maashava, Selethen et trois de ses officiers étaient passés parmi les vaincus et, pour insister sur leur défaite, avaient arraché chacun des voiles bleus avant de les jeter à terre. Le Wakir, qui n'avait pas oublié de quelle manière les Tualaghi avaient traité ses propres soldats, les avait ensuite obligés à quitter leurs bottes. Mais contrairement à Yusal, Selethen leur fournissait de l'eau en quantité suffisante.

Avant qu'ils ne quittent Maashava, le Wakir avait fait rassembler la population sur la place du marché. Campé sur l'estrade – celle qui avait été bâtie pour son exécution –, il rappela aux habitants de la cité la façon dont ils s'étaient réjouis de son exécution, à peine quelques jours plus tôt. Tous avaient baissé la tête en se dandinant d'un pied sur l'autre d'un air coupable. Il leur annonça qu'il ferait parvenir un message au Wakir de leur province et que de lourds impôts seraient exigés ; l'argent servirait en partie pour rénover les remparts et les tours de garde de Maashava, et mettre en place une force défensive efficace. Les gens acquiescèrent. Les murs d'enceinte étaient dans un état lamentable et le chantier leur demanderait des mois de labeur. Ils acceptèrent cependant les décisions du Wakir sans protester. Il avait raison, après tout. Ils auraient dû se préparer un peu mieux à

d'éventuelles invasions.

Selethen avait pourtant une bonne nouvelle à annoncer aux habitants : il avait décidé de leur laisser trente captifs tualaghi, qui seraient chargés des réparations.

— Ça va pas être facile pour eux, constata Erak lorsqu'il apprit cela.

Selethen posa sur lui un regard impitoyable.

— Ils ont massacré les guerriers et la caravane qui t'accompagnaient, l'as-tu oublié ? répliqua-t-il d'une voix glaciale.

Erak hocha la tête. Le Wakir n'avait pas tort : il était inutile de s'apitoyer sur le sort de ces brigands.

Les autres prisonniers seraient emmenés à Mararoc, où ils seraient mis aux travaux forcés pour le restant de leurs jours. Selethen s'était arrangé avec Umar pour que des Bedullin les escortent jusqu'à la capitale. L'Aseikh avait accepté sans hésitation. La perspective de se débarrasser d'un grand nombre d'ennemis potentiels et de les savoir enchaînés à vie ne lui déplaisait pas. À l'instar d'Erak, il n'avait aucune sympathie pour les Tualaghi.

En arrivant à l'oasis, la troupe fut accueillie avec un enthousiasme bruyant. Les femmes bedullin, qui avaient formé deux rangées à l'entrée du campement, entonnèrent un chant perçant, ululant, tandis que leurs hommes pénétraient lentement dans l'immense palmeraie.

Quand les captifs, qui marchaient derrière les guerriers, apparurent, le silence retomba. Têtes baissées, ils avancèrent entre les rangs des femmes. Les Tualaghi n'étaient pas habitués à se montrer sans leur voile et ils étaient conscients que leur vie ne tenait plus qu'à un fil.

Yusal, lui, avait voyagé sur un brancard tiré par un chameau. Les rares fois où il revenait à lui, il délirait et bredouillait des propos incompréhensibles. Par instants, des larmes coulaient sur ses joues. Cassandra considérait avec un peu d'appréhension les résultats de son tir à la fronde.

— Croyez-vous qu'il s'en remettra ? demanda-t-elle au guérisseur qui les avait accompagnés.

L'homme examina encore une fois l'énorme ecchymose bleu et jaune qui s'étalait sur le front du Tualaghi.

— Il est toujours difficile de prévoir comment une blessure à la tête peut évoluer, répondit-il. Peut-être ira-t-il mieux demain. Peut-être d'ici un an. Ou peut-être jamais.

Il sourit avant d'ajouter :

— Ne vous inquiétez pas tant, jeune dame. Il ne mérite pas votre pitié.

Cassandra n'était pourtant pas tout à fait rassurée. L'idée que, par sa faute, un homme – quel que soit son degré de cruauté – puisse perdre ses facultés mentales la mécontentait. Elle recouvra cependant sa bonne humeur le deuxième soir qui suivit leur arrivée, lorsque les Bedullin organisèrent une grande fête.

Ils mangèrent de l'agneau rôti et épicé, ainsi que des poivrons noircis au-dessus du feu ; on en retirait ensuite la peau avant de les fourrer de riz parfumé et d'une céréale que les nomades appelaient du couscous : relevé de safran, de cumin et de cardamome, ce mets était accompagné de gros raisins secs et d'amandes grillées effilées.

Ils goûtèrent aussi à de succulentes préparations au mouton et au poulet, cuites dans des tagines et mélangés à d'autres épices, à des abricots et des racines. Les couvercles coniques de ces plats permettaient de conserver la vapeur du bouillon, ce qui rendait la viande si tendre qu'elle se détachait sans peine des os.

Les Bedullin mangeaient avec les doigts, en se servant de morceaux de pain plat comme couverts. Le repas, qu'ils achevèrent avec les mains graisseuses, fut excellent – un moment de détente que tous estimaient avoir bien mérité après les épreuves traversées dans le désert.

Halt, Gilan, Cassandra, Horace et les deux Skandiens étaient assis ensemble autour de l'immense feu ; quant à Selethen et Will, on leur attribua les places d'honneur, l'un à la droite d'Umar, l'autre à côté de son épouse. La princesse sourit à Horace en lui montrant Will, occupé à parler avec animation avec l'Aseikh et Cielema. Ces derniers éclatèrent de rire et le jeune Rôdeur, un grand sourire aux lèvres, baissa la tête, heureux de les avoir amusés.

— Il est à l'aise partout où il passe, pas vrai ? dit Cassandra, légèrement songeuse.

Le guerrier dévisagea son ami avant d'acquiescer.

— Oui, les gens l'apprécient. Et ils ont raison : il y a beaucoup à apprécier.

La jeune fille observa Will un long moment. Horace vit une ombre de tristesse passer dans les yeux de son amie. Il lui donna un petit coup de coude, un peu plus désinvolte que les bonnes manières ne l'autorisaient.

— Lance-moi une pêche, veux-tu ?

Elle haussa un sourcil.

— Avec ma fronde ? proposa-t-elle en souriant.

Il sourit à son tour, heureux de l'avoir tirée de sa mélancolie. Horace se protégea le visage des deux mains, feignant d'être terrorisé.

— Je t'en prie ! s'exclama-t-il. Épargne-moi !

Tous deux furent pris d'un fou rire.

D'habitude, les Bedullin ne buvaient pas d'alcool. Cependant, en l'honneur de leurs invités skandiens, quelques gourdes d'arariki, un cognac préparé à partir de dattes et de pêches fermentées, circulèrent. Au bout d'un moment, Erak et Svengal insistèrent pour entonner un chant de marin destiné à divertir les convives et parfaire leur éducation. Ils se mirent debout, les jambes plutôt flageolantes, et se mirent à mugir une chanson qui racontait comment un pingouin tombait désespérément amoureux d'une baleine à bosse.

Étant donné que la plupart des spectateurs ne savaient pas à quoi ressemblaient ces animaux, ni qu'ils étaient de taille différente, les effets comiques du récit leur échappèrent. De même que la mélodie. Mais ils applaudirent pourtant l'ardeur des Skandiens et le volume de leurs voix. Les deux loups des mers finirent par se rasseoir, convaincus d'avoir fait honneur à la Skandie.

Gilan trouvait Halt bien silencieux. Cependant, le vieux Rôdeur était rarement volubile dans ce genre d'occasions. Il gardait surtout les yeux braqués sur son apprenti, qui bavardait avec animation avec Umar et son épouse.

— Il s'en est bien sorti, constata Gilan.

Halt se tourna vers lui et esquissa, chose rare, un sourire.

— En effet, se contenta-t-il de répondre.

— Je te l'avais bien dit, ajouta Gilan.

— Oui, c'est vrai.

Le jeune Rôdeur fixa son ancien maître.

— Mais tu le savais, n'est-ce pas ? Quand nous étions prisonniers, tu as affirmé que Yusal avait oublié un détail important : que Will était dans le désert, quelque part. Comment avais-tu compris qu'il avait survécu ?

Halt reprit son sérieux.

— Je ne le savais pas avec certitude, répliqua-t-il. Mais je l'ai *senti*. J'ai toujours eu ce genre de pressentiments, dès qu'il s'agissait de Will. Comme s'il était appelé à une destinée hors du commun. Depuis le premier jour de son apprentissage.

— Il sera bientôt temps de le laisser accomplir cette destinée, fit remarquer Gilan non sans gentillesse.

La fierté et la tristesse rivalisaient dans les yeux de Halt.

— Oui, bientôt, soupira-t-il.

Une fois les festivités achevées, Cassandra et ses compagnons retrouvèrent Umar et Selethen autour d'un feu plus petit, tandis que Cielema leur servait de la tisane.

— Le moment est peut-être venu de parler de la rançon d'Erak, commença le Wakir en dévisageant la jeune fille.

Il s'interrompt, comme s'il s'attendait à ce qu'elle lui tende sur-le-champ son sceau, ainsi que le document destiné au Conseil Salésien. Cassandra n'en fit rien.

— La rançon ? demanda-t-elle avec étonnement.

Selethen hocha la tête avec impatience.

— Vous avez accepté de la payer, n'est-ce pas ? L'auriez-vous oublié ?

— Expliquez-moi ce que vous entendez par la notion de « rançon », je vous en prie, répliqua-t-elle d'une voix hésitante.

Selethen se rembrunit. Il avait espéré que cette affaire se réglerait rapidement, avant que la jeune fille ait le temps de trop y réfléchir. Mais ce n'était pas son intention, à l'évidence.

— Je crois que nous savons tous ce qu'est une rançon, dit-il, évasif. Cassandra lui sourit.

— Faites-moi plaisir, insista-t-elle. J'ai toujours eu l'esprit un peu confus.

De l'autre côté du feu, Cielema dissimula un sourire. Désireux de leur venir en aide, Umar, que Will avait informé de la situation, se pencha en avant.

— Laissez-moi vous éclairer. Une rançon est une somme d'argent qu'un individu propose de donner à un second individu, contre la libération d'un troisième individu.

— Ça fait un bon paquet d'individus, chuchota Horace à l'oreille de Will.

Celui-ci lui adressa un grand sourire.

— Si je comprends bien, je suis l'individu qui devrait payer celui qui en détient un troisième ? reprit Cassandra.

— En effet, répondit le Wakir, les lèvres pincées.

La jeune fille, sourcils froncés, le scruta d'un air perplexe.

— Franchement, vous voudriez que j'offre soixante-six mille écus d'argent à Yusal ?

— À Yusal ! s'exclama Selethen, qui manqua s'étrangler en buvant. Au nom du ciel, pourriez-vous cet argent à ce Tualaghi ?

Cassandra tendit les mains en affichant une expression ingénue.

— Quand nous l'avons retrouvé, Erak était bel et bien son otage, n'est-ce pas ? Pas le *vôtre*, ajouta-t-elle avec insistance.

— Ce n'est qu'un détail... commença le Wakir avec embarras.

Il se sentait découragé. Cette jeune fille se montrait plus rusée que lui. Mieux valait changer de sujet, songea-t-il, et revenir plus tard à cette affaire de rançon.

— D'ailleurs, reprit-il, nous n'avons pas encore décidé ce qu'il adviendra de Yusal.

— En effet, intervint Halt. Qu'allez-vous faire de lui ?

— C'est aux Bedullin d'en décider, déclara Selethen. Aseikh Umar ?

Celui-ci haussa les épaules.

— Je n'en veux pas. Gardez-le si vous le souhaitez.

Selethen eut un sourire, le premier depuis le début de cette discussion.

— Oh, oui, je le souhaite. Une cellule attend ce rebelle à Mararoc. Il a été une véritable épine dans le pied de tous les Arridiens, d'aussi longtemps que je me souviens. Une fois que nous serons débarrassés de lui, il nous sera plus facile de gérer les Tualaghi. Sans oublier que l'Emrikir a offert une généreuse récom...

Il s'interrompit, comprenant qu'il en avait trop dit. Une erreur qu'il tenta de dissimuler derrière une quinte de toux inopinée.

Cassandra attendit qu'il ait terminé. Puis elle le tira par la manche pour l'obliger à la regarder.

— Une généreuse... « récompense », vouliez-vous dire ? s'enquit-elle.

— Oui, se força à répondre le Wakir sur un ton pincé.

— Que les choses soient bien claires, reprit la jeune fille. Qui a capturé Yusal ? Ou, plus précisément, qui l'a vaincu ?

Elle leva les yeux vers le ciel, comme pensive, puis son visage s'éclaircit.

— Oh, je me souviens maintenant ! s'exclama-t-elle d'une voix joyeuse. C'est moi ! Avec ma petite fronde !

— Elle a raison, renchérit Umar, en affichant un sourire radieux. Il lui revient donc de décider du sort du Tualaghi.

— Et c'est donc moi qui recevrai cette « généreuse récompense » que vous avez mentionnée, Selethen ?

Ce dernier était dans une position délicate. Si cette conversation avait eu lieu à Al Shabah, qui abritait de nombreux soldats arridiens, il aurait eu l'avantage dans les négociations. Mais dans ce lieu, les Bedullin étaient en force, et leur chef semblait prendre le parti de Cassandra. Sans compter que les arguments de celle-ci étaient

valables. Lorsque Erak avait été libéré, ce n'était plus les Arridiens qui le détenaient ; et c'était effectivement la princesse qui avait mis Yusal hors d'état de nuire. D'un point de vue technique, ce dernier était le captif de Cassandra, qui ne devait finalement aucune rançon à Selethen – au contraire, les Arridiens lui devaient même une récompense.

Les choses n'étaient pas censées se dérouler de cette manière, songea-t-il.

— Bon, reprit la princesse avec sérieux. Régions cette affaire une fois pour toutes. Selethen, je pense que je vous dois quelque chose, mais pas soixante-six mille écus. Et nous devons aussi beaucoup aux Bedullin : sans leur intervention, Erak serait toujours entre les mains de Yusal.

— Nous ne l'avons pas fait pour l'argent, précisa Umar. Mais par amitié.

— Je vais vous proposer une somme, répondit Cassandra. Libre à vous de la refuser...

Voyant que l'Aseikh s'empressait d'agiter la main, elle continua avec un sourire :

— Voici mon offre : Umar et son peuple recevront vingt mille écus en remerciement de l'aide apportée.

Elle marqua une pause et observa ses compagnons, qui hochaient la tête d'un air approbateur.

— Je vous offre le même montant, Selethen, poursuivit-elle. Et je renonce à la récompense de l'Emrikir, se hâta-t-elle d'ajouter. Vous pouvez garder Yusal, lui couper les oreilles, le jeter au fond d'un puits, comme bon vous semblera. Je n'en veux pas. Cela vous convient-il ?

Selethen hésita un instant, puis son sens de la justice l'emporta. Au final, il gagnait plus de quarante mille écus, en comptant la récompense. Il savait que la princesse aurait pu se permettre de ne rien lui offrir.

— J'accepte volontiers, répondit-il.

Erak acquiesça à son tour, en songeant que la jeune fille avait résolu ces questions en véritable politicien... ou plutôt, en politicienne, se corrigea-t-il.

— Vous êtes très généreuse, Princesse, constata l'Oberjarl en lui décochant un sourire indulgent.

Elle le fixa, un sourcil levé.

— Non, loin de là. C'est *toi* qui l'es, lui rappela-t-elle. Tu as l'intention de rembourser mon père, n'est-ce pas ?

— Oh... oui, bien sûr, marmonna l'Oberjarl, éprouvant soudain un pincement au cœur.

Ce que les Skandiens ressentaient souvent quand ils perdaient de l'argent. Et, tout à coup, Erak n'eut plus du tout envie de sourire.

La conversation se termina quelques instants plus tard. Cassandra, la main posée sur le bras de Halt, retourna tranquillement vers sa tente. Une fois que leurs voix furent hors de portée des Bedullin et des Arridiens, la jeune fille se tourna vers son compagnon et lui demanda, non sans inquiétude :

— Halt, comment m'en suis-je tirée ?

Elle avait besoin de l'approbation du Rôdeur, songea-t-elle. Comme tout le monde.

Il pencha vers elle son visage à la barbe grisonnante et secoua lentement la tête.

— Que Dieu me pardonne, j'ai créé un monstre. Je suis malgré tout très fier de vous, ajouta-t-il en lui tapotant gentiment la main.



Épilogue

Will et Halt étaient assis face à face, à la table de cuisine du Rôdeur, dans sa chaumière située à l'orée du bois.

Pour la énième fois en cinq minutes, le jeune homme baissa les yeux pour s'assurer que son uniforme était propre et bien ajusté, sa ceinture de cuir et son fourreau cirés et lustrés. Aussi discrètement que possible, il passa une main dans ses cheveux, pourtant maintes fois peignés, pour les lisser ; puis il vérifia de nouveau ses ongles – comme s'ils avaient pu se salir en l'espace d'un instant.

— Ce n'est pas un défilé de mode, dit son maître.

Celui-ci paraissait parfaitement décontracté – Halt, du reste, avait *toujours* l'air décontracté. Rien à voir avec Will, qui était agité comme une puce. Il était pourtant heureux d'une chose : on ne l'avait pas obligé à enfiler l'uniforme que Crowley avait conçu pour le mariage de Halt. Il était traditionnel que les apprentis portent leurs vêtements habituels lors de la remise de leur diplôme. Un jour pareil, nul doute que Will aurait déjà taché la tunique de soie blanche et le gilet de cuir.

— Je me demande ce que Crowley fabrique, lança Halt, par désœuvrement.

Ils entendirent au même instant des pas sur le perron. La porte s'ouvrit brusquement et le commandant de l'Ordre des Rôdeurs entra avec précipitation, tête baissée, une sacoche de cuir sous le bras.

— Désolé de vous avoir fait attendre ! J'ai été retenu en chemin, mais me voilà enfin ; c'est tout ce qui importe, n'est-ce pas ?

Dès que Crowley avait franchi le seuil de la chaumière, Will

s'était redressé pour se mettre au garde-à-vous. Pourquoi avait-il agi ainsi ? Jamais il n'avait eu ce comportement en présence de Crowley. Celui-ci le dévisagea, un peu perplexe.

— Reprends ta place, mon garçon. Voilà, c'est bien. Pas de manières entre nous, tu le sais. Nous autres, Rôdeurs, nous moquons un peu des cérémonies.

— Oui, messire.

Intrigué, Halt dévisagea le commandant de l'Ordre.

— Jamais il ne m'appelle « messire ».

Crowley haussa les épaules.

— Il cherche sûrement à m'amadouer. Histoire que je ne change pas d'avis en le recalant d'une année.

Halt hocha la tête.

— Oui, sûrement.

Will regarda tour à tour les deux Rôdeurs, en passant sa langue sur ses lèvres avec nervosité. Ignorant comment se déroulait une remise de diplôme, il s'était attendu à un événement un peu plus solennel. Mais, ainsi que Crowley l'avait souligné, ils étaient des Rôdeurs. Cette remise de diplôme, finalement, n'était peut-être qu'une journée comme les autres.

Le commandant prit place à la table, sortit parchemins, encre et plume de sa sacoche et se mit à feuilleter les documents en grommelant.

— Bien ! Allons-y. Parfait... Will... ici présent, tu es l'apprenti du Rôdeur Halt, posté dans le fief de Montrouge, depuis cinq années complètes bla bla bla et ainsi de suite. Tu as su montrer que tu possédais le niveau requis dans le maniement des armes du Rôdeur – à savoir l'arc, le couteau et le couteau de lancer.

Il s'interrompt et jeta un coup d'œil au maître de Will.

— Il a le niveau requis, n'est-ce pas ? Évidemment, ajouta-t-il sans laisser à Halt le temps de répondre. En outre, tu es un officier de confiance au service du roi, etc. etc. etc. et bla bla bli et bla bla bla. Ces documents sont d'une longueur... Je suis pourtant obligé de faire semblant de les lire. Bref...

Il feuilleta plusieurs autres pages, trouva celle qu'il cherchait et reprit :

— Tu es prêt à assumer le statut et les devoirs d'un Rôdeur dans le Royaume d'Araluen. Affirmatif ?

Cette fois, Crowley lança un coup d'œil à Will. Le jeune homme, qui jusqu'à présent était resté muet, se rendit compte que le Commandant attendait une réponse.

— Affirmatif, se hâta-t-il de répéter, avant de se mettre à

bredouiller. Oui. Je veux dire... en effet... oui, je suis prêt.

— C'est bien. Encore un détail. Tu n'ignores pas qu'il te faut un titre un peu différent de « Rôdeur Will », car il y a déjà trois autres Will dans l'Ordre. Halt ne connaît pas ce problème : il est le seul à porter ce nom et, naturellement, il est unique en son genre. D'ordinaire, on ajouterait ton nom de famille, mais tu es orphelin. Aussi avons-nous cherché un patronyme qui refléterait ce que tu as accompli au fil des années. Nous avons pensé à « Will Tueur de Sanglier », mais, précisa-t-il avec une moue de dédain, cela ne me plaisait guère. Quelqu'un a proposé « Will du Pont », en souvenir de la destruction du pont de Morgarath. Cette idée nous a déplu elle aussi. Ton maître a fini par suggérer un nom qui symbolise l'une de tes réussites les plus significatives : tu as joué un rôle important lors de la signature historique du traité d'Hallasholm entre Araluen et la Skandie. Voilà pourquoi nous aimerions t'appeler Will Treaty. Qu'en penses-tu ?

Le jeune Rôdeur hocha lentement la tête.

— Cela me convient à merveille, merci, Crowley... euh, messire, rectifia-t-il, percevant que l'occasion demandait un peu de solennité.

— Excellent ! Tu seras donc Will Treaty !

Crowley inscrivit le nom au bas d'un parchemin et le tourna vers Will, en lui tendant sa plume.

— Signe ici pour qu'on en finisse !

Quand le jeune homme eut obéi, le commandant frappa des deux mains sur la table avec satisfaction.

— Voilà ! Félicitations, Will, tu es un Rôdeur. Bravo ! On peut prendre un verre, maintenant ? demanda-t-il à Halt.

Will était figé sur place. Était-ce tout ? Il s'était attendu à... il ne savait pas à quoi précisément, mais jamais il ne s'était imaginé que tout s'achèverait séance tenante, sur un « Signe ici pour qu'on en finisse », lancé avec tant de désinvolture.

— C'est tout ? s'écria-t-il.

Crowley et Halt échangèrent des regards un peu intrigués, puis le commandant répliqua :

— Eh bien... il me semble que... j'ai mentionné ton apprentissage, ton nouveau nom, énuméré quelques-unes de tes prouesses, me suis assuré que tu savais distinguer la pointe d'une flèche de son autre extrémité... Je crois que...

Soudain, il écarquilla les yeux, comme s'il se rappelait un détail important.

— Évidemment ! Il faut aussi que je te remette... ce truc en argent, oui, c'est ça... ton insigne ! précisa-t-il en indiquant la chaîne

qu'il portait autour du cou.

Il se mit à fouiller dans ses poches, sourcils froncés.

— Je l'avais, pourtant... Où diable a-t-il pu... attends. J'ai entendu quelque chose tomber sur le plancher quand je suis arrivé. Va voir à l'entrée de la chaumière, Will, veux-tu ?

Trop abasourdi pour répondre, le jeune homme se leva et se dirigea vers la porte. Alors qu'il s'apprêtait à tirer le loquet, il se retourna pour observer les deux Rôleurs, restés attablés. Crowley eut un petit geste lui ordonnant de sortir. Lorsque Will ouvrit et s'avança d'un pas sur le perron, il les fixait encore.

— Félicitations ! crièrent à l'unisson une quarantaine de voix.

Le jeune Rôleur fit volte-face, surpris de découvrir les visages radieux de ses amis rassemblés dans la clairière. Le Baron Arald, messire Rodney, Dame Pauline et Maître Chubb étaient là, ainsi que Jenny et Georges, ses anciens camarades de l'orphelinat. Une douzaine d'autres Rôleurs étaient présents – des hommes qu'il avait croisés au fil des ans. Et, miracle, il aperçut aussi Erak et Svengal, qui mugissaient son nom et faisaient décrire, en son honneur, de larges moulinets à leurs énormes haches. Près d'eux se tenaient Horace et Gilan, qui brandissaient leurs épées. Un endroit dans la foule où il était plutôt risqué de s'aventurer, songea Will.

Les gens continuèrent de l'acclamer en riant et en agitant la main dans sa direction. Halt et Crowley vinrent le rejoindre. Le commandant de l'Ordre était hilare.

— Oh, si tu avais vu ta tête ! s'esclaffa-t-il. Ta tête, bon sang ! Quand tu as demandé : « C'est tout ? », dit-il en imitant le ton plaintif de Will avant d'éclater de rire de nouveau.

Le jeune homme se tourna vers Halt et lui décocha un regard lourd de reproche. Son ancien maître lui adressa un large sourire.

— C'est vrai, tu aurais dû voir ta tête, insista-t-il.

— Est-ce que vous faites subir cela à tous les apprentis ? s'enquit Will.

Halt acquiesça avec vigueur.

— Sans exception. Ça évite que leurs chevilles enflent un peu trop au dernier moment. Mais tu dois jurer de ne jamais dévoiler ce secret à d'autres apprentis. Cependant, seuls les plus chanceux, ou les meilleurs, ont droit à ceci, ajouta-t-il.

Will se retourna. Il sentit sa gorge se nouer. Côte à côte, Alyss et Cassandra traversaient lentement la clairière dans sa direction. Les deux jeunes filles portaient entre elles un petit coussin de satin rouge.

Alyss, élancée, superbe dans sa robe élégante de Messagère, marchait d'un pas posé. Cassandra, moins féminine, affichait un grand

sourire, mais elle aussi, à sa façon, était belle.

Une simple feuille de chêne en argent, accrochée à une chaîne, reposait sur le coussin, étincelante dans les rayons de soleil de fin d'après-midi. Le symbole de tout ce que Will s'était efforcé d'accomplir durant les cinq années de son apprentissage. Cet insigne lui appartenait, à présent.

Les deux jeunes filles la passèrent autour du cou de Will, tandis que la foule l'acclamait encore une fois, de manière assourdissante. Puis elles l'embrassèrent dans un même élan – Alyss sur la joue gauche, Cassandra sur la droite.

Avant de se fusiller du regard.

— Que la fête commence ! s'empessa de lancer Crowley.

Il s'empara du bras de Will et l'entraîna vers les groupes d'amis qui attendaient de le féliciter en personne.

La fête qui se déroula dans la clairière resterait à jamais dans les annales du château de Montrouge. Certains invités étaient encore là quand l'aube pointa. Will et Horace, assis sous le porche de la chaumière, contemplaient les derniers danseurs qui quittaient la piste d'un pas vacillant pour s'en retourner chez eux.

— Tu te sens enfin Rôdeur ? demanda le guerrier.

Will secoua la tête, une expression de regret sur le visage.

— Je me sens totalement dépassé par les événements, avoua-t-il. Il y a quelques semaines, je croyais que je n'étais pas prêt du tout.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je sais qu'il est inutile de passer son temps à attendre d'être prêt, sinon, on attend vainement toute sa vie.

Le jeune chevalier acquiesça.

— Je ne l'aurais pas mieux formulé. J'éprouvais la même chose à notre retour de Skandie, quand le roi m'a adoubé. Je n'avais qu'une envie, lui avouer que je ne me sentais pas prêt.

— Alors que tu l'étais, répliqua Will.

— Oui. Après tout, nos maîtres savent peut-être ce qu'ils font. Halt te porte une grande estime. Lorsque nous étions emprisonnés à Maashava, il était convaincu que tu viendrais nous tirer de là. Il doit être fier d'avoir fait de toi un vrai Rôdeur. De voir que tu suis sa voie.

— Et sa voie n'est pas la plus facile qui soit, répondit Will. Voilà pourquoi je pensais ne pas être prêt, je crois. Je savais que je ne serais jamais aussi sage, compétent et courageux que lui. Crowley me l'a dit hier : Halt est unique.

Horace observait son ami avec sérieux, en songeant à tout ce qu'il avait appris, depuis cinq ans, de ce jeune homme remarquable.

— Tu n'es pas exactement *comme* lui ; cependant, tu lui ressembles par bien des aspects.

Les deux compagnons s'adosèrent au mur du porche et regardèrent le soleil se lever au-dessus des arbres.

— Le meilleur moment de la journée, fit remarquer Will.

— Bien d'accord, répondit Horace. Qu'est-ce qu'il y a pour le petit déjeuner ?

FIN
